

Nuit sans fin

Alistair MacLean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

NUIT SANS FIN

ALISTAIR MACLEAN



**un roman d'espionnage
au cœur de la banquise**

**Le
LIVRE
de
POCHE**

Touta intégrale

Tanle des matières

LUNDI Minuit

LUNDI Une heure du matin – Deux heures du matin

LUNDI Deux heures du matin – Trois heures du matin

LUNDI Six heures du matin – Six heures du soir

LUNDI Six heures du soir – Sept heures du soir

LUNDI Sept heures du soir – Sept heures du matin

MARDI Sept heures du matin – Minuit

MERCREDI Quatre heures du matin – Huit heures du soir

MERCREDI Huit heures du soir – JEUDI Quatre heures de l'après-midi

JEUDI Quatre heures de l'après-midi – VENDREDI Six heures du soir

VENDREDI Six heures du soir – SAMEDI Midi quinze

SAMEDI Midi quinze – Midi trente

ALISTAIR MACLEAN

Nuit sans fin

**ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR YVES
RIVIÈRE**

PLON

LUNDI Minuit

Jackstraw l'entendit le premier – il entendait toujours tout, il voyait toujours tout le premier. Fatigué de me geler systématiquement les mains, j'avais abandonné mon livre, tiré jusqu'en haut la fermeture de mon sac de couchage ; et j'étais en train de surveiller vaguement Jackstraw du coin de l'œil ; il sculptait de petits personnages sur un morceau de défense de narval. Tout à coup ses mains s'étaient immobilisées, il s'était figé sur place. Puis, sans se ; presser, comme toujours, il avait laissé tomber son œuvre d'art dans la cafetière qui frissonnait doucement à côté du poêle à pétrole – les amateurs d'antiquités payaient des prix fabuleux ce qu'ils prenaient pour de l'ivoire fossile – il s'était levé et s'était approché du tuyau de ventilation.

Il se concentra un moment, les yeux perdus dans le vague. Deux secondes lui suffirent.

« Un avion, dit-il de sa voix la plus ordinaire.

— Un avion ! » Je me redressai sur un coude et le regardai fixement. « Jackstraw, mon ami, vous avez encore fait honneur à la dive bouteille !

— Ma foi, non, docteur Mason. » Ses yeux bleus, qui m'étonnaient toujours sur cette tête basanée, au-dessus de ces larges pommettes d'Esquimau se plissèrent : Jackstraw ne prenait jamais que du café ; il savait que je le savais. « Je l'entends très bien maintenant. Venez, écoutez vous-même.

— Non, merci. »

Il m'avait fallu un quart d'heure pour dégeler mon sac de couchage ; je commençais à peine à me sentir au chaud. Pieu savait pourtant que la présence d'un avion au centre de ce sinistre plateau de glace était bizarre – il y avait quatre mois maintenant que notre station, montée dans le cadre de l'Année géophysique internationale, fonctionnait et c'était la première fois que nous nous trouvions en contact avec le monde civilisé, retranché loin derrière l'horizon, à des milliers de kilomètres de nous. Pourquoi aller encore une fois me geler les pieds ? Je me rallongeai sur le dos et fixai un moment nos deux

hublots ; comme toujours, ils étaient bouchés, recouverts d'une couche épaisse de givre et de poussière de neige. Je me tournai vers Joss, notre opérateur radio, un jeune cockney ; il remuait en dormant. Puis je revins à Jackstraw.

« Vous l'entendez toujours ?

— De plus en plus fort, docteur Mason. De plus en plus fort et de plus en plus près. »

Je me demandai vaguement – vaguement et non sans une certaine irritation, car nous étions ici chez nous, dans notre petit monde bien clos, bien solide, les visiteurs n'y étaient pas les bienvenus – je me demandai d'où pouvait bien venir cet avion. Un avion météo de Thulé, sans doute... mais pourtant c'était peu vraisemblable. Thulé était à 1000 kilomètres de nous ; nous leur envoyions nos bulletins de météo trois fois par jour. Plutôt, peut-être, un bombardier de l'aviation stratégique américaine, en train de sonder la Dewline – le réseau avancé d'alerte radar des Américains – ou, encore, un avion d'une compagnie civile en train de roder une nouvelle ligne transpolaire. Un avion local de la région de Godthaab...

« Docteur Mason ! » Cette fois-ci, la voix de Jackstraw était rapide, tendue. « Il a sûrement des ennuis. Il fait des cercles autour de nous... plus bas, plus près. Un gros avion, j'en suis sûr. Il a plusieurs moteurs.

— Bon Dieu ! » m'écriai-je.

J'attrapai mes gants de soie que, la nuit, j'accrochais toujours au-dessus de moi, je les passai rapidement, ouvris mon sac de couchage, jurai à voix basse en sentant ma peau nue se hérissier au contact de l'air glacial, et pris mes vêtements. Une demi-heure à peine que je les avais enlevés, et ils étaient déjà raides et atrocement froids – la température, dans la cabine, ne montait pratiquement jamais au-dessus de zéro. Mais, en trente secondes, j'étais habillé : les grands sous-vêtements, la chemise de laine, les pantalons, mon parka de laine doublé de soie, deux paires de chaussettes et mes chaussons de feutre. Par 72 degrés 40 minutes de latitude nord, à 2600 mètres d'altitude sur la calotte glacière du Groenland, l'instinct de préservation vous apprend à vous dépêcher. Je traversai la cabine. Par la fente du sac de couchage, on ne voyait que le bout du nez de Joss.

« Réveillez-vous, Joss. » Je le secouai ; il finit par sortir une main, puis repoussa la cagoule ; sa tête brune était toute fripée de sommeil. « Réveillez-vous, mon garçon. On va sans doute avoir besoin de vous.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? » fit-il se frottant les yeux et ses cheveux emmêlés. — Il regarda un moment, sans rien dire, le chronomètre suspendu au-dessus de sa tête. « Minuit. À peine une demi-heure que je dors.

— Je sais. Je suis désolé. Allez, remuez-vous. »

Je retraversai la cabine, passai devant le gros émetteur et le poêle. L'indicateur donnait un vent d'est-nord-est, avec une vitesse de 15 nœuds – presque 28 kilomètres à l'heure – mais par une nuit comme celle-ci, avec les cristaux de glace et la poussière de neige soulevée par le vent, qui freinaient l'anémomètre, la vitesse réelle de l'air était sûrement plus que de moitié supérieure à celle qu'indiquait l'instrument. L'aiguille du thermographe à alcool suivait fidèlement la même ligne rouge : 40° au-dessous de zéro. À l'idée de ces deux facteurs combinés pour le pire, le froid et le vent, je sentis mon corps se contracter.

Jackstraw, silencieux, passait déjà ses fourrures. Je l'imitai. Pantalons de caribou et parka avec cagoule bordée de fourrure de renne ; l'œuvre de la femme de Jackstraw, couturière sans rivale. Ensuite, les bottes de peau de phoque, les moufles de laine et les gros gants de peau de renne. J'entendais l'avion assez distinctement ; Joss aussi. Le grondement grave et régulier des moteurs se percevait nettement, par-dessus le crépitement frénétique de l'anémomètre,

« Mais... Mais c'est un avion ! »

Joss avait du mal à le croire. C'était normal.

« Qu'est-ce que vous croyiez que c'était ? Un autobus ? » Je passai mon masque à neige et mes lunettes autour de mon cou et pris une torche sur l'étagère à côté du poêle ; on les mettait toujours là pour empêcher les piles de geler. « Voilà deux ou trois minutes qu'il tourne en rond. Jackstraw croit qu'il est en difficulté ; je suis de son avis. »

Joss écouta.

« Les moteurs ont l'air de bien tourner.

— Il n'y a pas que les moteurs.

— Mais pourquoi est-ce qu'il tourne en rond, ici ?

— Comment est-ce que je le saurais ? Sans doute parce qu'il voit nos lumières, les seules sur plus de 100 000 kilomètres carrés. S'il doit se poser, ce que je ne lui souhaite pas, sa seule chance de s'en tirer,

c'est d'atterrir près d'une habitation humaine.

— Que Dieu l'aide », dit Joss d'une voix froide. Il commença à murmurer quelque chose d'autre, mais je ne l'écoutai pas. Je voulais sortir le plus vite possible.

Pour aller dehors, on passait par une trappe. Car notre cabine, une construction en éléments préfabriqués, qu'on avait tractée au mois de juillet dernier depuis la côte, était encastrée dans une profonde tranchée creusée à même la glace, et elle n'émergeait que de quelques centimètres au-dessus de la surface. On accédait par un petit escalier à la trappe, qui s'ouvrait soit vers le haut, soit vers le bas.

Je montai les deux premiers échelons, pris le maillet accroché là en permanence et cognai sur le pourtour de la trappe, déjà tout fendu, pour décoller la glace qui scellait le panneau à son encadrement. C'était une routine sans surprises : chaque fois qu'on ouvrait la trappe, pour aussi peu de temps que ce fût l'air chaud qui séjournait toujours à la hauteur du plafond s'échappait lentement et faisait fondre la neige ; celle-ci se reglaçait aussitôt qu'on refermait.

La glace se fendit sans difficulté. Je pris appui de l'épaule, repoussai le panneau chargé de neige, et me glissai dehors. Je savais ce qui m'attendait – cette sensation de suffocation qui vous donne la panique ; on a l'impression que tout l'air chaud qu'on a dans les poumons est chassé de votre corps par une lame de froid. Encore une fois, je fus pris au dépourvu. Le vent était bien plus violent que je ne l'avais imaginé. Plié en deux, toussant, respirant à petits coups pour éviter de me geler les poumons, je fis dos au vent, soufflai dans les gants de fourrure, mis en place mon masque à neige et mes lunettes, et me redressai. Jackstraw était déjà debout à côté de moi.

Sur le haut plateau, le vent ne hurle jamais ; il ne crie jamais. Il grogne au contraire ; une sorte de lamentation grave, indicible, comme venue d'un autre monde. Un requiem pour les damnés : les angoisses d'une âme en proie à la douleur. Cette lamentation avait déjà rendu des hommes fous, plus d'une fois. Moins de deux mois plus tôt, j'avais dû renvoyer à notre base d'Uplavnik notre tractoriste, un tout jeune homme. Les nerfs complètement brisés à cause de ce vent, il avait perdu le sens de la réalité.

Et cette nuit, ce chant funèbre et désolé s'enflait et s'apaisait comme la vibration d'un bourdon, mais avec une intensité que je lui avais rarement connue, tirant des haubans de l'antenne radio, qui étaient tendus à craquer, un accompagnement aigu, sifflant, mordant, à la basse irréaliste. Mais j'étais loin d'être en humeur de prêter l'oreille

à cette musique ; du reste, cette nuit-là, sur la glace, un autre bruit surmontait ce lugubre service des morts.

Un grondement puissant de gros moteurs d'avion montait avec le vent, comme le bruit du ressac sur quelque rivage lointain ; il semblait tout proche maintenant. Nous nous tournâmes vers lui, mais on ne pouvait rien voir. Le ciel était couvert, il ne tombait pas de neige – les grosses chutes de neige, chose étrange, sont pratiquement inconnues sur la calotte de glace – mais l'air était semé de milliers de petits cristaux de glace, terriblement acérés, que le vent faisait surgir de l'immensité noire ; ils nous piquaient le visage, comme autant de frelons affolés, entre le masque à neige et les lunettes. Une douleur vive, mais qui s'émoussait vite, car ces aiguilles gelées s'insérant sous la peau l'insensibilisaient. Je ne connaissais que trop bien cette dangereuse absence de douleur. Je tournai à nouveau le dos au vent, ne gardant que mes mouffles, je me massai pour rétablir la circulation ; ensuite, je relevai mon masque à neige un peu plus haut et essayai mes lunettes.

L'avion tournait dans le sens contraire des aiguilles d'une montre ; il paraissait décrire une sorte d'ovale irrégulier ; le bruit de ses moteurs venait de baisser. Trente secondes plus tard, il revint à nouveau, dans un vacarme de plus en plus étourdissant, il reprenait au sud-ouest – dans le vent ; le cri soudain de Jackstraw à ce moment-là, quoique assourdi par le masque, me fit comprendre que, lui aussi, il venait de le voir.

Il était à quelque 800 mètres de nous, à moins de 200 mètres d'altitude ; pendant les quelques secondes où il resta dans mon champ de vision, je sentis ma bouche se dessécher brusquement, et mon cœur cogner follement dans ma poitrine. Ce n'était ni un bombardier du S.A.C. ni un avion météo de Thulé, qui aurait eu des équipages capables de faire face à la dure entreprise de survivre, dans l'Arctique. Cette longue rangée de hublots brillamment éclairés ne pouvait appartenir qu'à un avion de ligne transatlantique ou transpolaire,

« Vous l'avez vu, docteur Mason ? » Le masque à neige de Jackstraw touchait presque mon Oreille.

« Je l'ai vu. »

C'était tout ce que je pouvais dire. Et ce que je voyais, ce n'était pas seulement l'avion qui venait une nouvelle fois de s'évanouir au milieu de cet univers mouvant de glace et de neige, mais l'intérieur de l'avion, avec ses passagers. Combien y en avait-il ? Cinquante ? Soixante-dix ? assis dans la chaude sécurité de la cabine pressurisée...

j'entendais l'écrasement, le hurlement à vous briser les nerfs du métal qui se déchire. Je voyais la frêle cabine éventrée sur toute sa longueur, et la terrible vague d'air gelé s'engouffrant dans la carlingue, s'abattant, sans distinction, sur les survivants étourdis, blessés, évanouis, mourants, assis ou enchevêtrés dans les débris des aménagements intérieurs, et n'ayant sur eux que des vêtements d'été...

L'avion avait fait un circuit complet et il revenait encore une fois vers nous. Il paraissait encore plus près, 40 mètres plus bas que la dernière fois ; j'eus l'impression qu'il avait perdu de la vitesse. Il faisait peut-être du 200 ou 220 à l'heure je ne suis pas expert en la matière – mais pour un avion de ces dimensions, voler à cette vitesse à cette altitude me parut infiniment dangereux. Dans quelle mesure les essuie-glace de la cabine du pilote arrivaient-ils à balayer ces innombrables cristaux de glace qu'apportait le vent sans répit ?

Et puis j'oubliai tout ; j'oubliai tout, excepté le besoin pressant, désespéré, de faire vite. Juste avant de disparaître à l'est, l'avion parut piquer brusquement du nez, et, au même moment, deux phares puissants transpercèrent, l'obscurité, l'un qui pointait droit devant lui, un faisceau, très effilé où scintillaient, comme autant d'étincelles, de petites pointes de diamant, les minuscules cristaux de glace ; l'autre, un faisceau plus large pointé vers le sol, un peu en avant du nez, une flaque ovale qui glissait sur la neige gelée, comme un oiseau rasant le sol. Je saisis le bras de Jackstraw et approchai ma tête de la sienne.

« Il va se poser ! Il cherche un endroit où atterrir. Allez préparer les chiens. Atteler-les ! » Nous avions un tracteur mais combien de temps aurait-il fallu pour le mettre en marche par une nuit comme celle-ci ? « Je viens vous aider le plus vite possible. »

Il fit un signe de tête et disparut aussitôt dans la nuit. Je m'éloignai moi aussi, poussai un juron en me cognant contre un abri à instruments, puis bondis à la trappe et sautai en bas sans chercher les échelons. J'atterris sur le dos. Joss, complètement engoncé dans ses fourrures à l'exception de la tête, émergeait du tunnel aux provisions à l'autre extrémité de notre cabine. Il avait les bras chargés.

« Prenez tous les vêtements chauds que vous pourrez trouver, Joss », dis-je très vite. Il fallait penser à tout, immédiatement, mais ce froid intense engourdit l'esprit aussi bien que le corps. « Des sacs de couchage, des couvertures, des manteaux, des chemises... Fourrez tout dans des sacs de toile.

— Vous croyez qu'ils vont se poser ? » Curiosité, inquiétude ;

horreur, tous ces sentiments se mêlaient sur ce visage mince et intelligent. « Vous le croyez vraiment ?

— Je crois qu'ils vont essayer de le faire. Qu'est-ce que vous avez là ?

— Des grenades contre le feu. » Il les laissa tomber près du poêle. « J'espère qu'elles ne sont pas gelées.

— Bravo. Et les extincteurs du tracteur. C'est le mieux, » Ils nous seraient bien utiles, me dis-je, si les réservoirs d'essence prenaient feu. « Des haches, des pieds-de-biche, des perches, le câble d'amarrage – surtout n'oubliez pas le câble – et le projecteur mobile. Et faites bien, attention à tout emballer comme il faut.

— Des pansements ?

— Pas la peine. Par -40°, le sang se coagule automatiquement. Mais prenez la trousse à morphine. Il y a de l'eau dans ces seaux ?

— Pleins de glace plutôt que d'eau.

— Mettez-les sur le poêle, mais n'oubliez pas de l'éteindre, et de fermer les lumières avant de sortir. » Nous qui ne pouvons survivre dans l'Arctique que grâce au feu nous craignons l'incendie plus que toute autre chose. « Empilez le reste des affaires près de l'abri aux instruments. »

Je retrouvai Jackstraw, travaillant à la seule lueur de sa torche, devant l'abri que nous avons construit pour les chiens avec des caisses et une vieille bâche. On aurait dit qu'il était en train de livrer un combat désespéré contre la meute hurlante, grondante, mais ce n'était qu'une illusion ; il avait déjà décroché quatre chiens de la longe, et les avait attelés au traîneau. Je hurlais :

« Comment cela se passe-t-il ?

— Ça va. » Je pouvais presque sentir son sourire lui plisser la figure, derrière le masque à neige. « Je les ai eus quand ils dormaient presque tous ; Balto m'aide, il est toujours de très mauvaise humeur quand on le réveille. »

Balto était le chien de tête de Jackstraw. Une énorme bête de 45 kilos, moitié loup, moitié sibérien, un descendant direct du célèbre animal du même nom qui avait fait route avec Amundsen, et qui plus tard, pendant le terrible hiver de 1925, précédant son chef de traîneau aveugle, avait conduit son équipage à travers des blizzards féroces et

par un froid épouvantable jusqu'à Nome, dans l'Alaska où sévissait une épidémie de diphtérie ; il y apportait un chargement de vaccin. Le Balto de Jackstraw était digne de son ancêtre : puissant, intelligent, d'une loyauté absolue à l'égard de son maître – ce qui ne l'empêchait pas de lui montrer de temps en temps ses crocs de loup – et surtout, comme tous les bons chiens de tête, il faisait régner une discipline implacable parmi ses congénères. Il exerçait sa pleine autorité : grondant, bousculant et pinçant les récalcitrants et les paresseux, tuant dans l'œuf la moindre velléité de révolte.

« Je vous laisse vous débrouiller tranquillement. Je vais chercher le projecteur. »

Je partis dans la direction du monticule de neige qui s'élevait à l'ouest de la cabine, quand, tout à coup, je m'arrêtai l'oreille tendue. On n'entendait rien, rien que la vibration grave du vent sur la glace, et l'éternel cliquetis de l'anémomètre. Je me retournai vers Jackstraw la tête penchée en avant.

« L'avion... vous entendez l'avion, Jackstraw ? »

Jackstraw se redressa, enleva sa cagoule et resta un moment silencieux, les mains en cornet contre les oreilles. Puis il fit un bref signe de tête et remit sa cagoule.

« Mon Dieu ! » Je le regardai. « Ils sont peut-être déjà tombés ! »

Il refit non de la tête.

« Pourquoi ? lui demandai-je. Par une nuit pareille, ils s'écraseraient à 500 mètres de nous sous le vent, que nous n'entendrions rien.

— Je l'aurais senti. »

Je lui fis un signe de tête, lentement, sans rien dire. Il avait raison, naturellement. La surface glacée de ce continent mort transmet les vibrations comme un diapason. En juillet dernier, alors que nous étions à 120 kilomètres à l'intérieur, nous avons nettement senti le sol vibrer au moment où un iceberg, se détachant d'un glacier suspendu, basculait dans le Fjord, en contre bas. Le pilote de l'avion s'était peut-être perdu ; peut-être qu'il faisait en ce moment même des cercles de plus en plus grands pour essayer de retrouver nos feux ; en tout cas, tout espoir n'avait pas encore disparu.

Je courus en direction de la tranchée que nous avions creusée dans un amas de neige soufflée pour y abriter le tracteur, il me fallut deux

bonnes minutes pour dégager une extrémité du réduit et pour me glisser sous la bâche. Il n'était naturellement pas question de la soulever – l'huile dont elle était imprégnée étant gelée ; elle se serait déchirée au premier contact.

Le projecteur était fixé au capot du tracteur par deux écrous à oreilles. Sous ces latitudes, rien ne fonctionne rapidement. Les boulons étaient gelés ; la méthode habituelle consistait à enlever ses gants de cuir et à réchauffer entre ses moufles les écrous de façon à ce qu'ils se dilatent et qu'on puisse les dévisser. Ce soir, je n'avais pas le temps d'attendre. Je pris une clé dans la boîte à outils, cognai sur les écrous. Ils se brisèrent comme de la vulgaire fonte.

Je repassai sous la bâche, serrant le projecteur contre ma poitrine, et dès que je me relevai de l'autre côté, j'entendis à nouveau le grondement des moteurs ; il se rapprochait rapidement. L'avion paraissait tout proche maintenant, très bas ; je ne perdis pas mon temps à essayer de le situer. La tête baissée pour éviter le vent et la morsure des cristaux de glace, je devinai plutôt que je ne suivis le chemin qui me ramenait à la trappe ; la main solide de Jackstraw m'arrêta net. Joss et lui étaient en train de charger le matériel sur le traîneau ; je me baissais pour les aider lorsque, au-dessus de ma tête, quelque chose se mit à fuser, une lueur aveuglante découpa tout ce qui nous entourait en blanc sur le fond noir et sinistre de la nuit impénétrable. Joss avait pensé – ce qui m'avait complètement échappé – qu'en éteignant les lumières, nous privions le pilote de son point de repère ; il avait allumé une fusée éclairante au-dessus de l'abri aux instruments.

Nous fîmes tous demi-tour au moment où l'avion surgissait à nouveau dans notre champ de vision, au sud, et nous comprîmes tout de suite pourquoi nous l'avions perdu. Le pilote devait avoir décrit un huit ; il volait en sens contraire, d'est en ouest maintenant. À moins de 70 mètres d'altitude, le train d'atterrissage toujours relevé, il passa à quelque 200 mètres de nous, comme une sorte d'oiseau monstrueux, ses deux phares, à présent braqués sur le sol, leurs faisceaux jumeaux dressant leurs pyramides entrecroisées et scintillant de glace qui s'allumait sur leur passage ; les deux flaques ovales se chevauchaient, aveuglantes, glissant à une vitesse folle sur la neige. Puis ces taches, dont les dimensions augmentaient en même temps que leur brillance diminuait, dérivèrent sur la gauche, l'avion virait sur la droite et s'engageait vers le nord, dans le sens des aiguilles d'une montre. J'avais compris les intentions du pilote : mes mains se crispèrent d'impuissance. Je ne pouvais absolument rien faire.

« L'antenne ! hurlai-je. Suivons le câble de l'antenne ! »

Je me baissai et donnai une poussée au traîneau. Au même moment, Jackstraw criait un ordre à Balto. Joss était juste à côté de moi, sa tête proche de la mienne.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi est-ce que...

— Il descend cette fois-ci. J'en suis sûr. Vers le Nord.

— Le Nord ? » Le masque à neige ne pouvait cacher son intonation horrifiée. « Ils vont se tuer.. Ils vont tous se tuer. Les buttes...

— Je sais. » Au nord-est, le terrain était inégal et accidenté. La glace, par une bizarrerie de la nature, formait une suite de petites buttes de 3 à 6 mètres de haut ; il n'y en avait pas d'autres dans un rayon de 200 kilomètres. « Mais nous n'y pouvons rien. Un atterrissage sur le ventre, avec le train remonté... c'est pour cela qu'il a changé de sens. Il veut atterrir contre le vent pour être freiné au maximum.

— Il pourrait atterrir au sud, dans le vent. » Joss avait l'air désespéré. « C'est un vrai billard par là.

— Il le pourrait, mais il ne le fera pas. » J'avais besoin de hurler pour qu'il m'entende au-dessus du vacarme. « Il sait que s'il atterrit sous notre vent, même à 100 mètres de nous, il n'aura aucune chance de pouvoir retrouver ensuite les lumières de la cabine. Il doit atterrir contre le vent. Il n'a pas le choix. »

Un long silence suivit ; nous avançons péniblement, pliés en deux pour résister au vent. Joss se rapprocha de moi encore une fois.

« Peut-être qu'il verra les buttes à temps. Peut-être qu'il pourra...

— Il ne les verra pas, lui répondis-je froidement. Avec cette glace qui voltige, il n'y voit sûrement pas à 100 mètres devant lui. »

L'antenne radio, lourde de givre, très incurvée, se balançait comme un pendule sous le souffle du vent, entre ses 14 paires de mâts de 4 m 40 qui, deux par deux, l'encadraient sur toute la longueur de ses 80 mètres. Nous la suivions, avançant les bras ouverts comme des aveugles, de mât en mât, et nous étions presque arrivés au bout lorsque le grondement de l'avion qui, pendant ces dernières secondes, n'avait guère été qu'un murmure assourdi dans la nuit, s'enfla soudainement, dans un crescendo assourdissant ; je hurlai un cri d'avertissement, me jetant à plat ventre sur la glace. L'immense forme

sombre de l'appareil transatlantique passa juste au-dessus de ma tête au moment même où je tombais. Sur le moment, j'aurais juré pouvoir le toucher du bras ; en réalité il passa sûrement à plus de cinq mètres de haut puisque nous retrouvâmes plus tard l'antenne intacte.

Stupidement, je bondis sur mes pieds pour essayer de le suivre des yeux et je fus aussitôt balayé par le fantastique retour d'air des quatre hélices ; je me retrouvai, impuissant, en train de glisser sur la croûte glacée ; je m'arrêtai, allongé sur le dos, à une dizaine de mètres de l'endroit où je me trouvais quelques secondes plus tôt. Jurant, écorché, quelque peu étourdi, je me relevai et repartis vers les chiens qui hurlaient de terreur et d'énervement. Mais brusquement je m'arrêtai. Les moteurs s'étaient tus, ils s'étaient tus tous les quatre au même instant, et ceci ne pouvait signifier qu'une chose : l'avion allait toucher terre.

Je l'attendais cette vibration qui ébranla le sol, mais elle dépassa en violence tout ce que j'avais imaginé. Transmise par la croûte de glace, elle me fit trembler de tout mon corps. Ce n'était pas un atterrissage normal, je le sentis tout de suite ; ce n'était même pas un atterrissage sur le ventre. Le pilote devait avoir surestimé son altitude ; il avait fait descendre trop vite son appareil, de quoi le briser, l'éventrer.

Mais je me trompais. Allongé sur la neige glacée, l'oreille collée contre elle, j'entendais et sentais à la fois comme une sorte de frémissement continu qui ne pouvait provenir que du fuselage en train de racler la glace, d'y creuser un sillon. Combien de temps cela dura-t-il ? Je ne saurais le dire. Six secondes, peut-être huit. Puis, brusquement, il y eut un autre tremblement de terre, encore plus violent que le premier, j'entendis alors nettement, bien au-dessus du vent, le bruit sec et dur du choc lui-même, le hurlement du métal qui se rompt. Une fois encore le silence, ce silence profond, immobile, inquiétant, avec le seul bruit, presque imperceptible, du vent dans le noir.

Tremblant, je me relevai. C'est alors que je me rendis compte que j'avais perdu mon masque à neige. Il avait dû m'être arraché pendant que je glissai tout à l'heure. Je sortis de la poche ma torche – je la gardais toujours là car les piles sèches gèlent et deviennent vite inutilisables par ces températures – je fouillai l'obscurité. Je ne trouvai rien. Le vent avait peut-être déjà entraîné le masque à plus de 100 mètres de là. C'était grave, mais je ne pouvais rien faire. Je refusai de penser à ce qui m'attendait.

Joss et Jackstraw étaient encore en train d'essayer de calmer les

chiens lorsque je les rejoignis.

« Tout va bien ? demanda Joss. » Il s'approcha d'un pas. « Bon Dieu ! vous avez perdu votre masque !

— Je sais. Aucune importance. » C'était pourtant très important. Ma gorge et mes poumons me brûlaient à chaque respiration. « Vous avez vu dans quelle direction il est allé ?

— À peu près. Plein est, à mon avis.

— Et vous, Jackstraw ?

— Oui, un petit peu au nord, je crois. » Il tendit le bras pour me montrer la direction, exactement dans le vent.

« Nous allons marcher sur l'Est. » Il fallait que quelqu'un prenne la responsabilité de se tromper ; pourquoi pas moi ? « Plein est. Joss, quelle est la longueur du câble ?

— Quatre cents mètres, à quelque chose près.

— Bon. Quatre cents mètres ; et ensuite, plein nord. Cet avion a sûrement laissé des traces dans la neige ; avec de la chance, nous tomberons dessus. Espérons-le. Il est passé à moins de 400 mètres de l'antenne. »

Je dégageai l'extrémité du câble, j'allai au repère le plus proche, le débarrassai des aiguilles de givre qui l'encombraient – de curieuses excroissances cristallines, horizontales qui, orientées sous le vent, avaient un bon mètre de long – et j'y amarrai le câble. Je fis un nœud très solide : nos vies allaient dépendre de ce câble ; si nous le perdions, nous serions incapables de retrouver notre chemin, vers la cabine, au milieu de cette obscurité absolue et de ces rafales de vent. Les pas ne laissaient pas de traces : par ce froid intense, la neige se tasse jusqu'à devenir une sorte de névé dur comme l'acier ; seules les chenilles de notre tracteur de cinq tonnes arrivaient à l'écorcher.

Nous nous mîmes en route immédiatement, contre le vent, en poussant légèrement sur la gauche. J'étais le premier ; Jackstraw venait derrière moi avec les chiens et Joss fermait la marche, dévidant le câble tendu par le ressort de rappel.

Sans masque, ces rafales aveuglantes, suffocantes, étaient un véritable cauchemar ; ma tête gelait et ma gorge brûlait. Je n'arrêtais pas de tousser dans cet air abominablement froid malgré tous mes efforts pour me protéger la bouche et le nez d'une main, afin de

respirer à très petits coups.

C'était démoniaque ; il était impossible de respirer à petits coups. Nous étions en train de courir, aussi vite que le sol gelé et traître nous le permettait, gênés par nos énormes fourrures. Pour des personnes découvertes, la vie ou la mort, dans ces températures, dans ce vent chargé de glace, n'est qu'une question de temps. Peut-être que la carlingue de l'avion était éventrée, peut-être que le fuselage s'était brisé en deux, projetant les survivants sur la glace – à supposer qu'il y ait des survivants –, dehors, ce qui les attendait c'était ou la mort immédiate par brusque arrêt du cœur, le corps étant incapable de s'adapter à un changement brutal de plus de 60°, ou la mort en cinq minutes par exposition directe au froid. Peut-être aussi qu'ils étaient tous coincés à l'intérieur, en train de geler lentement. Comment les atteindre ? Comment les transporter à la cabine ? Seuls les premiers auraient une petite chance de s'en sortir. Et même si nous arrivions à les transporter tous à la cabine, comment les nourrir ? Nos provisions étaient presque épuisées. Où allions-nous les mettre ?

Le cri de Jackstraw me lit stopper si brusquement que je faillis tomber. Je fis demi-tour. Joss arrivait en courant.

« Le bout du câble ? »

Il fit un signe de tête, me dirigea sa torche dans la figure.

« Votre nez et votre joue... Tous les deux ont mauvaise allure. »

J'enlevai mes gants de fourrure et me frottai vigoureusement la figure avec mes mitaines, jusqu'à ce que je sente à nouveau le sang se remettre à circuler, douloureusement, sous la peau. Puis je pris un vieux chandail que Jackstraw sortit d'un sac de toile et m'en entourai la tête. C'était mieux que rien.

Nous changeâmes de direction et prîmes au nord – gardant le vent sur nos joues droites, il fallait espérer qu'il n'avait ni changé ni baissé. Nos torches fouillant l'obscurité devant nous, nous nous arrêtons tous les cinq à sept mètres pour planter un bambou dans le sol. Nous avions déjà fait une cinquantaine de mètres sans rien trouver ; je commençais à croire que nous étions allés trop à l'ouest, et à me demander ce que nous allions faire, quand nous tombâmes, presque littéralement, sur une tranchée d'une quarantaine de centimètres de profondeur et de plus de trois mètres de large, creusée dans la glace.

C'était bien ce que nous cherchions ; il n'y avait aucun doute. Par une chance incroyable, nous étions tombés juste à l'endroit où l'avion

avait louché, ou plutôt avait mordu le sol, à en juger par les dimensions de la tranchée dès le point d'impact. Vers la gauche, à l'ouest, le sol était parfaitement vierge, sans la moindre marque. Nous serions arrivés à trois mètres de là, nous n'aurions rien vu. Vers l'est, la tranchée s'approfondissait rapidement, creusée de deux sillons étroits, l'un au centre et l'autre à droite d'un tracé principal, comme si deux gigantesques socs de charrue avaient fouillé le sol. Le dessous du fuselage avait dû se déchirer sous le choc ; rien de bien surprenant à cela. Un peu vers l'est, à droite, de la tranchée, deux sillons parallèles et assez profonds ; les traces des hélices tournant encore. L'avion avait dû prendre du gîte sur la droite juste après l'impact.

Le temps de balayer l'horizon du faisceau de la torche et nous avions tout vu. Je criai à Joss de prendre une autre brassée de bambous et d'aller amarrer le câble – autrement il glisserait sur la neige avec la bobine, nous le perdriions en moins de dix minutes. Puis je fis demi-tour et courus dans la direction de Jackstraw dont la meute était déjà repartie vers l'est, suivant la trace de l'avion.

Le vent était pire que jamais, les rafales comme un véritable mur réduisaient notre marche à une sorte de trébuchement très lent, nous obligeant à nous plier en deux ; 200 mètres, 300 mètres, et puis, presque à 500 mètres de l'endroit où il avait touché terre, nous trouvâmes l'appareil, ou plutôt nous nous cognâmes dedans. Il avait viré de presque 90° en s'arrêtant ; il était immobile, enfoncé dans la glace, toujours d'aplomb.

Dans la faible lueur de ma torche, quoique son fuselage posât directement sur le sol, il me parut très haut, immense, n'en finissant pas ; malgré sa taille, il avait quelque chose de pathétique. Il semblait abandonné. Mais cela tenait à ce que je le savais touché à mort et qu'il ne quitterait plus jamais cette neige froide.

Je n'entendais, je ne voyais aucun mouvement. Très haut au-dessus de ma tête, une douce lumière bleue semblait briller sourdement derrière l'un des hublots ; en dehors de cela, il n'y avait aucun signe de vie.

LUNDI Une heure du matin – Deux heures du matin

Ma première crainte s'était déjà révélée vaine : pas le moindre signe d'incendie, aucune lueur rouge, aucun crépitement inquiétant. Il était toujours possible que quelque petite langue de flamme fût en train de progresser à l'intérieur du fuselage, ou dans les ailes, à la recherche de l'essence ou de l'huile qui transformerait l'épave en brasier – le vent était là pour attiser les flammes – le désastre serait total. Mais ce n'était guère la peine d'y penser. D'un autre côté, un pilote assez maître de lui pour penser à couper le contact ne pouvait avoir oublié de fermer l'alimentation d'essence.

Jackstraw avait déjà branché le projecteur. Il me passa la lampe. J'appuyai sur le contact ; le faisceau étroit mais puissant, qui portait à 600 mètres dans des conditions normales, perça soudain la nuit : Je portai le faisceau sur ma droite d'abord, puis le ramenai lentement devant moi.

Quelles qu'aient pu être les couleurs de l'appareil, à l'origine, elles étaient impossibles à discerner maintenant. Le fuselage tout entier était déjà enseveli sous un mince voile de givre opaque qui renvoyait durement la lumière. La queue était intacte. Il en allait de même du fuselage sur sa moitié arrière ; en bas, en face de l'endroit où nous nous trouvions, il était cabossé et faussé. L'aile gauche se redressait en l'air, décrivant un angle au moins de cinq degrés de plus que la normale ; l'appareil était moins d'aplomb que je ne l'avais cru au premier abord. Cette aile me bouchait la vue vers l'avant, mais juste au-dessous d'elle, assez loin, je vis quelque chose qui me fit un instant oublier les passagers éventuels, me figeant sur place, avec mon projecteur braqué droit devant moi.

Même sous la carapace de glace, on voyait encore très nettement les grandes lettres « M.Y.T.H. » M.Y.T.H. ! Que pouvait bien faire un long-courrier de la M.Y.T.H. dans cette partie du monde ? La S.A.S. et la K.L.M., je le savais, assuraient des services transpolaires de Copenhague et Amsterdam à Winnipeg, Los Angeles et Vancouver via Sondre Strømfjord, à environ une heure et demie de vol de nous, vers le sud-ouest, sur la côte ouest du Groenland, juste à la hauteur du Cercle arctique ; il me semblait bien que la P.A.A. et la T.W.A. avaient

aussi en service des vols équivalents. Il était presque invraisemblable que de mauvaises conditions météorologiques aient obligé un long-courrier à s'écarter à un tel point de sa route normale ; pourtant j'avais bien la M.Y.I.H. Que croire ?

« J'ai trouvé la porte, docteur Mason. » Jackstraw venait de me prendre le bras, me tirant de ma rêverie, et me montrait une grande découpe ovale dont le bas se trouvait juste à hauteur de nos yeux. « On essaie ? »

J'entendis un bruit métallique : il prenait deux pieds-de-biche sur le traîneau. C'était la seule chose à faire ; essayer. Je posai le projecteur sur la neige, réglai le trépied de façon que le faisceau éclaire la porte, pris un des pieds-de-biche et le glissai dans la fente. L'extrémité effilée du levier s'inséra facilement en place. Jackstraw fit la même chose. Nous tirâmes en même temps. Rien ne se produisit. Nous recommençâmes, nos pieds se soulevant du sol, mais sans que la porte parût bouger d'un millimètre. Pour doubler notre effort, nous tirâmes tous les deux sur le même pied-de-biche ; cette fois-ci, nous sentîmes quelque chose bouger. Mais c'était le levier qui cédait, ce n'était pas la porte. Avec une détonation sèche, affaibli par le gel, il se cassa net à quelque 15 centimètres de son extrémité ; nous nous retrouvâmes tous les deux sur le dos.

Même dans un moment aussi pressant que celui-ci, mon ignorance presque totale des avions n'était pas une excuse. Ma stupidité m'avait fait gâcher un temps précieux à vouloir forcer une porte massive, verrouillée de l'intérieur et conçue pour résister à une pression intérieure de plusieurs milliers de kilos. Je repris le projecteur et sa batterie, me glissai sous la queue de l'avion, me retrouvai le vent en face de moi, toujours aussi violent, et j'allai à l'aile droite. Son extrémité était profondément enterrée dans la neige, et les pales des hélices faisaient des angles droits avec la surface. Je voulus grimper sur l'aile pour atteindre un hublot et le fracturer. Mais après avoir, pendant quelques secondes, dérapé follement sur la surface givrée, dans ce vent étourdissant, j'abandonnai mon projet. Tenir debout était pratiquement impossible, et, de plus, les hublots étaient conçus, eux aussi, pour résister à de très fortes pressions ; je ne serais jamais arrivé à en briser un.

Trébuchant, glissant, nous fîmes le tour de l'aile. Juste devant nous, nous avions la butte de glace qui avait stoppé net l'appareil. Elle avait à peu près 5 mètres de haut et 8 mètres de large à sa base, à angle droit avec le nez de l'avion et le bord d'attaque de l'aile. Ce n'était pas l'aile qui avait encaissé le grand choc ; il suffisait de regarder l'avant

du fuselage pour s'en rendre compte. L'avion avait dû entrer presque de plein fouet dans la butte un petit peu sur la droite du poste de pilotage ; les pare-brise étaient en miettes, le fuselage enfoncé sur 2 mètres ou 2,50 m de long. Ce qui était arrivé à l'homme assis de ce côté au moment de l'impact, je ne voulais pas y penser. Le plus important était d'avoir trouvé une voie d'accès.

Je réglai le projecteur sur le poste de pilotage écrasé, estimai de l'œil la distance qui me séparait du rebord inférieur du pare-brise – 3 mètres du sol environ – et je sautai. Mes mains gantées trouvèrent tout de suite une prise, mais dérapèrent aussitôt sur la surface givrée. J'essayai de m'assurer à l'un des montants du pare-brise, mais je me cognai brutalement les doigts contre des débris de verre encore en place – le pare-brise n'était pas pulvérisé comme je l'avais cru d'abord ; j'étais sur le point de retomber par terre quand Jackstraw fit quelques enjambées rapides et me retint.

Mes genoux sur ses épaules, une hache à la main, en deux minutes j'avais nettoyé l'ouverture des débris de verre. Je ne m'étais jamais rendu compte que le verre d'aviation pouvait être aussi résistant, et que l'encadrement d'un pare-brise est tellement étroit, surtout pour un homme engoncé dans une carapace de lourdes fourrures.

J'atterris sur un cadavre. Sans le voir, je sentis immédiatement que c'était un cadavre. Je fouillai dans mon parka, sortis ma torche, l'allumai deux secondes et l'éteignis. C'était le co-pilote ; c'était lui qui avait encaissé tout le choc. Il était écrasé entre son siège et les débris des leviers de commande. Je n'avais jamais de ma vie vu corps humain aussi terriblement abîmé, même le jour où j'avais été appelé d'urgence après une collision de plein fouet entre un motocycliste de course et un poids lourd. Les survivants, s'il y en avait, abrutis, évanouis, blessés, ne devaient pas voir ce cadavre. C'était horrible. Je me détournai et me penchai par le pare-brise.

Jackstraw était juste en dessous de-moi, les mains en œillères, regardant dans ma direction.

« Apportez une couverture, lui criai-je. Ou plutôt ; passez-moi un sac plein, la trousse à morphine et venez me rejoindre. »

Vingt secondes plus tard, il réapparaissait. J'attrapai le sac et la trousse à morphine, les posai sur le plancher gauchi, derrière moi, puis je voulus tendre une main à Jackstraw pour l'aider à monter. Mais c'était inutile. Si l'athlétisme n'est pas le point fort des Groenlandais qui sont trapus et massifs, Jackstraw, lui, était l'agilité même.

Il sauta, attrapa le rebord inférieur du pare-brise de la main gauche, le montant central de la main droite, et fit un rétablissement, comme s'il en avait l'habitude depuis toujours.

Je lui donnai ma torche et fouillai dans le sac. J'en sortis une couverture que j'étendis sur le cadavre du copilote ; je la coinçai dans les leviers de commande pour que le vent glacé qui s'engouffrait dans le poste ne la déplace pas.

« C'est sans doute dommage de gaspiller une bonne couverture, murmurai-je. Mais enfin... ce n'est pas beau à voir.

— Non, ce n'est pas beau, répéta Jackstraw d'une voix morne. Et celui-là ? »

Le côté gauche du poste était pratiquement intact. Le chef pilote, toujours attaché à son siège et tassé contre son tableau de bord, ne paraissait pas blessé. J'enlevai le gant de fourrure, la moufle et le gant de soie de ma main droite. Et je touchai son front. Nous étions depuis plus de quinze minutes maintenant dans ce froid mortel ; j'aurais juré qu'aucune chair humaine ne pouvait être plus froide que ma main, mais je me trompais. Je remis mes gants et me détournai ; c'était suffisant. Je n'allais pas me mettre à faire des autopsies cette nuit.

À un ou deux mètres vers l'arrière, nous trouvâmes le radio, à son poste. Il était moitié assis, moitié appuyé contre la cloison avant de son compartiment contre laquelle le choc avait dû le précipiter. Sa main était toujours crispée sur une poignée de son poste émetteur. Le poste n'émettrait plus jamais, on le voyait sans peine.

Sur la cloison, derrière sa tête, je vis à la lueur de ma torche du sang briller. Je me penchai sur l'homme inconscient – je voyais qu'il respirait encore – enlevai encore une fois mes gants, et glissai délicatement mes doigts, sur sa nuque. Et tout aussi délicatement, je les retirai. Comment, me dis-je, saisi de désespoir autant que d'impuissance, comment vais-je pouvoir opérer un crâne enfoncé ; dans l'état où il était, je n'aurais pas donné cher des chances de cet homme dans le meilleur hôpital de Londres. Avec de la veine, il s'en sortirait aveugle pour la vie ; le centre de la vue devait être écrasé. Je cherchai son pouls ; il battait, faible, erratique, très rapide. La pensée me vint alors, faite autant de peur que de regret, que de toute façon mes chances d'intervention, mes chances d'opérer étaient extrêmement minces. Car s'il survivait au déplacement d'abord – nous ne pourrions manquer de le bousculer pour le sortir de l'avion – et ensuite au retour à la cabine par cette nuit glacée et ce vent mortel, ce serait un miracle ; oui, vraiment.

Il était très invraisemblable qu'il ; reprenne jamais conscience, mais il y avait néanmoins une chance, une chance minuscule ; je lui fis une piqûre de morphine. Ensuite, nous lui redressâmes la tête et le cou, l'installâmes dans une position plus confortable, et le couvrîmes d'une couverture. Puis nous le laissâmes là.

Juste derrière le compartiment du radio, il y avait une pièce longue et étroite qui courait sur les deux tiers de la largeur de l'avion. Il suffisait de regarder rapidement les deux fauteuils et la couchette repliable pour comprendre que c'étaient les quartiers de l'équipage. Au moment de l'accident quelqu'un s'y reposait. Cette personne qui gisait en ce moment par terre, en manches de chemise, devait avoir été prise au dépourvu ; elle ne s'était doutée de rien. Elle ne s'en douterait plus jamais.

Nous trouvâmes l'hôtesse de l'air dans l'office. Elle était allongée par terre, sur le côté gauche, ses cheveux noirs sur sa figure. Elle gémissait d'une, petite voix douce, mais ne donnait pas l'impression de souffrir. Son pouls était assez régulier, quoique un peu trop rapide. Jackstraw se baissa à côté de moi.

« On la remet debout, docteur Mason ?

— Non, fis-je en secouant la tête. Elle est en train de revenir à elle, je crois ; si elle a quelque chose de cassé, elle nous le dira. Une autre couverture, et laissons-la tranquille. Il y a certainement des gens qui ont plus besoin de nous. »

La porte qui conduisait à la cabine était bloquée. Tout au moins, c'est ce qu'il me sembla ; pourtant, elle ne devait pas être verrouillée dans des circonstances normales. Le choc l'avait peut-être coincée. Ce n'était pas le moment d'hésiter ; avec ensemble Jackstraw et moi prîmes notre élan et donnâmes un grand coup d'épaule. Le battant recula de quelques centimètres, en même temps que nous entendions une brusque exclamation de douleur de l'autre côté.

« Attention ! » m'écriai-je. Mais Jackstraw s'était déjà reculé. J'élevai la voix et dis :

« Eloignez-vous de la porte. Nous voulons entrer. » Nous entendîmes une sorte de grognement inintelligible, que suivit un bruit sourd, et un frottement ; quelqu'un essayait de se relever. Puis la porte s'ouvrit, et nous pénétrâmes rapidement à l'intérieur.

La bouffée d'air chaud me saisit à la gorge, presque comme une gifle. Je suffoquai un moment, luttai quelques secondes contre un

vertige soudain qui s'empara de moi ; j'eus l'impression que j'allais tomber, puis retrouvai suffisamment mes esprits pour penser à refermer la porte derrière moi. Avec les moteurs arrêtés et le froid glacial qui gelait le mince fuselage, aussi efficace que fut l'isolation thermique de la carlingue, la chaleur qui régnait en ce moment ici ne se conserverait pas longtemps. Mais tant qu'elle était encore là, elle pouvait donner quelques instants de répit aux survivants. Une idée me vint subitement, et sans faire attention à l'homme qui, devant moi, essayait de rester debout, se retenant d'une main au dossier d'un siège et frottant de l'autre son front maculé de sang, je me retournai vers Jackstraw : « Dites à l'hôtesse de venir ici. Nous allons prendre un risque – pas tellement grand d'ailleurs. Il vaut mieux qu'elle soit ici avec une jambe cassée qu'à côté avec une bosse au front. Mettez sa couverture sur le radio, et surtout, ne le touchez pas. »

Jackstraw eut un signe de tête et il sortit, fermant vite la porte derrière lui. Je me tournai vers l'homme qui toujours debout dans l'allée centrale, l'air absent, frottait de la main, une main puissante et couverte de poils noirs, son front ensanglanté. Il me regarda un moment sans rien dire, puis se mit à fixer, l'air de ne pas comprendre, le sang qui gouttait sur sa cravate rouge vif et sa chemisé bleue, assemblage bizarre avec le costume de gabardine grise. Il ferma les yeux de toutes ses forces, secoua la tête, comme pour reprendre ses esprits.

« Evidemment, je pose la question bête, fit-il d'une voix calme, grave, sans tremblement, mais qu'est-ce qui s'est passé ?

— Vous avez eu un accident, lui répondis-je. De quoi vous souvenez-vous ?

— De rien. Enfin, c'est-à-dire, juste un choc, et puis une sorte de déchirement...

— Et puis vous avez percuté dans la porte, ajoutai-je en montrant les taches de sang derrière moi. Restez assis pendant un moment. Tout ira bien. » Je ne m'intéressai plus à lui ; je regardai l'autre bout de la cabine. Je m'étais attendu à voir les sièges arrachés ; au contraire, ils étaient tous exactement où ils devaient être, par rangées de trois sur ma gauche et de deux sur ma droite, les sièges de l'avant regardant vers l'arrière, et ceux de l'arrière vers l'avant. Je m'étais attendu à voir des gens blessés en train de gémir, de hurler, de se bousculer, pêle-mêle. Mais l'immense cabine paraissait presque vide, je n'entendais pas le moindre bruit.

Elle n'était pas tout à fait vide. En dehors de l'homme maintenant

assis à côté de moi, je dénombrai neuf personnes en tout. Deux hommes étaient allongés par terre, dans l'allée centrale, vers l'avant. L'un d'eux, un grand gaillard, aux épaules larges ; aux cheveux noirs et bouclés, s'était déjà redressé sur un coude, et regardait autour de lui ; l'air complètement stupéfait. À côté de lui, allongé sur le côté, un homme plus petit, plus vieux, dont je voyais seulement quelques mèches noires plaquées sur un crâne chauve, une veste écossaise qui paraissait deux fois trop grande pour lui et une impossible cravate à carreaux. De toute évidence, assis l'un à côté de l'autre sur les sièges de gauche, ils avaient été projetés par terre en même temps, au moment où l'avion, bloqué par le monticule de glace virait sur lui-même.

Dans le siège de la rangée suivante, sur la gauche également, un homme était assis seul. Ma première réaction fut de surprise en voyant qu'il avait pu rester sur son siège ; mais en regardant mieux, je me rendis compte qu'il était parfaitement conscient. Il était assis très droit sur son siège ; prenant appui de l'épaule contre le hublot, les jambes crispées contre le sol, se retenant des deux mains au bord de sa tablette. Sur le dessus de ses mains, les tendons faisaient saillie ; les articulations de ses doigts fins me parurent briller dans la lueur de la torche, tellement elles étaient blanches. Je relevai le faisceau de ma torche ; l'homme portait un col dur d'ecclésiastique.

« Détendez-vous, révérend, dis-je d'une voix douce. Vous : êtes encore sur la terre ferme ; vous n'allez pas plus loin cette fois-ci. » Il ne me répondit rien, me regardant à travers ses lunettes à monture d'acier ; je le laissai. Il n'était pas blessé.

Sur le côté droit, il y avait quatre personnes dans quatre rangées différentes. Chacune d'elles était assise près d'un hublot ; deux femmes et deux hommes. L'une des femmes était d'un certain âge, mais tellement maquillée, les cheveux tellement teints et tellement bien coiffés que je n'aurais pu dire son âge exact à dix ans près. Elle était consciente et promenait autour d'elle un regard très lent et complètement vide. Il en allait de même pour la femme qui se trouvait dans la rangée suivante, une créature faite pour le luxe, un manteau de vison négligemment jeté sur les épaules, sous lequel on voyait une robe de jersey vert très simple qui avait dû coûter une petite fortune ; elle devait avoir dans les vingt-cinq ans ; avec ses cheveux blonds, ses yeux gris et ses traits réguliers, elle aurait été merveilleusement belle si elle n'avait eu cette bouche trop lourde et quelque peu arrogante. Elle ferait bien, me dis-je sans charité, d'arranger sa bouche quand elle sera réveillée. Pour le moment, elle paraissait à moitié abrutie, comme tous les autres ; ils donnaient l'impression d'avoir été brusquement

tirés d'un profond sommeil.

Les deux autres hommes assis à l'avant étaient encore presque endormis : l'un, gros, épais, haut en couleurs, avec des épais cheveux blancs et une moustache blanche de colonel en retraite du sud des Etats-Unis, devait avoir dans les cinquante-cinq ans ; l'autre était mince, assez âgé, la figure très ridée.

Jusqu'ici, rien de trop grave, me dis-je avec un soupir de soulagement. Huit personnes, et rien de plus sérieux qu'une coupure au front – ce qui prouve bien qu'il faut orienter les sièges vers l'arrière. Toutes ces personnes devaient à leurs sièges, sinon leur vie, tout au moins le fait de ne pas avoir été blessées ; leurs dossiers enveloppants avaient absorbé le plus gros du choc.

Les deux passagers qui se trouvaient dans le fond montraient clairement que les sièges ne doivent jamais regarder vers l'avant. Le premier auprès duquel j'arrivai – une jeune fille brune, dix-huit ou dix-neuf ans, avec un imperméable serré à la taille – était allongée sur le sol entre deux sièges. Elle commençait à remuer, mais au moment où je glissai mes mains sous ses épaules pour l'aider à se relever, elle laissa échapper une brusque exclamation de douleur. Je changeai de prise, et la remis délicatement sur son siège.

« Mon épaule ! ». Elle parlait d'une voix basse et rauque. « Elle me fait très mal.

— Ça ne m'étonne pas. » Je défis le haut de son corsage, puis le refermai. « C'est votre clavicule qui est cassée. Restez assise sans bouger, et soutenez votre bras gauche avec votre main droite... Oui, comme cela. Tout à l'heure, je vous mettrai une attelle. Je vous promets que vous ne sentirez rien. »

Elle me sourit d'un sourire à moitié timide, à moitié reconnaissant, et ne dit rien. Je la quittai et allai au siège du fond. Je me baissai pour regarder l'homme qui était là, mais je me relevai aussitôt ; l'angle de sa tête par rapport à son cou était suffisamment éloquent.

Je revins à l'avant. Tout le monde était réveillé maintenant ; assis, ou essayant maladroitement de se lever. Je voyais les questions se former sur les lèvres, aussi nettement que je lisais les expressions hagardes sur leurs traits. Je fixai un instant Jackstraw qui s'encadrait dans la porte, et sur les talons de qui je voyais Joss.

« Elle ne veut pas venir, dit Jackstraw en faisant un signe du pouce pour désigner le poste de pilotage. Elle est réveillée mais ne veut pas

abandonner le radio.

— Elle va bien ?

— Son dos lui fait mal, je crois. Elle n'a rien dit. »

Je n'ajoutai rien, et allai à la porte principale – celle que nous n'étions pas arrivés à forcer. Après tout l'hôtesse pouvait bien réserver tous ses soins à un membre de l'équipage au lieu de s'occuper des passagers dont elle avait la responsabilité, cela ne me regardait pas. Mais il y avait tout de même quelque chose de très bizarre là-dedans ; et autre fait bizarre : tout le monde devait s'être attendu à l'accident quinze minutes au moins avant que l'appareil ne touchât le sol, et pourtant aucun des dix passagers n'avait sa ceinture de sécurité. L'hôtesse, le, radio et les membres de l'équipage eux-mêmes semblaient avoir été pris complètement au dépourvu.

La grosse poignée circulaire, au centre de la porte, refusait de bouger. J'appelai Jackstraw à la rescousse, mais même à nous deux, nous n'arrivâmes pas à la faire tourner d'un millimètre. Elle était irrémédiablement coincée – au moment où l'appareil avait piqué sur le monticule, le fuselage avait dû se déformer légèrement sur toute sa longueur. Et si la porte que j'avais repérée derrière le poste de pilotage était tordue elle aussi – comme elle était plus proche du point d'impact, c'était pratiquement sûr –, nous allions tous être obligés de sortir par les pare-brise du poste de pilotage. Je pensai à l'opérateur radio avec son crâne enfoncé, et me demandai s'il servirait à quelque chose d'essayer de le déplacer.

On me barra le passage. C'était mon colonel du Sud, avec sa moustache blanche et ses cheveux éclatants comme la neige. Sa tête était rouge foncé, ses yeux bleu clair, coléreux et protubérants. Il suffirait de lui faire piquer une bonne crise de colère, me dis-je, et il tomberait d'un coup. Il n'était pas loin de la bonne colère, en ce moment.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » Sa voix lui allait très bien. « Nous venons d'atterrir. Pourquoi ? Que faisons-nous ici ? Qu'est-ce que c'est que ce bruit dehors ? Et vous... Vous, qui êtes-vous ? »

Un « capitaine d'industrie », me dis-je sans beaucoup d'aménité ; assez d'argent et de pouvoir pour se permettre ce genre d'indignation vertueuse ; il allait un petit peu trop loin. Mais pour le moment, son attitude avait encore quelque excuse. Je me demandai un moment dans quel état d'esprit je me sentirais si, m'étant endormi dans un

avion transatlantique, je me réveillais après un atterrissage forcé, dans un endroit inconnu, avec devant moi trois hommes en fourrures, des lunettes et des masques à neige, en train de se promener dans le couloir de mon avion.

« Vous avez fait un atterrissage sur le ventre, lui dis-je. Je ne sais pas pourquoi – comment est-ce que je pourrais le savoir ? Le bruit que vous entendez dehors, c'est du blizzard, et de la glace qui crépite contre le fuselage ; pour nous, nous sommes les savants d'une station installée ; dans le cadre de l'Année géophysique internationale, à quelque 800 mètres d'ici. Nous avons entendu votre avion quelques minutes avant l'accident. »

Je voulus passer à côté de lui, mais il m'empêcha de passer.

« Une minute, si cela ne vous fait rien. » Sa voix était plus autoritaire encore, et son bras était étonnamment musclé.

« Je crois que nous avons le droit de savoir...

— Plus tard. » Je le repoussai sèchement, et Jackstraw le força à se rasseoir. « Ne vous rendez pas impossible.

« Il y a un homme très gravement blessé qui a besoin de soins immédiatement. Nous allons le mettre à l'abri ; ensuite, nous revenons vous chercher. Gardez la porte bien fermée. » Je m'adressais à tout, le monde à la fois, mais l'homme coléreux m'interrompt encore une fois.

« Et si vous ne changez pas d'attitude vous pouvez rester ici. Sans nous, vous seriez tous raides dans deux heures d'ici. Et rien ne prouve que cela ne doive pas vous arriver.

Je remontai l'allée, suivi par Jackstraw. Le jeune homme allongé dans le couloir venait de s'asseoir sur un siège, il me fit un sourire au moment où je passais devant lui.

« Voilà l'art de se faire des amis. » Il parlait d'une voix lente et étudiée. « J'ai l'impression que vous avez blessé notre précieux compagnon.

— J'en ai bien peur », fis-je en souriant. Je le dépassai, puis me retournai d'un coup. Ses épaules larges, ses mains puissantes et capables pouvaient nous être plus qu'utiles. « Comment vous sentez-vous ?

— Déjà mieux.

— Cela se voit. Vous étiez moins frais, il y a une minute.

— J'étais au tapis pour le compte, dit-il sans affectation. Je peux vous aider ?

— C'est pour cela que je vous ai posé la question.

— Enchanté de vous être utile. » Il se leva. Il avait plusieurs centimètres de plus que moi. Le petit homme à la veste criarde et à la cravate hurlante poussa un cri perçant, comme un chiot à qui on marche sur la-patte.

— Attention, Johnny ! Attention. » Cette voix tumultueuse, cet accent nasillard et crépitant, c'étaient les bas quartiers de New York. « On a nos responsabilités, mon gars. On a nos obligations. On pourrait se fouler un tendon...

Du calme, Solly, fit le grand gaillard, en lui donnant une tape sur le crâne. Simple petite promenade pour me remettre les esprits en place.

— Oui, mais avant, passez ce parka et ces pantalons. » Je n'avais pas le temps de m'occuper des clowneries du petit bonhomme aux vêtements de cirque. « Vous en aurez besoin.

— Le froid ne me fait pas peur, mon ami.

— Ce froid vous fera peur. Dehors, il y a 60° de moins qu'ici. »

J'entendis plusieurs passagers pousser un murmure de surprise ; le grand jeune homme, soudain grave, prit les vêtements que lui tendait Jackstraw. Sans attendre, j'emboîtai le pas à Jackstraw.

L'hôtesse était à genoux à côté du radio. Je la fis se relever ; doucement. Elle ne me résista pas, me regardant seulement avec un air d'impuissance de ses yeux brun foncé immenses dans sa tête d'un blanc crayeux, ses traits décomposés par le choc. Elle tremblait de tous ses membres. Ses mains étaient comme de la glace.

— Vous voulez mourir de froid ? » Ce n'était pas le moment de chercher des formules précieuses et polies, et je savais que ces filles sont préparées aux : cas d'urgence ; elles savent ce qu'elles doivent faire en toutes circonstances. « Vous n'avez pas de chapeau, pas de manteau ni de bottes, rien ?

— Si. » Elle répondit d'une voix morte, presque sans inflexions. Elle s'appuyait contre la porte maintenant ; son coude claquait contre le panneau ; elle tremblait de tous ses membres. « Je vais les chercher. »

Joss repassa par le pare-brise pour aller prendre, en bas, le brancard sur le traîneau. Pendant que nous l'attendions, j'allai à la porte de sortie qui se trouvait derrière le poste de pilotage et essayai de l'ouvrir en la frappant du dos de ma hache. Mais elle était bloquée.

Nous avions déplié le brancard et nous étions en train d'y amarrer le radio le plus délicatement possible, lorsque l'hôtesse vint nous rejoindre. Elle avait revêtu son épais manteau d'uniforme, et ses grandes bottes. Je lui lançai des pantalons de caribou.

« C'est mieux, mais ce n'est pas assez. Mettez ces pantalons. »

Comme elle hésitait j'ajoutai d'une voix brusque :

« On ne regardera pas.

— Il... Il faut que j'aïlle m'occuper des passagers.

— Ils vont bien. Et il est un peu tard pour y penser.

— Je sais. Je suis désolée. Mais je ne pouvais pas le laisser. » Elle regardait le jeune homme couché à ses pieds. « Vous... Est-ce que... Je veux dire... » Elle se tut une seconde, puis dit, très vite : « Est-ce qu'il va mourir ?

— Probablement », lui dis-je. Elle se contracta, comme si je lui avais donné un coup de poing. Je n'avais pas voulu être méchant, mais seulement précis. « Nous allons faire tout ce que nous pourrons pour lui. Ce sera peu, je le crains. »

Finalement, le jeune homme se retrouva attaché sur la civière, la tête protégée des chocs autant que cela était possible. Lorsque je me relevai, l'hôtesse remettait son manteau ; elle avait passé les pantalons de caribou.

« Nous l'emmenons à notre cabine, lui dis-je. Nous avons un traîneau en bas. Il y a de la place pour quelqu'un d'autre. Vous pourriez lui tenir la tête.

— Les passagers... commença-t-elle.

— Ils ne risquent rien. »

Je retournai dans la cabine, refermai la porte derrière moi et passai ma torche à l'homme au front coupé. Les deux veilleuses, de nuit ou d'incendie, je ne savais pas, répandaient une lueur vraiment trop sinistre.

« Nous emportons l'opérateur radio et l'hôtesse, expliquai-je. Nous serons rentrés dans vingt minutes. Si vous voulez rester en vie, gardez cette porte fermée.

— Vous êtes vraiment un jeune homme d'une franchise étonnante », dit la dame d'un certain âge. Sa voix était assez grave, mais d'une puissance tout à fait extraordinaire.

« L'occasion fait le larron, madame, dis-je d'une voix assez brusque. Est-ce que vous préféreriez des discours prudents et fleuris pendant que vous seriez en train de geler ?

— Non, je ne crois pas », répondit-elle en souriant. Je l'entendais glousser – vraiment glousser – tandis que je refermais la porte derrière moi et repassais de l'autre côté.

Coincés comme nous l'étions dans ce minuscule poste de pilotage, dans une obscurité presque complète, avec ces rafales de vent chargées de glace qui se précipitaient par les ouvertures des pare-brise, nous eûmes un mal fou à transporter le malheureux opérateur radio jusqu'au traîneau, en bas. Sans l'aide du jeune homme, je ne crois pas que nous y serions arrivés. Mais finalement lui et moi passâmes lentement le brancard à Jackstraw et à Joss qui l'attrapèrent et l'amarrèrent sur le traîneau. Puis nous fîmes descendre l'hôtesse. J'eus l'impression qu'elle poussa un cri de douleur lorsque nous la retînmes chacun par un poignet au-dessus du sol ; Jackstraw m'avait dit qu'elle avait quelque chose au dos. Il était trop tard pour y penser.

Je sautai en bas ; deux secondes plus tard, le jeune homme sautait lui aussi. Je n'avais pas prévu qu'il viendrait cette fois-ci, mais après tout, il n'y avait aucune raison qu'il attende, et de toute façon il serait forcé de venir à pied ; il ne prenait la place de personne sur le traîneau.

Le vent avait baissé un petit peu, peut-être, mais le froid était encore plus cruel. Les chiens eux-mêmes n'arrêtaient pas de gémir et de geindre, à l'abri du vent, contre le fuselage ; de temps en temps l'un d'eux tendait le cou, et lançait le long cri de mort des loups, un cri lugubre, surnaturel, indescriptible. Mais ce n'en était que mieux. Comme le dit Jackstraw, ils ne rêvaient que de course.

Avec le vent et les rafales qui nous poussaient, ils coururent pour de bon. Au début, ce fut moi qui ouvris la marche, la torche à la main, mais Balto, le grand chien de tête, me dépassa à toute vitesse et disparut très vite dans l'obscurité ; ce n'était pas la peine de lui disputer la première place, je le savais. Il refit en sens inverse notre

chemin de l'aller, la tranchée, les bambous, le câble, l'antenne, aussi rapidement et aussi sûrement que s'il avait fait plein jour. J'entendais les patins d'acier du traîneau faire crisser la neige. Le sol glacé était aussi plat et aussi régulier que la surface d'une rivière prise par le gel ; aucune ambulance n'aurait pu transporter le radio de façon aussi confortable que notre traîneau le fit cette nuit-là.

Cinq minutes plus tard, nous étions à la cabine ; trois minutes encore, et nous étions repartis. Mais ces trois minutes furent remplies. Jackstraw alluma le poêle à pétrole, la lampe et le réchaud Coleman pendant que Joss et moi installions le blessé sur un matelas pneumatique à côté du poêle ; je l'introduisis dans mon sac de couchage, y glissai une douzaine de tampons chauffants – des tampons imperméables qui contiennent un produit chimique dégageant de la chaleur au contact de l'eau – je mis une couverture roulée sous sa nuque pour l'isoler du matelas, et refermai le sac de couchage. J'avais les instruments de chirurgie qu'il me fallait, mais cela attendrait : non pas tellement parce que nous avions d'autres personnes à aller chercher mais parce que cet homme qui, la tête couleur de cendre, gisait là par terre, souffrait si atrocement que le toucher l'aurait tué à coup sûr ; j'étais déjà étonné qu'il ait survécu jusqu'à présent.

Je dis à l'hôtesse de préparer du café, lui donnai mes instructions, et nous les laissâmes tous les deux. Elle, en train de faire chauffer de l'eau sur des tablettes d'alcool solidifié, et le jeune homme se regardant l'air incrédule, dans une glace, se massant d'une main le menton et les joues insensibilisés par le froid, et, de l'autre, tenant une compresse froide contre son oreille gelée. Nous reprîmes les vêtements chauds que nous leur avions prêtés, quelques bandrs, et nous nous mîmes en route.

Dix minutes plus tard, nous nous retrouvions à l'intérieur de l'avion. La température avait bien baissé de 20° depuis que nous étions partis, et tout le monde était en train de grelotter de froid ; deux personnes se claquaient les bras contre les côtes. Le colonel lui-même avait l'air apprivoisé. La dame d'un certain âge, engoncée dans son manteau de fourrure, regarda sa montre et dit en souriant :

« Vingt minutes exactement. Vous êtes très ponctuel, jeune homme.

— J'espère que le service vous plaira. » Je laissai tomber sur un siège la pile de vêtements que je portais avec moi, et dis en les montrant d'un geste de la tête ainsi que le contenu d'un sac de toile que Jackstraw et Joss étaient en train de vider.

« Partagez-les aussi vite que possible. Je veux que vous partiez

immédiatement. Mes deux amis vous conduiront à la cabine. L'un d'entre vous serait-il assez aimable pour rester avec moi ? » Je me tournai vers la jeune fille toujours assise dans son siège, au fond, tenant toujours son bras gauche de sa main droite. « J'ai besoin qu'on m'aide à panser cette jeune femme.

— La panser ? » Ma passagère « de luxe » ouvrait la bouche pour la première fois, et sa voix était aussi précieuse que sa personne ; elle me donnait envie de me recoiffer. « Mais, pourquoi donc ? Que peut-elle bien avoir ?

— Elle a la clavicule cassée, dis-je d'une voix brusque.

— La clavicule cassée ? s'écria la damé d'un certain âge en bondissant sur ses pieds, la tête exprimant à la fois le souci et l'indignation. Et elle est restée là assise dans son coin, toute seule ! Mais pourquoi est-ce que vous ne nous avez rien dit, mon pauvre garçon ?

— J'ai oublié, répondis-je d'une voix douce. Et à quoi cela aurait-il pu avancer ? » Je me tournai vers la jeune femme au manteau de vison. Elle ne me semblait pas l'aide idéale, mais la jeune fille blessée m'avait donné l'impression d'être atrocement timide, et j'étais sûr qu'elle aimerait avoir une personne de son sexe pour l'assister. « Est-ce que vous pourriez rester avec nous ? »

Elle me regarda dans les yeux : un regard glacé, stupéfait, comme si je venais de lui faire des propositions osées ; mais avant qu'elle n'ait ouvert la bouche, la dame d'un certain âge s'était écriée :

« Je vais rester. Je serai ravie de me rendre utile.

— C'est-à-dire..., commençai-je en hésitant, mais elle me coupa immédiatement, avant que j'aie eu le temps de continuer.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Vous trouvez que je suis trop vieille, n'est-ce pas ?

— Non, non évidemment pas, protestai-je.

— menteur mais poli, dit-elle en souriant. Allons, nous perdons des minutes précieuses, et je croyais que vous teniez à ce que les choses aillent vite. »

Nous conduisîmes la blessée à la première rangée de sièges regardant vers l'avant ; là, entre les sièges se faisant face, nous aurions assez de place ; nous lui avions à peine enlevé sa veste que Joss me

criait :

« Nous partons. Nous sommes de retour dans vingt minutes. »

Au moment où la porte se fermait sur le dernier des passagers et où je défaisais une bande, la dame qui me regardait d'un air intrigué me dit :

« Vous savez ce que vous faites, jeune homme ?

— Plus ou moins, oui. Je suis médecin.

— Oui, vraiment ? » Elle avait l'air de ne pas en croire un mot, et il est vrai qu'avec mes fourrures huileuses qui sentaient fort, et avec ma barbe de trois jours, on pouvait comprendre qu'elle ne fût pas tellement rassurée. « Vous en êtes sûr ?

— Bien sûr, répliquai-je d'une voix irritée. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Que je vous sorte mes diplômes de dessous mes fourrures, ou que je porte une petite plaque autour du cou avec mes heures de consultation ?

— Je sens que nous allons nous entendre, jeune homme », dit-elle en gloussant. Elle me donna une petite tape sur le bras, puis se tournant vers la jeune fille, dit ; « Comment vous appelez-vous, ma chérie ?

— Hélène. » C'était à peine si nous pouvions l'entendre ; elle parlait d'une toute petite voix ; sa gêne faisait vraiment mal à voir.

« Hélène ? C'est un nom charmant. » À la façon dont elle le disait, on le croyait. « Vous n'êtes pas Anglaise, n'est-ce pas ? Ni Américaine ?

— Je suis d'Allemagne, madame.

— Ne m'appellez pas « Madame ». Vous savez, vous parlez très bien anglais. Ah ! oui, d'Allemagne, de Bavière, peut-être ?

— Oui. » Son sourire la transformait littéralement, je tirai mentalement mon chapeau à la vieille dame pour la facilité avec laquelle elle était parvenue à faire oublier sa douleur à la jeune fille. « Munich. Peut-être que vous connaissez ?

— Comme ma poche, dit-elle aimablement. Et pas seulement la Hofbrauhaus, je vous assure. Vous êtes encore très jeune, il me semble ?

— J'ai dix-sept ans.

— Dix-sept ans. » Un soupir nostalgique. « Ah ! ma chérie, je me souviens de mes dix-sept ans ! C'était un autre monde. Il n'y avait pas d'avions transatlantiques à cette époque, je peux vous l'assurer.

— Probablement, murmurai-je, que les frères Wright ne pensaient pas encore à l'aviation. » Sa tête m'était plus que vaguement familière, et j'étais furieux d'avoir mis si longtemps à la reconnaître. Sans doute parce que le cadre au milieu duquel on l'imaginait était si différent de cet univers glacé et sinistre.

« Vous êtes en train d'essayer d'être blessant, jeune homme ? dit-elle en se redressant, mais elle n'avait pas l'air offensé.

— Je ne peux imaginer qu'on puisse vouloir être méchant avec vous. Sous le roi Edward, le monde était déjà à vos pieds, Miss LeGarde.

— Alors vous me connaissez ? » Elle eut vraiment l'air touché.

« Il serait difficile de trouver quelqu'un qui ne connaisse pas le nom de Marie LeGardc. » Je lui montrai la jeune fille d'un signe de tête. « Tenez, voyez, Hélène vous connaît aussi. » Et à voir l'expression terrorisée de timidité de la jeune fille, il était bien évident que ce nom signifiait autant pour elle que pour moi. Pendant vingt ans reine du music-hall, pendant trente ans reine de l'opérette, adorée partout où elle allait, encore moins pour son talent que pour sa bonté foncière et sa gentillesse qu'elle essayait de cacher du public en se faisant une réputation de langue venimeuse, elle avait fondé et entretenait en Angleterre et en Europe une demi-douzaine d'orphelinats ; Marie LeGarde, l'un des rares grands noms du monde du spectacle.

« Oui, oui, je vois que vous connaissez mon nom, me dit Marie LeGarde en me souriant. Mais comment me connaissez-vous, moi ?

— D'après vos photographies, naturellement, il y en avait encore une dans le Life que j'avais entre les mains la semaine dernière, Miss LeGarde.

— « Marie », pour mes amis.

— Mais je ne vous connais pas personnellement, protestai-je.

— J'ai payé des sommes folles pour qu'on rende cette photo à peu près présentable, dit-elle sans me répondre. Ils ont fait un travail merveilleux, avec la pauvre tête que je porte sur mes épaules. Toute

personne capable de me reconnaître d'après ce chef-d'œuvre mérite d'être mon ami pour la vie. Par-dessus le marché, ajouta-t-elle en souriant, j'éprouve toujours des sentiments, amicaux pour les personnes qui me sauvent la vie. »

Je ne répondis rien, m'efforçant de fixer l'attelle autour du bras et de l'épaule d'Hélène ; la jeune fille était bleue de froid, et ne pouvait s'empêcher de trembler. Mais elle n'avait pas poussé le plus léger soupir pendant toute la séance, pourtant assez pénible. Elle me fit même un sourire de gratitude lorsque j'eus terminé. Marie LeGarde inspecta mon travail avec l'air satisfait.

« Je commence à croire que vous devez avoir une certaine pratique de votre métier, docteur... euh...

— Mason. Peter Mason. Peter, pour mes amis.

— Bon, eh bien, Peter ! Allons, Hélène, habillez-vous, vite ! »

Quinze minutes plus tard, nous nous retrouvions dans la cabine. Jackstraw alla directement dételar les chiens et les rattacher à leur longe, tandis que Joss et moi nous aidions les deux femmes à descendre les échelons recouverts de glace qui menaient à la cabine. Mais j'avais à peine touché le sol que j'oubliais complètement Marie LeGarde et Hélène, fixant, sans pouvoir y croire ; le tableau que j'avais devant les yeux. Je voyais à peine Joss à côté de moi, la colère et la consternation se transformant lentement sur sa figure en une sorte de sentiment d'horreur. Car si ce que nous voyions tous les deux nous concernait l'un comme l'autre, c'était naturellement lui qui y était le plus sensible.

Le radio était toujours allongé par terre sur son matelas, à l'endroit où nous l'avions laissé. Les autres étaient là, en demi-cercle autour de lui dans un espace libre à la gauche du poêle. À leurs pieds, le gros émetteur-récepteur, renversé, un coin encastré dans le plancher de bois, notre seul moyen de contact avec l'extérieur, et notre seul-moyen de faire venir des secours. Je ne connaissais rien aux appareils radio, mais il était parfaitement évident, à mes yeux, comme à ceux du demi-cercle de spectateurs hypnotisés qui l'entouraient, que celui-ci était irrémédiablement démoli.

LUNDI Deux heures du matin – Trois heures du matin

Une demi-minute s'écoula dans le plus parfait silence, une demi-minute avant que je ne me sente capable de parler, capable d'essayer de m'exprimer. Et lorsque je le fis, ce fut d'une voix extraordinairement basse, sourde, au sein du silence incroyable que brisait uniquement l'interminable crépitement de l'anémomètre, dehors, au-dessus de nos têtes.

« Merveilleux. Vraiment merveilleux. Conclusion idéale à une journée idéale. » Je regardai lentement autour de moi ; les passai en revue les uns après les autres, puis montrai d'un geste l'appareil sur le plancher. « Et quel est le triple crétin qui a eu ce... qui a eu cette idée de génie ?

— Comment ! vous vous permettez ? » C'était l'homme aux cheveux blancs à qui j'avais mentalement accroché l'étiquette de colonel. Il venait de s'avancer d'un pas, la tête déjà rouge de colère. « Attention à ce que vous dites. Nous ne sommes pas des gamins...

— La ferme ! » dis-je d'une voix calme ; il devait y avoir dans mon expression quelque chose de bien peu rassurant car il se tut immédiatement, mais sans desserrer les poings. Je les regardai tous encore une fois. « Et alors ?

— J'ai bien peur... J'ai bien peur que ce ne soit moi », fit l'hôtesse de l'air. Ses yeux bruns étaient étonnamment grands, et ses traits toujours aussi pâles et aussi tirés que lorsque je l'avais vue la dernière fois. « C'est ma faute.

— Vous ! La seule personne ici qui devrait savoir l'importance vitale de la radio ! Je ne vous crois pas.

— Vous devez la croire, malheureusement. » Cette voix calme et maîtresse d'elle-même était celle de l'homme au front ensanglanté. « Personne d'autre n'était à côté du poste quand c'est arrivé.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? » Maintenant, il avait la main toute coupée.

« J'ai essayé de le rattraper au moment où il a basculé », dit-il et il

ajouta avec un sourire : « J'aurais aussi bien pu m'épargner cette, peine. Ce sacré poste pèse autant qu'un âne mort.

— Oui. En tout cas, merci d'avoir essayé. Je vous arrangerai votre main tout à l'heure. » Je me retournai vers l'hôtesse ; son visage blanc et exténué, la honte dans ses yeux, ne purent calmer ma colère, et, pour-être franc, ma peur. « J'imagine qu'il est tout simplement tombé en morceaux entre vos mains ?

— Je vous ai déjà dit que j'étais désolée. J'étais juste agenouillée à côté de Jimmy...

— Qui ?

— Jimmy Waterman, le second. Je...

— Le second ? l'interrompis-je. C'est bien le radio, non ?

— Non, Jimmy est pilote. Nous avons trois pilotes à bord. Nous n'avons pas de radio dans l'équipage.

— Vous n'avez pas... » Mais je ne continuai pas, et posai au contraire une autre question : « Alors, l'homme dans le quartier de l'équipage ? C'était le navigateur ?

— Nous n'avons pas de navigateur non plus. Harry Williamson est... était le mécanicien de vol. »

Pas de radio, pas de navigateur. Il y avait eu des changements dans l'aviation depuis ma dernière traversée de l'Atlantique, quelques années plus tôt. J'abandonnai, et revins à ma première question, en montrant du menton mon appareil sur le plancher.

« Alors, comment est-ce arrivé ?

— J'ai frôlé la table en me relevant, et la radio est tombée, c'est tout. » Elle se tut, l'air hésitant.

« Ah oui ! elle est tombée comme cela ! répétais-je d'une voix incrédule. Un émetteur de 75 kilos, et vous l'envoyez promener par terre juste comme ça ?

— Je ne l'ai pas fait tomber. Ce sont les pieds qui se sont cassés.

— Il n'y a pas de pieds, la coupai-je. Des glissières.

— Bon, eh bien, les glissières. »

Je me tournai vers Joss qui avait monté et installé le poste et son support de ses propres mains.

« C'est possible ?

— Non », dit-il d'une voix sèche, définitive.

Le silence retomba encore une fois dans la cabine, un bourdonnement, une tension qui de simplement désagréables devinrent rapidement insupportables. Mais je me rendais compte qu'il ne servirait à rien de poser d'autres questions, que ce pourrait même être dangereux. La radio était morte. Amen.

Je me détournai et, sans dire un mot, allai accrocher mes fourrures au clou sur la cloison. J'enlevai mes lunettes et mes gants, et me tournai vers l'homme au front blessé.

« Regardons un peu votre tête et votre main – vous avez une jolie fente sur le front. On oublie la radio pour le moment, Joss – oh va d'abord prendre du café, beaucoup de café. » Je me tournai à ce moment vers Jackstraw qui venait de faire son apparition et qui restait sans rien dire les yeux rivés sur le poste émetteur. « Je sais, Jackstraw, je sais. Je vous expliquerai plus tard – non que j'aie grand-chose à expliquer du reste. Voulez-vous aller chercher des caisses vides dans la réserve ? Et puis une bouteille de cognac. Nous en avons tous besoin. »

Je commençais juste à nettoyer la plaie de l'homme – une vilaine entaille, je l'ai déjà dit, mais sans marque de contusion – lorsque le grand jeune homme aimable qui nous avait aidés à sortir le second du poste de pilotage vint vers moi. Je me retournai vers lui, et ne retrouvai guère de trace de son amabilité de tout à l'heure ; il n'avait pas l'air précisément hostile, mais ses yeux avaient ce regard froid et conscient de l'homme qui sait par expérience qu'il peut faire face à presque toutes les situations où il risque de se trouver, agréables aussi bien que désagréables.

« Dites, commença-t-il sans préambule, je ne sais ni qui vous êtes ni comment vous vous appelez, mais je vous garantis que nous vous sommes tous reconnaissants de ce que vous avez fait pour nous. Aucun doute que nous vous devons tous la vie. Nous en faisons l'aveu. Nous savons aussi que vous êtes un homme de science, et nous comprenons que vous attachiez un prix énorme à vos appareils scientifiques. D'accord ?

— D'accord. » J'aspergeai libéralement de teinture d'iode le front de mon blessé – il était dur ; il ne fit même pas la grimace – puis me

tournai vers mon interlocuteur. Derrière ses traits intelligents et vifs, on sentait une dureté, une ténacité qui étaient en contradiction avec sa voix étudiée et faussement nonchalante, qui, elle, lui venait sûrement d'un excellent collègue. « Vous avez quelque chose d'autre à dire ?

— Oui. Nous pensons – je veux dire : je pense – que vous avez fait preuve d'une brutalité inutile envers notre hôtesse. Vous pouvez voir dans quel état est cette pauvre gosse. Bon, votre radio est cassée, et cela vous rend fou – mais ce n'était pas la peine de nous faire toute cette démonstration et ces criailleries. » Il parlait toujours d'une voix calme, sur le ton de la conversation la plus anodine. « Les radios ne sont pas irremplaçables. On vous remplacera celle-ci, je vous le promets. Vous en aurez une neuve dans une semaine, dix jours au plus.

— Bravo », fis-je sèchement. Je finis de bander la tête de mon blessé, et me redressai. « Je suis très sensible à votre offre, mais il y a une chose dont vous ne tenez pas compte. Vous pouvez très bien être mort dans dix jours. Vous pouvez très bien être tous morts dans dix jours.

— Nous pouvons tous... » Il s'interrompit, me regardant avec des yeux nettement plus durs. « De quoi parlez-vous ?

— Je parle tout simplement de cette radio dont vous avez l'air de faire si peu de cas ; sans elle, nos chances de nous en tirer ne sont pas très bonnes. Pas bonnes du tout, même. La radio en elle-même, je m'en moque complètement. » Je le regardais sans bien comprendre, quand tout à coup une idée fantastique me vint à l'esprit ; en tout cas, fantastique au premier abord, avant que j'aie compris la vérité. « Mais est-ce que vous... est-ce que l'un d'entre vous a la moindre idée de l'endroit où nous nous trouvons, ici, en cette minute même ?

— Mais naturellement, répondit le jeune homme en haussant légèrement les épaules. Je ne pourrais naturellement pas vous dire à combien de mètres nous sommes au juste du premier bar, mais...

— Je le leur ai dit, coupa l'hôtesse. Ils me le demandaient tous – juste avant que vous ne reveniez. Je pense que le commandant Johnson a brûlé l'aéroport de Reykjavik à cause d'une tempête de neige. Nous sommes à Langjökull, n'est-ce pas ? » En voyant la tête que je faisais, elle continua aussitôt : « Ou alors, Hofsjökull ? C'est-à-dire, nous étions en train de voler plus ou moins au nord-est de Gander, et comme ce sont les deux seuls champs de neige, ou glaciers, ou ce que vous voudrez qu'il y ait en Islande dans la région de...

— En Islande ? » Il y a sûrement un acteur qui sommeille en chacun de nous ; vraiment, je ne pus m'empêcher de profiter un peu de mon effet. « Vous avez bien dit : « Islande » ?

Elle fit oui. Tout le monde la regardait, et comme elle se taisait toujours, les regards se portèrent sur moi, tous ensemble.

« Islande, répétais-je. Ma chère enfant, en ce moment précis, vous vous trouvez à une altitude de 2 800 mètres en plein centre de la calotte glaciaire du Groenland. »

Comme effet, on n'aurait pu rêver mieux. C'était parfaitement réussi, je me demandai si Marie LeGarde avait jamais réussi à fasciner à ce point son public. « Stupéfait » est un mot trop faible pour définir leur état d'esprit juste après ma déclaration. Ils étaient plus près de la paralysie totale ; le pouvoir d'élocution leur manquait complètement. Lorsque la pensée et la parole leur revinrent, elles se manifestèrent, comme je m'y attendais plus ou moins, par l'incrédulité la plus farouche. Tout le monde parut se mettre à parler à la fois, mais ce fut l'hôtesse qui retint mon attention en se précipitant sur moi et en agrippant les revers de ma veste. Je remarquai qu'elle avait un diamant à un doigt, et il me sembla me souvenir que les règlements des compagnies d'aviation l'interdisaient.

« Mais c'est une plaisanterie ! Ce n'est pas possible !

Ce n'est pas possible ! Le Groenland – non, ce n'est pas possible ! »

Elle vit à l'expression de ma figure que je n'étais pas en train de plaisanter, et ses mains se crispèrent encore plus sur les revers de ma veste. Deux pensées contradictoires se partageaient à ce moment mon esprit : la première c'était qu'aussi effrayée et aussi horrifiée qu'elle fût, elle avait les yeux bruns les plus merveilleusement beaux que j'aie jamais pu voir et, la deuxième, que la M.Y.T.H. baissait dans son choix des hôtesse de l'air dont le calme dans les cas d'urgence est supposé valoir l'élégance extérieure. Mais elle se mit à crier d'une voix affolée :

« Comment, comment est-ce possible ? Nous faisons Gander-Reykjavik. Le Groenland ! Nous n'allions absolument pas dans cette direction ! Et il y a le pilote automatique, le guidage radio et... et les contacts avec la base toutes les demi-heures ! Oh ! c'est impossible, c'est impossible ! Pourquoi est-ce que vous nous racontez cette histoire ? » Elle tremblait, de tension nerveuse ou de froid je n'en savais rien ; le grand jeune homme à l'accent distingué passa maladroitement son bras autour de l'épaule de la jeune femme ; elle fit une grimace. Elle avait vraiment l'air de souffrir. Encore une fois, cela

pouvait attendre.

« Joss », dis-je. Il releva les yeux ; il était accroupi à côte du poêle en train de verser du café dans des quarts. « Dites à nos amis où nous nous trouvons.

— Latitude 72 degrés 40 minutes nord ; longitude 40 degrés 10 minutes est, dit Joss d'une voix impassible et qui pourtant claqua au-dessus du bourdonnement des conversations. 500 kilomètres de la plus proche habitation humaine. 600 kilomètres au nord du cercle polaire ; quelque 1300 kilomètres de Reykjavik, 1600 du cap Farewell, l'extrémité sud du Groenland, et un tout petit peu plus du pôle Nord. Et s'il y a quelqu'un qui ne nous croit pas, je lui propose tout simplement d'aller faire un tour dehors – et de venir ensuite nous dire ce qu'il aura trouvé ; dans la direction qu'il voudra. »

Les paroles de Joss, prononcées d'une voix calme, comme s'il disait les choses les plus ordinaires du monde, valaient une demi-heure d'explications. Ils étaient tous convaincus maintenant – et les problèmes leur paraissaient encore plus nombreux qu'avant : je levai la main pour endiguer le flot de questions et dis :

« Une chose à la fois, s'il vous plaît – quoique je ne sache pas grand-chose de plus que vous, à franchement parler ; à l'exception près, peut-être, d'une seule chose. Mais d'abord, du café et du cognac pour tout le monde.

— Du cognac ? » La jeune femme précieuse avait été la première à s'approprier, je l'avais remarqué, l'une des caisses vides que j'avais demandé à Jackstraw d'aller chercher pour servir de sièges ; elle me parlait en me regardant au travers de cils admirables. « Croyez-vous que ce soit sage ? » On ne risquait pas de se tromper sur son point de vue personnel.

« Naturellement. » J'essayais d'être poli ; les disputes peuvent prendre des proportions démesurées dans un groupe fermé sur lui-même comme le nôtre où chaque personne doit compter sur les autres pendant un certain temps. Et pourquoi pas ?

— Mais l'alcool dilate les pores, mon cher, me dit-elle d'une voix onctueuse. Je croyais que tout le monde le savait – et n'est-ce pas dangereux pour une personne qui va être exposée au froid ? Oh ! vous aviez oublié ? Nos valises, nos affaires pour la nuit sont dans l'avion – il faudra bien que quelqu'un aille les chercher.

— Ne dites donc pas d'idioties. » Mon essai de politesse avait fait

long feu. « Personne ne sort d'ici ce soir. Vous dormirez dans vos vêtements. Vous n'êtes pas au « Dorchester ». Si le blizzard se calme, demain matin, nous pourrons essayer d'aller chercher vos bagages.

— Mais...

— Si vous y tenez tellement, personne ne vous empêche d'y aller vous-même. Vous avez envie d'essayer ? » Je me conduisais comme un gamin, mais elle me hérissait. Au moment où je me détournais, je vis que le prêtre, ou le pasteur, refusait de la main le cognac qu'on lui offrait.

« Mais prenez-le donc, dis-je d'une voix impatiente.

— Non, sincèrement, je ne crois pas que je doive. » Sa voix était aiguë, son élocution claire et précise, et je ne pus m'empêcher d'être énervé à le voir tellement semblable à ce qu'on pouvait attendre qu'il fut, si exactement le portrait de son aspect extérieur. Il eut un petit rire, un rire de désapprobation, et il ajouta : « Mes paroissiens, vous comprenez... »

J'étais fatigué, j'étais inquiet, et j'avais vraiment envie de lui dire ce qu'il pouvait faire de ses paroissiens s'il en avait envie. Mais ce n'était pas de sa faute.

« Vous trouverez des précédents dans votre Bible, révérend, et je suis sûr que vous la connaissez mieux que moi. Vraiment, cela vous fera du bien.

— Si vous le croyez, enfin... » Il prit le verre du bout des doigts comme si c'était Belzébut en personne qui le lui tendait, mais il y eut beaucoup moins d'hésitation dans sa façon d'en ingurgiter le contenu. Et sur sa figure se peignit une expression de béatitude pure et simple. Je vis le regard de Marie LeGarde, et ne pus m'empêcher de sourire devant la petite flamme allumée dans ses yeux.

Le révérend ne fut pas le seul à accueillir avec plaisir le café – et le cognac. À l'exception de l'hôtesse qui buvait toujours à toutes petites gorgées, l'air complètement absent, les autres avaient déjà vidé leurs quarts, et j'estimai qu'une autre bouteille de cognac s'imposait. Les conversations se turent ; je me penchai vers le blessé. Son pouls était plus lent, plus régulier et sa respiration un peu moins hachée ; je glissai quelques tampons chauffants dans le sac de couchage que je refermai. Et je me relevai.

« Est-ce que... Est-ce qu'il va mieux ? » L'hôtesse était si près de

moi que je la bousculai en me relevant. « Il... il a l'air d'aller un peu mieux, n'est-ce pas ? »

— Un tout, petit peu, c'est possible. Mais il est loin d'avoir surmonté le choc. » Je la regardai, sérieux, et tout à coup elle me fit presque pitié. Presque, mais pas tout à fait ; je n'appréciais pas du tout les idées qui me venaient à l'esprit en ce moment. « Il y a longtemps que vous volez ensemble, non ? »

— Oui. » Elle n'ajouta rien. « Sa tête... vous pensez ? »

— Plus tard. Je veux regarder votre dos.

— Regarder quoi ?

— Votre dos, répétais-je avec patience. Vos épaules. Elles ont l'air de vous faire mal. Je vais tendre une étoffe pour servir de paravent.

— Non, non, je vais très bien, fit-elle en se reculant.

— Ne soyez pas idiote, ma chère. » Comment Marie LeGarde pouvait-elle bien rendre sa voix aussi claire et aussi percutante ? « Il est vraiment médecin, vous savez.

— Non ! »

Je haussai les épaules et pris mon cognac. Les porteurs de mauvaises nouvelles ne sont jamais bien vus ; sa réaction était assez compréhensible, sans doute. Et puis peut-être qu'elle n'avait que des bleus. Je me retournai vers mes rescapés.

Ils formaient vraiment une curieuse équipe, pour ne rien dire de plus. Les hommes avec des complets d'été, les femmes en robes légères, formaient un groupe bizarre, incongru contre cette toile de fond, cette cabine où rien, absolument rien, ne rappelait le monde civilisé, les plaisirs, les futilités de l'existence, où tout convergeait dans le même sens : la survie dans cet Arctique gelé. Pas de fauteuils, même pas de chaises, pas de tapis, pas de papier sur les murs, ni d'étagères pour les livres, ni de lits, ni de rideaux et même pas de fenêtres pour ces rideaux. C'était un réduit strictement utilitaire de 6 mètres sur 4,50 m. Le plancher était en pin brut ; les cloisons faites de plusieurs épaisseurs de contreplaqué renforcé séparées par du kapok pour isoler du froid ; la partie inférieure des murs était recouverte d'amiante peint en vert, et leur partie supérieure et tout le plafond doublé de feuilles d'aluminium brillant, pour refléter au maximum la chaleur et la lumière.

En permanence, une mince couche de glace montait au moins à mi-hauteur des murs en atteignant le plafond aux quatre coins, endroits les plus éloignés du poêle et, par conséquent, les plus froids ; par les nuits les plus dures, comme celle-ci, la glace montait au plafond et finissait toujours par rejoindre l'épaisse couche de givre, opaque, qui obscurcissait perpétuellement les faces intérieures de nos hublots. Il y avait deux issues à cette boîte ; elles étaient situées sur les deux murs les plus petits : l'une, c'était la trappe, et l'autre ; le tunnel où nous entreposions nos provisions, l'essence, le pétrole, les accumulateurs, le générateur de la radio, les explosifs pour les travaux sismiques et glaciologiques et mille autres choses. À mi-chemin de ce tunnel, un boyau le quittait à angle droit ; il s'allongeait régulièrement, car c'était là que nous découpons les blocs de neige qui nous fournissaient notre eau. À l'extrémité du tunnel principal se trouvaient nos toilettes rudimentaires.

Le long d'un des murs de 6 mètres, sur la moitié de la largeur de la cabine, deux rangées de couchettes, huit en tout. L'autre cloison de 6 mètres était entièrement occupée par le poêle, l'établi ; la radio et les instruments météorologiques. La dernière cloison, à côté du tunnel, était bloquée par des boîtes et des caisses de ravitaillement que nous entreposions là pour qu'elles commencent à dégeler. Ces caisses étaient d'ailleurs ; pour la plupart vides.

Lentement, je parcourus des yeux ce décor où nous vivions, puis, tout aussi lentement, je passai en revue toutes les personnes qui m'entouraient. L'incongruité de leur présence dans ce décor était telle qu'on en arrivait à douter du témoignage de sa vue. Mais elles étaient bien là, et c'était bien moi qui en avais la responsabilité. Tous s'étaient tus et ils me regardaient, attendant que je dise quelque chose ; ils formaient un demi-cercle compact autour du poêle, coincés les uns contre les autres, tremblant dans ce froid terrible. Les seuls bruits qu'on entendait dans la pièce, c'étaient le cliquetis éternel de l'anémomètre, nettement audible par le tuyau de ventilation, le vague grondement du vent sur la calotte glaciaire, et le sifflement de notre lampe Coleman. Je soupirai et posai mon quart vide.

« Eh bien, comme j'ai l'impression que vous allez être nos invités pour un petit moment, nous ferions aussi bien de nous présenter les uns aux autres. Nous d'abord. » Je montrai d'un signe de tête Joss et Jackstraw qui étaient en train de démonter l'émetteur radio qu'ils avaient reposé sur son support. « Sur votre gauche, Joseph London, de la ville du même nom, notre opérateur radio.

— En chômage, grogna Joss.

— À côté de lui, Nils Nielsen. Regardez-le bien, mesdames et messieurs. En ce moment les anges gardiens de vos compagnies d'assurances sont sûrement en train de faire des prières pour qu'il ne lui arrive rien. Si vous rentrez tous chez vous, il y a bien des chances pour que ce soit grâce à lui. » Une phrase dont j'allais me souvenir plus tard. « Il connaît probablement plus de choses sur cette calotte glaciaire, et sur la façon d'y rester en vie, que n'importe qui d'autre.

— Je croyais que vous l'appeliez « Jackstraw », murmura Marie LeGarde.

— Mon nom esquimau. » Jackstraw s'était tourné vers elle et il lui souriait ; la cagoule de son parka rabattue sur ses épaules ; je vis sur la figure de la vieille dame un étonnement poli devant ces beaux cheveux, ces yeux bleus, et j'eus l'impression que Jackstraw pouvait lire ses pensées. « Deux de mes grands-parents étaient des Danois – la plupart d'entre : nous, Groenlandais, nous avons autant de sang danois que de sang esquimau. » Je fus surpris de l'entendre parler de cette façon et c'était un hommage remarquable à la personnalité de Marie LeGarde. Son orgueil égalait sa susceptibilité lorsqu'on abordait la question de son hérité esquimau.

« Ah ! très bien, comme c'est passionnant ! » C'était la jeune femme précieuse qui assise sur sa caisse, les jambes croisées, les mains passées autour d'un genou délicat, venait de prendre la parole, son expression correspondant à la condescendance polie de sa voix. « Mon premier esquimau !

— N'ayez pas peur, madame. » Le sourire de Jackstraw était plus large, que jamais, et je me sentais très nettement mal à l'aise ; sa bonne humeur, son bon caractère masquaient un tempérament explosif qui lui venait certainement de lointains ancêtres Vikings. « C'est garanti grand teint. »

On pourrait difficilement qualifier d'agréable le silence qui suivit et je me dépêchai de reprendre la parole.

« Pour moi, je m'appelle Mason ; Peter Mason, et je suis le responsable de cette station de l'Année géophysique internationale. Vous avez tous une idée de ce que nous sommes en train de faire ici sur le plateau – de la météorologie, de la glaciologie, des études sur le magnétisme terrestre, les aurores boréales, la luminescence atmosphérique, l'ionosphère, les rayons cosmiques, les orages magnétiques et une douzaine d'autres choses qui, je suppose, n'ont pas le moindre intérêt pour vous. » Je fis signe de la main pour réclamer le silence. « Comme vous pouvez vous en douter, nous sommes plus de

trois ici, cinq de nos camarades sont en expédition, au nord, et nous les attendons, dans trois semaines environ. Ensuite, nous plions bagages pour abandonner cet endroit avant que l'hiver n'arrive, et que le pack ne bloque la côte.

— Avant que l'hiver n'arrive ? » C'était le petit homme en veste écossaise ; il me regardait droit dans les yeux. « Vous voulez dire qu'il peut faire plus froid que cela ?

— Sans aucun doute. Un explorateur nommé Alfred Wegener a hiverné à moins de 80 kilomètres d'ici en 1930-1931, et la température est descendue à -65° ; c'était peut-être un hiver chaud, autant que nous le sachions. »

Je lui donnai le temps d'ingurgiter ce renseignement réconfortant, puis je continuai :

« Bon ! eh bien, voici pour nous, Miss LeGarde – Marie LeGarde – n'a pas besoin d'être présentée à qui que ce soit. » Un léger murmure de surprise et les mouvements de tête me montrèrent que je n'avais pas entièrement tort. « Mais c'est la seule personne que je connaisse parmi vous.

— Corazzini », dit l'homme dont j'avais pansé le front. La bande blanche, à travers laquelle le sang commençait à suinter, tranchait contre ses cheveux noirs, qui étaient du reste clairsemés. « Nick Corazzini. En route pour la joyeuse Ecosse, comme disent les affiches.

— En vacances ?

— Hélas ! fit-il avec un sourire. Je vais m'occuper de la nouvelle filiale des tracteurs Global, près de Glasgow. Vous connaissez ?

— J'en ai entendu parler. Des tracteurs ? Eh bien, Mr. Corazzini, vous valez votre pesant d'or ici ! Nous avons un tracteur d'un certain âge qui se conduit comme une vieille dame. On ne peut pas le faire démarrer sans supplications et coups de marteau.

— Eh bien... » Il semblait pris au dépourvu. « Evidemment, je peux essayer...

— J'imagine que vous n'avez pas touché à un tracteur-depuis des années, l'interrompit gentiment et astucieusement Marie LeGarde. C'est cela, n'est-ce pas, Mr. Corazzini ?

— J'en ai bien peur, admit-il avec un air lugubre. Mais dans une situation telle que celle-ci je serai naturellement très heureux de m'y

remettre.

— Vous aurez cette chance, ne vous inquiétez pas », lui promis-je. Et je me tournai vers l'homme assis à côté de lui.

« Smallwood », annonça le prêtre. Il n'arrêtait pas de frotter l'une contre l'autre ses mains blanches et fines. « Révérend Joseph Smallwood. Je suis le délégué du Vermont à l'Assemblée générale internationale des Eglises réunies et de la Secte unitarienne à Londres. Peut-être en avez-vous entendu parler ? – notre plus grande réunion depuis des années.

— Hélas ! non, fis-je avec un signe de tête. Mais ne vous formalisez pas pour si peu. Notre livreur de journaux n'est pas régulier. Et vous, monsieur ?

— Solly Levin. De la grande cité de New York », dit le petit homme en veste écossaise, ajoutant ce dernier renseignement bien inutile. Il se redressa et passa un bras, d'un air de propriétaire, autour des épaules du grand jeune homme assis à côté de lui. « Et voici mon gars, Johny.

— Votre gars ? Votre fils ? » Il me sembla distinguer une vague ressemblance entre eux deux.

« Dieu m'en garde, dit le jeune homme d'une voix traînante. Je m'appelle Johny Zagero. Solly est mon manager. Désolé d'introduire une note discordante dans une compagnie aussi choisie, fit-il en jetant un coup d'œil circulaire, s'arrêtant un peu plus que nécessaire sur la jeune femme raffinée, mais je suis en train de devenir un pugiliste – ce qu'on appelle vulgairement un boxeur, Solly.

— Vous l'entendez ? gémit Solly Levin, brandissant les poings vers le ciel. Vous l'entendez ? Il présente des excuses ! Johny Zagero, le futur champion du monde des poids lourds, qui s'excuse d'être un boxeur ! L'orgueil du monde blanc ! Exactement ! Numéro 3 sur la liste des prétendants au titre ! Un nom plus que célèbre bientôt...

— Demande au docteur Mason s'il a jamais entendu parler de moi, lui dit Zagero.

— Cela ne veut rien dire, ripostai-je avec un sourire. Je ne trouve pas que vous ayez l'air d'un boxeur, Mr. Zagero. Ni que vous parliez comme un boxeur. Je ne savais pas qu'on vous apprenait cet art à Yale. Ou à Harvard, peut-être ?

— Princeton, fit-il en souriant. Qu'est-ce qu'il y a de si drôle là-dedans ? Regardez Tunney et son Shakespeare. Roland La Starza

faisait ses études supérieures quand il a combattu pour le titre mondial. Pourquoi pas moi ?

— Exactement, fit Solly Levin d'une voix qu'il essayait de rendre décidée, mais sans y arriver. Pourquoi pas toi ? Et quand nous aurons réduit en miettes votre champion anglais – un vieux gâteaux catalogué numéro 2 sur la liste des challengers par l'une des plus odieuses injustices qui aient jamais été perpétrées dans la longue et glorieuse histoire de la boxe... lorsque nous aurons écrasé ce tenant d'une autre génération, dis-je...

— Bon, ça va, Solly, l'interrompt Zagero. Abandonne. Il n'y a pas de correspondant de presse à plus de 1500 kilomètres d'ici. Garde tes précieuses paroles pour plus tard.

— C'est juste pour ne pas perdre la main, mon garçon. Des mots, il y en a treize à la douzaine. Et j'en ai des milliers en réserve...

— Des millions, des millions, Solly. Tu baisses. Bon, maintenant, tais-toi. »

Solly se tut et je me tournai vers la jeune femme assise à côté de Zagero.

« Alors, mademoiselle ?

— Madame. Mrs. Dandsby-Gregg. Peut-être me connaissez-vous ?

— Non, fis-je en plissant le front. Je crois bien que non. » J'avais déjà entendu parler d'elle ; j'avais déjà vu son nom et sa photo mille fois, au milieu de ce riche et inutile troupeau que mettent en épingle les responsables de la rubrique soi-disant mondaine des quotidiens à sensation présenté comme l'essence de la société londonienne, et dont les activités frénétiques, sottes quand elles ne sont pas nuisibles, sont une éternelle source de palpitations pour des millions de lecteurs. Mrs. Dandsby-Gregg, ai-je cru me souvenir, s'était fait une sérieuse publicité par ses activités charitables, mais un peu moins bonne peut-être par sa façon de passer la monnaie.

Elle m'adressait un sourire enjôleur.

« Oh ! faut-il tellement s'en étonner ? Vous êtes un petit peu loin de tout, n'est-ce pas ? » Elle se tourna vers la jeune fille à la clavicule cassée. « Et ça, c'est Fleming.

— Fleming ? » Cette fois-ci, je fronçai le front pour de bon, « Vous voulez dire Hélène ?

— Fleming. Ma femme de chambre.

— Votre femme de chambre », répétais-je lentement. Je sentais une terrible vague de colère monter en moi. « Votre propre femme de chambre ? Et vous n'avez même pas proposé de rester avec elle, pendant que j'arrangeais son épaule ? »

— Mais voyons ! Miss LeGarde l'a proposé la première dit-elle froidement. Pourquoi est-ce que je l'aurais fait ?

— Oui, c'est vrai, Mrs. Dandsby-Gregg, pourquoi l'auriez-vous fait ? » dit Johny Zagero, comme s'il l'approuvait. Il la regarda un long moment, l'air appréciateur. « Vous auriez pu vous salir les mains. »

Pour la première fois, le masque si bien entretenu montra une lézarde. Le sourire se durcit automatiquement, et les joues prirent une teinte plus foncée. Mrs. Dandsby-Gregg ne répondit pas. Peut-être qu'elle n'avait rien à répondre. Les gens comme Johny Zagero n'approchaient pas d'assez près les frontières de son univers pavé d'argent pour qu'elle sût comment il convenait de le traiter.

« Eh bien, il ne reste plus que vous deux », me dépêchai-je de dire. Ils faisaient un couple bizarre, le colonel du Sud, avec sa tête rubiconde et ses cheveux blancs assis à côté du petit homme aux cheveux bouclés.

« Theodore Mahler », dit ce dernier d'une voix calme. J'attendis un moment, mais il n'ajouta rien. Il n'était pas expansif.

« Brewster », annonça l'autre. Il se tut pour nous laisser apprécier. « Sénateur Hoffman Brewster. Heureux de vous rendre service de toutes les façons possibles, mon cher.

— Merci, sénateur. Au moins vous ; je sais qui vous êtes. » Grâce à son sens inné de la publicité, la moitié au moins du monde occidental connaissait cet anticommuniste bruyant et grotesque, tout le monde savait qui était cet isolationniste, ou presque, du sud-est des Etats-Unis. « En train de faire un voyage en Europe ? »

— Oui, c'est presque cela. » Il avait ce don des politiciens de donner au moindre mot, même le plus insignifiant, une sorte d'importance majeure. « En tant que président de l'un de nos comités des finances, je... eh bien... disons tout simplement que c'est une sorte de tournée d'enquête.

— Et pendant ce temps-là, la femme et les secrétaires par le bateau, comme tout le monde, j'imagine. *Vulgum pecus*, » dit Zagero d'une voix

tranquille. Il hocha la tête. « C'était une assez sale histoire qu'ont soulevée vos gaillards des services d'enquêtes du Congrès quand ils ont fichu leur nez dans les dépenses des sénateurs U.S. à l'étranger.

— C'était insultant, ce que vous venez de dire, jeune homme, et inutile, dit Brewster d'une voix froide.

— Oui, sans doute, dit Zagero, et ce n'était pas tout à fait mon intention. Désolé, sénateur. »

Il était sincère.

Quelle équipe ! me dis-je non sans désespoir ; quelle équipe à traîner derrière soi en plein Groenland ! Un directeur d'usine, une star d'opérette, un prêtre, un boxeur à la langue bien pendue, son manager ridicule, une parasite de la société londonienne et sa jeune bonne allemande, un sénateur, un vieillard taciturne, une hôtesse de l'air presque hystérique – ou qui en donne l'impression ; et un pilote gravement blessé qui risque de mourir d'un instant à l'autre. Mais je n'avais pas le choix ; je les avais sur le dos ; j'étais responsable, et il ne me restait qu'à faire tout ce que je pourrais pour assurer la sécurité de ces gens ; j'avoue que, sur le moment, la perspective m'en fit peur. Comment allais-je pouvoir trouver le premier élément de la solution, avec des gens qui n'avaient même pas de vêtements adéquats pour les protéger de ce vent coupant comme une lame de rasoir, de ce froid inhumain ; des personnes démunies de la plus petite expérience des voyages dans ces contrées, qui manquaient, à deux ou trois exceptions près, de l'endurance, ou même de la simple résistante physique nécessaire pour pouvoir affronter la férocité groenlandaise ? Ces questions, il m'était impossible d'y trouver la moindre réponse.

Mais s'ils manquaient de quelque chose en ce moment précis, ce n'était certainement pas du don de la parole ; la chaleur revivifiante du cognac avait eu le malheureux effet de délier les langues. Malheureux, à mon point de vue en tout cas. Ils avaient cent mille questions à poser, et ils semblaient penser que je devais être capable de leur donner toutes les réponses en même temps. Ou, plus exactement, ils n'avaient qu'une demi-douzaine de questions, mais avec cent variations. Comment peut-il arriver qu'un pilote échoue à tellement de kilomètres de sa destination ? Est-ce que les boussoles peuvent s'affoler ? Le pilote pouvait-il avoir eu un accès de folie ? Mais pourquoi le co-pilote et le troisième pilote ne s'étaient-ils aperçus de rien ? Est-ce que la radio pouvait être tombée en panne ? Pendant l'après-midi, au moment où ils quittaient Gander, il faisait extrêmement froid ; était-il possible que les gouvernails ou certaines

des commandes se soient gelés, les introduisant en erreur sur leur cap réel ? Et si c'était le cas, pourquoi est-ce que personne ne les avait avertis qu'ils allaient se poser, et qu'ils risquaient un accident ?

Je répondis à toutes leurs questions du mieux que je pus, mais ces réponses se résumèrent au même fait central, que je ne savais pas grand-chose de plus qu'eux.

« Mais vous avez dit il y a un moment qu'il y avait peut-être une chose que vous saviez et que nous ne savions pas. » C'était Corazzini qui me posait la question en me regardant avec des yeux intelligents, perçants. « Qu'est-ce que c'était, docteur Mason ?

— Qu'est-ce que c'était ? Ah oui ! je m'en souviens maintenant... » Je n'avais pas oublié ce que c'était, mais dans l'optique où je voyais les choses maintenant, j'avais préparé une autre réponse ; je pensais qu'il valait mieux cacher la vérité. « J'ai à peine besoin de vous dire, Mr. Gorazzini, que ce n'est rien que je sache à coup sûr, dont je sois vraiment sûr. Comment le pourrais-je ? Je n'étais pas dans votre avion ; il s'agit simplement d'une déduction qui me paraît s'imposer en l'absence de toute autre hypothèse. Elle est fondée sur les observations scientifiques qui ont été effectuées ici et dans d'autres stations de l'Année géophysique internationale au Groenland pendant les dix-huit derniers mois. Depuis plus d'un an maintenant, nous sommes dans une période d'activité solaire très intense – c'est un sujet particulièrement cher à l'A.G.I. – l'une des plus intenses qu'on ait remarquée depuis le début du siècle.

« Comme vous pouvez le savoir, les taches solaires émettent certaines particules, qui sont directement liées à la formation d'aurores boréales et d'orages magnétiques, tous les deux ayant des rapports avec des modifications de l'ionosphère. Les déformations peuvent, et pratiquement elles le font toujours, nuire aux transmissions radio, et lorsqu'elles sont particulièrement marquées, elles peuvent interrompre toutes les communications par radio. Elles peuvent également produire des changements temporaires dans le magnétisme de la terre, ce qui dérègle complètement les boussoles magnétiques. » Tout ce que j'avais dit jusqu'ici était assez exact. « Il faut naturellement un ensemble de conditions très particulières pour produire ces effets, mais ces conditions ont été réunies récemment, et je suis pratiquement certain que c'est ce qui est arrivé à votre avion. Quand la navigation astrale, c'est-à-dire d'après les étoiles, est impossible, comme c'est le cas par une nuit comme celle-ci, il faut se fier à la radio et aux boussoles. Et si elles sont toutes les deux hors de service, que vous reste-t-il ? »

Les conversations repartirent de plus belle, et quoiqu'il fût évident que la plupart d'entre eux n'avaient qu'une vague idée de ce dont je parlais, je voyais que mon explication était acceptée assez facilement, qu'elle les satisfaisait, qu'elle correspondait à leur propre version de l'accident. Je vis Joss me contempler d'un regard vide d'expression. Je le fixai dans les yeux pendant deux secondes, puis me détournai. En tant que radio, il savait encore mieux que moi que, quoiqu'il y eût eu une certaine activité solaire ces jours derniers, elle avait atteint son niveau maximum l'année précédente. Et en tant qu'ancien radio d'aviation, il savait que les avions se servent de gyrocompas que ni l'activité solaire ni les orages magnétiques ne peuvent affecter eh quoi que ce soit.

« Nous allons manger maintenant, dis-je au-dessus du brouhaha. Quelqu'un peut-il aider Jackstraw ?

— Certainement. » Marie LeGarde, comme je m'y était attendu fut la première debout. « Je dois vous avouer que je ne suis pas une cuisinière extraordinaire. Montrez-moi, Mr. Nielsen.

— Merci. Joss, vous pouvez m'aider à installer un paravent ? »

Je montrai le pilote allongé sur le pneumatique. « Nous allons voir ce que nous pouvons faire pour ce garçon. » L'hôtesse, sans que je lui demande quoi que ce soit, s'avança pour m'aider. J'étais sur le point de refuser – je savais que ce serait loin d'être agréable – mais je ne voulais pas discuter avec elle, pas encore en tout cas. Je haussai les épaules et la gardai avec moi.

Une demi-heure plus tard, j'avais fait tout ce que j'avais pu. Non vraiment, ce n'avait pas été une séance agréable, mais le blessé et l'hôtesse l'avaient supportée bien mieux que je ne m'y étais attendu. J'étais en train d'achever de fixer un casque de cuir autour de la nuque du blessé, déjà Joss l'amarrait dans son sac de couchage sur la civière de façon qu'il ne risque pas de remuer et de se faire mal, quand l'hôtesse me toucha légèrement le bras.

« Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous en pensez maintenant, docteur Mason ?

— Il est difficile de savoir. Je ne suis pas un spécialiste du cerveau, et je crois qu'à ma place un spécialiste refuserait de se prononcer. La blessure est peut-être plus grave que nous ne le croyons. Il peut y avoir une hémorragie – elle est souvent retardée dans ces cas-ci.

— Mais s'il n'y a pas d'hémorragie ? insista-t-elle. Si la blessure

n'est pas plus grave que ce que vous croyez ? Que dites-vous ?

— Cinquante pour cent. Je n'aurais pas dit la même chose il y a deux heures ; mais il semble avoir une étonnante capacité de récupération et de résistance. Il aurait peut-être plus qu'une chance sur deux, s'il était au chaud, s'il avait les soins et la nourriture qu'il recevrait dans un hôpital de première classe. Dans la situation actuelle... je crois qu'il vaut mieux ne rien ajouter. Non, vous ne croyez pas ?

— Oui, murmura-t-elle. Merci. »

Je la regardai un moment, je regardai son visage épuisé, les cernes foncés qui se creusaient sous ses yeux, et je me sentis presque touché de compassion. Presque. Elle était épuisée. Elle tremblait de froid.

« Au lit, dis-je. Vous avez absolument besoin de sommeil, de chaleur, miss... Je suis désolé, je n'ai même pas pensé à vous demander votre nom.

— Ross. Margaret Ross.

— Ecossaise ?

— Irlandaise. D'Irlande du Sud.

— Je ne vous en tiendrai pas grief », dis-je en souriant. Mais elle ne me fit aucun Sourire en retour. « Dites-moi, miss Ross, pourquoi y avait-il si peu de monde à bord de l'avion ?

— Nous formions ce qu'on appelle un vol « X » – un avion qu'on affrète spécialement pour doubler un service régulier en cas d'excédent de passagers. Nous sommes partis de Londres hier, c'est-à-dire avant-hier maintenant, j'imagine. Nous avons passé la nuit à Idlewild et nous devons rentrer après avoir dormi. Le bureau a offert aux gens qui avaient retenu des places pour l'avion du soir de partir plus tôt. Il y en a dix qui ont accepté.

— Je vois. Mais, à propos, est-ce que d'habitude on ne met pas plus d'une hôtesse, à bord d'un avion transatlantique ?

— Si. D'habitude, il y en a deux ou trois – un steward et deux hôteses, ou deux stewards et une hôtesse. Mais pas pour dix passagers.

— Naturellement. À peine de quoi se déplacer. » Et je continuai du même ton calme : « Cela vous donne au moins le temps d'avoir des

minutes creuses, ces longues nuits de vol.

— Ce n'est pas juste, ce que vous dites ! » Je n'avais pas été aussi retors que je me l'étais imaginé ; ses joues blanches s'étaient brusquement colorées de rouge. « Cela ne m'était jamais arrivé avant ! Jamais !

— Excusez-moi, Miss Ross – je ne voulais pas être méchant. De toute façon cela n'a pas d'importance.

— Si, cela a de l'importance ! » Ses extraordinaires yeux bruns brillaient de larmes, malgré elle. « Si je n'avais pas été en train de dormir, j'aurais su ce qu'il allait arriver. J'aurais pu prévenir les passagers ; j'aurais pu faire asseoir le colonel Harrison sur un autre siège, moins à l'arrière...

— Le colonel Harrison ? l'interrompis-je brusquement.

— Oui, l'homme qui était assis dans le fond – celui qui était mort.

— Mais il n'était pas en uniforme quand je...

— Cela m'est égal. C'est le nom qu'il portait sur la liste des passagers. Si j'avais su, il ne serait pas mort maintenant ; et Miss Fleming n'aurait pas la clavicule cassée. »

C'était donc cela qui l'avait tracassée tout le temps, me dis-je. C'était donc la raison de son comportement si absent ; et une seconde plus tard, je réalisai que je me trompais ; elle s'était conduite de cette façon avant même de savoir ce qui était arrivé aux passagers. Et mes doutes, qui se formaient lentement, mais sûrement, me revinrent avec une violence accrue. Il faudrait surveiller cette jeune personne.

« Vous n'avez rien à vous reprocher, Miss Ross. Le pilote devait naviguer complètement au jugé dans cet orage, et nous sommes à quelque 2500 mètres d'altitude ici. Il n'a sans doute rien su de ce qui lui arrivait avant de s'écraser. » :

Dans ma tête, je revis encore une fois l'avion marqué par le destin : ses phares d'atterrissage allumés, faisant des cercles autour de nous pendant dix minutes au moins ; qu'elle en ait eu elle aussi la vision, elle n'en laissa rien voir ; ou elle n'en savait vraiment rien, ou elle était une actrice extraordinaire.

« Sans doute, murmura-t-elle d'une voix fatiguée. Je ne sais pas. »

Notre repas chaud nous fit du bien ; il se composa de soupe, de

viande en conserve, de pommes de terre et de légumes ; le tout provenant de boîtes, mais nous n'en demandions pas plus. C'était le dernier repas confortable que nos invités – et nous-mêmes par la même occasion – allaient manger. Mais je pensai que le moment était mal choisi pour leur annoncer ces nouvelles désagréables. Ils auraient toujours le temps de l'apprendre le lendemain – ou plus tard dans la journée – il était en effet déjà plus de trois heures du matin.

Je proposai de faire dormir les quatre femmes dans les couchettes supérieures, non pas par délicatesse ou prudence, mais parce qu'il faisait au moins 15° de plus auprès du plafond qu'au ras du plancher, et que cette différence ne cesserait de s'accroître au cours de la nuit, une fois que nous aurions éteint le poêle. Il y eut quelques protestations lorsque j'annonçai que j'allais couper le feu, mais je ne pris pas la peine de discuter. Comme tous les gens qui vivent depuis un certain temps dans l'Arctique, j'avais une peur presque pathologique du feu.

Margaret Ross, l'hôtesse, refusa la couchette qu'on lui proposait, et déclara qu'elle s'installerait à côté du pilote blessé pour le cas où il aurait besoin de quelque chose pendant la nuit. J'avais l'intention de le faire moi-même, mais je vis qu'elle y était fermement décidée, et quoique cette idée me fût vaguement désagréable, sans que je susse pourquoi au juste, je ne fis pas la moindre objection.

Il restait cinq couchettes vides pour six hommes. Jackstraw, Joss et moi pouvions sans trop de désagrément coucher dans nos fourrures par terre. Naturellement, on discuta pendant un moment, avec une certaine grandeur d'âme, pour savoir qui irait dormir dans les couchettes. Corazzini finalement arrangea les choses en sortant une pièce de monnaie de sa poche et en tirant au sort. Il perdit, mais prit sa défaite avec bonne grâce.

Lorsqu'ils furent tous installés, je m'emparai d'une torche et de notre livre de bord ; je jetai un regard vers Joss et me dirigeai vers la trappe. Zagero se retourna sur sa couchette.

« Qu'est-ce qu'il y a docteur Mason ? À cette heure de la nuit, qu'est-ce qu'il y a ? »

— Les bulletins météo, Mr. Zagero. C'est la raison de notre présence ici, vous vous en souvenez ? Je suis déjà de trois heures en retard sur celui-ci.

— Même ce soir ?

— Même ce soir. La régularité, c'est ce qui est capital dans les observations météo.

— Eh bien, je ne changerais pas de place avec vous, fit-il en frissonnant. S'il fait aussi froid dehors qu'ici... »

Il se retourna sur lui-même, et Joss se leva ; il avait parfaitement interprété mon regard, et je sentais qu'il brûlait de curiosité.

« Je vous accompagne. Il faut que j'aille voir encore une fois ce que font les chiens. »

Nous nous moquions évidemment aussi bien des chiens que des instruments météo. Nous allâmes droit au tracteur ; nous nous accroupîmes sous la bâche, aussi précaire que fût l'abri qu'elle nous offrait. Si le vent avait baissé, il faisait plus froid que jamais. La longue nuit d'hiver s'approchait de la calotte glaciaire.

« Cela sent mauvais, dit Joss d'une voix calme. Toute cette histoire sent mauvais.

— Un petit peu, fis-je. Mais le problème, c'est de savoir pourquoi.

— Le conte de fées sur les orages magnétiques, les boussoles et la radio... continua-t-il, qu'est-ce que vous aviez dans la tête ?

— Je leur avais dit que j'étais au courant de quelque chose qu'ils ignoraient. C'était vrai. Mais j'ai mis un bon moment avant de me rendre compte que je ferais mieux de garder ça pour moi. Vous savez, ce sacré froid vous ralentit les méninges. J'ai été trop lent.

— Trop, lent pour quoi ?

— À réaliser que je devais garder ça pour moi.

— Mais garder quoi, pour l'amour du Ciel ?

— Ah oui ! c'est vrai, vous ne savez pas. Excusez-moi. La raison pour laquelle aucun d'entre eux ne s'attendait à l'accident et pour laquelle ils ont tous été surpris, c'est qu'ils étaient drogués. Pour autant que j'aie pu m'en rendre compte, tous, ou presque, étaient sous l'influence d'un narcotique ou d'un somnifère. »

Dans l'obscurité, je sentais ses yeux braqués sur moi. Au bout d'un long moment, il dit d'une voix presque muette :

« Vous ne le diriez certainement pas si vous n'en étiez pas sûr.

— J'en suis absolument certain. Leurs réactions, leur lenteur à revenir à la réalité, et par-dessus tout leurs pupilles. Il n'y a pas à se tromper. Ce devait être un somnifère en pilules, très rapide. Ce qu'on appelle en argot un « Mickey Finn ».

— Mais... » Il ne continua pas. Il essayait d'assimiler ce que je venais de lui dire ; son optique se transformait, « Mais ils devraient se rendre compte qu'ils ont été drogués ; lorsqu'ils se sont réveillés...

— Dans des circonstances normales, oui. Mais quand ils sont revenus à eux, ils se sont trouvés dans une situation assez anormale, pour ne pas dire plus. Je ne dis pas qu'ils n'ont pas eu conscience de faiblesses, de vertiges ou de lassitude. Ils l'ont sûrement ressenti, mais quoi de plus naturel que de mettre ces bizarres symptômes, physiques ou mentaux, sur le compte de l'accident ? Quoi de plus naturel aussi qu'ils se le soient caché mutuellement, le plus soigneusement possible ? ils auraient eu honte d'avouer publiquement leur faiblesse ; c'est un trait humain que de vouloir montrer à ses voisins qu'on ne se laisse pas impressionner par l'imprévu, le danger. »

Joss ne répondit rien sur le moment. Les implications, de tout ce que je venais de lui dire, comme je l'avais découvert moi-même, demandaient longtemps avant d'être évaluées, admises. Je le laissai réfléchir sans parler, écoutant le gémissement funèbre et lointain du vent, le chuchotement des cristaux de glace raclant la croûte gelée de la calotte glaciaire ; mes propres pensées s'accordaient bien à la sinistre solitude de cette nuit.

« Ce n'est pas possible », murmura enfin Joss. J'entendais ses dents qui claquaient dans le froid. « On ne peut pas imaginer un maniaque, un obsédé, en train de faire le tour des passagers dans un avion de cette taille, une seringue hypodermique à la main, ou en train de distribuer des pilules dans les verres de soda. Vous croyez qu'ils étaient tous drogués ?

— Pratiquement.

— Mais comment est-ce qu'on...

— Un moment, Joss, l'interrompis-je : Qu'est-ce qui est arrivé à l'émetteur, à votre avis ?

— Quoi ? » Le brusque coq-à-l'âne le prit au dépourvu. « Qu'est-ce qui est arrivé ?... Ah ! vous voulez dire : comment est-ce qu'il est tombé par terre ? Je n'en ai pas la moindre idée. Tout ce que je sais, c'est que les glissières ne peuvent pas s'être repliées accidentellement.

Elles supportent un poste et du matériel qui pèsent 90 kilos, au moins. Il a fallu que quelqu'un y touche. Exprès, je veux dire.

— Et la seule personne qui se soit approchée de la radio, c'est l'hôtesse de l'air, Margaret Ross. Tout-le monde l'a reconnu.

— Oui, mais pourquoi est-ce qu'on pourrait avoir envie de faire une chose aussi insensée ?

— Je ne sais pas, dis-je d'une voix fatiguée. Il y a mille choses que je ne sais pas. Mais je sais que c'est elle qui l'a fait... Et qui est-ce qui avait le plus de facilités pour droguer les verres des passagers ?

— Vingt dieux ! » J'entendis le bruit sec de sa respiration, brusquement hachée. « Naturellement ! les verres – ou peut-être les bonbons qu'on donne aux passagers au décollage.

— Non, fis-je avec un signe de tête dans le noir. Le sucre d'orge a un goût trop faible pour pouvoir masquer celui d'un produit chimique. Ce serait plutôt le café.

— Ce ne peut être qu'elle, dit Joss à voix lente. C'est nécessairement elle. Mais... elle avait l'air aussi étourdi et aussi bizarre que tous les autres. Plus, peut-être même.

— Peut-être qu'elle avait de bonnes raisons de le faire, dis-je avec un sourire. Allons, rentrons ; autrement nous allons geler. Mettez Jackstraw au courant dès que vous aurez une minute de tranquillité avec lui. »

Une fois dans la cabine, je laissai la trappe entrouverte de quelques centimètres – avec quatorze personnes dans cet espace confiné, il nous fallait une aération supplémentaire. J'allai regarder le thermographe : il marquait 42° en dessous de zéro.

Je m'allongeai sur le sol, remontai le plus possible la cagoule de mon parka pour ne pas avoir les oreilles gelées pendant la nuit et, une minute plus tard, je dormais.

LUNDI Six heures du matin – Six heures du soir

Pour la première fois depuis quatre mois, j'avais oublié de remonter le réveil avant de m'endormir, et il était tard lorsque je me réveillai – gelé, raide, courbaturé des pieds à la tête d'avoir dormi sur ce plancher dur et inégal. Il faisait encore aussi sombre qu'à minuit – deux ou trois semaines s'étaient écoulées depuis que le soleil s'était montré au-dessus de l'horizon pour la dernière fois de l'année, et le seul moment de clarté que nous avions chaque jour se limitait à deux ou trois heures d'une vague aurore vers midi ; je jetai un coup d'œil rapide aux aiguilles lumineuses de ma montre ; il était neuf heures trente.

Je sortis ma torche de la poche de mon parka, trouvai la lampe à pétrole et l'allumai. Sa lueur basse parvenait à peine aux coins les plus éloignés de la pièce, mais elle me suffit pour distinguer les silhouettes presque cadavériques, allongées sur les couchettes ou étalées grotesquement sur le plancher, le souffle gelé des dormeurs se transformant en nuages de vapeur opaque au-dessus de leur tête avant d'aller se condenser sur les murs de la cabine. Les murs eux-mêmes étaient pris dans un rideau de glace qui recouvrait maintenant une bonne partie du plafond, et rejoignait même les hublots ; cela provenait en bonne partie de ce que j'avais laissé la trappe entrouverte pendant que nous dormions ; de l'air froid n'avait cessé de s'infiltrer dans la cabine. Au thermographe, je vis que la température extérieure était de 47° en dessous de zéro.

Quelques-uns étaient éveillés ; la plupart de mes rescapés, je le devinais, avaient peu dormi ; c'était ce froid pénétrant qui en était la cause. Mais ils étaient relativement au chaud sur les couchettes, et du reste, personne ne manifestait la moindre envie de se lever. Les choses iraient un petit peu mieux lorsque le poêle aurait réchauffé l'atmosphère.

J'eus du mal à l'allumer – il était alimenté directement par un réservoir qui se trouvait au-dessus de lui, légèrement décalé sur le côté, mais le pétrole était devenu visqueux pendant la nuit. Il démarra finalement dans un grondement de tonnerre. Je réglai les deux brûleurs au maximum, mis à chauffer le seau d'eau resté à côté de lui toute la nuit, et qui ne contenait maintenant qu'un gros bloc de glace ; ensuite, je pris mon masque à neige et mes lunettes et sortis dehors

pour aller voir le temps qu'il faisait.

Le vent était presque complètement tombé, je le savais déjà par le morne claquement de l'anémomètre, et la poussière de glace que, certains jours, le vent faisait monter à plusieurs centaines de mètres au-dessus du sol, ne formait plus maintenant que de tout petits tourbillons sans vigueur qui se déplaçaient lentement, comme autant de gentils fantômes, dans le faisceau de ma torche que je promenais lentement sur la glace brillante. Le vent était toujours orienté à l'est. Le froid était toujours intense, mais plus supportable qu'il ne l'avait été la nuit précédente. Dans l'Arctique, la température est loin d'être le facteur essentiel. Le vent a des conséquences aussi graves qu'elle ; lorsque sa vitesse augmente, la température baisse immédiatement. L'humidité est encore plus importante ; lorsqu'elle est élevée, une température de quelques degrés en dessous de zéro peut être intolérable. Aujourd'hui, le vent était léger et l'air était sec. Peut-être était-ce un heureux présage... Mais après cette matinée, je me jurai de ne plus jamais croire aux présages.

Lorsque je me retrouvai en bas, Jackstraw, levé, s'occupait de la cafetière. Il me fit un sourire, et sa figure était aussi rose, aussi fraîche que s'il avait passé neuf heures d'un sommeil paisible dans un lit de plume. Mais Jackstraw ne manifestait jamais le moindre signe de fatigue ou d'inquiétude, quelles que fussent les circonstances ; sa résistance au manque de sommeil et aux efforts les plus durs était absolument incroyable. Il était le seul à être debout, mais tous, sauf le sénateur Jirewster, étaient maintenant réveillés. Ils étaient tournés vers le centre de la pièce, quelques-uns appuyés sur un coude. Tous tremblaient violemment ; leurs visages étaient bleus et blancs de froid. Les uns fixaient Jackstraw, humant l'odeur du café qui remplissait déjà la pièce, et jouissant à l'avance de l'idée de le boire ; les autres regardaient fascinés la glace au plafond qui, au fur et à mesure que la température s'élevait, fondait, tombant en gouttes sur le sol ; de petites stalagmites montaient régulièrement. La température au niveau du plancher était au moins de 20° inférieure à celle qui régnait au niveau du plafond.

« Bonjour, docteur Mason. » Marie LeGarde essaya de sourire, mais elle eut du mal à y parvenir, je le sentis ; elle avait l'air d'avoir dix ans de plus que la veille ; elle était l'une des rares privilégiées à disposer d'un sac de couchage, mais, malgré tout, elle avait dû passer six heures très pénibles ; il n'y a rien de plus dur pour le corps humain que de frissonner pendant toute une nuit sans pouvoir se contrôler, une sorte, de cercle vicieux où plus on frissonne plus on se fatigue, et plus on est fatigué moins on a de résistance au froid, et par

conséquent, plus encore on frissonne. Pour la première fois, je me rendis compte que Marie LeGarde était une vieille femme.

« Bonjour, lui dis-je en souriant. Cette première nuit dans votre nouvelle maison a-t-elle été agréable ?

— La première nuit ! » À travers son sac de couchage, je la vis serrer ses bras autour de sa poitrine et rentrer sa tête dans ses épaules. « Juste Ciel ! j'espère bien que c'est la première et la dernière ! Votre établissement est plutôt frais, docteur Mason.

— Je suis désolé. La prochaine fois, nous prendrons la garde à tour de rôle et laisserons le poêle allumé toute la nuit. » Je lui montrai l'eau qui tombait en gouttes sur le plancher. « Mais vous voyez, la température monte déjà. Vous vous sentirez mieux une fois que vous aurez bu votre café.

— Plus jamais je ne pourrai me sentir mieux », déclara-t-elle d'une voix vigoureuse, mais je vis que la petite étincelle de malice s'était rallumée dans ses yeux. Elle se tourna vers la jeune Allemande allongée dans la couchette voisine de la sienne. « Et comment vous sentez-vous ce matin, ma chérie ? -

— Mieux, merci, Miss LeGarde. » Elle semblait déborder d'une reconnaissance sans nom en voyant que quelqu'un avait pensé à lui demander comment elle allait. « Je ne sens plus rien du tout.

— Cela ne veut rien dire, lui dit Miss LeGarde avec tonne humeur. Moi non plus, je ne sens rien. C'est simplement que nous sommes gelées... Et comment avez-vous réussi à survivre, Mrs. Dandsby-Gregg ?

— Comme vous le dites, j'ai juste survécu, répondit Mrs. Dandsby-Gregg avec un faible sourire. Comme le docteur Mason le faisait remarquer hier soir, nous ne sommes pas au Ritz... Ce café a une odeur merveilleuse. Apportez-m'en une tasse, Fleming, voulez-vous ? »

Je pris une des tasses que Jackstraw avait remplies et la portai à la jeune Allemande qui, malheureuse et atrocement gênée, faisait de son mieux pour ouvrir son sac de couchage de sa main valide. C'était grotesque. Il aurait fallu faire cesser ces stupidités bien plus tôt, mais mieux Valait tard que jamais.

« Restez où vous êtes, ma petite, et buvez ce café. » Elle prit la tasse à contrecœur, et je me tournai vers sa patronne. « Vous avez sans doute oublié, Mrs. Dandsby-Gregg, qu'Hélène a la clavicule cassée ? »

L'expression qui se peignit sur sa figure montra qu'elle ne l'avait évidemment pas oublié ; mais les chroniqueurs mondains l'assommeraient tous avec joie si jamais ils apprenaient l'incident, elle le savait. Dans son cercle, il faut avant tout se conformer aux us et coutumes, même si ce conformisme n'est que de pure forme ; on a le droit d'assassiner, mais à condition que ce soit avec le sourire.

« Oh ! je suis tellement désolée, dit-elle d'une voix douce. C'est vrai, je l'avais totalement oublié. » Ses yeux étaient durs et froids et je savais que je venais de me faire une ennemie. Ce dont je ne m'inquiétais pas le moins du monde ; je trouvais la bassesse de toute cette histoire irritante au-delà de toute mesure, en un moment où tant d'autres questions, aussi nombreuses qu'importantes, exigeaient d'être réglées. Moins de trente secondes plus tard, tout le monde avait complètement oublié l'incident, y compris Mrs. Dandsby-Gregg elle-même, j'en suis sûr.

J'étais juste en train de donner une tasse de café à Marie LeGarde lorsqu'on hurla. Ce ne fut sans doute pas un hurlement très perçant, mais dans cet espace confiné, il nous parut aussi atroce que strident. Marie LeGarde eut un brusque sursaut et je reçus le contenu bouillant de sa tasse sur mon bras nu.

C'est à peine si je pris conscience de la douleur. C'était Margaret Ross, la jeune hôtesse de l'air, qui venait de crier ; elle était encore là, dans la même attitude, à demi agenouillée, presque sortie de son sac de couchage, une main tendue droit devant elle, l'autre crispée sur sa bouche, fixant avec horreur le corps étendu à côté d'elle. Je la repoussai et me baissai.

Par ce froid terrible, il était impossible de se prononcer avec exactitude ; je n'en fus pas moins convaincu que le jeune pilote était déjà mort depuis plusieurs heures. Je restai là agenouillé pendant un long moment, me contentant de regarder le cadavre ; et lorsque finalement je me redressai, je le fis comme un vieil homme, un vieil homme défait ; je me sentis moi aussi glacé, jusqu'au plus profond de moi-même, comme ce jeune homme rigide à côté de moi. Tout le monde était parfaitement réveillé ; tout le monde me regardait avec des yeux fixes, des yeux qui presque tous étaient chargés d'une horreur profonde, celle qu'apporte avec elle la mort brutale et inattendue à ceux qui la voient pour la première fois. Ce fut Johny Zagero qui rompit le premier le silence.

« Il est mort, n'est-ce pas, docteur Mason ? fit-il de a voix lente et qui me parut alors quelque peu rauque. Cette blessure au crâne... »

Mais il ne continua pas.

« Hémorragie cérébrale, pour autant que je puisse me prononcer », dis-je d'une voix calme.

Je mentais. La raison de cette mort ne faisait pas l'ombre d'un doute dans mon esprit. Un meurtre. Ce jeune homme avait été assassiné froidement, sans pitié ; pendant qu'il était là, allongé, inconscient, dangereusement blessé, les bras liés à ses côtés, complètement impuissant, on l'avait étranglé, aussi sûrement, aussi facilement qu'on aurait étranglé un petit enfant.

*

Nous allâmes l'enterrer dehors, sur la glace, à moins de 50 mètres de l'endroit où il était mort. Ce fut une affaire atroce que de sortir son corps rigide par la trappe ; mais nous y parvînmes, et le couchâmes à même la neige tandis que nous découpions dans la glace un tombeau à la faible lueur de nos torches. Il était impossible de creuser profondément. Cette surface dure et résonnante repoussait les lames des pelles comme l'aurait fait un sol d'acier ; et le névé tassé de neige et de glace défiait les dents acérées de nos scies à neige. Mais la cavité était suffisante ; quelques heures plus tard, l'éternelle poussière emportée par le vent aurait recouvert d'un linceul immaculé l'emplacement de cette tombe, et nous serions à jamais incapables de la retrouver. Le révérend Joseph Smallwood murmura un bref office funèbre devant le corps, mais ses dents claquaient tellement dans le froid, sa voix fut si basse et si hachée que c'est à peine si je pus saisir une seule de ses paroles.

Je me demandai si le Ciel lui pardonnerait jamais cette hâte indécente ; ce fut sans doute le service funèbre le plus rapidement exécuté de toute la carrière du révérend Smallwood.

De retour dans la cabine, nous prîmes le petit déjeuner, sans perdre de temps, sans dire un mot. Même dans la chaleur qui montait régulièrement on pouvait presque sentir la tristesse peser sur nos épaules, à tous. C'est à peine si l'on entendit le moindre murmure ; c'est à peine si nous mangeâmes ou bûmes. Margaret Ross ne mangea rien, et lorsque finalement elle reposa sa tasse de café, je vis qu'elle était encore presque pleine.

Vous en faites trop, ma chère, me dis-je méchamment ; vous poussez trop loin votre rôle de pleureuse ; un peu trop loin pour que ce soit vrai ; même les autres auront tôt fait de s'en apercevoir, eux qui pourtant ne se doutent encore de rien.

Car je n'entretenais plus de doutes, moi, j'étais sûr. C'était elle, j'en étais certain, c'était elle, la meurtrière, qui avait sauvagement étranglé le jeune homme. Elle était mince – mais il n'avait sûrement pas fallu beaucoup de force musculaire pour y parvenir : attaché à la civière comme il l'était, il n'avait sans doute même pas été capable de battre des talons au moment où il allait mourir. À cette image, je frissonnai de tout mon corps, malgré moi.

Elle l'avait tué, tout comme elle avait mis la radio hors de service et drogué les passagers. Elle l'avait tué, de toute évidence pour l'empêcher de parler – mais de parler de quoi ? Je n'en avais pas la moindre idée, de même que je ne pouvais pas trouver de raison sérieuse à la destruction de la radio, en dehors du fait, flagrant, qu'elle ne voulait pas que le monde extérieur fût averti de l'accident. Mais pourquoi ? Elle devait se rendre compte que notre survie à tous, la sienne comprise, dépendait de cet instrument. Après tout, comment est-ce qu'elle aurait pu s'en douter ? Elle pouvait s'être imaginé que nous avions de gros tracteurs modernes et rapides à notre disposition, capables de nous transporter tous à la côte en deux jours au plus ; et du reste elle pouvait très bien avoir pensé que nous étions bien plus près de l'océan que nous ne l'étions en réalité. Il était impossible qu'elle ait sérieusement cru se trouver en Islande ? Mais qui sait ? J'étais peut-être complètement à côté de la question.

J'avais l'impression de tourner, mentalement, dans une sorte de cercle vicieux d'où il m'était impossible de sortir. Je savais que je n'aboutissais à rien, qu'il était impossible que j'arrive à quoi que ce soit tant que je ne disposerais pas d'autres éléments d'information. Dans la situation où je me trouvais, je ne pouvais que me poser à chaque seconde des questions nouvelles que j'étais incapable de résoudre. J'abandonnai, me promettant à partir de ce moment-là de la surveiller sans relâche, à tous les instants de la journée. Sans rien montrer, sans rien dire, je la regardai encore une fois. Les yeux vides, elle fixait le rougeoiement du poêle. En train de préparer la manœuvre suivante, sûrement ; elle la préparait aussi habilement qu'elle avait mis au point la précédente : quand elle m'avait demandé quelles chances de s'en sortir avait le pilote, pour savoir s'il valait mieux le laisser mourir naturellement ou s'il fallait le tuer. Ç'avait été assez malin, et encore plus son idée de dormir à côté du blessé. Car à qui viendrait l'idée de se méfier d'elle ? Même en sachant que le jeune homme avait été assassiné... Et je n'avais pas l'intention de l'annoncer publiquement. C'était bien une chose que je voulais garder pour moi. Se doutait-elle que je la soupçonnais ? Comment répondre à toutes ces questions ? Tout ce que je savais, c'était qu'elle jouait une partie dangereuse dont l'enjeu était certainement important. À moins qu'elle

ne fût tout simplement folle.

Il était un petit peu plus de onze heures. Joss et Jackstraw étaient dans un coin, tout seuls, continuant à démonter la radio. Le reste du groupe formait un vaste demi-cercle autour du poêle. Ils semblaient épuisés, malades ; ils restaient absolument immobiles, sans faire le moindre bruit. La première grisaille du faux jour de midi s'infiltrait à travers nos hublots couverts de givre, et cette lueur blafarde aurait donné mauvaise mine à n'importe qui ; et s'ils restaient aussi tranquilles, c'était parce que je venais de leur exposer en détail quelle était leur situation, et que cela avait été assez déplaisant à entendre. Moi non plus du reste je n'étais pas gai.

« Bon, mettons les choses bien au point, docteur Mason, » dit Corazzini en penchant en avant sa tête brune aux traits tendus et sérieux. Il était inquiet mais il n'avait pas peur. Corazzini ne donnait pas l'impression d'être homme à prendre peur facilement. Ce serait peut-être une recrue précieuse pour les jours à venir. « Les autres sont partis d'ici il y a trois semaines avec un gros Snow-Cat, et ils doivent rentrer dans trois semaines environ. Vous êtes déjà restés trop longtemps ici, dites-vous, et vous alliez être à court. Vous aviez déjà commencé à vous rationner pour avoir assez de ravitaillement jusqu'au retour de vos camarades. À treize ici, nous avons actuellement de la nourriture pour moins de cinq jours. Par conséquent nous risquons de rester une quinzaine sans manger, en attendant les autres. » Il eut un sourire parfaitement froid. « Mes calculs sont corrects, docteur Mason ?

— Ils le sont malheureusement.

— Combien de temps faudrait-il avec le tracteur dont vous disposez pour gagner la côte ?

— Rien ne nous garantit qu'il y arrive. Je vous ai déjà dit qu'il était en ruine. Je vous le montrerai plus tard. Peut-être en une semaine dans de bonnes conditions. Et le moindre mauvais temps nous bloquerait sur place.

— Vous autres médecins, vous êtes tous les mêmes, dit Zagero de sa voix traînante. Vous mettez toujours du baume sur les plaies et vous voyez tout en rose. Pourquoi est-ce que nous n'attendons pas que l'autre tracteur revienne ?

— Vraiment ? fit le sénateur Brewster d'une voix sourde. Et comment nous proposez-vous de vivre dans l'intervalle, Mr. Zagero ?

— On peut rester pendant plus de deux semaines sans nourriture, sénateur, dit Zagero avec bonne humeur. Vous imaginez le bien que cela ferait à votre ligne ? Allons, sénateur, vous m'étonnez. Aussi pessimiste que cela, vous ?

— Il ne l'est pas trop dans le cas présent, dis-je froidement. Le sénateur a raison. Je sais très bien qu'on peut rester longtemps sans manger dans des conditions normales. On pourrait même le faire ici si vous aviez des vêtements convenables et assez de couvertures pour la nuit. Mais vous ne les avez pas, et combien d'entre vous, pouvez-vous me le dire, ont arrêté de frissonner depuis qu'ils ont mis le pied ici ? Le froid épuise les réserves énergétiques du corps à une vitesse fantastique. Vous avez envie que je vous donne la liste de tous les explorateurs de l'Arctique et de l'Antarctique – sans parler des alpinistes sur l'Himalaya – qui sont morts dans les quarante-huit heures qui ont suivi le moment où ils n'ont plus rien eu à manger ? Et ne vous faites pas d'illusion sur la chaleur que l'on peut entretenir dans cette cabine. Actuellement, la température du plancher est aux environs de zéro, et il n'est pas question d'arriver à la faire monter plus haut.

— Mais vous avez dit que vous aviez une autre radio sur votre vieux tracteur, dit brusquement Corazzini. Quelle portée a-t-elle ? Est-ce que vous ne pourriez pas contacter vos camarades ou votre base d'Uplavnik avec elle ? »

Je me tournai vers Joss et dis en le montrant :

« C'est à lui qu'il faut poser cette question.

— J'ai entendu dit Joss sans chaleur. Vous vous imaginez que j'essaierais de réparer ce cadavre, Mr. Corazzini, s'il y avait la moindre chance de se servir utilement de l'autre radio ? C'est un émetteur de huit watts, avec un générateur à main et un récepteur sur piles, qui date du déluge, et qui n'a jamais été destiné qu'à des contacts locaux, à très petite portée.

— Mais quelle est sa portée ? insista Corazzini.

— Impossible à dire, répondit Joss en haussant les épaules. Vous savez combien les émissions et réceptions radio sont fantaisistes. Un jour, c'est à peine si vous pouvez attraper la B, B.C. à moins de 150 kilomètres de vous, et le lendemain vous recevez un avion de tourisme qui sera deux fois plus loin sur le même récepteur. Tout dépend des conditions. Celui-ci ? Cent cinquante kilomètres peut-être – 200 dans les meilleures conditions. Mais aujourd'hui, on obtiendrait de

meilleurs résultats avec un mégaphone. Je tâcherai de faire un essai tout de même cet après-midi. Autant perdre son temps de cette façon. » Joss lui tourna le dos ; il était évident que, pour lui, c'était une question réglée.

« Mais peut-être que vos amis vont revenir à portée de notre émetteur, suggéra encore une fois Corazzini. Après tout, comme vous l'avez dit, ils ne sont guère à plus de 200 ou 300 kilomètres d'ici.

— Et j'ai dit qu'ils restaient sur place. Ils ont installé sur place leurs instruments et leur matériel, et ils ne bougeront certainement pas tant qu'ils n'auront pas rempli leur mission. Ils ont trop peu d'essence pour cela.

— Mais, naturellement, ils peuvent refaire le plein ici ?

— Oh ! il n'y a pas de problème de ce côté, fis-je avec un geste du pouce dans la direction du tunnel. Nous avons quelque 2500 litres de réserve ici.

— Je vois. » Corazzini eut l'air de réfléchir pendant un moment, puis il reprit : « Ne vous imaginez pas que je cherche à compliquer les choses. Je veux simplement éliminer toutes les possibilités, les unes après les autres. J'imagine que vous avez dû prévoir un système de relève avec vos Camarades. Est-ce qu'ils ne vont pas s'inquiéter en ne recevant plus de nouvelles de vous ?

— Hillcrest, le responsable du groupe, ne s'inquiète jamais de quoi que ce soit. Et malheureusement leur radio – un gros poste à longue portée – est souvent en panne. Ils m'ont dit il y a deux jours que les charbons de leur générateur commençaient à être usés. Et les pièces de rechange se trouvent ici. S'ils ne peuvent pas entrer en contact avec nous, ils supposeront que cela vient de leur poste. Et de toute façon ils savent que nous sommes en parfaite sécurité ici. Du reste, pourquoi s'inquiéteraient-ils ?

— Alors, qu'est-ce qu'on fait ? coupa Solly Levin d'un ton chagrin. On meurt de faim ou on fait de l'auto-stop ?

— Voilà une admirable concision, fit le sénateur Brewster d'une voix tonnante. On ne saurait dire les choses en moins de mots. Eh bien, je propose que nous mettions sur pied un comité restreint pour examiner les possibilités...

— Nous ne sommes pas à Washington, sénateur, dis-je d'une voix douce. Et de plus, il y a déjà un comité : Mr. London, Mr. Nielsen et

moi.

— Vraiment ? » On avait l'impression que c'était là le mot favori du sénateur ; il avait mis une technique parfaitement au point pour lever les sourcils en même temps qu'il prononçait son « comment ? » ; on y sentait le résultat de longues années d'entraînement. « Vous voudrez bien vous souvenir que nous sommes passablement intéressés à la question.

— Il y a peu de chances pour que je l'oublie, dis-je d'une voix sèche. Ecoutez, sénateur, si, naufragé sur un radeau en plein milieu d'une tempête vous étiez ramassé par un bateau, est-ce que vous iriez donner des conseils au capitaine et aux officiers du navire sur le cap à suivre pour sortir de la tempête ?

— Ce n'est pas la question, fit le sénateur Brewster en gonflant les joues. Nous ne sommes pas sur un bateau...

— Silence ! » C'était Corazzini qui venait de prendre la parole, d'une voix calme et dure. Je compris à l'entendre comment il avait pu parvenir au sommet de l'échelle dans sa profession, où la concurrence est sans pitié. « Le docteur Mason a parfaitement raison. Il est ici dans son propre domaine ; nous devons évidemment remettre nos vies entre ses mains. J'imagine que vous avez déjà pris une décision, docteur Mason ?

— J'avais déjà trouvé une solution la nuit dernière. Joss – Mr. London – restera ici pour mettre les autres au courant une fois qu'ils reviendront. On lui laissera assez de nourriture pour trois semaines. Nous prenons le reste, et nous partons demain.

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

— Parce que, actuellement, le tracteur n'est pas prêt à prendre la route, et surtout avec dix passagers. Il a toujours la cabine de toile dont nous l'avions équipé l'été dernier pour le transporter de la côte jusqu'ici. Nous avons une cabine de bois, en panneaux préfabriqués, qui permet de voyager par grands froids ; il faut la monter, y transporter des provisions de toute sorte et y installer un poêle portatif ; tout cela nous prendra plusieurs heures.

— On se met au travail quand ?

— Bientôt. Mais d'abord vos bagages. Nous allons les chercher maintenant.

— Ah ! enfin, dit Mrs. Dandsby-Gregg, sèchement. Je commençais à

me demander si je reverrais jamais mes affaires.

— Oh ! vous les reverrez ! dis-je : en abrégé.

— Que voulez-vous dire au juste ? demanda-t-elle vaguement inquiète.

— Je veux dire que tous vous allez mettre sur vous autant de vêtements que vous pourrez en enfiler ; en plus, chacun de vous aura droit à une petite valise pour les objets de valeur, si vous en avez ; tout le reste sera abandonné. Nous n'aurons pas beaucoup de place sur le tracteur. Ce n'est pas l'agence Cook ici.

— Mais... mais, j'ai des vêtements qui valent des centaines de livres ! protesta-t-elle, furieuse. Des centaines ? Des milliers, ce serait plus près de la vérité ! J'ai un manteau de Balenciaga qui à lui seul vaut plus de 500 livres, sans parler de...

— Et à combien estimez-vous votre propre vie ? » coupa Zagero. Il lui adressa un sourire : « Ou peut-être que vous préféreriez l'échanger contre le Balenciaga ? D'ailleurs, vous n'aurez qu'à l'enfiler par-dessus tout le reste, vous savez comme dans les journaux de mode : « La femme chic en excursion sur la calotte polaire. »

— Atrociement drôle, fit-elle en le regardant d'un air glace.

— Je me demande souvent comment je fais, répliqua Zagero. Est-ce que je peux vous aider à faire le déménagement, docteur ?

— Vous, restez ici, monsieur Johnny Zagero ! s'écria Solly Levin en bondissant. Une simple petite glissade...

— Calme-toi, calme-toi, fit Zagero en lui dormant une tape sur l'épaule. Je vais simplement faire l'inspecteur des travaux finis, Solly. D'accord, docteur ?

— Merci. Vous venez aussi, Mr. Corazzini ? » Il était déjà en train d'enfiler un parka.

« Je ne demande pas mieux. Je ne vais pas rester ici assis toute la sainte journée.

— Vos coupures à la tête et à la main ne sont pas encore cicatrisées, vous savez. Elles vont vous faire un mal de chien dans ce froid.

— Il faudra bien que je m'y habitue, non ? Allez, montrez-nous le

chemin. »

L'avion de ligne, tassé sur la neige comme un grand oiseau blessé, était nettement visible dans le demi-jour maintenant, à 6 ou 700 mètres de nous, vers le Nord-Est, l'extrémité de son aile gauche orientée vers nous, tandis que la carlingue se trouvait exactement à angle droit par rapport à nous. On ne pouvait dire combien de fois nous aurions encore à faire ce voyage, et comme la grisaille dont nous bénéficions en ce moment aurait disparu dans une heure environ, il semblait inutile de suivre l'itinéraire en zigzag de la nuit dernière ; avec l'aide de Zagero et de Corazzini, je jalonnai la route de bambous, en plantant un tous les cinq mètres, en ligne droite, de la cabine à l'avion. Je repris les bambous de la veille et je les complétei par ceux provenant de notre tunnel aux provisions.

À l'intérieur de l'avion, il faisait aussi froid, il faisait aussi noir que dans un tombeau. Un côté de l'appareil était déjà engoncé sous une épaisse couche de glace soufflée par le vent et tous les hublots étaient complètement obstrués par une épaisse couche de givre. À la lumière de nos torches, nous nous déplaçons dans l'avion comme des spectres ; nos têtes étaient auréolées d'un brouillard blanc, condensation de la respiration, petites nuées qui restaient immobiles dans l'air calme de la carlingue. Dans le silence qui régnait, nous pouvions nettement entendre le craquement de notre souffle dans l'air incroyablement froid en même temps que le curieux sifflement que l'on fait en s'efforçant de respirer à tout petits coups.

« Un endroit qui vous glace le dos », dit Zagero qui frissonnait, de froid ou d'autre chose... Il dirigea le faisceau de sa torche sur le cadavre toujours assis sur le siège du fond. « Est-ce que... est-ce que nous les laissons ici, docteur ?

— Les laisser ? repris-je en déposant deux petites valises sur la pile que nous préparions sur un siège avant. Qu'est-ce que vous pouvez bien vouloir dire ?

— Je ne sais pas... je m'étais dit... Eh bien, nous avons enterré le second ce matin et...

Les enterrer ? La calotte glaciaire aura vite fait de s'en charger elle-même. Dans six mois au plus, l'avion sera parti au diable, entraîné à la dérive, et il aura disparu pour toujours. Mais je suis d'accord – il est temps de sortir d'ici, cet endroit vous donne la chair de poule. »

En revenant vers l'avant, je vis Corazzini, l'air lugubre, qui secouait une radio portative en matière plastique et en métal, écoutant un bruit

inquiétant qui provenait de l'intérieur du boîtier.

« Une autre perte à déplorer ? demandai-je.

— J'en ai bien peur. » Il tripota quelques boutons, sans le moindre résultat. « Un modèle sur pile et courant. Fichu. Les valves, j'imagine. Je vais quand même l'emporter – il m'a coûté deux cents dollars il y a deux jours à peine.

— Deux cents dollars ? fis-je avec un sifflement. Vous auriez pu en acheter deux. Joss pourra sans doute vous trouver des lampes. Il en a des kilos de rechange.

— Cela ne servirait à rien, dit Corazzini avec un hochement de tête. C'est un modèle tout récent, à transistors – c'est pour cela qu'il coûtait si cher.

— Eh bien, emportez-le, dis-je. Avec 200 dollars de plus, vous pourrez sûrement le faire réparer à Glasgow. Ah ! tenez, voilà Jackstraw ! »

Nous entendions les chiens qui aboyaient ; sans perdre une seconde, nous passâmes le tout à Jackstraw qui chargea le traîneau. Dans la soute avant, il y avait à peu près vingt-cinq valises de tailles différentes. Nous allions être obligés de faire deux voyages pour venir à bout de ce déménagement.

Au second voyage, le vent qui se levait nous arrivait en pleine figure ; il soulevait déjà la neige poudreuse. Le climat de la calotte du Groenland est l'un des plus irréguliers au monde ; le vent qui s'était calmé pendant plusieurs heures venait de virer brusquement au sud. Je ne savais pas ce que cela présageait au juste, mais j'avais dans l'idée que ce n'était pas fameux.

Nous étions tous glacés jusqu'à la moelle lorsque les bagages furent descendus au complet dans la cabine ; Corazzini me regardait, les yeux durs et calculateurs. Il tremblait de froid, son nez et l'une de ses joues étaient déjà à moitié gelés, parfaitement blancs, et lorsqu'il enleva un de ses gants, sa main apparut elle aussi blanche, molle et morte.

« C'est ce, qui arrive quand on est exposé une demi-heure à ce froid, docteur Mason ?

— J'en ai peur, oui.

— Et nous allons rester dehors tout le temps, pendant sept jours et

sept nuits peut-être ! Eh bien, bravo ! Nous n'en sortirons jamais ! Et les femmes, la vieille Miss LeGarde, et Brewster, et Mahler, ce ne sont pas des gamins, non plus. »

Il s'arrêta un moment, faisant la grimace (et je commençais à me rendre compte qu'il lui en fallait vraiment beaucoup pour le décider à faire la grimace) c'était la circulation qui revenait à la suite des massages vigoureux qu'il s'administrait. « Nous ne sommes pas très loin du suicide,

— C'est un pari, rectifiai-je. Rester ici sans rien manger, c'est le suicide pur et simple.

— Vous avez une façon de poser le problème qui est charmante. » Il sourit, d'un sourire qui n'atteignait même pas ses yeux froids et résolu. « Mais j'imagine que vous avez raison. »

Notre déjeuner de ce jour-là se composa d'un bol de soupe et de quelques biscuits secs, maigre régime par temps normal mais notablement insuffisant pour des hommes qui allaient passer plusieurs heures à travailler dehors, par cette température glaciale, et qui auraient besoin de se dépenser. Mais il n'y avait pas à discuter. S'il nous fallait une semaine pour parvenir à la côte – et avec tout l'optimisme du monde je ne pouvais imaginer un voyage plus rapide – il fallait commencer à nous rationner immédiatement.

Deux heures plus tard, le thermomètre avait monté sans arrêt à une vitesse incroyable – ces changements brutaux de température sont très fréquents sur la calotte glaciaire – et il commençait à neiger lorsque nous sortîmes pour nous diriger vers le tracteur. La température n'avait monté que pour mieux nous tromper. Car le vent du sud apportait avec lui non seulement de la neige mais une humidité qui croissait sans cesse ; l'air était presque insupportablement froid, d'un froid qui pénétrait partout.

Nous enlevâmes trop brusquement la bâche qui recouvrait le tracteur : elle se déchira, mais je ne me souciais plus maintenant de la conserver ; nos invités virent alors le véhicule dont allaient dépendre leurs vies à tous. Lentement, je balayai l'engin du faisceau de ma torche – le linceul noir de la nuit arctique était déjà retombé sur la calotte – tous se taisaient, l'étonnement leur avait coupé le souffle.

« Vous l'avez volé dans un musée, j'imagine, dit enfin Corazzini d'une voix volontairement inexpressive. À moins que vous ne l'ayez trouvé ici, avec des fossiles de la dernière période glaciaire.

— Il est assez vieux, je le reconnais, dis-je, conciliant. Il date d'avant la guerre. Mais c'est tout ce que nous avons pu nous offrir. Le gouvernement britannique n'est pas aussi généreux à l'égard de la G.I. que votre gouvernement ou celui des Russes. Mais vous savez, ce que vous avez là devant vous, c'est le prototype du tracteur arctique moderne.

— Première fois que j'en vois un. Qu'est-ce que c'est ?

— Un tracteur français. Un Citroën 10-20. Manquant de puissance, trop étroit, comme vous le voyez, et bien trop court pour son poids. Mortel dès qu'il y a des crevasses. Il se traîne gentiment sur le plat et la glace, mais on avancerait plus vite avec une bicyclette dès qu'il y a tant soit peu de neige fraîche par terre. Seulement nous n'avons pas le choix. »

Corazzini n'ajouta aucun commentaire. En tant que directeur général d'une usine d'où sortaient des tracteurs qui comptaient parmi les meilleurs au monde, je suppose qu'il se rendait trop bien compte de la situation pour avoir envie d'ajouter quoi que ce soit. Mais sa déception ne changea rien à son esprit d'entreprise ni à sa détermination. Inlassablement, pendant les heures suivantes, il travailla comme un démon. Zagero aussi. Notre tâche était à peine commencée depuis cinq minutes, que nous dûmes nous arrêter pour installer un écran de toile avec des mâts d'aluminium sortis du tunnel. Il était impossible de travailler dans cette neige, avec ce vent cinglant qui s'infiltrait à travers tous les vêtements, comme s'ils avaient été de papier ; pourtant ils étaient tous habillés à ne presque plus pouvoir remuer. Derrière cet abri qui entourait de trois côtés le tracteur, nous installâmes un réchaud à pétrole portatif (l'illusion de confort qu'il nous donnait valait mieux que rien), deux, lampes tempêtes, et les chalumeaux sans lesquels nous aurions été incapables de parvenir à quoi que ce soit. Et même en travaillant dans ces conditions, tout le monde devait, à intervalles réguliers, descendre dans la cabine pour aller se masser et faire revenir la circulation dans les membres menacés par le gel. Seuls Jackstraw et moi dans nos fourrures de caribou pouvions rester dehors presque indéfiniment. Joss resta en bas pendant presque tout l'après-midi ; après avoir passé plus de deux heures à essayer d'entrer en contact avec notre équipe à l'aide de la radio de secours du tracteur, il abandonna et se remit à travailler sur le R.C.A., avec opiniâtreté.

Notre premier travail, qui était de démonter la cabine de toile, nous donna une bonne idée des difficultés qui nous attendaient. Cette cabine n'était fixée que par sept boulons et écrous, mais ceux-ci

n'avaient pas été démontés depuis plus de quatre mois maintenant ; ils étaient soudés, rivés, et il nous fallut plus d'une heure pour parvenir à les débloquer. Il fallait dégeler chaque boulon séparément avec le chalumeau avant de penser à attaquer l'écrou avec les grosses clés.

Ensuite, il fallut monter la cabine de bois. Elle se composait de quinze panneaux préfabriqués pour le plancher, pour le toit, et pour chaque côté, sauf l'arrière qui se réduisait à un écran de toile. Chaque jeu, fait de trois panneaux, devait être hissé en pièces détachées par la trappe étroite de la cabine avant d'être assemblé dehors, et ce fut une tâche terrible par ce froid engourdissant et cette demi-obscurité que d'aligner les orifices destinés aux boulons et écrous dans les panneaux de bois puis sur le bâti de cornières métalliques sur lequel ils s'adaptaient. Nous en eûmes pour plus d'une heure à monter le plancher ; nous commençons à croire que nous n'aurions pas terminé avant minuit lorsque Gorazzini eut l'idée – et une idée géniale trouvâmes-nous – de monter les différentes sections à la chaleur et à la lumière relatives de la cabine, de faire ensuite glisser verticalement la cloison dans le tunnel du ravitaillement, puis de scier une fente longue et étroite à travers, le toit du tunnel, épais d'une quarantaine de centimètres seulement, et de hisser par cet orifice les sections à l'extérieur, l'une après l'autre.

Cette méthode mise au point, nous avançâmes beaucoup plus vite. À cinq heures, nous avions achevé de monter la cabine, et la fin du travail étant en vue, c'est-à-dire dans deux heures encore à peu près, chacun se remettait à travailler avec une ardeur nouvelle. La plupart d'entre eux n'avaient que bien peu l'habitude de l'exercice physique et n'étaient pas faits pour une tâche aussi épuisante et aussi dure que celle-ci, mais à chaque minute qui passait, ils montaient tous un petit peu plus dans mon estime. Corazzini et Zagero étaient infatigables ; Théodore Mahler, le petit Juif silencieux, dont la conversation jusqu'ici s'était strictement limitée à des « oui », « non », « s'il vous plaît » et « merci », se dépensait sans compter, parfaitement dévoué, oublieux de lui-même, sans une plainte ; on n'aurait jamais cru que sa frêle constitution cachait de telles ressources physiques. J'étais rempli d'admiration pour lui. Le sénateur lui-même, le révérend Smallwood et Solly Levin faisaient tout ce qu'ils pouvaient, du mieux qu'ils le pouvaient, essayant le plus possible de cacher leurs souffrances.

Tout le monde, Jackstraw et moi compris, nous grelottions malgré nous ; nos coudes cognaient spasmodiquement les panneaux de bois ; et nos mains, en contact permanent avec le métal gelé, étaient dans un état inquiétant, boursoufflées, pleines d'ampoules, écorchées, à vif, nos mouffles toujours remplies d'éclats et d'échardes de glace coupante qui

se refusaient à fondre.

Nous venions juste de terminer l'installation des quatre couchettes démontables et nous étions en train de fixer le tuyau du poêle qui sortait à l'extérieur par un trou ménagé à cet effet dans le toit, lorsqu'on m'appela dehors. Je sautai en bas et faillis renverser Marie LeGarde.

« Mais vous ne devriez pas être ici, grondai-je. Il fait bien trop froid pour vous, Miss LeGarde.

— Ne dites pas de bêtises, Peter. » Je ne pouvais pas arriver à l'appeler Marie, bien qu'elle me l'eût déjà demandé plusieurs fois. « Il faut bien que je m'y habitue, n'est-ce pas ? Est-ce que vous voudriez descendre une minute, s'il vous plaît ?

— Pourquoi ? Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Mais vous n'êtes pas indispensable, répliqua-t-elle. Je voudrais que vous veniez examiner Margaret.

— Margaret... Oh ! l'hôtesse. Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Rien. C'est moi qui veut que vous la regardiez. Pourquoi êtes-vous si désagréable avec elle ? demanda-t-elle avec une certaine curiosité. Cela ne vous va pas – enfin, je ne le crois pas. C'est une fille bien.

— Que veut la fille bien ?

— Mais qu'est-ce que vous avez à la fin ? Pourquoi... Oh ! non, oublions cela. Je ne vais pas me disputer avec vous. Son, dos lui fait mal – elle souffre vraiment. Venez la voir, je vous en prie.

— Je lui ai proposé de le regarder hier soir. Si elle a envie que je l'examine maintenant, pourquoi est-ce qu'elle ne vient pas me le demander elle-même ?

— Parce qu'elle a peur de vous, tout simplement », répliqua-t-elle avec colère. Elle tapa du pied sur la neige glacée. « Alors, est-ce que vous venez, oui ou non ? »

J'y allai. Descendu dans la cabine, j'enlevai mes gants, les secouai pour en faire tomber la glace ; je lavai mes mains écorchées et tuméfiées dans du désinfectant. Marie LeGarde ouvrit de grands yeux, je m'en aperçus, en voyant l'état dans lequel elles étaient mais elle ne dit rien ; elle devinait probablement que je n'avais pas plus envie de

sympathie que de pitié.

J'allai tendre une sorte d'écran dans le coin de la cabine opposé à la table devant laquelle les femmes divisaient en tas égaux les provisions qui nous restaient ; ensuite, j'inspectai le dos de Margaret Ross. C'était assez vilain : une énorme contusion bleuâtre et pourpre, en saillie, s'étendait de la colonne vertébrale à l'épaule gauche ; et au milieu, juste sous l'omoplate, une coupure profonde, avec la chair cisailée, comme aurait pu en provoquer l'arête tranchante d'un morceau de métal triangulaire. Quel que fût cet objet il avait transpercé sa veste et sa blouse, comme un rasoir.

« Pourquoi est-ce que vous ne me l'avez pas montré hier ? lui demandai-je d'une voix glacée.

— Je... je ne voulais pas vous ennuyer », répondit-elle d'une voix tremblante.

Elle ne voulait pas m'ennuyer, me dis-je hargneusement. Oui, elle ne voulait pas se trahir, rien d'autre. Je revis en pensée l'office où nous l'avions découverte ; c'était là que je pourrais trouver la preuve qui nous était nécessaire. J'en étais presque certain ; presque, mais pas absolument. Il fallait que j'y retourne, pour lever mes derniers doutes.

« C'est grave ? » fit-elle en essayant de regarder son dos ; puis ses yeux marron s'emplirent de larmes sous la morsure du désinfectant avec lequel je nettoysais la plaie, d'une main assez lourde, je dois l'avouer.

« Ce n'est pas très joli, dis-je sèchement. Comment est-ce que vous vous êtes fait ça ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. » Elle avait l'air désespéré. « Je ne sais vraiment pas, docteur Mason.

— Nous trouverons peut-être comment c'est arrivé.

Trouver ? Pourquoi ? Quelle importance cela a-t-il ? »

Elle hocha la tête, d'un air épuisé. « Je ne comprends pas ; vraiment, je n'arrive pas à comprendre... qu'est-ce que j'ai fait, docteur Mason ? »

C'était fantastique, il me fallait l'admettre. J'avais envie de lui donner des claques ; on n'aurait vraiment pu mieux jouer la comédie.

« Rien, Miss Ross. Absolument rien. »

Le temps que j'aie remis mon parka, mes gants, mes lunettes et mon masque, elle était rhabillée ; elle me suivit tout le temps des yeux pendant que j'allais à la trappe et retournais dehors.

*

La neige tombait assez dense maintenant ; je voyais dans le pâle faisceau de ma torche des tourbillons fantomatiques qu'emportait le vent dans la nuit ; les flocons avaient l'air de s'évanouir en même temps qu'ils touchaient le sol, se transformant aussitôt en glace, quand ils ne partaient pas à la dérive comme de la fumée, le long de la surface glissante et gelée du plateau, avec un bruissement léger. J'avais le vent dans le dos ; mes tiges de bambou étaient alignées parfaitement régulières en face de moi ; j'en avais toujours au moins deux dans le faisceau de ma torche ; cinq ou six minutes plus tard, je me retrouvai à l'avion.

Je sautai, agrippai de la main le bord inférieur du pare-brise, me hissai non sans mal et me laissai retomber dans le poste de pilotage. Une seconde plus tard, je me trouvai dans l'office que j'inspectai avec ma torche.

Sur la cloison arrière, un gros réfrigérateur ; devant une petite table pliante et, dans le coin, sous le hublot, un couvercle qui cachait sans doute un réchaud ou un évier, ou les deux. Mais ce n'était pas là ce qui m'intéressait.

Ce qui m'intéressait, c'était la cloison avant ; je l'inspectai avec soin. Elle était entièrement couverte de petites portes, toutes fermées – les réserves de ravitaillement, sans doute... – je ne remarquai pas la moindre aspérité, rien, absolument rien, qui aurait pu provoquer la blessure de l'hôtesse. Et pourtant, si elle s'était bien trouvée là au moment de l'accident, c'était contre ce mur qu'elle avait dû être projetée.

Les conclusions s'imposaient d'elles-mêmes : elle se trouvait autre part au moment de l'atterrissage. Je me rappelai soudain, et non sans une certaine irritation à mon égard, que je n'avais même pas pris la peine de voir si elle était consciente ou évanouie quand je l'avais découverte, allongée par terre.

Traversant le couloir et pénétrant dans le poste de l'opérateur radio je découvris presque immédiatement ce que je cherchais – ce que je cherchais en me doutant du reste de ce que j'allais trouver. Le mince coffrage métallique de l'émetteur-récepteur radio était tordu à son coin supérieur gauche ; il faisait une saillie d'un bon centimètre. Il

n'était nul besoin d'un microscope ou d'un expert pour identifier la petite tache brune et le morceau de toile bleu marine. Je dirigeai ma torche sur l'intérieur du poste lui-même, et maintenant que je pouvais prendre mon temps pour faire les choses à fond, je compris clairement que la face antérieure arrachée ne donnait aucune idée du gâchis que je voyais à l'intérieur du poste lui-même qui avait été mis hors d'usage, délibérément, volontairement.

Si jamais depuis le début de cette aventure il m'avait fallu penser rapidement à un moment quelconque, c'était maintenant qu'il fallait le faire ; pour avouer la vérité, je me sentais désorienté. Il faisait un froid terrible dans cette coque de métal ; dans cet avion mort, je me sentais l'esprit engourdi ; et malgré tout, je savais instinctivement que je ne me trompais pas sur le déroulement des événements qui avaient précédé l'accident. Je comprenais maintenant pourquoi le second n'avait pas envoyé de message de détresse. Je comprenais maintenant pourquoi il avait certainement continué à envoyer jusqu'à la dernière seconde des messages normaux à sa base et en temps voulu. Le pauvre garçon, on ne lui avait pas laissé le choix – non, l'hôtesse qui le surveillait un revolver à la main ne lui avait pas laissé le choix. Oui, sûrement un revolver. Piètre consolation que de me dire que l'accident en lui-même l'avait atteinte par surprise.

Un revolver ! Progressivement, avec une lenteur abominable, à vous en rendre furieux, les données s'ordonnaient dans mon cerveau, presque paralysé. Celui qui avait été responsable de cet atterrissage, de cet atterrissage si intelligent au milieu des tourbillons, du blizzard de la nuit dernière, en pleine obscurité, était en pleine possession de lui-même au moment de l'impact. Je me redressai, allai au poste de pilotage et regardai dans le faisceau de ma torche le cadavre du commandant de bord. Comme je l'avais déjà remarqué la première fois que je l'avais vu, il n'avait pas l'air d'avoir souffert de l'accident, et je ne sais si c'est par une sorte de raisonnement automatique, inconscient, ou par une sorte d'obscur instinct, que je relevai sa veste raidie par la glace ; toujours est-il que je le fis, et que j'aperçus, en plein milieu de sa colonne vertébrale, le trou bordé de noir, – la brûlure de la poudre. Le coup avait été tiré à bout portant.

Je m'y étais attendu ; j'avais été pratiquement sûr, je n'aurais su dire au juste pourquoi, que j'allais trouver ce trou ; je venais, en effet, de le trouver ; je me sentis sur le moment la bouche brusquement sèche, aussi sèche que si je n'avais rien bu depuis des jours et des jours ; mon cœur battait lourdement dans ma poitrine.

Je rabaissai la veste, la replaçai comme je l'avais trouvée, me

détournai du cadavre et je me dirigeai vers la queue de l'appareil. L'homme auquel l'hôtesse avait donné le nom de colonel Harrison était toujours assis, au même endroit, là où je l'avais découvert, raide, bien droit dans un coin, aussi raide qu'il était destiné à le rester, abandonné, oublié dans ce même coin pendant des siècles et des siècles.

Sa veste n'était fermée que par un seul bouton. Je l'ouvris et ne vis rien d'autre qu'une bizarre courroie de cuir qui lui barrait la poitrine ; puis je défis sa chemise, un bouton, puis un deuxième, et je trouvai ce que je cherchais : la même chose, un petit trou noir, mortel, sur le maillot de corps blanc et ce même cerne prouvait que l'homme avait été exécuté à bout portant. Mais ici, le cerne noir ne doublait que la partie supérieure du trou ; on avait tiré de haut en bas. Par je ne sais quelle impulsion, comme en rêve, j'inclinai le torse de l'homme en avant, et là, je vis, ressemblant moins à un trou de balle qu'à une innocenté déchirure à laquelle en temps normal on n'aurait pas prêté la moindre attention, l'endroit par où la balle était ressortie. Dans le dossier du fauteuil correspondait un autre trou aussi innocent. Sur le moment, je n'y vis pas de signification particulière. Dieu sait que, pendant ces secondes-là, je n'étais guère en état de tirer de conclusion de tout ce que je pouvais voir. J'étais comme un automate. Non, je ne ressentis rien à l'instant même de la découverte, même pas d'horreur à l'idée qui me vint petit à petit qu'on avait sans doute brisé la nuque de cet homme alors qu'il était déjà mort, et ceci dans l'unique intention de masquer la cause réelle de son trépas.

Cette courroie de cuir qui barrait la poitrine du cadavre retenait un étui placé sous son bras et, à l'extérieur, doublé de feutre. J'en sortis un petit automatique noir à canon court, tirai sur le cran de sécurité et sortis le chargeur de la crosse. Un chargeur de huit balles, plein. Je remis le chargeur en place et fis glisser l'automatique dans la poche de mon parka.

La veste du mort avait deux poches intérieures. Dans celle de gauche, je trouvai une deuxième chargeur dans un petit étui de cuir. Je l'empochai également. Dans la poche de droite, je ne trouvai qu'un passeport et un portefeuille. La photo du passeport correspondait à la tête du mort ; et le document était établi au nom du lieutenant-colonel Robert Harrison.

Il n'y avait pas grand-chose d'intéressant dans le portefeuille – deux lettres postées à Oxford, écrites manifestement par sa femme, quelques billets de banque anglais et américains et une longue coupure de journal provenant d'un numéro du New York Herald Tribune de la mi-

septembre, vieux de deux mois. Cette coupure couvrait tout le haut d'une demi-page.,

Pendant quelques secondes, je la parcourus des yeux à la lumière de ma torche. On distinguait une petite photo assez floue d'un accident de chemin de fer, avec des wagons sur un pont coupé, une rame suspendue au-dessus de l'eau, des bateaux en bas et, d'après le texte, je crus comprendre qu'il s'agissait d'un article faisant le point de l'enquête au sujet de la catastrophe dans laquelle, à Elizabeth dans le New Jersey, un train de banlieue bondé était passé par-dessus le pont de la baie de Newark.

Je ne me sentais aucune envie de fouiller les détails de ce fait divers et pourtant je sentais au fond de moi-même, sans savoir pourquoi, que ce morceau de papier pouvait avoir une importance capitale.

Je le pliai soigneusement, remontai la cagoule de mon parka et glissai la coupure dans la poche intérieure, où elle rejoignit l'automatique et le chargeur de réserve. Et ce fut à cette seconde précise que j'entendis le bruit sec, métallique, qui venait de l'avant de l'avion désert et noyé dans l'obscurité.

L UNDI Six heures du soir – Sept heures du soir

Pendant cinq secondes, dix peut-être, je restai sur place, immobile, aussi rigide, aussi figé que le cadavre à côté de moi, le bras droit plié, la main tenant encore la coupure de journal dans la poche de mon parka. En y repensant, la seule explication que je puisse trouver à ma passivité, c'est que mon cerveau était pratiquement paralysé par un séjour trop long dans le froid et que la découverte de ces hommes brutalement assassinés m'avait affecté plus que je ne le croyais, que je ne voulais le reconnaître. L'atmosphère de morgue qui régnait dans cette carlingue sinistre et glaciale avait frappé mon imagination, pourtant peu effervescente d'habitude, d'une façon exceptionnelle. Ou peut-être fût-ce grâce à ces trois facteurs combinés, associés, que s'éveillèrent brusquement les frayeurs héréditaires qui sommeillent ou rôdent en chacun de nous, ces atrocités innommables dont l'ombre menaçante peut effacer en un éclair tout l'acquis de civilisation qui nous fait animaux sociaux ; toujours est-il que mon sang s'affola. Et, quelle qu'en fût la raison, sur l'instant, une seule pensée mobilisa mon esprit, non pas une réflexion consciente mais plutôt une sorte de certitude inébranlable, paralysante, je-voyais l'un des pilotes morts, ou le mécanicien de vol, qui venait de se lever de son siège ; il était en train de s'avancer lentement vers moi. Maintenant encore, je peux me souvenir, je peux retrouver ma terreur sauvage, mon espoir frénétique que ce ne soit pas le co-pilote, l'homme, assis à la droite du pilote au moment du choc, écrasé à son poste, et qui n'était plus maintenant qu'un amas sanglant de chair humaine.

Dieu seul sait combien de temps je restai là assis sans bouger, pétrifié par une terreur instinctive ; une seconde fois, le même bruit se fit entendre dans le poste de pilotage. C'était un frôlement métallique, comme si quelqu'un essayait de s'orienter au milieu de cet amoncellement méconnaissable qui, autrefois, avait été un poste de pilotage et, de même qu'une pièce peut passer sans transition de l'obscurité la plus profonde à la clarté la plus éblouissante au simple contact d'un bouton électrique, ce deuxième bruit balaya en moi, immédiatement, toutes ces craintes superstitieuses et me remit les pieds sur une terre logique et raisonnable ; je me laissai tomber à genoux derrière le dossier du premier siège que j'avais devant moi, pour profiter de l'abri précaire qu'il pouvait m'offrir. Mon cœur cognait toujours dans ma poitrine, je sentais toujours mes cheveux

hérissés sur ma nuque, mon dos frissonnait, mais la machine avait recommencé à fonctionner, mon esprit était stimulé plutôt que paralysé par l'urgence du moment, par l'instinct de conservation brusquement réveillé.

Qu'il se soit agi de sauver ma peau, que ma vie ait été en jeu, je n'en doutai pas une seconde. Un être : humain qui, pour parvenir à ses fins, avait déjà tué trois fois – et je n'avais aucun doute sur l'identité de cette personne qui se trouvait dans le poste de pilotage : seule l'hôtesse m'avait vu partir dans la direction de l'avion – pour se protéger, n'hésiterait certainement pas à tuer une quatrième fois. Elle savait que son secret n'était plus un secret, que je l'avais dévoilé, et qu'elle courrait un danger mortel tant que je serais en vie. J'avais commis la stupidité de lui laisser voir ma défiance ! Elle était non seulement prête à tuer, mais par-dessus le marché elle pouvait tuer ; pendant les minutes précédentes, j'avais pu me rendre compte, devant son œuvre, qu'elle possédait un revolver et qu'elle en faisait usage sans le moindre scrupule. Elle n'hésiterait certainement pas à s'en servir : d'une part la neige en train de tomber amortirait admirablement tous les sons, et d'autre part le vent maintenant orienté au sud dirigerait à l'opposé de la cabine l'écho du coup de revolver.

Mais quelque chose, je ne sais quoi, se déclencha brutalement dans mon esprit ; une seconde après, je m'étais repris en main. Ce fut peut-être l'image de ces quatre cadavres – cinq même, en comprenant le copilote – ou bien une réaction naturelle à ma terreur de tout à l'heure, ou peut-être aussi le sentiment que je possédais également un revolver ; ce à quoi je n'avais pour ainsi dire pas pensé. Je sortis l'automatique de ma poche, pris la torche dans ma main gauche, bondis sur mes pieds en braquant la torche devant moi et me précipitai dans l'allée centrale.

Je ne me rendis compte de mon manque d'expérience à ce cache-cache mortel, qu'une fois à la porte du poste de pilotage : quoi de plus facile à un assassin que de se cacher derrière l'un des sièges de l'avant orientés vers l'arrière et de me tuer à bout portant au moment où je passais à sa hauteur ? Mais il n'y avait personne dans la cabine des passagers ; au moment où j'ouvrais brusquement la porte menant à l'avant, je distinguai une vague silhouette, une masse sombre très vague qu'accrocha une fraction de seconde ma torche dont la lumière jaunissait déjà dangereusement ; l'inconnu, une seconde plus tard, avait disparu par le pare-brise du poste de pilotage.

Je l'ajustai – il ne me vint pas une seconde à l'idée que je me

préparais à tirer sur quelqu'un en train de fuir, aussi criminelle que pût être cette personne – et j'appuyai sur la détente. Le coup ne partit pas. J'appuyai une seconde fois, et le temps de m'apercevoir que mon arme était au cran de sûreté, l'encadrement du pare-brise n'était plus qu'un rectangle noir ou, plus exactement, une sorte de cadre où la neige tombait lentement dans la nuit ; j'entendis nettement des pas qui la faisaient craquer, dehors.

Maudissant ma bêtise, oubliant encore une fois que je présentais une cible parfaite à qui aurait eu envie de me prendre pour objectif, je me penchai, aussi loin que je pus, par l'encadrement du pare-brise. Une fois de plus j'eus de la chance : j'aperçus de nouveau la même silhouette ; elle contournait en courant l'extrémité de l'aile gauche, puis disparut dans l'obscurité et dans la neige.

Trois secondes plus tard, je me retrouvai moi aussi en bas. J'atterris déséquilibré, tombai, me redressai aussitôt, fis le tour de l'aile à la poursuite de l'assassin, courant autant que me le permettaient mes lourdes et gênantes fourrures.

La silhouette se dirigeait droit vers la cabine, suivant l'alignement des bambous ; je pouvais entendre le cognement rapide des talons contre le sol, je voyais dans le lointain le faisceau d'une torche balayer follement la neige, s'arrêtant pendant une seconde juste à la hauteur du coureur, puis repartant en avant, éclairant les bambous et le chemin à suivre. Elle allait vite, cette personne, bien plus vite que je ne l'aurais cru si elle était bien qui je croyais, mais je gagnais indiscutablement sur elle. Tout à coup, le faisceau de la torche changea de direction ; la silhouette vira brusquement de 45° à gauche. Je changeai moi aussi de direction, me guidant toujours sur le bruit des pas et la lumière de la torche ; 30 mètres, 40, 50... je m'arrêtai brutalement, restai parfaitement immobile. La torche devant moi s'était éteinte, elle avait disparu, et je n'entendais absolument plus rien.

Pour la deuxième fois ce soir-là, je maudis ma stupidité folle. Ce que j'aurais dû faire, naturellement, ç'aurait été de revenir directement à la cabine pour y attendre l'assassin. Il devait obligatoirement y revenir ; personne ne pouvait survivre bien longtemps, sans abri, dans ce froid glacial de la nuit arctique.

Mais il n'était pas encore trop tard. Pendant que je courais, un peu plus tôt, j'avais le vent directement dans la figure ; tout ce que j'avais à faire, c'était de faire demi-tour, gardant le vent sur la joue gauche, et je ne pourrais manquer de tomber droit sur mes bambous ; et il y

avait vraiment très peu de chances pour que je passe entre deux bambous sans les voir, d'autant plus que j'avais la torche pour m'aider à les repérer. Je me tournai, avançai d'un pas, avançai de deux pas, et m'arrêtai pile.

Pourquoi est-ce qu'on m'avait entraîné ici, loin des bambous ? Non pas pour essayer de m'échapper – « on » savait qu'« on » n'avait aucune chance d'y parvenir de cette façon. Tant que nous serions tous les deux en vie, nos vies à tous les deux dépendaient de la cabine, et nous serions obligés de nous y retrouver un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Tant que nous étions tous les deux en vie ! Quel gamin j'avais fait ! Quel incroyable amateur ! Il n'avait qu'une seule façon de m'échapper, de m'échapper vraiment je veux dire : me faire cesser de vivre. « On » pouvait me tuer d'un coup de revolver, ici, en pleine nuit ; personne n'en saurait jamais rien. Et comme la silhouette s'était arrêtée la première, qu'elle avait été la première à éteindre sa torche, elle connaissait sûrement bien mieux ma position actuelle que je ne pouvais imaginer la sienne. Et ces deux pas imprudents que j'avais faits l'avaient renseignée définitivement, si elle en avait eu besoin, sur l'endroit où je me trouvais. Peut-être n'était-elle qu'à quelques mètres de moi en ce moment, déjà prête à tirer.

J'allumai ma torche et d'un mouvement sec balayai tout l'horizon de son faible faisceau. Personne, rien, absolument rien. Rien que les flocons de neige glacée surgis brusquement de l'obscurité de la nuit, glissant sur mes joues, la sombre lamentation du vent frémissant qui venait du sud, et le vague bruissement des cristaux acérés volant en rafales sur l'interminable plateau de glace.

Vite, silencieusement, j'avançai vers la gauche d'une demi-douzaine de grandes enjambées. J'avais naturellement éteint ma torche ; l'allumer avait été d'une bêtise inqualifiable. On n'aurait rien pu rêver de mieux pour me trahir – une torche s'aperçoit à plus de vingt fois sa portée. Je formai des vœux pour qu'une rafale l'ait masquée à l'assassin.

D'où l'attaque allait-elle venir ? Du vent, de façon à ce que je ne puisse rien voir au sein de la neige aveuglante, ou contre le vent, de façon à ce que je ne puisse rien entendre ? Du vent, me dis-je car sur la calotte glaciaire on peut – se déplacer aussi silencieusement que sur une routée goudronnée. Pour mieux entendre, je baissai la cagoule de mon parka ; pour mieux voir, je remontai mes lunettes et scrutai l'obscurité, obstinément, protégeant mes yeux avec mes mains.

Cinq minutes s'écoulèrent ; rien n'arriva – sauf le gel de mes oreilles et de mon front. Pas le moindre, bruit ; pas le moindre mouvement suspect ; je savais que je ne pourrais pas supporter longtemps cette tension, cette attente qui me rongait les nerfs. Très lentement, avec d'infinies précautions, je décrivis un cercle de 20 mètres de diamètre environ, mais je ne vis rien, je n'entendis rien, et mes yeux étaient tellement bien adaptés à cette obscurité, mes oreilles tellement bien faites à la symphonie douloureuse du vent filant sur la glace, que j'étais absolument certain de voir ou d'entendre s'il y avait quelque chose à voir ou à entendre. Je me sentais absolument seul au milieu de cette étendue de glace illimitée.

Et puis brutalement, l'épouvantable idée jaillit dans mon esprit : j'étais seul, j'étais vraiment seul. Je m'en rendis compte tout à coup, dans un éclair cruel et accablant ; il n'y aurait eu, en effet, moyen plus stupide de me faire disparaître – et en même temps ce que je savais – que l'emploi d'un revolver. Qu'on retrouve le lendemain, pendant les brefs moments du demi-jour, un cadavre, mon cadavre percé de balles ; mille questions seraient posées ; on se méfierait. Pour l'assassin, il vaudrait beaucoup mieux qu'on retrouve mon cadavre intact, sans trace de violence. Les hommes les plus entraînés à l'Arctique peuvent se perdre pendant une tempête de neige.

Et j'étais perdu. Je savais que j'étais perdu, j'en étais convaincu avant même de m'être à nouveau orienté avec le vent sur ma joue gauche et d'être reparti dans la direction des bambous. Les bambous n'étaient plus là.

Je décrivis un grand cercle et je ne trouvai rien. Sur plus de 20 mètres, dans la direction de l'avion, et sans doute dans l'autre sens jusqu'à la cabine, on avait enlevé les bambous, ces guides précaires, qui seuls marquaient la fragile frontière entre la sécurité et la mort. J'étais perdu, perdu, sans recours.

Mais je m'obligeai à réagir sans affolement. Non pas tellement parce que je savais qu'une réaction de panique consommerait définitivement ma perte, mais parce que je brûlais d'une rage froide à me voir trahi de façon aussi absolue, condamné à mort avec un tel sang-froid. Mais non, je n'allais pas mourir, même si je n'avais pas la moindre idée de l'enjeu réel de cette partie que la petite hôtesse, avec une telle dureté sous ses traits si doux et si mensongers, était en train de jouer. Non, je n'allais pas me laisser faire, comme un simple pion qu'on escamote sans scrupule. Je restai un moment sans bouger, réfléchissant.

La neige tombait de plus en plus fort, elle s'épaississait rapidement, véritable blizzard maintenant ; la visibilité se limitait à quelques mètres. Les précipitations annuelles sur cette calotte glaciaire ne dépassent guère 15 ou 20 centimètres ; il fallait qu'il neige précisément cette nuit ! Le vent soufflait du sud, ou du moins il avait soufflé quelques minutes plus tôt, car dans ce maudit climat du Groenland, on ne sait jamais ce que va faire le vent dans l'instant qui va suivre. Ma torche baissait dangereusement ; elle brûlait depuis longtemps maintenant, dans ce froid, et son faisceau jaune pâle ne portait plus qu'à quelques mètres. De toute façon, il n'aurait pas été possible de voir plus loin, même en tournant le dos au vent. L'avion, estimai-je, devait se trouver à une centaine de mètres de moi, et la cabine à 600 mètres au plus. Je n'avais guère plus d'une chance sur cent d'arriver à la retrouver, mais mes chances de retrouver l'avion ou, ce qui revenait au même, l'importante tranchée de 500 mètres de long qu'il avait creusée dans la neige et la glace en touchant le sol, étaient bien plus fortes. Cette tranchée ne pouvait pas avoir déjà été comblée par la neige. Je fis demi-tour et, veillant à toujours conserver le vent sur mon épaule gauche, je recommençai à marcher.

Une minute plus tard, j'avais retrouvé le sillon. J'avais éteint ma torche pour économiser mes piles mais je me repérai parfaitement en me retrouvant à plat ventre au fond du fossé dont j'avais passé le bord sans m'en rendre compte. Je me relevai, partis vers la droite, et trente secondes plus tard, j'étais à l'avion. À la rigueur, j' imagine, j'aurais pu passer sans grand dommage la nuit à l'intérieur de la carlingue, mais je n'avais qu'une seule idée en tête ; je ne pensai même pas à rester sur place. Je fis le tour de l'aile, trouvai le premier bambou avec ma torche et me guidai sur lui.

Il n'y en avait plus que cinq. Après, plus rien. On avait enlevé tous les autres. Mais ces cinq bambous me donnaient l'orientation exacte de la cabine ; je n'avais qu'à enlever le dernier bambou et le repiquer en avant des quatre autres en vérifiant l'alignement avec ma torche, puis à recommencer régulièrement, jusqu'à ce que je fusse rentré à la cabine. Je le crus pendant dix secondes. Immédiatement après avoir commencé, je me rendis compte qu'il aurait fallu être deux pour réussir et, de plus, avec ma torche en train de mourir et la visibilité pratiquement nulle, je risquais fort de commettre une erreur de deux ou trois degrés. C'était peu, semblait-il, mais je fis un calcul de tête et me rendis compte qu'en me trompant d'un seul degré sur cette distance je dévierais d'au moins 15 mètres. Or par une nuit comme celle-ci, je pouvais passer à 3 mètres de la cabine et la manquer. Il y avait des façons plus simples de se suicider.

Je pris les cinq bambous, revins à l'avion et remontai la tranchée jusqu'à l'endroit où l'appareil avait touché le sol.

L'antenne de 80 mètres de long arrivait à quelque 400 mètres de là où je me trouvais, je le savais ; légèrement au sud-ouest – c'est-à-dire un petit peu sur ma gauche lorsque je tournais le dos à l'avion. Je n'hésitai pas. Je partis droit dans la nuit, comptant soigneusement mes pas et veillant à bien garder le vent un peu en avant de ma joue gauche, sans pour autant l'avoir en face de moi. Après 400 grandes enjambées, je m'arrêtai pile et allumai ma torche.

Elle était pratiquement morte – le filament rouge sombre de la lampe n'était même plus visible contre le creux de mon gant, à moins de 15 centimètres de la torche ; il faisait aussi noir qu'il peut faire noir sur la calotte glaciaire. J'étais maintenant perdu dans un monde sans lumière ; comme un aveugle, il ne me restait plus que le sens du toucher. Pour la première fois, je sentis la peur m'agripper et j'eus du mal à surmonter une terrible envie de me mettre à courir. Mais vers où aurais-je couru ?

Je défis le lacet de ma cagoule, et, de mes mains raides et insensibles, j'attachai bout à bout deux de mes bambous, ce qui me fournit une perche longue d'un peu plus de 2 mètres. Je plantai un troisième bambou dans la neige, à mes pieds, puis m'allongeai sur la glace, la semelle de ma chaussure restant en contact avec le bambou dressé, je décrivis autour de ce centre un cercle complet, tendant ma perche de fortune à tout de bras pour essayer de toucher un mât de l'antenne. Rien. Je plantai alors les deux bambous qui me restaient en des points opposés de la circonférence de ce cercle, l'un vers le vent, l'autre sous le vent par rapport au bambou central, et décrivis deux autres cercles autour de mes nouveaux points de repère. Toujours rien !

Je récupérai tous mes bambous, avançai de dix pas et j'essayai une autre fois la même tactique. J'eus autant de malchance – je recommençai une deuxième fois, une troisième fois. Au bout de cinq minutes, après avoir franchi 70 pas supplémentaires, je compris que j'avais largement manqué l'antenne et que j'étais irrémédiablement perdu. Le vent avait peut-être viré, il avait peut-être changé d'orientation ; il m'avait attiré hors du chemin que j'aurais dû suivre. Et je me rendis compte aussi que si je m'étais vraiment égaré à ce point, je n'avais plus la moindre notion de l'endroit où je me trouvais en ce moment ; je ne pourrais plus retrouver l'avion. Même si j'avais su dans quelle direction il se trouvait, je n'aurais sans doute pas pu arriver jusqu'à lui, non pas par épuisement physique, mais parce que

le seul moyen dont je disposais pour m'orienter, c'était le vent sur ma figure, et que maintenant ma figure était tellement engourdie que je ne sentais plus rien. Je pouvais encore entendre le vent mais je ne le sentais plus..

Dix pas encore, me dis-je, dix pas encore, et après j'essaye de faire demi-tour. Demi-tour vers où ? semblait demander en mon for intérieur une voix moqueuse. Je fis comme si je n'entendais rien et je me mis en marche, comptant mes pas lourds, les comptant avec entêtement. Et au septième pas, je me cognai durement dans un mât de l'antenne. Je faillis tomber par terre mais je retrouvai aussitôt mon équilibre, agrippai le mât de mes deux mains et le serrai contre moi comme si je ne devais jamais plus le lâcher. Je compris alors le sentiment qu'on éprouve lorsqu'on est condamné à mort et qu'on se retrouve avec le droit de vivre ; c'est le plus merveilleux sentiment qu'il m'ait jamais été donné d'éprouver. Mais la joie et le soulagement se calmèrent en moi, se transformant en une colère froide, dure, méchante, une colère dont je ne me serais jamais cru capable.

Faisant glisser mon bâton tendu au-dessus de moi à bout de bras contre l'antenne couverte de givre pour me guider, c'est au pas de course que je refis tout le chemin jusqu'à la cabine. Et je fus réellement stupéfait de voir des ombres se découper encore derrière l'abri tendu autour du tracteur, éclairées par une lampe à pétrole – en fait il y avait à peine une demi-heure que je les avais quittés – mais je les dépassai sans m'arrêter, ouvris la trappe et me laissai tomber dans la cabine.

Joss était toujours au même endroit, dans le coin le plus éloigné, travaillant sur l'émetteur, et les quatre femmes pelotonnées se tassaient les unes contre les autres autour du poêle. L'hôtesse, je le remarquai, portait un parka – qu'elle avait emprunté à Joss – et elle se frottait les mains au-dessus du foyer.

« Vous avez froid, Miss Ross ? demandai-je d'une voix que je voulus bienveillante mais qui, même à moi me parut rauque et tendue.

— Et pourquoi est-ce qu'elle n'aurait pas froid, docteur Mason ? » demanda Marie LeGarde. — « docteur Mason », je relevai le changement sans rien dire. — « Elle vient de passer un quart d'heure dehors avec les hommes qui travaillent au tracteur.

— À quoi faire ?

— Je leur donnais du café. » Pour la première fois, elle donnait l'impression de s'être reprise en main. « Qu'est-ce qu'il y a de mal à

cela ?

— Rien », répliquai-je, méchamment. Bien long à servir ce café, me dis-je rageusement. « Très gentil, bien sûr, ce que vous avez fait. » Me massant la figure, j'entrai dans le tunnel au ravitaillement, tout en faisant signe à Joss de me rejoindre.

Il arriva immédiatement.

« Quelqu'un vient d'essayer de me tuer, dehors, lui dis-je, sans le moindre préambule.

— Vous tuer ! » Joss me fixa un bon moment sans rien dire, puis ses yeux se rétrécirent. « Je m'attends à n'importe quoi de cette bande.

— C'est-à-dire ?

— Tout à l'heure, j'étais allé chercher des pièces de rechange car j'ai l'impression qu'il en manque, mais là n'est pas la question. Mes pièces, vous savez, sont juste à côté des explosifs. Quelqu'un a été mettre son nez dedans.

— Les explosifs ! » En une fraction de-seconde, je vis en imagination un fou en train de placer un bâton de gélinite sous le tracteur. « Qu'est-ce qui manque ?

— Rien ; c'est ce qui est bizarre. J'ai bien vérifié. Tous les explosifs sont là, mais ils étaient éparpillés, mélangés avec des amorces et des détonateurs.

— Qui est-ce qui est venu ici cet après-midi ? »

Il haussa les épaules :

« Qui n'y est pas venu ? »

Il avait raison. Pendant toute la journée, ç'avait été un va-et-vient permanent, les hommes venant chercher dans le tunnel les cent objets dont on avait besoin au tracteur, les femmes sortant le ravitaillement et les provisions. Et, de plus, nos cabinets rudimentaires se trouvaient au bout du tunnel.

« Qu'est-ce qui vous est arrivé exactement, docteur ? » demanda Joss d'une voix calmé.

Je le lui dis et je vis sa bouche se pincer, jusqu'à n'être plus qu'une mince ligne blanche sur sa figure halée. Joss savait ce que voulait dire être abandonné sur la calotte dans la nuit.

« C'est un véritable démon ! siffla-t-il à mi-voix. Il faut qu'on la prenne la main dans le sac, il faut qu'on l'arrête, docteur. Qui sait quelle est la prochaine personne inscrite sur sa liste ? Mais... mais est-ce qu'il ne faudrait pas qu'on ait des preuves, des aveux, ou quelque chose de ce genre ? On ne peut pas...

— Je vais me procurer tout cela, dis-je, l'esprit uniquement possédé par la terrible colère qui ne me lâchait plus. — Et tout de suite. »

Je quittai le tunnel et me dirigeai vers l'endroit où l'hôtesse était assise.

« Nous avons oublié quelque chose, Miss Ross, dis-je brusquement. La nourriture qu'il y a dans l'avion. Notre vie peut en dépendre. Qu'est-ce qu'il y a dans votre office ?

— Dans l'office ? Oh ! pas grand-chose, j'en ai bien peur. Simplement de quoi préparer des sandwiches, des provisions légères pour le cas où quelqu'un aurait eu faim. C'était un vol de nuit, docteur Mason, et les passagers avaient déjà pris leur dîner. »

Suivi d'un café tout à fait spécial, pensai-je amèrement.

« Tant pis, dis-je. Aussi peu que ce soit, c'est précieux. Je voudrais que vous veniez me montrer où se trouvent ces provisions.

— Est-ce que cela ne peut pas attendre ? » C'était Marie LeGarde qui protestait. « Vous ne voyez pas que cette pauvre enfant est glacée jusqu'aux os ?

— Vous ne voyez pas que je le suis, moi aussi ? » hurlai-je. Il fallait que je sois dans un état d'esprit très particulier pour parler sur ce ton à Marie LeGarde. « Vous venez, Miss Ross ? »

Elle vint. Mais je ne prenais pas de risques cette fois-ci. J'emportai avec moi le projecteur mobile avec son accumulateur et une torche tandis que je donnai à l'hôtesse une brassée de bambous à porter. Une fois que nous fûmes en haut, elle attendit que je passe devant elle pour lui montrer le chemin, mais je lui dis de passer la première. Je voulais pouvoir surveiller ses mains.

La neige tombait moins fort, le vent avait baissé, et la visibilité était un tout petit peu meilleure. Nous suivîmes l'antenne radio, puis tournâmes légèrement vers le nord-est, plantant des bambous sur notre chemin ; dix minutes après avoir quitté la cabine, nous nous retrouvions à l'avion.

« Parfait, dis-je. Vous d'abord, Miss Ross. Montez la première.

— Monter ? » fit-elle en se tournant vers moi. Le projecteur ne me permettait pas de voir ses traits car elle portait un masque à neige, mais sa voix était l'expression même de la surprise. « Comment ?

— Comme la dernière fois », dis-je d'une voix rauque. Emporté par la colère j'arrivais à peine à me contenir. « Allez, sautez.

— Comme la dernière... » Mais elle se tut et me regarda. « Qu'est-ce que vous vous voulez dire ? » Sa voix n'était plus qu'un murmure.

« Sautez », répétai-je, implacable.

Elle prit lentement de l'élan, et sauta. Ses doigts manquèrent de douze bons centimètres l'encadrement du pare-brise. Elle recommença, ne réussit pas mieux, et la troisième fois, je la soulevai jusqu'à ce que ses doigts accrochent le rebord. Elle resta un moment suspendue, immobile, essaya de se hisser, s'éleva de quelques centimètres, puis, avec un petit gémissement, retomba durement sur la glace. Lentement, comme étourdie, elle se releva et me regarda. Une comédienne extraordinaire.

« Je ne peux pas y arriver, dit-elle d'une voix voilée. Vous voyez bien que je ne peux pas. Qu'est-ce que vous me voulez ? Qu'est-ce qui ne va pas ? » Comme je me taisais, elle continua : « Je... je ne veux pas rester ici. Je rentre à la cabine.

— Plus tard. » Je la saisis brutalement par le bras au moment où elle commençait à s'écarter de moi. « Restez où vous êtes, que je puisse vous surveiller. » Je sautai, me glissai dans le poste de pilotage, puis me penchai au-dehors et la hissai jusqu'à moi, sans grand ménagement ; et enfin, sans un mot, je la fis entrer dans l'office.

« Le dispensaire pour produits spéciaux, dis-je. Un petit coin parfaitement tranquille, n'est-ce pas ? » Elle avait enlevé son masque à neige, et je levai la main en la voyant ouvrir la bouche pour parler. « Oui, la drogue, Miss Ross ; mais évidemment, vous ne voyez pas de quoi je parle. »

Elle continuait à me regarder droit dans les yeux, sans rien dire.

« C'est bien ici que vous étiez au moment de l'accident ? continuai-je. Peut-être sur ce petit tabouret ? Non ? »

Elle fit un signe de tête, mais toujours sans rien dire.

« Et naturellement, vous avez été projetée contre cette cloison, là. Dites-moi maintenant, Miss Ross, où se trouve l'objet qui vous a fait cette blessure dans le dos ? »

Elle regarda lentement les placards, puis ses yeux revinrent se poser sur moi.

« C'est... c'est pour cela que vous m'avez fait venir ici ?...

— Alors, et ce coin saillant ?

— Je ne sais pas. » Elle n'arrêtait pas de faire non de la tête et recula d'un pas. « Quelle importance ? Et... la drogue... qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? Dites-le moi. »

Sans un mot, je pris son bras et la fis revenir au poste de travail du radio. Je braquai ma torche sur le coin supérieur du coffrage de l'émetteur.

« Du sang, Miss Ross. Et des fibres d'étoffe bleu marine. Le sang vient de votre dos, l'étoffe de votre veste d'uniforme. Voici où vous vous trouviez assise, ou debout, au moment de l'accident. Dommage que vous ayez perdu votre équilibre. Mais vous n'avez pas lâché votre revolver pour autant. » Elle me regardait maintenant avec des yeux affolés, et son visage n'était plus qu'un masque de papier blanchâtre. « Vous avez oublié quelque chose, Miss Ross – la ligne suivante de votre rôle – vous auriez dû dire : « Quel revolver ? » mais je vais vous, le dire : celui que vous braquiez sur le second. Dommage que vous n'ayez pas pu le tuer à ce moment-là, n'est-ce pas ? Mais vous vous êtes bien débrouillée plus tard. C'est tellement plus propre d'étrangler, n'est-ce pas vrai ?

— Etrangler ? » Elle dut s'y reprendre à trois fois avant de pouvoir prononcer ce mot.

« Bravo ! nous y sommes, dis-je. Oui, étrangler. Vous vous souvenez, quand vous avez étranglé le second dans la cabine, la nuit dernière ?

— Vous êtes fou ? » dit-elle à mi-voix. Ses lèvres, étonnamment rouges sur son visage de cendre, restaient entrouvertes, et ses immenses yeux bruns s'agrandissaient toujours plus de terreur. « Vous êtes fou ! répéta-t-elle d'une voix tremblante.

— Drôlement fou, oui », répétais-je. Je la repris par le bras, l'emmenai dans le poste de pilotage et dirigeai le faisceau de ma torche sur le dos du commandant. « Et naturellement ceci, comme le

reste, est un complet mystère. » Je me penchai en avant, relevai la veste du cadavre pour qu'elle pût voir le trou de la balle. Mais, tout d'un coup, je trébuchai et faillis tomber par terre ; avec un long soupir, elle venait de s'écrouler contre moi. Instinctivement, je la retins, puis l'étendis par terre, me maudissant de m'être laissé prendre à ce piège, ne fût-ce qu'une fraction de seconde ; sauvagement, je la frappai de deux doigts tendus dans le plexus solaire, juste en dessous du sternum.

Elle ne réagit pas, absolument pas. Elle était aussi évanouie qu'on pouvait l'être ; elle était parfaitement inconsciente.

Je passai les quelques minutes qui suivirent, assis à côté d'elle sur un siège à l'avant de la cabine des passagers, attendant qu'elle revienne à elle. Elles comptèrent parmi les plus pénibles qu'il m'ait jamais été donné de vivre. Culpabilité, reproches, il faudrait des mots mille fois plus forts pour exprimer la façon dont je maudis ma folie, ma stupidité parfaite, mon aveuglement impardonnable, et par-dessus tout la brutalité voulue, raffinée, avec laquelle j'avais traité Cette malheureuse jeune femme maintenant inconsciente. Et surtout pour ma cruauté pendant les dernières minutes. Il y avait peut-être des excuses à mes premiers soupçons, il n'y en avait aucun à mes derniers actes, à mes dernières paroles : si je ne m'étais pas laissé submerger par la colère, si je n'avais-pas été sûr de moi au point de ne pas penser à douter de mon intelligence, si mon esprit ne s'était pas concentré à l'exclusion de toute autre considération sur ma volonté de la voir coupable, j'aurais pu me rendre compte du moins que ce ne pouvait pas être elle qui avait sauté une demi-heure plus tôt du poste de pilotage pendant que je me précipitais dans l'allée de la cabine des passagers, pour la simple raison qu'elle était physiquement incapable d'y monter. Et en dehors de sa blessure, j'aurais dû me souvenir que j'étais médecin, me rappeler que ses bras et ses épaules que j'avais vus lorsque j'avais pansé son dos ne lui permettaient manifestement pas les performances acrobatiques qu'il fallait exécuter pour pouvoir passer par l'ouverture du pare-brise. Elle n'avait pas joué la comédie lorsqu'elle était retombée par terre, je m'en rendais bien compte maintenant. Mais j'aurais dû y penser bien plus tôt.

J'étais encore en train de me traiter de tous les noms qui me venaient à l'esprit lorsqu'elle se mit à bouger ; elle soupira et se redressa, appuyée contre le creux du bras dont je la soutenais. Ses yeux s'ouvrirent lentement, se fixèrent sur moi ; je la sentis se reculer instinctivement en me reconnaissant.

« Tout va bien, Miss Ross, lui dis-je d'une voix pressante. N'ayez

pas peur, ne craignez rien, je ne suis pas fou – vraiment je ne suis pas fou... je suis tout simplement le plus ignoble imbécile que vous ayez jamais rencontré et que vous rencontrerez jamais de votre vie. Je regrette terriblement tout ce que je vous ai dit, tout ce que je vous ai fait. Pensez-vous pouvoir un jour arriver à me pardonner ? »

Je ne pense pas qu'elle ait compris une seule de mes paroles. Il est possible que le simple ton de ma voix l'ait quelque peu rassurée, mais il était impossible de s'en rendre compte. Elle frissonna longuement, violemment, puis essaya de tourner la tête dans la direction du poste de pilotage.

« Assassiné ! » Sa voix était si basse que c'est à peine si je pus comprendre ce qu'elle disait. Mais tout d'un coup, sa voix monta, se fit aiguë, perçante, tremblante aussi. « Il a été assassiné ! Qui... qui l'a tué ? »

— Calmez-vous, Miss Ross. » C'était bien moi, de donner de bons conseils maintenant ! « Je ne le sais pas. Tout ce que je sais, c'est que vous n'avez rien à voir avec cet assassinat.

— Non. » Elle branlait la tête, d'un air épuisé. « Je ne le crois pas. Je ne peux pas le croire. Le commandant Johnson. Mais pourquoi... Il n'avait pas un seul ennemi au monde, docteur Mason ! »

— Le colonel Harrison n'avait probablement pas d'ennemis, lui non plus, fis-je avec un signe de tête vers le fond de la cabine. Mais ils l'ont eu pourtant. »

Elle se retourna, les yeux fixes, agrandis d'horreur, ses lèvres bougèrent, mais pas un mot ne sortit de sa bouche.

« Ils l'ont eu, lui aussi, répétais-je. Comme ils ont eu le commandant de bord, comme ils ont eu le second et le mécanicien de vol.

— Ils ?... murmura-t-elle. Ils ?

— Je ne sais pas qui. Je sais seulement que ce n'est pas vous.

— Non... » Elle se remit à frissonner, encore plus violemment que tout à l'heure, et je serrai mon bras autour d'elle. « J'ai peur, docteur Mason. J'ai peur.

— Il n'y a pas... » J'allais dire : il ne faut pas avoir peur ; mais je me rendis compte de ma bêtise. Avec un meurtrier inconnu et sans pitié au milieu de nous, il y avait toutes les raisons du monde d'avoir peur. Moi-même j'avais peur, mais le laisser voir à cette jeune fille, le

lui avouer, ne l'aurait certainement pas aidée à surmonter son angoisse. Et pour effacer la première impression je me mis à parler, à parler, lui racontant tout ce que j'avais découvert, nos soupçons, ce qui m'était arrivé à moi, puis, lorsque j'eus terminé, elle me regarda et dit : « Mais pourquoi m'a-t-on emmenée dans la cabine radio ? car c'est certainement ce qui s'est passé, n'est-ce pas ? »

— Oui, certainement, répondis-je. Pourquoi ? Eh bien, sans doute pour que quelqu'un puisse vous menacer d'un revolver et vous tuer si le second – Jimmy Waterman, m'avez-vous dit ? – refusait de faire ce qu'on lui ordonnait. Pour quelle autre raison l'aurait-on fait ?

— Oui, pour quelle autre raison ? » répéta-t-elle en écho. Elle me regardait ; ses grands yeux bruns ne quittaient pas les miens, et je vis la lente et surnoise frayeur remonter dans ses pupilles ; enfin elle murmura : « Et qui d'autre ? »

— Comment : et qui d'autre ?

— Vous ne comprenez pas ? Si quelqu'un avait un revolver braqué sur Jimmy Waterman, il fallait que quelqu'un d'autre menace les pilotes. Vous pouvez vous rendre compte vous-même qu'on ne peut pas surveiller les deux endroits à la fois. Et le commandant Johnson a fait exactement ce qu'on lui disait, comme Jimmy. »

C'était tellement évident qu'un enfant y aurait pensé. C'était tellement évident que je ne m'en étais pas rendu compte. Bien sûr qu'ils étaient deux. Autrement, comment auraient-ils pu faire pour neutraliser un équipage tout entier, l'obliger à faire ce qu'ils voulaient ? Mais juste Ciel ! c'était deux fois plus grave, dix fois plus grave, que je ne l'avais pensé au début ! Neuf femmes et hommes là-bas dans cette cabine, et parmi eux deux assassins, deux assassins sans pitié, sans merci, et qui allaient sûrement recommencer à tuer pour un rien, suivant leurs besoins du moment. Et je n'avais absolument pas la moindre idée de l'identité ni de l'un ni de l'autre...

« Vous avez raison, évidemment, Miss Ross, dis-je m'efforçant de parler d'une voix calme, comme s'il s'agissait de quelque chose de très ordinaire. J'ai été complètement aveugle ; j'aurais dû m'en rendre compte. » Je me rappelai que la balle avait traversé le corps de l'homme assis dans le fond de l'avion, « Je possédais tous les éléments ; j'aurais dû additionner deux et deux. Le colonel Harrison et le commandant Johnson ont été tués par deux armes différentes – l'un par une arme puissante et à longue portée, un Colt ou un Luger ; l'autre par une arme plus légère et moins puissante, un revolver de femme par exemple... »

Je me tus brusquement. Un revolver de femme ! Pourquoi ne serait-ce pas une femme qui s'en serait servi ? Pourquoi pas cette jeune fille à côté de moi ? Ç'aurait pu être son complice qui m'avait suivi jusqu'à l'avion, un peu plus tôt ; tout aurait parfaitement concordé... Non, ce n'était pas possible ; on ne s'évanouit pas sur commande. Et pourtant... Un revolver de femme ? On aurait dit que j'avais exprimé mes pensées à voix haute car elle avait parfaitement compris.

— Peut-être même moi... ou peut-être « encore » moi ? »

Elle s'exprimait avec un calme étrange. « Mais Dieu sait que je ne peux pas vous en vouloir. Si j'étais à votre place, je soupçonnerais tout le monde. »

Elle enleva le gant et la mitaine de sa main gauche, fit glisser sa bague de son annulaire et me la tendit. Je l'examinai à la lumière de la torche, puis me penchai et j'aperçus une inscription minuscule sur sa face intérieure : « J.W. – M.R. 28 sept. 1958. » Je relevai les yeux, et elle me fit un signe de tête, ses traits étaient tirés et creusés.

« Jimmy et moi nous nous étions fiancés il y a deux mois. C'était mon dernier vol... nous devons nous marier à Noël. » Elle m'arracha la bague, la repassa à son doigt d'une main tremblante ; lorsqu'elle releva à nouveau les yeux vers moi, je vis qu'ils brillaient de larmes. « Est-ce que vous me croyez maintenant ? dit-elle, sanglotant. Est-ce que vous me croyez maintenant ? »

Pour la première fois depuis presque vingt-quatre heures, je réagis intelligemment, c'est-à-dire que je me tus et continuai à me taire. Je ne pris même pas la peine de repasser en mémoire son étrange conduite au moment de l'accident, ni ensuite dans la cabine des passagers, je savais instinctivement que ce qu'elle venait de me dire expliquait tout ; je restai où j'étais, assis, silencieux, la regardant, elle, les yeux fixes, les poings serrés, les larmes roulant sans bruit sur ses joues, et lorsque tout à coup elle se tassa sur elle-même, cachant sa tête dans ses mains, je tendis les bras vers elle en l'attirant contre moi ; elle ne résista pas, enfouit simplement sa tête dans la fourrure de mon parka, en pleurant comme si son cœur se brisait ; et je crois qu'il se brisait.

J'imagine que le moment le plus inopportun pour tomber amoureux d'une jeune fille est bien celui où elle vient d'apprendre la mort de son fiancé. Et c'est pourtant bien ce qui arriva. Les émotions ne tiennent compte ni des conventions, ni des bienséances, ni de l'à-propos, mais en cet instant, en cette seconde précise, je sentis très clairement que mon cœur était touché comme il ne l'avait jamais été

depuis ce jour horrible, vieux de quatre ans, où ma femme, avec laquelle je n'avais été marié que trois mois, avait été tuée dans un accident d'auto. J'avais alors abandonné la médecine pour retourner à mon premier grand amour, la géologie ; j'avais passé mon doctorat interrompu par la seconde guerre mondiale, et m'étais mis, à partir de ce jour, à parcourir le monde, sautant sur toutes les occasions – travail, voyages, milieux nouveaux – qui me permettaient d'oublier le passé. Et pourquoi, regardant cette petite tête, cette chevelure sombre, enfouie contre mon épaule, pourquoi sentis-je mon cœur mourir et renaître à la fois, je ne le sais pas. En dépit de ses merveilleux yeux bruns, elle n'avait aucune prétention à la beauté ; je ne savais absolument rien d'elle. Peut-être que ce fut simplement la réaction normale à mon hostilité précédente ; peut-être de la pitié pour l'abandon où elle se trouvait, pour ce que je lui avais fait subir si cruellement, pour l'avoir exposée au danger – maintenant nous étions deux à connaître un secret qui nous mettait en danger ; ou peut-être encore simplement parce qu'elle était si faible et si vulnérable, si petite, si minuscule dans l'immense parka de Joss. Mais lorsque je me surpris en train d'essayer de me trouver de bonnes raisons, j'abandonnai ; j'avais été marié peu de temps, mais assez longtemps néanmoins pour savoir que la raison, même la plus subtile, est incapable de percer les motifs du cœur.

Peu à peu, ses sanglots se calmèrent ; elle se redressa, me cachant sa figure que les larmes devaient brouiller.

« Je suis désolée, murmura-t-elle. Merci beaucoup.

— Mon épaule spéciale, dis-je en me donnant une tape de la main droite. Celle de mes amis. L'autre est pour mes clients.

— Je vous remercie aussi pour cela, mais ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est simplement parce que vous ne m'avez pas dit que je vous faisais de la peine, que vous n'avez pas essayé de me consoler, ou de me dire : « Allons, allons ! » ou quelque chose dans ce genre. Je... je crois que je n'aurais pas pu le supporter. » Elle finit d'essuyer sa figure avec le creux de son gant, puis releva vers moi ses yeux toujours brillants de larmes, et, encore une fois, je sentis mon cœur se retourner dans ma poitrine. « Qu'est-ce que nous faisons, maintenant, docteur Mason ?

— Tout droit à la cabine.

— Je ne pensais pas à cela.

— Je sais. Que vous dire ? Je suis complètement perdu. J'ai mille

questions qui me tournent dans la tête, et je suis incapable d'y répondre.

— Et je ne connais même pas toutes les questions qui se posent, murmura-t-elle. Il y a à peine cinq minutes que je sais qu'il ne s'agit pas d'un accident. » D'incrédulité, elle hochait encore la tête. « Qui est-ce qui a jamais entendu parler d'un avion de ligne détourné à la force d'un revolver ?

— Moi. À la radio, il y a à peine plus d'un mois. À Cuba, des rebelles de Fidel Castro qui ont obligé un Viscount à faire un atterrissage forcé, je crois même qu'ils ont choisi un endroit encore pire que celui-ci. Il n'y a eu qu'un ou deux survivants. Peut-être que c'est ce qui a donné à nos petits amis l'idée de faire la même chose. Cela ne m'étonnerait pas. »

Elle ne m'écoutait pas ; son esprit suivait déjà une autre piste.

« Mais pourquoi ont-ils tué le colonel Harrison ? »

Je haussai les épaules.

« Peut-être qu'il a mieux résisté que les autres à la drogue. Peut-être qu'il en savait trop ou qu'il en avait trop vu. Peut-être les deux.

— Mais... mais maintenant, ils savent que vous en avez vu trop et que vous en savez trop. » Je souhaitai qu'elle ne me regarde pas ; ses yeux auraient pu distraire le révérend Smallwood lui-même au cours d'un de ses sermons les plus enflammés ; mais on pouvait se demander s'il arrivait jamais au révérend Smallwood de prononcer des sermons enflammés...

« Oui, c'est assez inquiétant, admis-je. J'y ai déjà pensé bien des fois pendant la demi-heure qui vient de s'écouler ; au moins cinq cents fois, puis-je dire.

— Oh ! arrêtez ! vous avez sans doute aussi peur que moi ! fit-elle en frissonnant. Partons d'ici. Cet endroit vous... vous donne froid dans le dos. C'est horrible ! Mais... mais qu'est-ce que c'est ? fit-elle d'une voix brusquement tendue.

— De quoi parlez-vous ? » dis-je, essayant d'être calme, ce qui ne m'empêcha pas de jeter un coup d'œil rapide autour de moi. Peut-être qu'elle avait raison ; peut-être que j'avais aussi peur qu'elle.

« Un bruit... dehors... » Sa voix n'était plus qu'un murmure ; ses doigts se crispèrent contre la fourrure de mon parka. « On aurait dit

quelqu'un qui se serait cogné contre le fuselage ou contre l'aile.

— Des bêtises. » Je parlais d'une voix rauque, je sentais tous mes nerfs tendus. « Vous commencez à... »

Mais je me tus au milieu de ma phrase. Cette fois-ci, j'aurais pu jurer que j'avais entendu quelque chose. Il était évident que Margaret Ross avait entendu elle aussi. Elle tourna sa tête par-dessus son épaule, regardant dans la direction d'où le bruit avait paru venir, puis se retourna lentement vers moi, les traits tendus, les yeux agrandis par la peur.

Je desserrai ses mains, pris mon revolver et ma torche, bondis sur mes pieds et me précipitai en avant. Dans le poste de pilotage, je jetai un rapide coup d'œil – Dieu ! quel fou j'avais été de laisser le projecteur allumé, braqué contre la cloison qui réfléchissait la lumière à m'en aveugler, faisant de moi une cible idéale pour une personne allongée dehors avec un revolver. Mais je n'hésitai qu'une seconde. C'était maintenant ou jamais. Autrement je resterais coincé ici toute la nuit, attendant que, son accumulateur déchargé, le projecteur s'éteigne tout seul. Je plongeai la tête la première à travers l'ouverture du pare-brise, me retins à la dernière seconde à un montant, et me retrouvai à plat ventre sur la neige en moins de temps que je ne l'aurais cru possible.

J'attendis cinq secondes, tendant l'oreille, mais je ne pus percevoir autre chose que le gémissement du vent, le chuintement des aiguilles de glace qui raclaient la neige glacée – jamais ce chuintement ne m'avait paru aussi bruyant, mais c'était la première fois aussi que je me trouvais l'oreille nue collée contre la neige – et le cognement de mon cœur dans ma poitrine. Puis, brusquement, je me remis debout, le faisceau de ma torche découpant devant moi une zone de lumière aveuglante ; en courant, je fis deux fois le tour de l'avion, glissant et trébuchant dans ma hâte. La deuxième fois dans le sens contraire de la première, mais il n'y avait absolument personne.

Je m'arrêtai sous le poste de pilotage, à voix basse j'appelai Margaret Ross qui apparut dans l'embrasure du pare-brise, et je lui dis :

« Tout va bien. Il n'y a personne. Nous commençons tous les deux à entendre des voix. Descendez. »

Je levai les bras, l'attrapai, la posai par terre.

« Pourquoi m'avez-vous laissée là-haut ? Oh ! pourquoi m'avez-

vous laissée là-haut ? »

Elle tremblait comme une folle, bégayant de colère, mais surtout de terreur.

« C'était horrible... Ces cadavres... Pourquoi est-ce que vous m'avez laissée là-haut ?

— Pardonnez-moi. » Le moment était mal choisi pour faire des commentaires sur l'injustice des femmes, leur manque de logique et leur sottise aussi. Elle avait déjà eu plus que sa part de souffrances, d'angoisses et de fatigue ce jour-là. « Je suis désolé, répétais-je. Je n'aurais pas dû... Je n'y ai pas pensé. »

Elle tremblait de tout son corps. Je l'entourai de mes bras, la serrai contre moi jusqu'à ce qu'elle se fût calmée. Puis je pris d'une main le projecteur et son accus, sa main dans l'autre, et, ensemble, nous repartîmes vers la cabine.

LUNDI Sept heures du soir – Sept heures du matin

Jackstraw et les autres finissaient juste de monter la cabine du tracteur lorsque nous arrivâmes chez nous ; plusieurs des hommes étaient déjà en train de redescendre. Je ne pris pas la peine d'aller vérifier le travail ; lorsque Jackstraw s'occupait de quelque chose, on pouvait être tranquille.

Je lui avais certainement manqué pendant l'heure qui venait de s'écouler, mais il n'était pas homme à me poser des questions devant témoins, je le savais. J'attendis que tout le monde soit descendu, ensuite je le pris par le bras et l'entraînai avec moi ; nous marchâmes assez loin dans le noir pour être sûrs que personne ne nous entendrait mais sans perdre de vue la lueur jaunâtre de nos hublots. Deux fois perdu en une seule nuit, c'est trop.

Jackstraw m'écouta en silence, puis lorsque j'eus terminé mon récit, il me dit :

« Qu'est-ce que nous allons faire, docteur Mason ?

— Cela dépend. Vous avez parlé avec Joss ?

— Il y a un quart d'heure, dans le tunnel.

— Qu'est-ce qu'il dit de la radio ?

— C'est mort, je crois. Il lui manque des condensateurs et des lampes. Il les a cherchés partout – il dit qu'on les lui a sûrement volés.

— Peut-être qu'on finira par les retrouver » Mais je n'y croyais pas moi-même.

« Il a déjà retrouvé deux lampes. Ecrasées au fond du tunnel à neige.

— Nos petits amis pensent à tout. » Je jurai à voix basse. « Bon, eh bien, cette question est réglée, Jackstraw. Nous ne pouvons pas attendre plus longtemps. Nous allons partir aussitôt que possible. Mais d'abord on dort – c'est la première chose à faire.

— Uplavnik ? » C'était notre base principale, près du débouché du glacier de Strömsund. « Vous croyez que nous y arriverons ? »

Il ne faisait pas allusion, pas plus que je n'y pensais, aux dangers, aux rigueurs d'un voyage dans l'Arctique, aussi effrayants qu'ils fussent lorsqu'on était obligé de les affronter dans un tracteur antique comme notre Citroën ; ce à quoi nous pensions tous les deux, c'était à la compagnie qui allait faire route avec nous. S'il y avait une chose parfaitement évidente, si évidente que ce n'était même pas la peine d'en parler, c'était que les assassins, quels qu'ils fussent, ne pourraient échapper à la justice, ou tout au moins à l'arrestation collective (on questionnerait certainement tous les passagers), que s'ils étaient les seuls à quitter vivants la calotte glaciaire.

« Je n'aimerais pas faire des paris là-dessus, dis-je sèchement. Mais je parierais encore moins sur nos chances si nous décidions de rester ici. Mourir de faim c'est assez définitif.

Oui, c'est vrai. » Il se tut un moment, puis changea de sujet. « Vous dites qu'ils ont essayé de vous tuer ce soir. Est-ce que ce n'est pas curieux ? J'aurais plutôt pensé que vous et moi nous serions restés en parfaite sécurité, pour les jours qui viennent en tout cas. »

Je savais ce qu'il voulait dire. En dehors de Jackstraw et de moi, il n'y avait sûrement pas beaucoup de gens sur la calotte glaciaire capables de faire démarrer ce maudit tracteur, et encore moins de le faire avancer ; de plus, seul Jackstraw était qualifié pour faire marcher les chiens, et il était plus que probable qu'aucun des passagers ne connaissait quoi que ce soit à la navigation astrale ou magnétique – cette dernière particulièrement délicate dans les latitudes élevées comme celles où nous nous trouvions. Ces connaissances irremplaçables auraient dû nous servir de garantie.

« C'est vrai, sans doute, lui répondis-je. Mais j'imagine qu'ils n'ont même pas pensé à ces choses pour la bonne raison qu'ils n'ont pas la moindre idée de leur importance vitale. Nous allons commencer par nous assurer qu'ils saisissent bien cette importance. Et alors nous devrions être tous les deux tranquilles. En attendant, il y a encore quelque chose d'autre à faire avant le départ. Cela ne nous rendra sans doute pas très populaires, mais nous n'avons pas le choix. » Je lui expliquai ce que j'avais en tête, et il me fit signe qu'il était d'accord avec moi.

Une fois qu'il fut descendu, j'attendis dehors deux ou trois minutes, puis je descendis à mon tour. Les neuf rescapés – ou plus exactement huit – étaient assis dans la cabine, en train de surveiller Marie LeGarde occupée à distribuer la soupe. Je les regardai longtemps, très longtemps, sans rien dire ; c'était la première fois qu'il m'arrivait

d'examiner un groupe de mes semblables en essayant de trouver parmi eux ceux qui pouvaient être des assassins ; c'était une expérience aussi exceptionnelle que désagréable.

Tout d'abord, chacun d'entre eux me parut pouvoir être un assassin ou une meurtrière en puissance ; mais, en même temps, je me rendis compte que cette pensée me venait pour la simple raison que j'associais automatiquement dans mon esprit l'assassinat et le côté anormal de notre situation : ce décor étrange, ces vêtements incongrus et multiples qui nous donnaient une allure monstrueuse, nous faisaient paraître tous parfaitement anormaux. Mais, à y regarder de plus près, si on voulait bien faire abstraction de l'endroit et des vêtements, on ne trouvait plus qu'un petit groupe de personnes tremblant de froid, glacées, misérables et tout à fait ordinaires.

Mais étaient-elles vraiment aussi ordinaires que cela ? Zagero, par exemple. Il avait bien la carrure, la force physique en même temps que la rapidité de réaction et le tempérament qu'il fallait à un boxeur poids lourd de première classe, mais il était bien le plus incroyable boxeur qu'il m'ait jamais été donné de rencontrer. Ce n'était pas tellement à cause de sa bonne éducation et de sa culture – on avait déjà vu des boxeurs de ce genre – mais bien plutôt parce que son visage ne portait pas la moindre trace de coups, même pas même la moindre marque aux arcades sourcilières. De plus, je n'avais jamais entendu parler de lui – mais ce n'était pas, un argument. En tant que médecin, je portais fort peu d'intérêt à l'*homo sapiens* spécialisé dans la violence gratuite à l'égard de l'*homo sapiens*, et je m'intéressais fort peu au sport d'une façon générale.

Il y avait aussi son manager Solly Levin, ou même pendant qu'on y était le révérend Joseph Smallwood. Solly n'était pas le manager new-yorkais, il en était la caricature, un résumé de tout ce que j'avais pu lire sur ces personnages dans les nouvelles de Damon Runyon ; il était trop vrai pour être véritable ; oh pouvait dire la même chose du révérend Smallwood qui ressemblait tellement au portrait que l'on fait de l'homme de Dieu, doux, pâle, légèrement anémié – ce que, en fait, ils ne sont presque jamais – au point que toutes ses réactions, ses opinions, ses paroles, on pouvait les deviner sans se tromper. Mais, d'un côté, les assassins étaient sûrement des hommes plus intelligents que la normale, et ils auraient certainement évité avec le plus grand soin de prendre l'aspect de personnages aussi caricaturaux. Et d'autre part ils pouvaient aussi très bien avoir eu l'astuce de suivre exactement cette ligne de conduite.

On pouvait se poser des questions aussi sur Corazzini. L'Amérique

s'est fait une spécialité de la production en série de ces administrateurs et de ces directeurs d'usine intelligents, astucieux, durs ; Corazzini faisait bien partie de ce groupe. Mais la dureté habituelle de l'homme d'industrie est purement cérébrale et Corazzini possédait en même temps la dureté physique, et une sorte d'audace que je le savais capable de mettre en œuvre dans des situations qui n'avaient rien à voir avec son travail. Et puis je me rendis compte, gêné, que j'étais tout disposé à le soupçonner pour des raisons exactement contraires à celles qui me poussaient à me méfier de Levin et de Smallwood. Corazzini n'entrait dans aucun cadre ; il ne correspondait à aucune idée préconçue.

Et des deux hommes qui restaient, Théodore Mahler et le sénateur Brewster, c'était le premier qui me paraissait le suspect le plus vraisemblable ; mais lorsque je me demandai pourquoi, ce que je pus trouver se réduisait à rien : il était maigre, petit, il avait les cheveux noirs, il avait l'air assez amer, et je ne savais absolument rien de lui ; et si ce n'étaient pas là des préjugés je me demandai ce qui aurait pu en être. Pour le sénateur Brewster, il était certainement au-dessus de tout soupçon ; l'idée, affolante, me vint alors que si on voulait se placer au-dessus des soupçons, il n'y avait rien de mieux à faire que d'emprunter l'identité d'une personne réellement au-dessus de toute méfiance. Comment pouvais-je savoir s'il était vraiment le sénateur Brewster ? Il suffisait de quelques faux papiers, d'une moustache et d'une perruque blanches, d'un teint naturellement congestionné, pour se transformer immédiatement en sénateur Brewster. Evidemment, c'était un déguisement qu'on ne pourrait pas conserver indéfiniment, mais avaient-ils l'intention, les deux assassins, de conserver indéfiniment leurs personnages ?

Je n'arrivais à rien et je m'en rendais compte ; je me retrouvais plus inquiet, plus embrouillé, plus méfiant que jamais. J'en arrivais même à me méfier des femmes. Cette jeune fille allemande, Hélène – elle disait qu'elle était de Munich. C'était une ville assez proche de l'Europe centrale et de tout ce qui se mijote aux alentours du « rideau de fer » pour que tout y fût possible. Mais, d'un autre côté, la notion d'un criminel de premier plan, âgé de dix-sept ans. – nous n'avions manifestement pas affaire à des apprentis – était parfaitement ridicule ; le fait qu'elle avait la clavicule cassée, preuve pratiquement certaine qu'elle avait été prise au dépourvu par l'accident, était un net bon point en sa faveur. Mrs. Dandsby-Gregg ? Elle appartenait à un monde que je connaissais peu, à l'exception des renseignements fragmentaires que j'avais pu glaner auprès de collègues psychiatres qui pêchent dans les eaux troubles mais dorées des activités de la jeune société londonienne ; l'instabilité et les névroses – sans parler de la

gêne financière plus qu'épisodique – n'ont rien de criminel en elles-mêmes ; et, avant tout, ce monde manquait de – ce que des personnes comme Zagero et Corazzini possédaient à ne savoir qu'en faire – la résistance physique et morale essentielle pour mener à bien une entreprise telle que celle-ci. Mais particulariser à partir du général pouvait être aussi dangereux et aussi trompeur que généraliser à partir du particulier ; sur Mrs. Dandsby-Gregg, en tant qu'individu, je ne savais absolument rien.

Il ne restait plus que Marie LeGarde. Elle représentait, au sein de cet océan d'incertitude, ma pierre angulaire, mon havre de paix ; si je m'abusais à son sujet, des millions d'autres personnes s'étaient trompées avant moi. Il y a des choses qui ne peuvent pas être, pour la simple raison qu'elles sont impensables, et l'idée de Marie LeGarde criminelle était une de ces choses-là. Il n'y avait rien à dire de plus sur ce chapitre. Marie LeGarde était au-dessus de tout soupçon.

Je pris progressivement conscience du cliquetis insolite de l'anémomètre tournant très lentement dans le vent, en train de mourir au-dessus de nos têtes ; je me rendis compte que le sifflement de notre lampe Coleman faisait un bruit terrible ; le silence le plus total s'était abattu sur la pièce, tout le monde me regardait avec des yeux ronds, un mélange d'inquiétude et de curiosité. Bravo pour mes traits impassibles, mon air qui se voulait décontracté ! J'avais si bien laissé entendre que quelque chose n'allait pas que finalement l'inquiétude devenait générale. Mais être le centre d'attraction ne me gêna pas en cette minute, loin de là : cela avait permis à Jackstraw de rentrer dans la pièce, sans, que personne ne le remarque, avec un Winchester à répétition, le canon appuyé dans le creux de son bras et un doigt sur la détente.

« Désolé, dis-je. C'est mal élevé de fixer les gens, je le sais. Mais maintenant, c'est à votre tour. » Je leur désignai Jackstraw d'un signe de tête. « Toute expédition qui se respecte emporte avec elle un fusil ou deux – pour s'en servir éventuellement sur la côte contre les ours et les loups qui peuvent rôder autour du campement, ou encore pour tuer des phoques afin de donner à manger aux chiens. Jamais il ne me serait venu à l'esprit que nos fusils pourraient se révéler aussi précieux ici, en plein milieu du plateau glaciaire – et pour nous protéger d'un gibier autrement dangereux. Mr. Nielsen est un tireur tout à fait hors de pair. Pas le moindre geste – croisez tous vos mains au-dessus de la tête. Tous, sans exception. »

Comme si on venait de tourner un bouton électrique, tous les yeux se rivaient sur moi. J'avais eu tout le temps de sortir l'automatique –

un Beretta 9 mm – que j'avais pris au colonel Harrison ; cette fois-ci, je n'oubliai pas d'enlever le cran de sécurité, dont le claquement retentit dans le silence mortel qui régnait dans la pièce. Mais ce silence ne dura pas longtemps.

« Qu'est-ce que c'est que cette comédie grotesque... » commença le sénateur Brewster d'une voix furieuse, la face congestionnée par la rage. Il bondit sur ses pieds, avança d'un pas dans ma direction, mais s'immobilisa aussitôt comme s'il venait de se cogner dans un mur : La détonation du Winchester de Jackstraw éclata comme un coup de tonnerre, à vous rendre sourd, répercuté, amplifié dans cette pièce étroite. Et lorsque les derniers échos de la détonation se furent éteints et que la fumée eut commencé à se dissiper, le sénateur Brewster, les yeux agrandis, fixait à ses pieds un trou dans le plancher, Jackstraw avait sans doute mal estimé la vitesse du sénateur, car la balle avait entamé le bord de sa semelle.

Quoi qu'il en soit, l'effet n'aurait pu être plus réussi. Le sénateur, abasourdi, partit à reculons, se heurta à la couchette qui se trouvait derrière lui, et se laissa retomber d'un seul coup sur son siège, tellement terrifié qu'il en oublia de croiser ses mains au-dessus de sa tête. Mais je n'y pris point garde, persuadé que, du côté du sénateur, nous n'aurions plus d'ennuis maintenant.

« Bon, vous êtes sérieux ; tout le monde en est convaincu, dit Zagero de la même voix négligente, mais les mains sagement croisées au-dessus de la tête. Nous savons que vous ne vous lanceriez pas dans cette mise en scène sans bonnes raisons, docteur. Alors qu'est-ce qui se passe ?

— Voilà ce qui se passe, dis-je d'une voix tendue. Deux d'entre vous sont des assassins – deux hommes, ou un homme et une femme. Tous les deux avec des revolvers. Je veux ces revolvers.

— Voilà qui est clair, mon cher, dit Marie LeGarde d'une voix lente, et très brièvement exposé. Etes-vous devenu fou ?

— Vous pouvez abaisser les mains, Miss LeGarde. Vous n'avez rien à voir dans cette histoire. Non, je ne suis pas fou. Je suis aussi sain d'esprit que vous, et si vous voulez une preuve de ma bonne santé mentale, vous la trouverez dans l'avion – et aussi enterrée sous la glace. Le commandant de bord avec une balle dans la colonne vertébrale ; le passager assis dans le fond de l'avion avec une balle à travers le cœur ; le second étranglé. Oui, étranglé. Ce n'était pas une hémorragie cérébrale, comme je vous l'avais dit. On l'a étranglé pendant son sommeil. Me croyez-vous, Miss LeGarde ? ou faut-il vous

emmener à l'avion pour vous convaincre ? »

Sur le moment, elle ne dit rien. Personne n'ouvrit la bouche. Tout le monde était trop stupéfait ou trop occupé à combattre son incrédulité, essayant de réaliser ce que je venais de dire et d'en tirer des conclusions – tout le monde, à l'exception de deux personnes. Mais j'eus beau scruter les huit visages avec une tension dont je ne me serais pas cru capable, je ne vis rien. Pas le plus petit signe qui aurait pu les trahir ; pas la plus petite réaction de culpabilité. Et à ce que j'avais secrètement espéré – un échange de regards qui aurait trahi les Coupables – je pouvais dire adieu ; je n'aurais même pas dû y penser. Quels que fussent les assassins, ils étaient parfaitement maîtres d'eux-mêmes. Je sentis le désespoir me gagner et j'eus un premier goût de défaite dans la bouche.

« Je suis bien obligé de vous croire. » Marie LeGarde parlait aussi lentement qu'avant, mais sa voix était chevrotante, et son visage avait encore pâli. Elle se tourna vers Margaret Ross. « Vous étiez au courant ?

— Depuis une demi-heure, Miss LeGarde. Le docteur Mason croyait que c'était moi la coupable.

— Seigneur ! Quelle horreur !... Quelle atrocité ! Deux d'entre nous, des meurtriers ! » Assise près du poêle, elle regarda l'une après l'autre les huit personnes placées autour d'elle ; puis elle détourna rapidement les yeux. « Docteur Mason, si vous... si vous nous racontiez tout ? »

Je leur racontai tout. En-revenant de l'avion avec Miss Ross, je m'étais demandé ce que je devais faire – garder le secret ou le divulguer. Je m'étais rendu compte qu'il n'y avait pas à hésiter : il fallait tout dire. Me taire n'aurait pas trompé les assassins. Ils savaient que je savais. Tout raconter ? les passagers se surveilleraient mutuellement et les assassins auraient les mouvements bien moins libres pour continuer leur sinistre besogne.

« Vous allez vous lever les uns après les autres, dis-je lorsque j'eus terminé. Mr. London va vous fouiller pour trouver ces revolvers. Et n'oubliez pas une chose : je sais que j'ai affaire à des hommes prêts à tout. Je suis prêt à agir en conséquence. Quand votre tour arrivera, levez-vous, sans le moindre geste inconsidéré ; restez parfaitement immobiles. Je ne suis pas excellent tireur ; pour éviter toute erreur, je tirerai au milieu de la cible.

— Je vous en crois bien capable, dit Corazzini d'une voix pensive.

— Ce que vous pensez n’a pas d’importance, dis-je froidement. Je vous souhaite simplement de ne pas en faire l’expérience. »

Joss commença par Zagero. Il le fouilla à fond – les yeux de Zagero lançaient des flammes, mais il ne quitta pas le revolver des yeux – sans rien trouver. Il passa ensuite à Solly Lévin.

« Pourrais-je savoir pourquoi j’ai droit à un régime spécial ? demanda tout à coup Marie LeGarde.

— Vous ? m’exclamai-je sèchement, et sans que mes yeux quittent Solly. Marie LeGarde ? Ne dites donc pas de pareilles bêtises !

— On pourrait trouver à redire sur le choix des mots et sur le ton que vous venez d’employer, dit-elle d’un ton cordial mais d’une voix toujours tremblante, bien que jamais compliment ne me soit allé aussi droit au cœur. Mais il n’empêche que j’insiste pour être fouillée moi aussi. Je ne tiens pas à ce que tout le monde se mette à me regarder de travers si vous ne retrouvez pas vos revolvers. »

Et nous ne les retrouvâmes pas. Joss fouilla les hommes, Margaret Ross, les femmes – Mrs. Dandsby-Gregg eut des protestations glacées – mais ni l’un ni l’autre ne découvrirent quoi que ce soit. Joss me regardait, les traits dépourvus de toute expression.

« Les bagages, dis-je. Les petites valises. Nous allons essayer de ce côté.

— Vous perdez votre temps, docteur Mason, dit Corazzini d’une voix calme. Pour des gaillards qui se savent découverts il était assez facile de deviner qu’il y aurait une fouille. Un enfant s’en douterait. Ces revolvers dont vous parlez, vous risquez de les découvrir cachés sur le tracteur ou sur les traîneaux ; ou peut-être encore enterrés dans la neige, prêts à être récupérés dès que le moment sera venu ; mais aucune chance de les trouver là où vous les cherchez. Je suis prêt à parier mille dollars contre un.

— Vous avez peut-être raison, dis-je d’une voix lente, mais, d’un autre côté, si j’étais l’un des assassins et que j’aie caché mon revolver dans ma valise, je dirais exactement la même chose que vous.

— Comme vous venez de le faire remarquer à Miss LeGarde, ne dites pas de bêtises ! » Il bondit sur ses pieds, se dirigea vers le coin de la cabine, sous les yeux vigilants de Jackstraw et de moi-même, ramassa plusieurs valises et les déposa par terre, à mes pieds, la sienne la plus proche de moi. « Par laquelle commencez-vous ? Voici la

mienne, voici celle du révérend ; et celle-ci, fit-il en se baissant pour regarder les initiales gravées dans le cuir, c'est celle du sénateur. Je ne sais pas à qui est la dernière.

— À moi », dit Mrs. Dandsby-Gregg d'une voix glacée.

Corazzini grimaça :

« Ah ! le Balenciaga ! Eh bien, docteur... » Mais il s'interrompit brusquement et se redressa lentement en levant les yeux dans la direction du hublot. « Mais qu'est-ce que... Qu'est-ce qui arrive là-haut ?

— Attention, pas de geste imprudent, Corazzini ! dis-je immédiatement. Le fusil de Jackstraw...

— La barbe avec le fusil de Jackstraw ! coupa-t-il avec impatience. Venez voir vous-même. »

Je lui fis signe de s'écarter et moi aussi je regardai. Deux secondes plus tard, j'avais donné mon revolver à Joss, et je gravissais l'échelle de sortie.

L'appareil n'était plus maintenant qu'une torche tourbillonnante dans la nuit obscure. Malgré les 800 mètres qui nous en séparaient, malgré le vent léger qui emportait le son dans l'autre direction, j'entendais distinctement les craquements, les crépitements furieux des flammes, ou ce qui était plus exactement un immense pilier, comme une colonne droite, un feu qui semblait jaillir des ailes et du centre du fuselage, montant, clair, sans fumée, sans étincelles, à 80 mètres de hauteur au moins, dans le ciel, tandis que la neige se colorait de rouge sang sur plusieurs centaines de mètres de diamètre. Autour du foyer d'incendie, transformant le reste du fuselage, encore engoncé dans sa carapace de glace, en un immense diamant éblouissant, constellé de taches rouges, blanches, bleues, vertes, comme des milliers de cristaux, la lumière réfractée dansait avec une sorte de brillance scintillante qui blessait les yeux et qu'aucune pierre au monde n'aurait pu égaler. C'était un spectacle d'une beauté incroyable, mais je n'eus pas le temps de le contempler longtemps, car, à peine dix secondes plus tard, l'irradiation de couleurs étincelantes se transformait soudain en un éclair blanc, la flamme centrale bondissant vers les étoiles, deux fois, trois fois plus haute qu'auparavant, et, deux ou trois secondes plus tard, le grondement des réservoirs d'essence qui explosaient m'arrivait, surgissant dans le silence glacé du haut plateau. Presque immédiatement après, les flammes retombèrent sur elles-mêmes, la tache rouge sang sur la neige se rétrécit, elle était sur le point de

disparaître, mais je n'attendis pas plus longtemps. Je redescendis dans la cabine en refermant la trappe derrière moi, et regardai Jackstraw.

« Vous croyez que tous nos amis pourraient justifier leur présence ici pendant la dernière demi-heure ?

— J'ai bien peur que non, docteur Mason. Tout le monde a passé son temps à monter et à descendre, à réparer le tracteur, à monter les provisions et les bidons d'essence, à amarrer les charges sur le traîneau. » Il eut un coup d'œil dans la direction du hublot et me dit : « C'était l'avion, n'est-ce pas.

— Oui, c' « était » l'avion, exactement. » Je me tournai vers l'hôtesse de l'air. « Mes excuses, Miss Ross, vous aviez vraiment entendu quelque chose tout à l'heure.

— Vous voulez dire que ce n'est pas un... un accident ? » demanda Zagero.

« Il y a bien des chances pour que vous le sachiez parfaitement vous-même », me dis-je ; mais à haute voix je lui répondis :

« Non, ce n'était pas un accident.

— Alors vos preuves s'envolent en fumée, demanda Corazzini. Le pilote et le colonel Harrison, je veux dire.

— Non. Le nez et la queue de l'avion sont toujours intacts. Je ne sais pas pour quelle raison, mais je suis sûr qu'il y en a une bonne. Vous pouvez ranger ces valises, Mr. Corazzini. Comme vous l'avez dit, nous n'avons affaire ni à des enfants ni à des amateurs. »

Un profond silence s'établit pendant que Corazzini reportait les valises dans le coin. Joss me regardait, l'air railleur.

« Eh bien, voilà qui explique quelque chose, en tout cas !

— Les explosifs en désordre ? » Je me rappelai sans plaisir ce chuintement trop puissant que j'avais remarqué tout à l'heure près de l'avion et auquel je n'avais pas prêté suffisamment attention, le prenant pour le raclement des cristaux de glace sur la neige. Quelqu'un qui savait parfaitement ce qu'il faisait avait allumé un détonateur à retardement à proximité des canalisations d'essence, des réservoirs ou des carburateurs. « Oui, aucun doute.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'explosifs et de détonateurs ? » demanda le sénateur Brewster. C'étaient les premiers

mots qu'il prononçait depuis le coup de fusil de Jackstraw ; il n'avait du reste pas encore retrouvé ses couleurs.

« Quelqu'un a volé des détonateurs pour pouvoir mettre le feu à l'avion. Et, d'après mes renseignements, c'est peut-être vous. » Je levai la main pour couper court à la réponse que je voyais sur ses lèvres, et je continuai d'une voix fatiguée : « mais c'est aussi valable pour n'importe lequel des sept autres. Tout ce que je sais, c'est que la personne ou les personnes qui sont responsables de ces assassinats sont également responsables du vol des détonateurs, de celui des lampes radio qui ont été retrouvées écrasées et aussi du vol des condensateurs.

— Et du vol du sucre, ajouta Joss. Dieu seul pourrait dire ce qu'ils ont l'intention d'en faire.

— Le sucre ! » m'écriai-je, et ma voix s'étrangla brusquement dans ma gorge. Il se trouvait que j'étais en train de fixer Theodore Mahler ; son brusque sursaut, en même temps que le regard qu'il jeta brusquement à Joss étaient clairs. J'avais bien vu, je le savais. Mais je détournai rapidement les yeux, avant qu'il ait eu le temps de me voir.

« Notre dernier sac de sucre, expliqua Joss. Il devait y en avoir à peu près quinze kilos. Plus rien. J'ai retrouvé ce qui restait : à peine une poignée, mêlée aux débris de verre des lampes radio, dans le tunnel. »

Je hochai la tête sans rien répondre. La raison de ce dernier vol m'était parfaitement mystérieuse.

Le dîner, ce soir-là, fut rapidement expédié. De la soupe, du café, et, en fait d'aliments solides, deux biscuits par personne. La soupe fut claire, les biscuits une bouchée ridicule et le café, pour moi en tout cas, parfaitement imbuvable sans sucre.

Le repas fut aussi silencieux que pénible, la conversation se limitant aux paroles absolument nécessaires. Plus d'une fois, je vis quelqu'un se tourner vers son voisin ou sa voisine, puis serrer brusquement les lèvres juste au moment où il allait dire quelque chose, le visage se vidant de toute expression en même temps qu'il se détournait en silence ; chaque personne pensait que son voisin ou sa voisine était peut-être un assassin, ou, pire encore, le prenait pour un assassin. Ce repas fut de loin le plus bizarre et le plus désagréable que j'aie jamais pris. Le début du repas en tout cas ; car, petit à petit, j'en arrivai à la conclusion que j'avais d'autres soucis bien plus graves qui m'attendaient que ceux de l'urbanité sociale.

Le dîner terminé, je me levai, passai mon parka et mes gants, pris le projecteur, dis à Jackstraw et à Joss de me suivre dehors ; je me dirigeais vers la trappe lorsque la voix de Zagero m'arrêta.

« Où allez-vous, docteur ?

— Cela ne vous regarde pas. Qu'est-ce qu'il y a, Mrs. Dandsby-Gregg ?

— Est-ce que... est-ce que vous ne devriez pas prendre le fusil avec vous ?

— Ne vous inquiétez pas, fis-je avec un faible sourire. Si vous restez tous à vous surveiller mutuellement, comme vous le ferez, le fusil ne risquera rien, absolument rien.

— Mais... mais quelqu'un pourrait sauter dessus dit-elle nerveusement, et vous tendre une embuscade pour le moment où vous redescendrez...

— Mr. Nielsen et moi, nous sommes les deux seules personnes qu'ils ne tueront pas. Sans nous, ils ne pourraient pas faire un kilomètre. Les Candidats les plus vraisemblables à la prochaine balle sont parmi vous. Vous êtes parfaitement inutiles et, pour les assassins, vous ne représentez qu'un stupide gaspillage de provisions. » Sur cette pensée réconfortante, je les abandonnai, chacun d'eux essayant de surveiller les autres sans en avoir l'air.

Le vent était si léger maintenant que l'anémomètre s'était arrêté de tourner ; les derniers rougeoiements de l'avion incendié n'étaient plus qu'une vague tache en train de s'éteindre vers le nord-est. La neige ne tombait plus et les premières étoiles commençaient déjà à percer à travers les nuages qui avaient bouché le ciel mais qui auraient bientôt disparu. C'était typiquement le Groenland, ce changement rapide et, certainement aussi le changement de température qui allait suivre le lendemain matin, ou peut-être même avant. D'ici douze heures, il allait faire vraiment froid.

Avec notre projecteur et nos torches, nous fouillâmes à fond le tracteur et les traîneaux sur toutes les faces ; une épingle n'aurait pu m'échapper et encore moins deux revolvers, mais nous ne trouvâmes rien.

Je me redressai et regardai la lumière qui montait dans l'horizon du côté de l'est ; tandis que j'étais là, immobile, avec Joss et Jackstraw de chaque côté de moi, la lune, extraordinaire, énorme, et un peu plus

qu'à moitié pleine, se hissa lentement au-dessus de la glace, inondant lentement la calotte glaciaire de sa lumière pâle et fantomatique, traçant sur le sol un long sentier étroit, rectiligne, d'un gris argenté qui scintillait sous nos yeux. Nous la regardâmes en silence pendant une bonne minute, puis Jackstraw commença à remuer. Avant même qu'il ait ouvert la bouche, je savais ce qu'il avait en tête.

« Uplavnik, murmura-t-il. Demain, nous partons pour Uplavnik : Mais d'abord, c'est vous qui l'avez dit, on doit dormir.

— Je sais, répondis-je. La lune des voyages.

— Oui, la lune des voyages », fit-il en écho.

Il avait raison, évidemment. Le voyage arctique en hiver, c'est la lune qui le commande, ce n'est pas le jour. Ce soir, nous avions la lune pour nous, nous avions ce ciel clair, ce vent en train de tomber, et pas de neige. Je me tournai vers Joss.

« Ça, ira bien, tout seul ?

— Je ne suis pas inquiet, se contenta-t-il de me répondre. Dites, docteur, est-ce que je ne peux pas venir avec vous ?

— Restez et faites attention à vous, lui dis-je. Je vous remercie, Joss, mais vous savez qu'il faut que quelqu'un soit ici. Je vous appellerai aux vacances habituelles. Peut-être que vous arriverez à remettre l'émetteur sur pied. Il y a encore des miracles.

— Il n'y en aura pas cette fois-ci. » Et se détournant brusquement de nous il descendit dans la cabine. Jackstraw partit vers le tracteur – nous n'avions plus rien à nous dire – et je rejoignis Joss à la cabine. Personne ne s'était déplacé d'un centimètre, autant que je pus m'en rendre compte ; ils levèrent tous les yeux vers moi.

« Parfait, dis-je sans commentaires. Rassemblez toutes vos affaires et enfilez tout ce que vous avez comme vêtements. Nous partons tout de suite. »

En réalité, le départ n'eut lieu qu'une heure plus tard ; un petit peu plus, même. Nous n'avions pas fait tourner le tracteur depuis une bonne quinzaine de jours, et nous eûmes un mal de chien à le faire partir. Mais finalement le moteur démarra dans un grondement et un claquement ; tous mes passagers sursautèrent regardant le tracteur d'un air inquiet. Je connaissais leurs pensées : ils allaient être obligés de vivre dans cette cacophonie permanente, cet assourdissant tintamarre ! Et cela pendant combien de jours et combien de nuits ?

Mais je ne m'attendris pas longtemps sur leur sort. Eux, au moins, auraient droit à la protection de la cabine de bois, tandis que moi je resterais assis, pratiquement tout le temps dehors, pour conduire.

Nous fîmes nos adieux à Joss. Il serra la main de Jackstraw, la mienne, celles de Margaret Ross et de Marie LeGarde et, ostentatoirement, aucune autre. Nous le laissâmes, debout près de la trappe, sa silhouette solitaire se découpant contre la lumière pâle de la lune qui montait progressivement dans le ciel, et nous partîmes vers le sud-ouest, dans la direction d'Uplavnik à 500 kilomètres de là. Je me demandais si nous nous reverrions jamais, et je savais que Joss se le demandait aussi.

Et quel droit avais-je d'exposer Jackstraw aux dangers qui sûrement nous attendaient ? Il était assis à côté de moi qui conduisais, mais en regardant, sans rien dire, dans la lumière de la lune, cette tête fine et puissante, qui, n'eussent été les pommettes saillantes, aurait pu être celle d'un Viking des temps passés, je compris que je me posais des questions inutiles. Quoique sous mon commandement, Jackstraw, comme tous les Groenlandais qui se trouvaient dans les autres stations, avait été prêté à l'A.G.I. par le gouvernement danois par courtoisie en tant qu'officier scientifique – il possédait un diplôme de géologie de l'Université de Copenhague mais il avait oublié plus de choses sur la calotte glaciaire que je n'en connaîtrais jamais ; dans les moments d'urgence, Surtout lorsque son orgueil, et il n'en manquait pas, était en jeu, il ne ferait que ce qui lui paraîtrait sensé, en dépit de tout ce que je pourrais dire et de tout ce que je pourrais faire. Je savais qu'il ne serait pas resté même si je lui en avais donné l'ordre – et, pour être parfaitement honnête avec moi-même, en tant qu'ami, en tant qu'allié ; en tant que solide assurance contre les désastres qui ne manquent jamais de fondre sur les voyageurs inexpérimentés qui se lancent sur la calotte glaciaire. Mais j'avais beau calmer ma conscience du mieux que je pouvais, il m'était difficile de chasser de mon esprit l'image de sa jeune femme, une brune institutrice si vivante, de sa petite fille et de sa maison de briques rouges et blanches, où j'avais passé deux semaines, invité chez lui, l'été dernier. Ce que pensait Jackstraw lui-même, il était impossible de le dire. Il restait parfaitement immobile, comme sculpté dans la pierre ; seuls vivaient ses yeux toujours en mouvement, toujours en alerte pour guetter les affaissements de la glace, les différences de structure de la neige, tout ce qui pourrait annoncer des périls. C'était purement automatique, purement instinctif de sa part ; la région dangereuse, crevassée, se trouvait à plus de 350 kilomètres de nous, à l'endroit où la calotte glaciaire commençait à piquer sur l'océan ; Jackstraw, lui-même, déclarait que Balto, son grand chien de tête, devinait mieux les

crevasses que n'importe qui au monde.

La température était déjà tombée en dessous de -35°, mais la nuit était parfaite pour voyager ; une nuit sans vent, avec de la lune sous un ciel pur et piqué d'étoiles. La visibilité était extraordinaire, la calotte glaciaire s'étendait devant nous douce et, plate ; le moteur tournait rond, sans le moindre raté. S'il n'y avait pas eu ce froid et ce grondement permanent du moteur qui m'engourdisaient le corps tout entier, je crois que j'aurais pu y prendre plaisir.

La vaste cabine de bois me bouchait la vue, et il m'était impossible de voir ce qui se passait en arrière ; mais toutes les dix minutes ou presque Jackstraw sautait par terre et laissait le tracteur le dépasser. Derrière le tracteur et la cabine où ses occupants gelaient – comme le réservoir d'essence se trouvait sous le plancher de la cabine, et les bidons en arrière, on n'allumait jamais le poêle pendant la route – venait le gros traîneau avec tout notre matériel ; 500 litres d'essence, le ravitaillement, les matelas pneumatiques et les sacs de couchage, les tentes, les cordes, les haches, les pelles, les fanions de repérage, la batterie de cuisine, la viande de phoque pour les chiens, quatre madriers pour les passages difficiles, les bâches, les chalumeaux, la lampe tempête, l'équipement médical, les radio-sondes, les fusées au magnésium et une infinité d'autres choses. J'avais hésité à prendre les ballons, et surtout les bouteilles d'hydrogène relativement lourdes qui servaient à les gonfler, mais ils étaient déjà emballés dans les containers avec les tentes, les cordes, les haches, et les pelles, et de plus – fut le facteur décisif – ils avaient déjà une fois au moins sauvé un équipage perdu sur le plateau central avec des boussoles dérégées ; ils en avaient largué plusieurs pendant les brèves heures de jour, ce qui avait permis à leur base de les situer et de leur indiquer leur position exacte.

Derrière ce lourd traîneau, était accroché celui des chiens, plus petit et vide, avec les bêtes attachées à des longues, courant à son côté, à l'exception de Balto toujours libre, qui passait son temps à galoper en avant ou en arrière du tracteur. Ce qu'il fit toute cette nuit-là, tantôt loin devant nous, tantôt à côté de nous, puis la minute d'après se laissant distancer comme un destroyer qui patrouille autour du convoi qu'il est chargé de protéger. Lorsque le dernier des chiens l'avait dépassé, Jackstraw courait en avant pour rejoindre le tracteur et sautait une fois de plus à côté de moi. Il était aussi dur, aussi insensible à la fatigue que Balto lui-même.

Les 35 premiers kilomètres furent sans histoire. Lorsque, quatre mois plus tôt, nous avions fait le chemin en sens inverse, venant de la

côte, nous l'avions balisé tous les 800 mètres avec de grands drapeaux. Par une nuit claire comme celle-ci, sous la pleine lumière de la lune, ces drapeaux orange vif, montés sur des mâts d'aluminium ancrés dans la neige, étaient visibles de très loin ; nous en voyions toujours deux à la fois, parfois trois, avec leurs mâts garnis de grandes aiguilles de fanion plus longues quelquefois que le drapeau lui-même. Nous passâmes 28 de ces drapeaux ; il en manquait une douzaine et, après une brusque dépression dans le terrain, nous les perdîmes de vue complètement. Avaient-ils été emportés par le vent, étaient-ils partis à la dérive, je n'en savais rien.

« Eh bien, ça y est, Jackstraw, dis-je tristement. L'un de nous va commencer à avoir vraiment froid.

— Nous avons déjà eu froid, docteur Mason. Moi le premier. » Il dégagea la boussole magnétique de son support et en dévidant un câble électrique, enroulé sous le tableau de bord, sauta à terre, tandis que je descendais moi aussi pour aller l'aider. Quoique le pôle magnétique ne coïncide jamais avec le pôle géographique – à cette époque, il était à près de 1500 kilomètres au sud de celui-ci, et plus à l'ouest qu'au nord, selon nous – une boussole magnétique, à condition de savoir faire les corrections qui s'imposent, rend toujours service dans les hautes latitudes. Mais, en raison de certains effets dus à une grosse masse métallique, elle est inutilisable montée sur un véhicule. Notre façon de procéder serait donc la suivante : quelqu'un allait s'installer avec la boussole sur le traîneau des chiens, à 20 mètres en arrière du tracteur, et grâce à une commande électrique permettant d'allumer ou d'éteindre un voyant rouge et un voyant vert au tableau de bord, guiderait le conducteur, lui indiquant s'il devait virer sur la droite ou sur la gauche. Ce n'était pas une méthode que nous avions inventée ; elle ne datait pas d'hier, on s'en servait déjà dans l'Antarctique vingt-cinq ans plus tôt ; jusqu'à présent, on n'avait encore rien trouvé de mieux.

Jackstraw installé sur le traîneau, je retournai au tracteur et entrouvris l'écran de toile à l'arrière de la cabine. Là, mes passagers, avec leurs figures tirées, pincées, atrocement pâles dans la faible lueur de la petite veilleuse du plafond, leurs dents qui claquaient tout le temps, leurs frissons spasmodiques, leurs respirations glacées qui se condensaient et épaississaient la couche de glace qui recouvrait déjà la face intérieure du toit, composaient bien un tableau de souffrance profonde. Mais je n'étais pas d'humeur à me laisser toucher par ce spectacle.

« Désolé de la halte, dis-je. Nous repartons tout de suite. J'ai besoin

de l'un de vous pour me servir de vigie. »

Zagero et Corazzini se proposèrent aussitôt, mais je fis non de la tête.

« Vous deux, dormez ou reposez-vous. J'aurai sans doute besoin de vous plus tard. Peut-être vous, Mr. Mahler ? »

Il avait l'air pâle et malade, mais il me fit signe qu'il était d'accord, et Zagero dit d'une voix calme :

« Corazzini et moi, nous sommes sans doute des suspects trop importants ?

— Je ne vous mettrais pas les derniers sur la liste », répondis-je sèchement. J'attendis que Mahler soit descendu, puis je laissai retomber la toile et je retournai à mon poste, à l'avant.

Théodore Mahler, j'en fus surpris, non seulement ne fit pas de difficultés pour parler, mais semblait plutôt ne pouvoir se taire. Cela correspondait si peu à l'idée que je m'étais faite de son caractère que j'en fus très étonné. Peut-être est-ce la solitude, me dis-je, ou bien veut-il oublier la situation présente, ou bien essaye-t-il de détourner mes soupçons... Ce ne devait être que bien plus tard que j'allais me rendre compte de ma grande erreur.

« Eh bien, Mr. Mahler, on dirait que votre voyage en Europe risque d'être quelque peu compromis ! » J'étais presque obligé de crier pour me faire entendre au-dessus du vacarme du moteur.

« Pas en Europe, docteur Mason. » Ses dents claquaient comme une mitrailleuse. « En Israël.

— Vous y habitez ?

— Je n'y ai jamais mis les pieds. » Il y eut un silence, puis lorsque sa voix s'éleva de nouveau, elle était pratiquement couverte par le bruit du moteur. J'eus l'impression de saisir les mots de « mon foyer ».

« Vous... vous allez commencer une nouvelle vie en Israël, Mr. Mailler ?

— J'aurai soixante-neuf ans... demain, fit-il sans me répondre directement. Une nouvelle vie ? Disons que je vais terminer une longue vie.

— Et vous allez y vivre, y créer un foyer – après avoir passé

soixante-neuf ans dans un autre pays ?

— Des millions de Juifs l'ont fait avant moi, ces dix dernières années. Mais je n'ai pas passé toute ma vie en Amérique... »

Puis il me raconta son histoire l'histoire d'une vie de déraciné, telle que je l'avais déjà entendue des centaines de fois, avec des centaines de variations. Il était juif russe d'origine, me dit-il, membre de la plus grande communauté juive du monde, comprenant plusieurs millions de personnes, qui avait été « gelée » pendant plus d'un siècle par le célèbre Acte d'Etablissement ; en 1905, il avait été contraint de s'enfuir avec son père – laissant derrière lui sa mère et deux frères – pour essayer d'échapper aux atroces massacres perpétrés par la « Garde Noire » sur les ordres du dernier des Romanov, à la recherche d'un bouc émissaire lui permettant de justifier la cuisante défaite que lui avaient infligée les Japonais. Sa mère, avait-il appris plus tard, avait tout simplement disparu, et si ses frères avaient survécu à ce moment-là ce n'avait été que pour endurer une mort terrible, bien plus tard, l'un dans le soulèvement du Ghetto de Bialystok, et l'autre dans les chambres à gaz de Treblinka. Quant à lui, il avait trouvé du travail dans l'industrie du vêtement à New York ; il avait suivi des cours du soir, puis travaillé pour une compagnie de pétrole ; il s'était marié, et lorsque sa femme était morte, au printemps dernier il avait entrepris de réaliser le rêve éternel de son peuple, le retour à sa Terre sainte.

C'était une histoire touchante, pathétique, profondément émouvante, dont je ne croyais pas un traître mot.

Toutes les vingt minutes, je changeais de rôle avec Jackstraw, et de la sorte s'écoulèrent, lentement, les longues heures de la nuit, en même temps que le froid devenait plus intense et que les étoiles et la lune décrivaient leurs trajectoires dans le ciel noir. Lorsque la lune se coucha derrière l'horizon et que l'obscurité de la nuit arctique se fut à nouveau abattue sur nous, je ralentis progressivement le Citroën puis, avec joie, le fis stopper ; un silence reposant, chuchotant et infiniment doux, me baigna tout entier, succédant au grondement infernal du moteur et au cognement métallique des chenilles qui m'avaient accompagné toute la nuit.

Tandis que nous prenions notre café noir sans sucre, j'annonçai à mes passagers que nous allions nous arrêter trois heures seulement et qu'ils feraient bien d'essayer de dormir, autant qu'ils le pourraient ; tous nous avions les yeux rouges et nous tombions de fatigue. Trois heures de repos, mais pas une minute de plus ; il était rare que le Groenland offre un temps comme celui-ci pour voyager. C'était un

coup de chance qu'il ne fallait pas négliger.

Je buvais mon café, à côté de Theodore Mahler. Pour une raison quelconque, il avait l'air mal à l'aise, agité, nerveux, distrait ; je n'eus pas grand mal à découvrir ce que je cherchais à savoir.

Une fois ma tasse vide, je soufflai à l'oreille de Mahler que je voulais lui parler en privé. Il me regarda l'air surpris, hésita, puis me fit signe qu'il était prêt. Il se leva pour me suivre, attendant que je sois sorti.

Cent mètres plus loin, je m'arrêtai, allumai ma torche, dirigeai son faisceau en plein sur son visage, je sortis mon Beretta pour qu'il puisse nettement en voir le canon dans la lumière crue ; j'entendis sa respiration s'arrêter brusquement et je vis ses yeux s'ouvrir de terreur.

« Gardez la comédie pour le juge, Mahler, lui dis-je d'une voix sinistre. Cela ne m'intéresse pas. Tout ce que je veux, c'est votre revolver. »

MARDI Sept heures du matin – Minuit

Mon revolver ? Mahler avait lentement levé les bras et ses mains étaient maintenant à la hauteur de ses épaules. Sa voix était loin d'être assurée : « Je... je ne comprends pas, docteur Mason. Je n'ai pas de revolver.

— Évidemment. » J'agitai le canon de mon Beretta pour souligner ce que je disais. « Demi-tour.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? Vous êtes en train de...

— Demi-tour ! »

Il fit demi-tour. J'avancai de deux pas, enfonçai l'extrémité de mon automatique, sans douceur, dans ses reins, et entrepris de le fouiller de ma main libre. Il avait deux pardessus, une veste, plusieurs chandails, des écharpes, deux pantalons et je ne sais combien de sous-vêtements. Le fouiller ne fut guère facile. Il me fallut une bonne minute pour me rendre compte qu'il ne portait aucune arme sur lui. Je me reculai et alors il se retourna lentement vers moi.

« J'espère que maintenant vous êtes satisfait, docteur Mason ?

— Nous allons voir ce qu'il y a dans votre valise. Pour le reste, oui, je suis satisfait. J'ai toutes les preuves que je cherchais. »

Et j'orientai le faisceau de ma torche sur le creux de ma moufle rempli du sucre que j'avais trouvé dans la poche de son deuxième manteau ; il y en avait plus d'une livre dans l'autre poche. « Vous pourriez peut-être m'expliquer d'où vous tenez ceci, Mr. Mahler...

— Est-ce que j'ai besoin de vous le dire ? » Il parlait d'une voix très basse. « Je l'ai volé, docteur Mason.

— Oui, vous l'avez volé. Une étonnante activité pour une personne qui opère à votre échelle. Simplement un coup de mauvaise chance, Mahler, que je me sois juste trouvé en train de vous regarder au moment où on a annoncé le vol du sucre, dans la cabine. Juste un coup de malchance pour vous, qu'il ait fait assez sombre dans le tracteur, tout à l'heure, tandis que nous buvions notre café, pour que j'aie pu prendre une goutte du vôtre sans que vous vous en rendiez

compte. Il était tellement sucré que je n'aurais même pas pu le boire. Curieux, n'est-ce pas, qu'un simple détail comme celui-ci, un simple réflexe de malhonnêteté, compromette tout ? Mais je crois qu'il en est toujours ainsi ; ce n'est jamais la grave erreur qui fait prendre le grand criminel, parce qu'il ne commet pas de grave erreur. Si vous n'aviez pas pris ce sucre en même temps que vous cassiez les lampes radio, je ne me serais aperçu de rien. Et, en passant, qu'avez-vous fait du reste du sucre ? Vous l'avez caché ? Vous l'avez jeté ?

— Vous êtes en train de faire une très grosse erreur, docteur Mason. » Mahler parlait d'une voix calme maintenant ; impossible de deviner s'il était coupable ou simplement inquiet. Mais je n'étais plus assez naïf pour espérer lire quelque chose sur ses traits. « Je n'ai pas touché à ces lampes radio. Et en dehors des quelques poignées de sucre que j'ai prises, le sac était encore relativement intact quand je l'ai laissé.

— Naturellement, naturellement, fis-je en agitant mon Beretta. On retourne au tracteur, mon ami, pour voir ce que vous avez dans votre valise.

— Non !

— Ne soyez pas grotesque, dis-je brutalement. J'ai un revolver, Mahler, et, croyez-moi, je n'hésiterai pas à m'en servir si besoin est.

— Je vous crois, et je sais que vous pourriez être violent en cas de nécessité ; oh ! ne vous inquiétez pas, je suis parfaitement persuadé que vous êtes dur, docteur, entêté, impulsif, et pas très psychologue, mais comme je respecte l'efficacité et l'altruisme dont vous avez fait preuve en face de la situation particulièrement difficile et pénible où vous vous êtes trouvé plongé si inopinément, je vais vous éviter de vous rendre ridicule en public. » Il leva sa main droite dans la direction de son revers. « Permettez-moi de vous montrer quelque chose. »

Je raidis ma main sur le Beretta, mais ce geste était inutile. Sa main ressortit de l'intérieur de son manteau, aussi calmement et nonchalamment qu'elle s'y glissa. Il me tendit un étui de cuir. Je reculai de quelques mètres, ouvris le porte-carte et y jetai un coup d'œil.

Un geste suffit – ou aurait dû suffire. J'avais déjà vu des dizaines de fois des cartes de ce genre, mais je fixai celle-ci comme si c'était la première que j'avais devant les yeux. Un facteur entièrement nouveau surgissait brusquement, qui renversait toutes mes idées préconçues, et

il me fallait maintenant le temps de m'orienter, le temps de comprendre et de calmer au moins un peu la peur qui étreignit brusquement le médecin que j'étais, une fois que j'eus compris ce qu'il y avait à comprendre. Lentement, je repliai l'étui, baissai mon masque à neige, allai à Mahler et baissai également son masque. Dans la lumière crue de la torche, ses traits étaient bleus et blancs de froid, et je voyais contractés les muscles de ses mâchoires qu'il serrait de toutes ses forces pour empêcher ses dents de claquer.

« Soufflez », lui dis-je.

Il fit ce que je lui disais ; il n'y avait pas à s'y tromper, absolument pas ; c'était bien l'odeur douceâtre de l'acétone d'un diabète très avancé et incurable, impossible à confondre avec quoi que ce soit d'autre. Sans dire un mot, je lui rendis sa carte et remis mon automatique dans mon parka. Puis je lui dis, d'une voix calme :

« Depuis combien de temps, Mr. Mahler ?

— Trente ans.

— Un stade bien avancé. » je n'avais pas le temps de chercher les circonlocutions oiseuses qu'emploient d'habitude mes collègues ; de plus, le diabétique d'un certain âge ne réussit à rester en vie que parce qu'il sait respecter avec assez d'intelligence les prescriptions alimentaires et pharmaceutiques de son médecin ; d'habitude, ils sont tous parfaitement au courant de leur état exact.

« Mon médecin serait d'accord avec vous. » En même temps qu'il remontait son masque à neige, je vis un sourire se dessiner sur sa figure, mais un sourire dépourvu de toute joie. « Et moi aussi.

— Deux piqûres quotidiennes ?

— Oui, deux, fit-il avec un geste de la tête. Une avant le petit déjeuner, et une le soir.

— Mais vous n'avez pas de seringue avec vous, et...

— D'habitude j'en ai une, coupa-t-il. Mais pas cette fois-ci. Le médecin de Gander m'a fait une piqûre, et généralement, je supporte quelques heures de retard sans inconvénients majeurs ; j'avais pensé pouvoir attendre Londres pour la prochaine. » Il se tapa la poitrine et ajouta : « Cette carte est valable partout.

— Sauf sur la calotte glaciaire du Groenland, répartis-je d'une voix amère. Mais j'imagine que vous n'aviez pas prévu cette halte

supplémentaire. Quel régime vous donne-t-on ?

— Protéines et amidon.

— C'est la raison du sucre ? fis-je en regardant les petits cristaux de sucre encore accrochés au creux de ma moufle gauche.

— Non, dit-il en haussant les épaules. Mais je savais qu'on se sert du sucre en bas de coma. Je me suis dit que si je m'en bourrais suffisamment... Enfin, en tout cas vous savez maintenant pourquoi je suis devenu voleur.

— Oui. Je le sais. Et je vous fais mes excuses pour ma mise en scène de tout à l'heure, Mr. Mahler. Vous comprenez, j'imagine, que j'avais certaines raisons de me méfier. Mais pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé avant ? Je suis tout de même un médecin, vous savez ?

— J'aurais bien été obligé de vous le dire, tôt ou tard, mais, tout à l'heure ; vous aviez assez d'ennuis de votre côté sans avoir à vous occuper aussi des miens ; et je pensais que vous n'aviez pas d'insuline dans vos stocks.

— Nous n'en possédons pas car nous n'en avons pas besoin. Chacun d'entre nous subit un examen médical très sévère avant d'être envoyé dans une station de l'A.G.I., et il est rare que le diabète en arrive là en quarante-huit heures... Vous avez l'air de prendre tout cela très calmement, je dois le dire, Mr. Mahler. Venez, retournons tout de suite au tracteur. »

Nous y arrivions une minute plus tard. Je tirai le lourd écran de toile ; un épais nuage blanc se forma presque immédiatement en même temps que l'air relativement chaud de l'intérieur entraînait en contact avec celui de l'extérieur. J'agitai ma main pour y voir, et je regardai à l'intérieur. Ils étaient encore tous en train de boire leur café ; c'était la seule denrée dont nous fussions riches. J'eus du mal à me rendre compte que, Mailler et moi, nous n'étions partis que depuis quelques instants.

« Dépêchez-vous de terminer, dis-je sans préambule. Nous repartons dans cinq minutes. Jackstraw, voulez-vous faire démarrer le moteur, s'il vous plaît ? Avant qu'il ne se refroidisse trop ?

— Nous partons ! » Evidemment, c'était Mrs. Dandsby-Gregg qui protestait. « Mais, mon pauvre ami, nous venons tout juste de nous arrêter. Et vous venez de nous promettre trois heures de sommeil.

— C'était avant que j'aie été mis au courant de l'état de Mr.

Mahler. » Je leur dis alors rapidement tout ce que je crus nécessaire de leur apprendre. « Il est peut-être déplacé de le dire devant Mr. Mahler, dis-je, mais les faits eux-mêmes sont brutaux. La personne qui a provoqué l'accident d'avion, et, dans une moindre mesure, a volé le sucre, fait courir à Mr. Mahler le plus grave des dangers. Il n'y a que deux choses qui, normalement, pourraient le sauver : un régime alimentaire riche en calories, pour l'immédiat et, à plus longue échéance, de l'insuline. Nous n'avons ni l'un ni l'autre. Tout ce que nous pouvons faire, c'est essayer de mettre à la disposition de Mr. Mahler l'une de ces deux choses le plus vite possible. D'ici à la côte, le moteur de ce tracteur ne s'arrêtera qu'à bout de souffle, ou si nous rencontrons un blizzard impénétrable, ou si le dernier des conducteurs s'écroule au volant. Est-ce qu'il y a des objections ? »

C'était une question stupide, futile, parfaitement gratuite ; c'était un signe de l'état d'esprit dans lequel je me trouvais à ce moment-là. J'imagine que j'aurais aimé une protestation, pour pouvoir offrir une victime, quelle qu'elle fût, à la rage qui montait en moi, qui ne pourrait se venger que sur les responsables de ce nouveau poids de souffrances. Une -victime à ma colère devant ma certitude intime que tous nos efforts pour sauver Mahler seraient vraisemblablement réduits à néant lorsque le moment serait arrivé, et il arriverait certainement, où les assassins seraient contraints de se dévoiler. Dans un éclair de folie, j'envisageai de les attacher tous ensemble, de les ligoter à l'intérieur du tracteur et, si les circonstances l'avaient permis ; je crois que je l'aurais fait. Mais les circonstances n'auraient pu être pires : une personne immobilisée n'aurait pas résisté plus de deux heures à ce froid terrible.

Il n'y eut pas la moindre objection. En grande partie, j'imagine, parce qu'ils avaient tous trop froid, trop faim, trop soif, parce qu'ils étaient trop fatigués pour pouvoir élever la moindre protestation. À cause de l'évaporation rapide à laquelle est soumise le corps humain relativement chaud et humide, la soif est toujours un problème dans ces climats secs et extrêmement froids. Ces personnes étrangères à l'Arctique devaient s'imaginer qu'elles avaient déjà atteint le summum de leurs souffrances et que la situation ne pouvait empirer ; j'espérai en moi-même qu'elles se rendraient compte le plus tard possible de la gravité de leur erreur.

Il n'y eut pas d'objection, mais deux suggestions, et toutes deux ce fut Nick Corazzini qui les formula.

« Ecoutez, docteur, pour remplacer ce régime indispensable à Mr. Mahler, et que nous ne pouvons pas lui garantir, nous pourrions

essayer de lui donner autant de calories que possible – sans que j'aie la moindre idée, du reste, de la façon dont vous les calculez. Pourquoi est-ce que nous ne doublons pas ses rations ?... Non, ce serait à peine suffisant pour un moineau ! Pourquoi est-ce que chacun de nous ne lui abandonne pas tout simplement le quart de ses rations ? Comme cela, Mr. Mahler aura à peu près quatre fois ce qu'il aurait...

— Non, non ! protesta Mahler. Merci, Mr. Corazzini, mais je ne peux pas vous permettre...

— C'est une excellente idée, l'interrompis-je. C'est exactement ce que j'étais en train de penser.

— Bon, fit Corazzini avec un sourire. Accepté à l'unanimité. Je crois aussi que nous avancerions plus vite si Mr. Zagero et moi-même pouvions vous relayer tous les deux au volant. » Il leva la main pour couper court à mes protestations. « Lui ou moi sommes peut-être l'homme que vous cherchez, peut-être même sommes-nous vos deux assassins, s'il s'agit de deux hommes. Mais si j'étais l'un des assassins, comme je ne connais rien, absolument rien, à l'Arctique ni à la navigation, pas plus qu'au fonctionnement de ce maudit Citroën, comme je ne saurais pas reconnaître une crevasse à moins de tomber dedans, il est aussi évident que le nez au milieu de la figure que je n'essayerais pas de faire des fantaisies tant que je ne serais pas à portée de voix de la côte. D'accord ?

— D'accord », dis-je. Au moment même où je prononçais ces mots, on entendit un grondement. C'était Jackstraw qui venait de faire démarrer le moteur, encore chaud. Je levai les yeux vers Corazzini et lui dis : « Parfait, vous allez prendre votre première leçon de conduite. »

Nous partîmes donc à sept heures trente ce matin-là, dans des conditions météorologiques pratiquement parfaites. Pas le plus léger souffle pour agiter l'air sur la calotte glaciaire ; la voûte noire, profonde, du ciel ne portait pas la trace du plus petit nuage. Les étoiles paraissaient étrangement lointaines, pâles, tremblotantes et irréelles derrière les fils de la Vierge, cristaux de glace en filaments scintillants qui descendaient lentement du ciel. On n'aurait pu rêver meilleure visibilité. Les phares puissants du Citroën qui tiraient des millions d'étincelles de la surface gelée portaient à 300 mètres au moins leurs faisceaux jumeaux et à demi mêlés, entourés d'une obscurité impénétrable. Le froid était intense, et il s'accroissait d'heure en heure, mais on aurait dit que le Citroën se nourrissait de ce froid, qu'il était vraiment dans son élément.

Nous eûmes de la chance presque dès le départ. Nous n'étions pas partis depuis quinze minutes que Balto qui, comme toujours courait librement, fit son apparition, surgissant brusquement de l'obscurité vers le sud-ouest et vint se ranger à côté du traîneau aux provisions, aboyant pour attirer l'attention de Jackstraw. Jackstraw me donna le signal de l'arrêt – un clignotement rapide des feux vert et rouge – et deux ou trois minutes plus tard, il arrivait à ma hauteur pour me dire que Balto venait de retrouver un drapeau de repérage. C'était déjà rassurant car cela signifiait que notre navigation pendant la nuit précédente avait été exacte, et que nous étions sur le bon chemin, mais encore plus heureux était le fait que si les deux premiers drapeaux annonçaient une série, nous pourrions nous passer d'un navigateur et que Jackstraw et moi pourrions enfin trouver quelque sommeil, dans la mesure où il était possible de dormir dans ce froid glacial et dans cette cabine cahotante. Et ce drapeau se révéla bien le premier d'une série presque interminable qui devait nous guider pendant toute cette journée si longue ; dès huit heures donc, Jackstraw, Zagero, Corazzini et moi commençâmes à nous relayer au volant, tandis que le sénateur, le révérend Smallwood et Solly Levin, en avant, servaient de vigies. Leur rôle était certainement le plus pénible, mais tous les trois supportèrent tout sans se plaindre, y compris les douloureux moments où il fallait faire revenir la circulation dans les membres.

Peu de temps après huit heures – nos quarts au volant étaient d'une heure – je laissai seul un Corazzini nettement à la hauteur de sa tâche ; je rentrai ensuite dans la cabine, demandai au sénateur d'aller à l'avant, puis j'enfreignis volontairement la règle la plus stricte sur ces vieux tracteurs : ne jamais allumer de feu à bord pendant la marche. Mais les règles les plus strictes ne doivent être appliquées que jusqu'au moment où il faut les oublier. Ce moment était venu. Ce n'était pas tellement de la chaleur et du confort des passagers que je me souciais ni du fait qu'une réserve permanente d'eau chaude serait précieuse pour guérir les inévitables cas de gel – mais purement et simplement de la vie de Theodore Mahler.

Même en nous conformant aux conseils de Corazzini, ce que nous pouvions lui donner était très insuffisant ; nous étions bien loin de pouvoir lui assurer un régime équilibré. Sa meilleure chance de survie – même ainsi elle serait encore précaire – serait qu'il reste au chaud, se repose et conserve son énergie. Pour l'obtenir, il fallait lui éviter tout travail, tout exercice, même le plus léger ; il fallait qu'il reste aussi immobile que possible, c'est la raison pour laquelle je le fis se glisser dans un sac de couchage, s'allonger sur l'une des couchettes, enveloppé dans deux grosses couvertures. Ce fut mon premier soin en

entrant dans la cabine. Mais, sans travail ni exercice, il n'aurait aucun moyen de combattre l'engourdissement du froid, si ce n'est par des frissons ininterrompus qui épuiserait ses réserves énergétiques aussi sûrement que l'exercice le plus violent. Il fallait donc qu'il ait chaud grâce au poêle, grâce aux boissons chaudes que j'ordonnai à Margaret Ross de lui donner toutes les deux heures au moins. Mahler protesta vivement contre toutes ces mesures mais, en même temps, il était assez intelligent pour se rendre compte que c'était sa seule chance d'en sortir vivant. Il fallait qu'il suive à la lettre toutes mes recommandations, et il le savait ; mais j'imagine que le facteur qui le fit céder en fin de compte fut moins mes explications scientifiques que la pression de l'opinion publique.

Que tous les passagers aussi soudainement, aussi violemment, se mettent à se soucier du sort de Theodore Mahler paraissait à première vue inexplicable. Mais seulement à première vue. Il n'y avait pas besoin de réfléchir longtemps ni beaucoup pour se rendre compte que le vrai mobile n'était pas l'altruisme – non que certains de mes passagers n'en aient pas été capables – mais bien l'égoïsme. En effet, Mahler n'était pas seulement pour eux un homme souffrant, mais surtout un moyen, accueilli avec joie, d'oublier ses propres soucis, ses propres inquiétudes, la tension, la raideur permanentes qui avaient pesé de leur poids glacé sur tous les passagers pendant les douze dernières heures.

Cette raideur, en dehors du malaise qu'elle entraînait, avait eu pour effet de diviser les passagers en petits groupes. On ne se parlait plus sauf en cas de nécessité ou lorsque des questions de simple correction l'exigeaient.

Marie LeGarde et Margaret Ross, chacune d'entre elles sachant que l'autre n'était pas soupçonnée, restaient à l'écart et ne parlaient pratiquement qu'entre elles. Comme le faisaient Zagero et Solly Levin, et aussi, tout ridicule et impensable que c'eût été quelques heures plus tôt, Mrs. Dandsby-Gregg et sa bonne Hélène. Coupables ou non, elles savaient de toute façon à quoi s'en tenir, et parmi tous les passagers, chacune d'elles n'avait que l'autre à qui pouvoir se fier. Elles pouvaient naturellement, comme tous les autres passagers, avoir confiance en Marie LeGarde ; et en Margaret Ross, mais le fait qu'elles savaient que ces dernières ne pouvaient pas avoir confiance en elles suffisait à tuer dans l'œuf toute velléité de rapports moins officiels. Pour ce qui était de Corazzini, du révérend Smallwood, du sénateur et de Mahler, chacun d'eux restait dans son coin.

Dans ces circonstances, par conséquent, il était inévitable que tous

accueillent avec plaisir un sujet de conversation nouveau, absolument anodin, quelque chose qui permettrait d'apaiser, aussi légèrement que ce fût, l'atmosphère pénible qui régnait dans les rapports humains, quelque chose qui orienterait les pensées jusqu'ici assez moroses et méfiantes sur des horizons plus détendus. Theodore Mahler allait être le malade le mieux soigné que j'avais jamais eu.

Je venais d'allumer le poêle à pétrole et de le régler lorsque Zagero m'appela de son siège par l'écran de toile.

« Il y a quelque chose de bizarre là, dehors, docteur. Vous voulez venir voir ? »

J'allai voir. Très loin sur la droite, vers le nord-ouest, haut au-dessus de l'horizon, une immense zone diffuse de luminosité s'étalait sur presque un quart de la voûte obscure, et cette nappe commençait à s'agiter et à disparaître, puis à reparaître et à grandir, s'épaississant, s'approfondissant, montant à chaque moment plus haut dans le ciel. Au début, rien de plus qu'une pâleur dans le ciel, mais elle commençait maintenant à prendre forme, de pâles couleurs y composaient déjà des ordonnances définies.

« C'est l'aurore boréale, Mr. Zagero, dis-je. C'est la première fois que vous en voyez une ? »

Il me fit un signe de tête.

« Oui. Formidable, n'est-ce pas ? — : Cela ? Ce n'est rien ; c'est juste le début. Vous allez voir un rideau ce soir. Il y en a de toutes sortes, des draperies, des couronnes, des arcs, je ne sais quoi encore, mais ce que vous allez voir là, c'est un rideau. Vous verrez, ce sont les meilleures.

— Vous en avez vu souvent, docteur ?

— Tous les jours pendant des temps et des temps où c'est comme ce soir, froid, clair et calme, non, on s'y habitue tellement qu'on n'y fait à chaque fois attention.

— Je ne peux pas le croire ; c'est formidable ! C'est tout simplement formidable, répéta-t-il avec ferveur. Se fatiguer de cela ? Je voudrais bien qu'on en ait chaque jour, sourit-il. Vous n'êtes pas obligé de regarder, docteur.

— Eh bien, si vous voulez vous en sortir, espérez qu'on n'en aura pas tous les jours, fis-je, grave.

— Pourquoi ?

— Parce que la réception radio est impossible tant qu'il y a des aurores boréales.

— La réception radio ? fit-il en plissant les sourcils. Qu'est-ce que nous avons à perdre ? Avec la radio de la cabine hors de service, et vos camarades un peu plus loin de nous chaque jour, on ne peut entrer en contact ni avec les uns ni avec l'autre.

— Je sais mais nous pourrions entrer en contact avec notre base d'Uplavnik lorsque nous serons un peu plus près de la côte », dis-je. Une seconde plus tard, je me rendis compte de ce que je venais de dire. Je n'y avais pas pensé sur le moment, mais une fois les mots prononcés, je réalisai que j'aurais dû garder ce renseignement pour moi. Il y avait peu de chances pour qu'Uplavnik soit à l'écoute au bon moment et sur la bonne fréquence, mais il y avait quand même une chance. Nous pourrions leur demander de jeter l'alerte, de nous envoyer des secours bien avant que les assassins n'imaginent encore que le moment était venu d'intervenir. Mais maintenant, si Zagero était l'un des assassins, il aurait tôt fait de veiller à ce que le poste émetteur du tracteur soit hors d'état de servir bien avant que nous ne soyons à portée d'Uplavnik.

Je me maudis de mon incroyable stupidité et jetai un rapide regard à Zagero. Dans le rayon de lumière qui passait par l'écran de toile et dans la lumière plus pâle encore de l'aurore boréale, son visage avait l'air parfaitement normal, mais cela ne voulait absolument rien dire car il était sans doute assez intelligent pour ne rien laisser voir. Le geste rapide de compréhension, les lèvres qui se gonflaient, l'air appréciateur, les sourcils froncés, tout y était, on n'aurait pas pu rêver mieux. Le meilleur des acteurs n'aurait pu y redire ; mais nos deux assassins étaient certainement des acteurs hors de pair. D'un autre côté, s'il n'avait pas réagi du tout, ou s'il avait trop réagi, est-ce que je n'aurais pas été doublement méfiant ? Ou n'était-ce pas plutôt le contraire ? Si Zagero était le coupable, n'aurait-il pas su que trop ou trop peu de réaction aurait certainement éveillé ma méfiance, n'aurait-il pas fait bien attention à ne réagir qu'un tout petit peu ? Je me détournai, mon esprit nourrissait une méfiance croissante, quoique sans raison précise, à l'égard de Johnny Zagero. Mes succès précédents, me dis-je, amer, ne garantissaient-ils pas en même temps l'innocence parfaite de Zagero ?

Je me tournai et donnai un petit coup sur l'épaule de Margaret Ross.

« J'aimerais parler cinq minutes avec vous, Miss Ross, si le froid ne vous fait pas trop peur. »

Elle me regarda l'air surpris, hésita un moment, puis me fit signe qu'elle était d'accord. Je sautai dehors, lui tendis la main et l'aidai à monter à bord du gros traîneau lorsqu'il arriva à notre hauteur. Pendant quelques instants, nous restâmes là, immobiles, assis l'un à côté de l'autre, sur un bidon d'essence, regardant l'aurore boréale. Moi, je me demandais comment commencer. Je fixais, presque sans la voir, l'immense nappe qui grandissait sans cesse, cet incroyable rideau, plissé, flûté, vert, jaune et sa frange tachée de rouge, qui paraissait presque descendre jusqu'à la surface de la calotte glaciaire, une draperie translucide car même en ses parties les plus denses on voyait encore les étoiles briller faiblement dans le ciel, derrière elle, derrière ce voile vivant, qui se gonflait, tremblant, poème aérien en teintes pastel, comme un écho distant de quelque pays enchanté et lointain, d'une beauté inexprimable. Margaret Ross restait là à contempler ce spectacle, comme une personne en transes. Mais peut-être aussi avait-elle pour cette aurore des yeux aussi indifférents que les miens, rivés, au contraire, au souvenir de l'homme qu'elle avait perdu et qu'elle laissait derrière elle, enfoui sous la glace. Lorsqu'elle se retourna en entendant le son de ma voix, lorsque je vis la luminescence de l'aurore boréale se refléter dans la profondeur de ses grands yeux bruns si tristes, je compris que ma dernière supposition était la bonne.

« Eh bien, Miss Ross, que pensez-vous des derniers événements ?

— Mr. Mahler ? » Elle avait remonté son masque à neige, rien d'autre que du coton hydrophile enveloppé dans de la gaze, avec une ouverture pour pouvoir respirer, et j'étais obligé de me pencher en avant pour saisir ce qu'elle disait d'une voix douce, par-dessus le grondement continu du tracteur, à l'avant. « Que pourrait-on dire au sujet de quelque chose d'aussi... d'aussi horrible ? Quelle chance a réellement ce pauvre homme de s'en sortir, docteur Mason ?

— Franchement, je n'en ai aucune idée. Il y a trop de facteurs en jeu, et nous ne pouvons pas faire de prévisions ; est-ce que vous savez qu'après vous avoir barrée de ma liste des suspects, je l'avais inscrit en première place ?

— Non !

— Si, c'est vrai. Je crois que je ne vaudrais pas grand-chose comme détective, Miss Ross. Je suis très fort pour l'empirisme et les tâtonnements, ce qui a déjà eu l'avantage négatif de réduire de deux le

nombre de mes suspects, mais je ne vaudrais absolument rien pour la déduction. » Je lui racontai alors la scène qui avait eu lieu entre Mahler et moi pendant l'arrêt de tout à l'heure.

« Et maintenant, vous vous retrouvez en aussi mauvaise posture qu'avant, dit-elle lorsque j'eus terminé mon récit. J'imagine qu'il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre, pour voir ce qui va arriver.

— D'attendre que le couperet nous tombe sur la nuque ? dis-je d'une voix amère. Non, ce n'est pas tout à fait cela. Sans grand espoir, je crois que je vais essayer encore une fois la méthode déductive. Mais il faut avoir des faits avant de pouvoir songer à déduire. C'est pourquoi je vous ai demandé de venir ici avec moi, pour voir si vous pourriez m'aider.

— Je ferai tout ce que je pourrai, je vous le promets. » Elle leva la tête. L'aurore venait de s'enflammer, parvenue à son maximum d'incandescence, frissonnant violemment, en même temps que ses colorations d'une beauté inouïe lançaient des millions d'étincelles très colorées, rouges, vertes, jaunes ou or, des millions de cristaux de glace en suspension dans le ciel.

« Je ne sais pas pourquoi, reprit-elle, mais cela me donne encore plus froid... J'imagine que je vous ai déjà raconté tout ce que je sais, tout ce que j'ai pu trouver, docteur Mason.

— J'en suis certain, mais vous pouvez avoir oublié de me dire certaines choses, pour la simple raison qu'elles ne vous ont pas paru importantes. Et maintenant, ainsi que je vois les choses, il y a trois questions capitales sans réponses. Comment l'accident a-t-il été provoqué ? Comment a-t-on drogué le café ? Comment a-t-on brisé l'émetteur ? Si nous pouvons trouver ne serait-ce qu'un élément de réponse à l'une de ces trois questions, nous serons peut-être plus rapprochés du but. »

Dix minutes plus tard, dix minutes d'un froid glacial, nous étions encore loin d'avoir découvert quoi que ce soit. J'avais suivi Margaret Ross pas à pas, des douanes où elle avait pris connaissance de ses passagers jusqu'à l'avion où elle les avait installés, puis le vol jusqu'à Gander, l'escale et l'envol de Gander ; j'avais servi les passagers en même temps qu'elle et ils avaient pris leur repas du soir que je n'avais toujours rien de nouveau, de bizarre, d'étonnant qui aurait pu me donner la plus légère explication de l'accident. Tout à coup, pendant qu'elle me racontait le repas, sa voix s'éteignit progressivement, elle se retourna et me regarda les yeux fixes, silencieuse.

« Qu'est-ce qui se passe, Miss Ross ?

— Evidemment, dit-elle à voix basse. Naturellement ! quelle imbécile je suis ! Je comprends maintenant...

— Qu'est-ce que vous comprenez ? lui demandai-je.

— Le café... Comment on a réussi à le droguer ! J'étais en train de servir le colonel Harrison – il était assis tout au fond, et c'est lui dont je me suis occupée en dernier – quand il a plissé le nez et m'a demandé si je ne sentais pas une odeur de brûlé. Je ne sentais absolument rien, mais je tournai la chose en plaisanterie en lui disant que j'avais sans doute quelque chose en train de roussir sur mon réchaud ; j'étais juste rentrée à l'office lorsque le colonel m'a appelée, je me suis retournée vers lui, il tenait ouverte la porte des toilettes de droite, et il y avait un mince filet de fumée qui en sortait. J'appelai le commandant de bord qui est immédiatement allé à l'arrière, pour voir ce qui se passait, mais ce n'était rien de grave, simplement quelques papiers qui fumaient. Sans doute quelqu'un qui avait oublié sa cigarette, j'imagine.

— Alors tout le monde s'est levé et s'est précipité pour voir ce qui se passait ? demandai-je.

— Oui, et le commandant Johnson leur a dit de retourner s'asseoir parce qu'ils déséquilibraient l'avion.

— Vous n'avez pas pensé à me le dire, fis-je d'une voix grave. Vous avez trouvé que c'était un détail sans importance ?

— Je suis désolée. J'ai vraiment cru que ce n'était rien. Je n'ai pas pensé qu'il y ait le moindre rapport... C'était des heures avant l'accident...

— Cela ne fait rien. Qui aurait pu aller dans l'office à ce moment-là ? Quelqu'un assis à l'avant, je pense.

— Oui. Ils m'ont donné l'impression de s'être tous levés à partir du milieu...

— « Ils » ? Qui « ils » ?

— Je ne sais pas. Pourquoi... pourquoi me le demandez-vous ?

— Parce que si nous savons qui « ils » sont, nous saurons qui n'est pas coupable.

— Je suis désolée, répéta-t-elle encore d'une voix découragée, je me suis un peu énervée sur le moment, puis tout de suite, j'ai eu le commandant Johnson en face de moi, en train d'obliger tout le monde à se rasseoir ; il me bouchait la vue.

— Bon, fis-je en changeant d'optique. Il s'agissait, je pense, des toilettes des hommes ?

— Oui, celles des femmes étaient sur la gauche.

— Est-ce que vous pourriez retrouver qui y a été, disons pendant l'heure qui a précédé l'incendie ?

— Une heure ? Mais un mégot de cigarette...

— Vous croyez bien maintenant que cet incendie n'est pas le fait du hasard ? lui demandai-je.

— Naturellement. » Elle me regardait fixement.

« Bon. De toute évidence, nous avons affaire à des criminels professionnels endurcis. Le succès de leur entreprise dépendait de cet incident, pouvez-vous les imaginer en train de mettre le feu à des journaux ? Et encore fallait-il qu'ils le fassent au bon moment... Non...

— Mais comment ?

— C'est facile ! Il y a des petits tubes de plastique divisés en deux compartiments par une cloison centrale ; dans l'un des deux un acide ; dans l'autre une capsule de verre contenant un autre acide. Tout ce qu'il faut faire, c'est écraser le tube, casser la capsule, laisser tomber l'engin à l'endroit où l'on souhaite voir l'incendie se déclarer, et s'en aller. Au bout d'un temps précis, l'acide qui se trouve dans le verre ronge la cloison intermédiaire, entre en contact avec l'autre acide, et l'incendie éclate. On s'en est servi des centaines de fois pendant la guerre. Si vous voulez mettre le feu à quelque chose et vous trouver à des kilomètres de là au moment où l'incendie se déclenche, voilà le moyen idéal !

— Oui, il y avait une odeur bizarre... commença-t-elle d'une voix lente.

— Je l'imagine. Vous pouvez vous rappeler qui s'est rendu là ?

— Non. Je ne peux pas, fit-elle avec un geste de la tête. Je suis restée presque tout le temps pendant cette heure-là à préparer le repas dans l'office.

— Qui se trouvait sur les deux fauteuils de l'avant ?...les plus proches de l'office.

— Miss LeGarde et Mr. Corazzini. Mais j'ai bien peur que cela ne veuille rien dire. Nous savons que Marie LeGarde n'a absolument rien à voir avec cette affaire, et Mr. Corazzini est la seule personne qui n'a pas quitté son siège avant le dîner ; j'en suis sûre car il a pris un gin tout de suite après l'envol, puis il a éteint sa lampe individuelle, s'est posé un journal sur la tête et s'est endormi.

— Vous en êtes certaine ?

— Absolument. Je jette toujours un regard de temps en temps par ma porte pour voir ce qui se passe chez les passagers et je l'ai toujours vu là...

— Ceci semble l'exclure, dis-je en réfléchissant, et réduire le nombre des suspects... Mais ç'aurait très bien pu être aussi l'autre type qui aurait installé le tube. » Puis, brusquement, j'eus, ce qui, à mon avis, fut une inspiration. « Dites-moi, Miss Ross, est-ce que quelqu'un, plus tôt dans la soirée, vous aurait demandé à quelle heure aurait lieu le dîner ? »

Elle me regarda avant de me répondre, et même dans cette lueur de l'aurore qui s'éteignait, je pus voir qu'elle comprenait où je voulais en venir.

« Mrs. Dandsby-Gregg me l'a demandé, j'en suis sûre.

— Elle, ce n'est pas étonnant. Mais personne d'autre ?

— Si. Je m'en souviens maintenant. » Sa voix s'était brusquement apaisée. « Le colonel Harrison – mais il ne compte plus – et Mr. Zagero.

— Zagero ? » J'étais soudain si excité que je me penchai en avant, ma tête touchant presque la sienne. « Vous en êtes certaine ?

— J'en suis sûre. Et je me rappelle que lorsqu'il me l'a demandé, je lui ai dit : « Vous vous sentez un petit creux, monsieur ? » il m'a alors répondu ; « Ma chère hôtesse, « j'ai toujours un petit creux. »

— Eh bien, eh bien... Très intéressant !

— Vous croyez que Mr. Zagero ?

— J'arrive à craindre tout ce que je peux penser. Je me suis trompé

trop souvent. Mais c'est peut-être un début ; une fumée qui doit précéder un feu très sérieux... Est-ce qu'il se trouvait près de vous au moment où la radio est tombée par terre ? Derrière vous, par exemple, au moment où vous vous êtes relevée et où vous avez heurté la tablette ?

— Non, il se trouvait près de la trappe, j'en suis sûre. Est-ce qu'il pourrait ?...

— Non. Joss et moi nous avons reconstitué l'affaire. Quelqu'un avait enfoncé une des glissières de la tablette et repoussé l'autre au maximum, au moment où vous vous êtes relevée il a suffi de pousser un peu la deuxième glissière. Et ça a été exécuté de loin. Il y avait un balai par terre au moment de l'accident, mais nous n'avons pas compris tout de suite son importance... Lorsque vous avez senti le poste tomber vous avez fait demi-tour sur vous-même, n'est-ce pas ? »

Elle me fit signe que oui, sans rien dire.

« Et qu'est-ce que vous avez vu ?

— Mr. Corazzini...

— Oui, nous savons qu'il a plongé pour essayer de retenir le poste, fis-je d'une voix impatiente. Mais à l'arrière-plan, contre la cloison ?

— Il y avait bien quelqu'un. » Sa voix n'était plus qu'un murmure. « Mais non... non, ce ne peut pas être lui. Il était à moitié endormi, assis sur le plancher, et au moment de la chute, il a sursauté comme un fou...

— Qui ? Pour l'amour du ciel ! mais qui ?

— Solly Levin. »

Le bref demi-jour de midi arriva et s'éclipsa, le froid s'intensifiant sans cesse ; vers la fin de la journée, nous avions tous l'impression de nous trouver à bord de ce tracteur cahotant, trébuchant depuis des éternités.

Deux fois seulement, nous nous arrê tâmes, pendant cette interminable journée, pour refaire le plein ; à quatre heures de l'après-midi et à huit heures du soir. J'avais choisi ces heures parce que j'étais convenu avec Joss que j'essayerais d'entrer en contact avec lui toutes les quatre heures. Nous montâmes l'émetteur pendant que Jackstraw faisait le plein ; Corazzini assis sur le trépied de la dynamo tourna deux fois la manivelle pendant dix minutes, tandis que moi, j'envoyais

en morse notre signal d'identification. Mais nous ne reçûmes pas l'ombre d'une réponse. Je ne m'étais du reste pas attendu à en recevoir une. Même si par quelque miracle Joss était parvenu à réparer le R.C.A., les turbulences ionosphériques, conséquences de l'aurore boréale de la nuit dernière, réduisaient à néant toute chance d'obtenir le contact. Mais j'avais promis à Joss de le faire et je devais tenir parole.

Tandis que je procédais au second essai, tout le monde, y compris Jackstraw et moi, tremblait dans ce froid aigre. Normalement, nous deux n'aurions pas dû en souffrir car, par temps très froid, nous portions deux ensembles complets de fourrure, celui de dessous avec le poil à l'intérieur, celui de dessus avec le poil à l'extérieur ; mais nous avions donné nos deuxièmes costumes à Corazzini et à Zagero, car il fallait absolument être couvert dans cette glacière qu'était la cabine de pilotage ; et nous avions donc, tous les deux aussi froid, ou presque, que tous les autres.

De temps en temps, quelqu'un sautait à terre et courait un moment à côté du tracteur pour essayer de se réchauffer, mais nous étions tous tellement épuisés par le manque de sommeil, par la faim, par le froid, et par la simple fatigue physique que nous causaient les chocs contre les parois de la cabine, que les « sportifs » titubaient de fatigue au bout de quelques minutes et devaient remonter à bord. Et lorsqu'ils étaient à nouveau immobiles, la sueur se gelait sur leur corps, ils se retrouvaient encore plus mal lotis qu'avant ; en fin de compte, je fus contraint d'interdire ces intermèdes.

Je souffrais d'avoir à décider ce que j'étais contraint de faire, mais c'était inéluctable. L'épuisement, le froid, le manque de sommeil ne pouvaient être supportés plus longtemps. Lorsque finalement je donnai l'ordre d'arrêter, il était minuit dix, et nous roulions sans interruption – sauf les brèves haltes pour refaire le plein et lancer nos appels radio – depuis vingt-sept heures.

MERCREDI Quatre heures du matin – Huit heures du soir

En dépit de notre épuisement, en dépit de notre besoin presque insurmontable de sommeil, je ne crois pas qu'un seul d'entre nous dormît, ne fût-ce qu'une minute, pendant cette nuit-là ; par ce froid, dormir aurait signifié la mort.

Je n'avais jamais subi un froid pareil. Nous étions pourtant douze personnes entassées dans une minuscule cabine de bois conçue pour en loger cinq au maximum ; le poêle à pétrole ronfla pendant toute la nuit ; nous bûmes chacun deux fois un quart de café brûlant, mais notre sort à tous fut atroce pendant ces heures de prétendu repos. On entendit les mêmes bruits pendant toute la nuit : les dents qui claquaient, les membres saisis de tremblements incontrôlables heurtant les parois nues, les gens qui se massaient la figure, le bras, le pied, pour essayer d'y faire revenir la circulation. Et comment la vieille Marie LeGarde ou Mahler malade réussirent-ils à supporter cette nuit, à en sortir vivants... c'est encore pour moi un mystère.

Mais ils survécurent. Lorsque, après avoir regardé le cadran lumineux de ma montre, je vis qu'il était presque quatre heures, je décidai que la plaisanterie avait assez longtemps duré, j'allumai la petite veilleuse et vis qu'ils avaient tous les deux les yeux ouverts. Ils étaient parfaitement réveillés. Déjà très faible en temps normal, la veilleuse n'émettait plus maintenant qu'une infime lueur jaunâtre – signe inquiétant car cela voulait dire que les batteries du tracteur elles-mêmes étaient en train de geler – mais cette lueur me suffit pour distinguer autour de moi les visages proches les uns des autres, bleus, blancs et jaunes aux endroits touchés par le gel. Des nuées blanches rappelant la fumée se formaient au-dessus de chaque bouche, à chaque respiration ; une croûte de glace brillante recouvrait déjà les murs et le plafond, à l'exception d'un cercle de quelques centimètres de diamètre autour du tuyau du poêle. En tant que spectacle de douleur infinie, désespérée, je n'ai jamais rien vu de tel.

« Des insomnies, hein, docteur ? » C'était Corazzini qui parlait en claquant des dents. « Vous avez peut-être oublié de brancher votre couverture électrique ? »

— Je suis toujours matinal, Mr. Corazzini. » Je jetai un coup d'œil

circulaire sur mes passagers, aussi hébétés que souffrants. « L'un d'entre vous a-t-il dormi ? »

Des signes de tête dénégateurs me répondirent unanimement.

« Quelqu'un pense-t-il pouvoir dormir ? »

Même réponse.

« La question est réglée, fis-je en essayant de me remettre debout. Il n'est que quatre heures du matin, mais geler pour geler, autant le faire en roulant. Et de plus, si le moteur du tracteur reste encore quelques heures dans ce froid, il ne repartira plus jamais. Qu'en pensez-vous, Jackstraw ?

— Je vais chercher les lampes à souder », dit-il, et il disparut immédiatement de l'autre côté de la bâche. Presque aussitôt je l'entendis qui se mettait à tousser très fort, dans le froid mortel de l'extérieur, et, pendant les intervalles qui séparaient chaque quinte, nous percevions distinctement les crépitements secs et chuintants de sa respiration dont la vapeur d'eau se condensait, gelait, avant de s'élever dans l'air presque immobile.

Corazzini et moi, nous le suivîmes, toussant, étouffant aussi ; l'air glacial nous lacérait les poumons et la gorge, nous nous protégeions derrière nos lunettes et nos masques à neige de façon à ne pas laisser le plus petit morceau de peau exposé. Arrivé au poste de conduite, je sortis ma torche et regardai le thermomètre à alcool car le mercure se solidifie à -38° , mais je fus obligé de m'y reprendre à deux fois avant de pouvoir en croire mes yeux. La petite colonne d'alcool était descendue à deux centimètres à peu près de la boule ; elle indiquait très exactement -55° . Encore loin du -65° de Wagener, et encore plus de l'incroyable -89° enregistré par les Russes dans l'Antarctique à Vostok. Mais ce n'en était pas moins, de 8 bons degrés, la température la plus basse que j'avais jamais eu à constater moi-même. Et il fallait que cela arrive maintenant – maintenant, alors que je me trouvais à plus de 300 kilomètres de l'habitation humaine la plus proche, Jackstraw et moi aux prises avec deux assassins inconnus, un homme sur le point de mourir, et d'autres personnes en train de s'affaiblir rapidement, de froid, de fatigue, d'inanition, et un tracteur antique prêt à tout moment à rendre l'âme.

Une heure plus tard, j'étais sur le point de réviser la dernière partie de ce bilan : le tracteur avait bien l'air d'avoir déjà rendu l'âme. Je me doutai que quelque chose allait mal dès que je touchai l'avertisseur – à 20 mètres, on n'aurait pas entendu le funèbre gémissement que

j'obtins. Les batteries, pratiquement gelées, ne seraient même pas parvenues à faire tourner un moteur chaud ; il était hors de question qu'elles pussent ébranler un moteur qui, tout comme la boîte de vitesses et le différentiel, était pratiquement soudé par une huile qui avait perdu tout pouvoir lubrifiant et n'était plus qu'un liquide extrêmement visqueux, rappelant plutôt une colle épaisse. À deux, tournant de toutes nos forces la manivelle, nous n'arrivâmes même pas à déplacer un cylindre.

Nous voulûmes allumer les lampes à souder à pétrole, mais elles étaient gelées elles aussi ; le pétrole gèle à -45° à peu près ; à -40°, il est encore aussi épais que de l'huile de boîte. Il nous fallut les réchauffer avec une lampe à souder à essence, ensuite placer sur des boîtes de bois nos cinq lampes à souder, enveloppées de grosse toile pour qu'elles ne regèlent pas, deux d'entre elles réchauffant le carter du moteur, deux la boîte de vitesses et la dernière le pont. Au bout d'une heure au moins, nous pûmes tourner la manivelle sans trop de difficulté, et la grosse batterie que nous avions fait tiédir à l'intérieur près du poêle étant rebranchée, nous essayâmes une deuxième fois. Le moteur ne donna pas le moindre signe de vie.

Aucun d'entre nous, même Corazzini dont les tracteurs étaient équipés de diesels, n'était un spécialiste des moteurs ; nous connûmes alors quelques minutes frôlant le désespoir. Mais nous ne pouvions absolument pas nous laisser aller au découragement et nous le savions. Les lampes à souder toujours chauffant le moteur, nous remportâmes la batterie près du poêle, démontâmes les bougies, libérâmes les charbons gelés de la dynamo, démontâmes la canalisation d'essence, du réservoir au moteur, les réchauffâmes et les rinçâmes pour en enlever l'eau gelée qui s'y trouvait, en soufflant dedans avec la bouche, grattâmes la glace qui obstruait en partie l'entrée d'air du carburateur et remontâmes finalement le tout. Nous avions dû effectuer la plus grande partie de ces opérations délicates avec les mains nues ; la peau collait au métal et s'arrachait comme une pellicule morte, comme une peau d'orange, chaque fois que nous lâchions quelque chose ; le dos des mains lui-même était brûlé, à vif, à force de toucher le métal, du tour des ongles suintait un sang qui se coagulait tout de suite au contact de l'air glacial, et nos lèvres étaient enflées, coupées, crevassées, souvenir du contact avec les embouchures des tubes de cuivre. Ce fut horrible – mais efficace. À 6h 15,2 h et quart très exactement après le début du travail, le gros moteur toussa, rata, toussa encore, se reprit finalement et trouva un ralenti régulier. Je sentis mes lèvres se craquer dans le sourire qui éclaira mon visage derrière mon masque à neige, je donnai une grande claque dans le dos de Jackstraw et de Corazzini – oubliant sur le

moment que ce dernier pouvait très bien être l'un des assassins – et j'allai prendre le petit déjeuner. Ou plus exactement ce qui tint lieu de petit déjeuner. Pas grand-chose : du café, des biscuits, deux boîtes de bœuf pour douze personnes, la part du lion allant à Theodore Mahler. Ce qui nous laissait après cela 4 boîtes de bœuf, 4 boîtes de légumes, quelque 5 kilos de fruits secs, un poisson congelé, une petite boîte de biscuits, 3 paquets de flocons d'avoine et plus de 20 boîtes de lait condensé non sucré – c'était la seule denrée, avec le café, que nous avions en quantité suffisante. Nous avions aussi, naturellement, de la viande de phoque pour les chiens – Jackstraw en fit réchauffer sur le poêle pendant que nous prenions le petit déjeuner. La chair frite d'un phoque jeune est mangeable, jusqu'à un certain point, mais les chiens avaient priorité sur cette viande. Leur santé était plus importante que la nôtre ; si le tracteur rendait complètement l'âme, les chiens seraient notre seul espoir.

Le petit déjeuner avalé, les chiens nourris, nous démarrâmes enfin quelques instants avant le coucher de la lune, Corazzini au volant, la longue et mince traînée de vapeur de notre échappement, d'un blanc immaculé mais dense comme de la fumée dans l'air glacial, restant sur place derrière nous, parfaitement immobile ou presque ; nous pouvions la suivre à perte de vue, dans la lumière faiblissante de la lune. J'avais décidé que nous nous relaierions au volant toutes les quinze minutes – le maximum de temps supportable dans la cabine sans chauffage et largement ouverte sur l'extérieur. J'avais entendu parler d'un cas survenu dans l'Antarctique ; un conducteur était resté si longtemps à son poste que ses doigts engourdis, paralysés, s'étaient bloqués sur le volant qu'on avait dû démonter pour permettre à l'homme d'aller se dégeler les mains avant qu'il pût le lâcher ; je ne voulais pas que cela nous arrive.

Dès que nous nous fûmes mis en route, j'allai inspecter Mahler ; son aspect, sa mine ne donnaient pas grand espoir de le voir résister à l'épreuve. Bien qu'il fût tout habillé, installé dans un sac de couchage en duvet dont la fermeture était remontée jusqu'à son menton, enroulé par-dessus le marché dans des couvertures, son visage d'un bleu blanc pommelé offrait des traits tirés ; il n'arrêtait pas de trembler de froid, mordant un mouchoir pour empêcher ses dents de claquer. Je pris son poignet. Le pouls était très rapide mais paraissait encore assez régulier ; je n'étais pas sûr de moi-même : j'avais eu les doigts tellement abîmés, pelés, écorchés au cours des deux ou trois heures qui venaient de s'écouler que je ne sentais pratiquement plus rien avec le bout des doigts. Je lui adressai ce que je souhaitais être un sourire réconfortant.

« Eh bien, comment vous sentez-vous, Mr. Mahler ?

— Pas plus mal que les autres, j'en suis sûr, docteur Mason.

— Ce n'est pas tellement fameux. Vous avez faim ?

— Faim, moi ? s'écria-t-il. Avec la générosité de tout le monde, je serais incapable d'avaler la moindre miette ! »

C'était typique de ce vieillard courageux ; cela correspondait à son attitude pendant les dernières heures. Malgré l'abondance très relative de son petit déjeuner, il avait tout avalé avec férocité. Il avait faim, c'était évident ; son organisme, dépourvu maintenant de l'insuline qui aurait arrêté la montée du sucre dans son sang, réclamait de la nourriture, incapable de la trouver en dépit de tout ce que le malade avalait réellement.

« Soif ? »

Il fit signe que oui, s'imaginant peut-être qu'il ne risquait rien en l'avouant ; en réalité, c'était un symptôme supplémentaire de la progression de son mal. J'étais en même temps pratiquement sûr qu'il avait déjà commencé à s'affaiblir ; dans peu de temps, je le savais, il commencerait à perdre du poids. Les événements se succéderaient très vite. En fait, il paraissait déjà plus chétif, plus émacié, ses pommettes étaient encore plus proéminentes que trente-six heures plus tôt. Mais il en allait de même pour tous les autres, et surtout pour Marie LeGarde ; malgré tout son courage, son silence, sa bonne humeur inaltérable, elle avait l'air maintenant non pas d'une personne âgée, mais d'une malade extrêmement fatiguée.

J'étais incapable de pouvoir faire la moindre chose pour elle.

« Vos pieds ? demandai-je à Mahler. Comment vont-ils ?

— Incapable de vous le dire ; je n'en ai plus, répondit-il en souriant.

— Montrez-les-moi », fis-je d'une voix autoritaire. Il protesta mais je n'y pris pas garde. Entrevoir simplement cette chair cadavérique me suffit.

« Miss Ross, dis-je, à partir de maintenant vous êtes l'ange gardien de Mr. Mahler. Nous avons deux bouillottes de caoutchouc sur le traîneau ; je veux que vous les gardiez tout le temps remplies d'eau la plus chaude possible. Il faut malheureusement assez longtemps pour faire fondre cette maudite neige. Vous les placerez sous les pieds de

Mr. Mahler. » Mahler protesta encore une fois, refusant ce qu'il appelait ces « soins de bébé », mais je fis comme si je ne l'entendais pas. Je n'allais pas lui dire – pas maintenant en tout cas – que le gel des extrémités chez un diabétique qui n'est pas soigné comme il le devrait peut mener très rapidement à la gangrène et à l'amputation. Lentement, je regardai les uns après les autres les occupants de la cabine, et j'imagine que si j'avais connu la personne responsable de cet état de choses, je l'aurais tuée sur le champ sans le moindre scrupule.

À ce moment précis, Corazzini rentra. Il y avait quinze minutes seulement qu'il se trouvait au volant lorsqu'il le céda à Jackstraw, mais il était en triste état. Tout le sang s'était retiré de son visage qui était d'un blanc bleuâtre, marbré de jaune, la marque du gel ; ses lèvres étaient fendues ; ses ongles commençaient à se décolorer, et ses mains étaient horribles. Jackstraw, Zagero et moi, nous n'étions guère plus beaux à voir ; peut-être un petit peu, mais Corazzini était le seul à avoir conduit jusqu'ici dans ce froid tout particulièrement intense. Il tremblait de tous ses membres, comme un homme en proie à une crise de paludisme ; à voir la façon dont il tituba en montant les marches, je compris que ses jambes ne possédaient plus la moindre sensibilité. Je l'aidai à s'asseoir sur un siège libre près du poêle.

« Vous sentez quelque chose en dessous des genoux ? lui demandai-je rapidement.

— Absolument rien. » Il essaya de sourire mais renonça vite ; l'effort était trop douloureux, ses lèvres se rouvrirent et recommencèrent à saigner. « Assez méchant dehors, docteur. C'est le moment de se frotter les pieds avec de la neige, non ? » Il se pencha en avant, essaya de défaire ses lacets de ses doigts morts et sanguinolents, mais avant que j'aie pu faire le moindre mouvement, Margaret Ross s'était agenouillée devant lui pour délayer ses bottes. À voir cette silhouette si mince, à moitié enfouie sous une masse de vêtements, je me demandai pour la centième fois comment j'avais pu l'imaginer capable de tous les crimes dont je l'avais chargée.

« Pour employer votre propre langage, Mr. Corazzini, dis-je, la neige, c'est des clous. Par les températures comme celle que nous avons en ce moment, c'est un remède de bonne femme. Autant vaudrait vous enlever la peau avec du papier de verre ; ce serait exactement la même chose. Par -50°, la neige devenant extrêmement dure se cristallise, comme du sable, et lorsqu'on la frotte, elle s'effrite en petits granulés merveilleusement abrasifs. Je lui montrai d'un signe de tête un des seaux à neige sur le poêle. – Quand la température de

l'eau sera de 30°, plongez vos pieds dedans. Attendez que la peau devienne rouge. Cela ne sera pas agréable mais ce sera efficace.

Si vous avez des ampoules, je les crèverai et je les désinfecterai demain. »

Il me regarda droit dans les yeux.

« Et ce genre de plaisanterie va durer pendant tout le voyage ?

— Je le crains. »

Cela continua, en effet, en tout cas pendant les dix heures qui suivirent, lorsque la température descendit à -62°, puis se stabilisa à ce niveau et recommença lentement à monter, très lentement. Dix heures pendant lesquelles les seaux de neige ne quittèrent pas un instant le poêle, dix heures pendant lesquelles Mrs. Dandsby-Gregg, Hélène et, plus tard, Solly Levin, chauffèrent les seaux avec des lampes à souder pour accélérer la fonte de la neige ; dix heures pendant lesquelles nous autres conducteurs subîmes régulièrement la torture du lent retour de la circulation dans les membres gelés ; dix heures pendant lesquelles nous fûmes atteints d'une sorte de complexe pathologique à l'idée du moment où nous serions contraints de nous replonger encore une fois les pieds dans l'eau chaude ; dix heures pendant lesquelles Mahler ne cessa pas de s'affaiblir, et Marie LeGarde, silencieuse pour la première fois, se laissa glisser à terre dans un coin, les paupières fermées, comme une morte. Dix heures. Dix heures interminables de souffrances indescriptibles, infernales. Mais bien avant que ces dix heures ne se fussent écoulées, un nouvel élément intervint qui retourna complètement la situation.

À midi, je fis arrêter le tracteur. Pendant que les femmes faisaient chauffer un peu de soupe et se servaient de lampes à souder pour dégeler deux boîtes de fruits, Jackstraw et moi installâmes l'émetteur radio, dressâmes l'antenne, et nous commençâmes à envoyer notre signal d'identification G.F.K. D'habitude, sur ces émetteurs de huit watts alimentés à la main, on émet en morse et on reçoit avec un casque. Mais grâce à une astucieuse modification de Joss qui savait combien peu pratique était le morse pour tout le monde, à part lui, on n'envoyait que le signal d'identification en morse. Le contact établi, on émettait en phonie, et, pour la réception, en branchant la commandé de réception sur la descente d'antenne on transformait le micro en haut-parleur de faible puissance mais suffisamment efficace.

Appeler Joss ne représentait pour moi qu'une formalité. Je lui avais promis de le faire et je tenais ma promesse. C'était tout. Cette fois-ci,

nous devons être à quelque 200 kilomètres de lui, presque à la limite de portée de notre poste. Je ne savais quel effet aurait exactement ce froid intense sur les transmissions radio, mais j'étais certain que ce n'était pas fameux. Il n'y avait pas eu d'aurore boréale ce matin-là, mais les perturbations ionosphériques pouvaient avoir persisté ; et d'ailleurs Joss lui-même avait déclaré que son R.C.A. était absolument irréparable.

Dix minutes s'écoulèrent, dix minutes pendant lesquelles patiemment Jackstraw tourna la manivelle et pendant lesquelles j'envoyai notre G.F.K. par séries de trois, suivies de dix secondes d'écoute, puis trois G.F.K., etc. Les dix minutes écoulées, j'envoyai le dernier signal, passai en réception, écoutai quelques instants, puis me levai, faisant signe à Jackstraw d'abandonner. Ce fut juste à ce moment-là, presque à la dernière seconde, que le micro dans ma main se mit à parler.

« G.F.X. appelle G.F.K. – G.F.X. appelle G.F.K. Nous vous recevons faible mais clair. Répétez, nous vous recevons. Terminé. »

D'excitation, je faillis en laisser tomber le micro. -

« G.F.K. appelle G.F.X. – G.F.K. appelle G.F.X. » Je hurlai pratiquement dans le micro, vis Jackstraw qui me montrait du doigt l'interrupteur qui se trouvait encore dans la position « réception » ; je maudis ma bêtise, inversai le contact, envoyai l'indicatif une nouvelle fois, puis, oubliant la procédure d'usage dans les transmissions radio, je continuai sans m'arrêter, bafouillant presque : « Ici, docteur Mason. Ici, docteur Mason. Je vous reçois haut et clair. C'est vous, Joss ? » Puis j'inversai le contact.

« Oui, docteur. Heureux de vous entendre. » Les parasites rendaient impersonnels et froids les mots qui me parvenaient aux oreilles ; la voix était crépitante, sans la moindre intonation. « Comment allez-vous ? Quel temps ? Quelle distance avez-vous couverte ?

— Tout va bien, répondis-je. Très froid ; à peu près -56°, à peu près 200 kilomètres couverts. Joss, c'est un miracle ! Comment avez-vous pu le réparer ?

— Je ne l'ai pas réparé », me répondit la voix impersonnelle. Il y eut un bref silence, puis Joss reprit : « Le capitaine Hillcrest voudrait vous parler, docteur.

— Le capitaine Hillcrest ! Mais comment Hillcrest... » Et je me tus brusquement, non pas tant par stupéfaction de savoir Hillcrest que je

croyais au moins à 400 kilomètres au nord de notre station revenu brusquement à la base, mais à cause du regard d'avertissement que me lança Jackstraw et que je compris immédiatement. « Restez à l'écoute, dis-je. Je vous rappelle dans deux ou trois minutes. »

Nous avions monté la radio juste derrière la cabine du tracteur, et je savais que de l'intérieur on pouvait entendre tout ce que je disais et tout ce qu'on me disait.

À ce moment précis, l'écran de toile s'entrouvrit et j'aperçus les têtes de Corazzini et de Zagero, mais je fis comme si je ne les voyais pas. Jamais je ne me suis moins soucié de grossièreté ; je pris la radio et la dynamo sous mon bras, tandis que Jackstraw démontait l'antenne, et je m'éloignai du tracteur. Je m'arrêtai 200 mètres plus loin. Ceux qui se trouvaient dans le tracteur pouvaient toujours nous voir – le bref demi-jour de midi baignait de sa faible lueur le panorama glacé – mais ils ne pouvaient plus nous entendre.

Nous remîmes la radio en batterie, et je voulus envoyer en morse notre signal d'identification, mais c'était impossible ; nous étions restés trop longtemps dehors, et ma main tremblait sur le bouton. Heureusement, à l'autre bout ils surent, ou comprirent, ce qui se passait, car la voix d'Hillcrest, calme, confiante, infiniment rassurante, m'arriva aussitôt que je passai en réception.

« Etonnant, étonnant, fit le micro d'une voix mécanique. Bon, eh bien, docteur Mason, d'après ce que Joss m'a dit, et l'interruption qui vient d'avoir lieu, j'imagine que vous vous êtes éloigné du tracteur. Par -56°, vous ne devez pas avoir envie de rester longtemps dehors. Je pense que la meilleure chose à faire est de me laisser parler. Je vais être aussi bref que possible. Vous me recevez ?

— Haut et clair. Qu'est-ce que vous... Non, à vous.

— Merci. Nous avons appris, lundi après-midi, par les stations anglaises et américaines, qu'un avion de ligne était porté manquant. Mardi matin – c'est-à-dire hier matin – nous avons eu le contact avec la base d'Uplavnik.

D'après eux, quoique ce ne soit pas officiel, les gouvernements anglais et américain sont persuadés que l'avion n'est pas tombé à la mer, mais qu'il a atterri quelque part au Groenland ou dans la terre de Baffin. Ne me demandez pas pourquoi ils en sont persuadés – je n'en ai pas la moindre idée. De toute façon, ils ont mis sur pied la plus grande opération de sauvetage qu'on ait vue depuis la guerre ; avec des avions et des bateaux. Ils ont dérouté des navires marchands de

plusieurs nationalités. Des chalutiers américains, anglais, français et canadiens convergent en ce moment sur la côte du Groenland – la côte ouest surtout ; celle de l'est est déjà bloquée en partie par les glaces. Une bonne douzaine de bombardiers ont déjà décollé de Thulé et de Sondre Strôm fjord. Les navires des garde-côtes américains patrouillent ; toute une flottille de destroyers canadiens a été alertée en plein Atlantique ; ils foncent en ce moment même vers la sortie sud du détroit de Davis – il leur faudra au moins trente-six heures encore avant d'y arriver – et un porte-avions britannique, accompagné de plusieurs destroyers a déjà passé le cap Farewell ; on ne sait pas encore jusqu'où il pourra aller vers le nord car la mer est prise vers la terre de Baffin, mais l'eau est encore libre au moins jusqu'à Disko sur la côte du Groenland, et peut-être même jusqu'à la hauteur de Svartenhuk. Toutes les stations de l'A.G.I. ont reçu l'ordre de participer aux recherches. C'est la raison pour laquelle nous sommes immédiatement rentrés à la cabine – pour prendre de l'essence. »

J'étais incapable de continuer à me taire ; je repassai en position d'émission.

« Mais enfin qu'est-ce que c'est que toute cette histoire. C'est à croire que le président des Etats-Unis et la moitié de la famille royale d'Angleterre se trouvaient à bord de cet avion. Pourquoi est-ce qu'Uplavnik n'a pas donné d'autres détails ? »

J'attendis un moment, puis la voix d'Hillcrest me revint, impersonnelle à travers le haut-parleur.

« Les communications ont été interrompues pendant les dernières vingt-quatre heures. Nous allons les appeler maintenant, leur dire que nous avons retrouvé l'avion disparu, et que vous faites route vers la côte. Quelque chose à signaler de votre côté ? »

— Rien. Non, correction : L'un de nos passagers, Mahler, est un diabétique grave. En très mauvais état. Dites à Uplavnik de se procurer de l'insuline d'urgence. Gothaab en a.

— D'accord », répondit le haut-parleur. Il y eut un long arrêt pendant lequel j'entendis un vague murmure de conversation, puis la voix d'Hillcrest me revint encore une fois. « Le mieux serait peut-être que vous fassiez demi-tour pour venir à notre rencontre. Nous avons toute l'essence et tout le ravitaillement nécessaires. À huit pour monter la garde au lieu de deux, rien ne devrait pouvoir arriver. Nous avons déjà fait 60 kilomètres depuis... » je jetai un coup d'œil sur Jackstraw, et le plissement de ses yeux exprima la même heureuse surprise que celle que j'éprouvais. « Nous ne devons être qu'à 120

kilomètres de vous en ce moment. Nous pourrions nous retrouver dans cinq ou six heures. »

Le soulagement me submergea brusquement, comme une vague de fond. C'était merveilleux, c'était plus beau que tout ce que j'avais pu imaginer ou rêver. Tous nos ennuis terminés... Mais passé ce moment d'exaltation, ma raison se mit en marche, froide, inexorable, et je n'eus guère besoin du lent mais implacable signe de tête de Jackstraw pour savoir que la fin de nos ennuis était bien loin de s'annoncer.

« Impossible, répondis-je. Ce serait tout compromettre. Faire demi-tour, ce serait contraindre les tueurs à se démasquer. Même si nous ne faisons pas demi-tour, ils vont savoir que nous sommes entrés en contact et ils vont être contraints d'agir dans peu de temps. Il faut que nous continuions. Marchez sur nos traces le plus vite que vous pourrez. » Après quelques secondes de silence, je repris : « Soulignez bien dans votre communication avec Uplavnik qu'il est essentiel pour nous, pour notre sécurité, de savoir pourquoi la disparition de cet appareil est si importante. Dites-leur d'examiner la liste des passagers, de voir si elle correspond à la réalité. C'est absolument capital, capitaine Hillcrest. N'acceptez pas un refus. Il faut que nous sachions ce qui se passe. »

Nous continuâmes à parler pendant une minute à peu près, mais nous nous étions dit tout ce qui était essentiel. De plus, le temps pendant lequel j'avais baissé mon masque à neige pour parler avait beau avoir été bref, le froid ne m'en avait pas moins brûlé si cruellement la bouche et les lèvres que j'arrivais à peine à pouvoir parler encore de façon distincte ; aussi, après avoir décidé de nous rappeler à huit heures, et après avoir vérifié la concordance de nos chronomètres, je coupai le contact.

Dans la cabine du tracteur, la curiosité avait atteint son paroxysme, mais trois minutes au moins s'écoulèrent – trois minutes atrocement pénibles pendant lesquelles Jackstraw et moi attendîmes que le sang recommence à battre dans nos veines – trois minutes s'écoulèrent avant qu'une seule parole ne soit prononcée. La question inévitable, ce fut le sénateur, naturellement, qui la posa – un sénateur bien calmé, sans colère et sans couperose, ses lourdes bajoues étaient plus molles que jamais, et sa peau d'une blancheur malsaine sous une barbe râpeuse. Le simple fait que ce fut lui qui parla me prouva qu'il ne se considérait pas comme un suspect de première importance. Il ne se trompait pas tellement.

« Vous venez de toucher vos amis, docteur Mason, non ? Ceux qui

étaient partis en expédition, je veux dire. » Il parlait d'une voix hésitante, sans aucune assurance.

« Oui, fis-je avec un signe de tête. Joss – Mr. London – a réussi à remettre l'émetteur en état après trente heures d'efforts ininterrompus. Il est entré en contact avec le capitaine Hillcrest – le chef du groupe – et nous a servi de relais. » Je ne savais pas du tout si cette explication pouvait vouloir dire quelque chose, mais elle me parut assez convaincante. « Ils lèvent le camp tout de suite, et viennent à notre aide.

— Est-ce que ce sont de bonnes nouvelles ? demanda le sénateur, d'une voix chargée d'espoir. Je veux dire, dans combien de temps...

— On ne saurait l'affirmer, l'interrompis-je. Hillcrest est au moins à 400 kilomètres de nous et son tracteur ne va pas beaucoup plus vite que le nôtre. » En réalité, il marchait trois fois plus vite. « Il pourra nous rejoindre dans cinq ou six jours, au minimum. »

Brewster eut un signe de tête désabusé et se tut. Il avait l'air déçu, mais en tout cas semblait avoir avalé sans difficulté ce que je venais de dire. Je me demandai qui, parmi ces gens, savait que je mentais parce que cette personne avait détruit les lampes radio et les condensateurs sans laisser à Joss le moindre espoir, le moindre moyen de réparer l'émetteur.

Cette longue journée, dure, amère, ce froid toujours aussi horrible, ces souffrances sans nom et interminables, les vibrations et le vacarme assourdissant du gros moteur, tout cela fut comme une agonie sans fin. À deux heures trente de l'après-midi, alors que la dernière lueur du midi polaire venait de s'éteindre et que les étoiles commençaient à se détacher dans un ciel gelé et crissant, la température toucha à son nadir : -58°. Et ce paroxysme s'accompagna d'étranges et inquiétants phénomènes : les torches allumées s'éteignaient au bout d'une minute ; le caoutchouc durci était soudain cassant comme du verre ; le souffle se transformait automatiquement en un voile épais qui s'accrochait à votre tête aussitôt que vous sortiez du tracteur ; la glace acquit une dureté telle que c'est à peine si les chenilles du tracteur qui patinaient et dévissaient sur ce diamant, y laissaient les plus imperceptibles traces ; les chiens qui supportaient sans dommage des blizzards mortels à l'homme, gémissaient et hurlaient sans cesse, ce froid étant pour eux aussi une torture de temps en temps comme un signe avant-coureur de mort et de fin du monde, un grondement sourd parcourait la glace, le sol tremblait sous les chenilles du tracteur, d'immenses secteurs de neige et de glace se contractaient de plus en

plus, pris dans l'étau de ce froid incroyable.

Ce fut à ce moment-là, naturellement, que le tracteur commença à nous donner de graves ennuis ; il était déjà bien étonnant qu'il ait pu tourner jusqu'ici. Ce que je craignais par-dessus tout, c'était qu'une pièce mobile, rendue cassante par le froid, ne nous lâche brusquement : une queue de soupape, un arbre à cames, une pièce de la distribution, tout simplement même une clavette de vilebrequin ; qu'une de ces pièces casse, et nous étions paralysés ; ce serait l'arrêt définitif.

Ces catastrophes nous furent heureusement épargnées, mais nos problèmes n'en furent pas moins préoccupants. De la glace se reformait tout le temps dans le carburateur. Le boîtier de direction gela ; il fallut le réchauffer avec des lampes à souder. Les charbons de la dynamo grippaient et se cassaient ; heureusement, nous en avions de rechange. Mais ce fut le radiateur qui nous donna le plus de soucis. Nous l'avions embobiné d'isolant, mais le froid le traversait comme si c'était du papier ; le métal, se contractant, se déformait. Peu de temps après, il fuyait ; à 3 heures de l'après-midi, nous perdions de l'eau à une cadence alarmante. Je donnai l'ordre d'utiliser nos précieux tampons chauffants pour les pieds de Mahler, et de conserver toute la neige fondue pour le radiateur. Mais même en activant la fonte avec des lampes à souder, la neige surglacée mettait un temps extrêmement long à chauffer ; nous étions bientôt contraints de verser une boue à peine liquide dans le radiateur, et, un peu plus tard, de la neige telle quelle pour suivre le rythme des fuites. Il y avait là déjà de quoi nous inquiéter mais le plus dramatique, c'était qu'avec chaque goutte d'eau qui s'échappait, nous perdions aussi un peu d'antigel ; sa concentration devenait de plus en plus légère, et le petit bidon d'éthylène glycol que nous avions avec nous se vidait un peu plus à chaque halte que nous étions contraints de faire.

Depuis des heures déjà, nous n'avions plus de vigie, et Jackstraw, Zagero, Corazzini et moi eurent la responsabilité des ennuis mécaniques. De nous quatre, Jackstraw fut le seul à éviter ce qui pouvait devenir des cicatrices définitives ou même des amputations, Zagero n'avait peut-être jamais conquis les marques distinctives de sa profession, il était en train de les gagner ; nous avions trop tardé à appliquer des compresses d'eau froide sur son oreille droite, elle aurait sans le moindre doute besoin des artifices de la chirurgie plastique ; deux des orteils de Corazzini étaient restés aussi trop longtemps gelés ; il se retrouverait sur la table d'opération ; et comme c'était moi qui touchais le plus souvent le moteur, les bouts de mes doigts n'étaient plus qu'une masse douloureuse et sanguinolente, aux ongles déjà

morts.

Les personnes qui se trouvaient à l'intérieur n'étaient guère mieux. Les premiers effets du froid commençaient à se faire sentir très rapidement – une envie de dormir presque insurmontable, une indifférence totale à tout. Plus tard viendraient l'insomnie, l'anémie, les troubles de la digestion, la tension nerveuse qui mène parfois à la folie – si ce froid continuait, c'était ce qui nous attendait, ce qui guettait ce petit groupe de personnes transies pelotonnées sur elles-mêmes, que je retrouvais chaque fois que je devais rentrer dans la cabine pour y subir la torture de dégel après mon tour au volant. Chaque fois que je retrouvai mes passagers cet après-midi-là, le tableau était le même.

Le sénateur était tassé dans un coin, par terre, immobile, sauf quand de violents frissons le secouaient de temps en temps. Mahler semblait dormir. Mrs. Dandsby-Gregg et Hélène se serraient l'une contre l'autre – tableau incroyable, mais, outre la mort, il n'est de niveleur aussi parfait que l'Arctique qui a vite fait d'effacer les prétentions, les faux-semblants qui peuvent subsister dans la vie quotidienne. Je ne crois pas aux revirements brutaux de la nature humaine ; j'étais même certain que Mrs. Dandsby-Gregg, en retrouvant la civilisation, se retrouverait elle-même et que ces heures de fraternité avec sa bonne ne seraient pour elle qu'un désagréable souvenir vite oublié ; mais malgré toute mon antipathie pour elle, je ne pouvais m'empêcher de commencer à l'admirer. Son snobisme délibéré, sa foi irréductible et condescendante en son inégalable supériorité sociale étaient certes odieux au possible, mais derrière cette façade semblait apparaître maintenant un soupçon d'authentique générosité, marque distinctive du véritable aristocrate ; elle se plaignait tout le temps pour de petits désagréments, mais ne bronchait pas pour ce qui était réellement pénible ; elle avait par moments de brusques accès de bonne volonté dont elle semblait avoir à moitié honte et se préoccupait de sa bonne avec une insistance qui tenait à la fois du paternalisme et de la véritable tendresse. Je l'avais vue sortir une glace de son sac, regarder les désastres provoqués par le froid sur sa ravissante figure ; puis ranger sa glace avec un geste de simple indifférence. Mrs. Dandsby-Gregg m'offrait en quelque sorte une leçon de choses, m'apprenant à ne jamais classer trop vite les gens dans des catégories toutes faites.

Marie LeGarde, la merveilleuse, l'indomptable Marie LeGarde n'était plus qu'une vieille femme malade qui s'affaiblissait d'heure en heure. Sa bonne humeur forcée dans les moments où elle était éveillée – elle dormait la plupart du temps – avait quelque chose de pénible.

C'était maintenant un effort trop grand. Et je ne pouvais absolument rien faire pour elle. Elle arrivait à bout de course ; la vie la quittait... encore un jour ou deux, et elle ne serait plus de ce monde.

Solly Levin était le responsable des lampes à souder ; c'était lui qui faisait chauffer l'eau dans les seaux. Engoncé, emmitoufflé dans ses vêtements, un seul œil découvert, il n'en composait pas moins l'image vivante du malheur le plus complet. Mais avec la tournure qu'avaient prise mes pensées pendant toute cette journée, je ne me sentais guère de bons sentiments à l'égard de Solly Levin. Margaret Ross somnolait à côté du poêle, mais j'évitais de la regarder ; ses traits tirés, pâles, me faisaient mal, m'étaient une douleur physique.

Le personnage vraiment admirable, c'était Mr. Smallwood ; lui aussi me prouvait qu'on ne saurait trop se méfier des idées préconçues. Au lieu d'être le premier à s'effondrer, comme je m'y étais attendu, il semblait bien maintenant devoir être le dernier à succomber au désespoir. Trois heures plus tôt, pendant un de mes séjours à l'arrière, il était allé chercher sa valise sur le traîneau ; il l'avait ouverte et j'y avais aperçu une soutane noire avec l'étole rouge et violette. Il avait sorti une Bible, chaussé une paire de lunettes cerclées d'acier et, depuis plusieurs heures maintenant, lisait sans interruption dans la mesure où le lui permettait le faible éclairage. Il donnait l'impression d'être parfaitement calme, détendu mais bien éveillé, capable de continuer à lire pendant des heures et des heures. En tant que médecin et homme de science je ne croyais guère aux spéculations de la théologie, il n'empêche que Mr. Smallwood paraissait soutenu moralement par quelque chose qui nous manquait à tous. Je ne pouvais que l'envier.

Pendant la soirée, deux coups s'abattirent sur nous. Le premier fut absolument physique. J'en porte d'ailleurs toujours la marque au front.

Nous nous arrê tâmes quelques minutes avant huit heures ce soir-là, à la fois pour entrer en contact avec Hillcrest comme nous étions convenus de le faire, et sous prétexte que le moteur du Citroën chauffait maintenant que la température avait nettement remonté – en fait, je voulais faire durer la halte le plus longtemps possible pour permettre à Hillcrest de se rapprocher de nous. Il faisait 12° de plus qu'au début de l'après-midi, mais encore terriblement froid – à cause de la faim et de la fatigue qui nous tennaient, nous souffrions autant que quelques heures plus tôt ; il faisait toujours aussi noir et l'air était toujours aussi calme. Au loin vers le sud-ouest, nous pouvions apercevoir la ligne en dents de scie des Vindeby Nunataks – cette

chaîne de collines longue de 150 kilomètres que-nous aurions à franchir le lendemain – les pics aigus se détachaient, embués d’une blancheur cristalline, dans la luminescence de la lune qui allait bientôt surgir à notre horizon oriental.

Lorsque nous fîmes halte, c’était moi qui tenais le volant. Je coupai le contact, allai à l’arrière et avertis mes passagers de l’arrêt. Je demandai à Margaret Ross de faire chauffer notre dîner – de la soupe, des fruits séchés et l’une des quatre dernières boîtes de bœuf – je dis à Jackstraw de monter l’antenne radio, puis je retournai au tracteur, me baissai et ouvris le robinet de vidange du radiateur pour recueillir le liquide dans une boîte. Après tout ce que nous avions perdu d’eau pendant l’après-midi, je savais qu’il ne restait pratiquement plus d’antigel dans le radiateur, et avec la température qu’il faisait en moins d’une demi-heure tout aurait gelé, et, par la même occasion, le bloc aurait éclaté.

C’est probablement à cause du bruit de l’eau tombant dans ma boîte que je n’entendis rien jusqu’au dernier moment et lorsque j’entendis quelque chose, je ne pensai pas une seconde à me méfier. Je me redressai et me retournai à moitié pour voir qui était là, mais il était trop tard. J’aperçus un vague mouvement dans l’obscurité, un éclair aveuglant de lumière et je ressentis une vive douleur : un objet dur percutait contre mon front, juste au-dessus de mon arcade sourcilière droite, un peu plus haut que mes lunettes, puis ce fut tout. J’avais perdu conscience, j’étais évanoui bien avant d’atterrir sur la glace.

Je frôlai la mort en cet instant. Il m’aurait été facile, bien facile, de glisser de l’inconscience à ce sommeil engourdi d’où l’on ne ressort jamais ; la température du sol était de -65°. Mais je me réveillai, j’en sortis lentement, douloureusement, à contrecœur ; on me secouait avec insistance.

« Docteur Mason ! Docteur Mason ! » Je me rendis vaguement compte que c’était Jackstraw qui parlait, me soutenant la tête et les épaules dans le creux de son bras. Il parlait d’une voix basse mais particulièrement convaincante. « Réveillez-vous, docteur Mason. Ah ! bravo, bravo ! Doucement, doucement, docteur Mason. »

La tête me tournait, aidé par le bras solide de Jackstraw je me redressai et parvins à m’asseoir. Une flamme douloureuse me brûlait la tête, derrière le front, je sentis tout se brouiller une seconde fois, violemment je résistai au malaise qui me gagnait, puis je levai des yeux hagards sur Jackstraw. Je n’y voyais pas très bien – j’eus une

seconde d'affolement craignant que mon centre de vision ait été touché dans le choc de ma tête contre la glace dure comme l'acier – mais je me rendis compte que du sang avait coulé de mon front, s'était coagulé et me fermait les paupières de l'œil droit.

« Vous ne savez pas qui a fait cela, docteur Mason ? » Jackstraw n'aurait jamais posé de question idiote dans le genre de « qu'est-ce qui est arrivé ? »

« Aucune idée, fis-je en essayant de me remettre debout. – Et vous ?

— Aucune. » Je devinai, plutôt que je ne vis, son haussement d'épaules. « Dès que vous avez arrêté le tracteur, ils sont sortis, trois ou quatre, de la cabine. Je ne sais pas où ils sont allés – j'étais en train de monter l'antenne et j'étais au sud du tracteur.

— La radio, Jackstraw ! » La pensée me revenait. « Où est la radio ?

— Ne vous inquiétez pas, docteur Mason. Je l'ai ici avec moi, fit-il avec un sourire amer. Ici... Mais le motif ?

— Aucune idée... Non ! » Je fouillai dans la poche de mon parka, puis regardai Jackstraw encore une fois, incrédule. « Mon revolver... est toujours là !

— Rien d'autre ne manque ?

— Non... Attendez : le chargeur de réserve ? » Je fouillai la poche du parka, sans succès : « Ah !... dis-je lentement, un papier... J'ai pris une coupure de journal dans le portefeuille du colonel Harrison. Je ne l'ai plus.

— Une coupure ? qu'est-ce qu'elle disait, docteur Mason ?

— Vous avez devant vous le roi des idiots, Jackstraw ! » Je hochai la tête de colère à l'égard de moi-même, mais je fis aussitôt une grimace de douleur. « Je n'ai même pas lu ce sacré bout de papier..

— Si vous l'aviez lu, déclara philosophiquement Jackstraw, vous sauriez pourquoi on vous l'a pris.

— Mais... mais qu'est-ce que ça veut dire de toute façon ? demandai-je sans comprendre. J'aurais pu l'avoir lu une douzaine de fois ; ils ne pouvaient pas être au courant.

— Je pense qu'ils savent que vous ne l'avez pas lu, dit Jackstraw d'une voix lente. Si vous l'aviez lu, vous auriez sans doute dit ou fait

quelque chose. Mais comme vous ne l'avez pas fait... ils savent qu'ils sont toujours en sécurité. Il faut qu'ils soient vraiment poussés par l'urgence pour avoir pris un risque pareil. C'est bien dommage. Je ne crois pas, docteur Mason, que vous reverrez jamais ce morceau de papier. »

Cinq minutes plus tard, j'avais lavé ma blessure et m'étais pansé le front – lorsque Zagero m'avait demandé ce qui m'était arrivé j'avais répondu rageusement que je m'étais cogné dans un bec de gaz et j'avais systématiquement éludé toutes les autres questions. Ensuite, je les quittai, accompagné de Jackstraw ; la lune avait maintenant surgi à l'horizon ; on y voyait bien mieux. Nous étions en retard pour notre rendez-vous et dès que je branchai le récepteur, j'entendis me parvenant très nettement l'indicatif de Joss.

Je m'identifiai, puis je demandai sans préambule :

« Quelles nouvelles d'Uplavnik ?

— Deux choses, docteur Mason. » Hillcrest avait pris le micro, et malgré la distorsion, provoquée par notre haut-parleur de fortune, sa voix me parut bizarre, comme celle d'une personne qui s'efforce de s'exprimer calmement alors qu'elle bout de colère. « Uplavnik est entré en contact avec le H.M.S. Triton, le porte-avions qui remonte le détroit de Davis. Le Triton est en contact permanent avec l'Amirauté et avec le gouvernement ; c'est ce que j'ai cru comprendre en tout cas.

« Voici quelles sont les réponses à nos questions. D'abord, la liste des passagers n'est pas encore parvenue du bureau de la M.Y.T.H. en Amérique, mais on sait par les journaux que trois personnes au moins se trouvaient à bord : Marie LeGarde, l'étoile du music-hall, le sénateur Brewster, des Etats-Unis, et une certaine Mrs. Phyllis Dandsby-Gregg faisant partie de la société londonienne. »

Jusque-là, il n'y avait rien de tellement intéressant. Je n'avais jamais soupçonné Marie LeGarde ; et je n'avais jamais placé qu'un très vague point d'interrogation, sur ma liste, en face du nom de Mrs. Dandsby-Gregg – et, par suite, de sa bonne Hélène Fleming ; j'avais déjà estimé qu'il y avait très peu de chances pour que le sénateur Brewster fût l'un des tueurs.

« Le deuxième élément est le suivant. L'Amirauté ne peut pas ou ne veut pas dire pourquoi l'avion a été contraint à un atterrissage forcé, mais j'ai cru comprendre qu'il y avait, à cet acte de piraterie, un motif de premier ordre. Uplavnik pense, pourquoi ? je ne sais... Peut-être qu'on les a autorisés à le dire – qu'une personne à bord de l'avion était

en possession de quelque chose d'extrêmement important, si important qu'on ne peut pas le dévoiler. Ne me demandez pas ce que c'est. Un microfilm, une formule, une leçon apprise par cœur, peut-être... je ne sais pas. Peut-être que cela vous paraîtra fantaisiste, mais je suis parfaitement incapable de vous en dire plus. Et il est vraisemblable que le colonel Harrison ait été le porteur, de cette chose mystérieuse. »

Je regardai Jackstraw ; Jackstraw me regarda. L'homme qui m'avait assommé avait été pressé par le temps. Je pris vraiment conscience de ce dont je me doutais, presque malgré moi, depuis longtemps, depuis le début : j'étais en train de lutter comme un aveugle contre des adversaires infiniment plus malins que moi. Ils savaient que Joss n'avait pas le moindre espoir de pouvoir réparer le R.C.A.

Ils savaient, par conséquent, que j'avais parlé en direct avec Hillcrest. Ils savaient, parce que je le leur avais dit, que notre poste de 8 watts avait une portée maximum de 250 kilomètres ; par conséquent, Hillcrest devait m'avoir appelé de la cabine de l'A.G.I. – ou même d'encore plus près. Je leur avais également annoncé que Hillcrest et son équipe ne devaient revenir de leur raid que dans deux ou trois semaines ; son retour précipité était donc dû à un événement imprévu ou extraordinaire. Il n'était guère difficile de deviner ce qu'était cet élément nouveau, et la phase suivante du raisonnement allait de soi : j'allais demander à Hillcrest de découvrir la raison de l'accident. Mais ce qui montrait parfaitement l'incroyable astuce des deux tueurs, c'était leur assurance que les autorités au courant des raisons de l'accident se refuseraient à donner des explications, et voilà pourquoi ils m'avaient soustrait le seul indice me permettant de comprendre le fin mot de l'histoire en même temps, j'en étais certain, que l'identité des assassins. Enfin, il était trop tard pour se lamenter !

Je passai en émission.

« Merci. Mais appelez Uplavnik encore une fois, et insistez avec la plus extrême vigueur pour qu'on nous donne les raisons véritables de l'accident... À combien de kilomètres de nous pensez-vous être actuellement ? Nous n'avons fait que 35 kilomètres depuis midi. Froid intense ; graves ennuis de radiateur. Terminé.

— Nous n'avons fait que 12 kilomètres depuis midi. Il semble bien... »

J'inversai le contact. -

« Douze kilomètres ? fis-je d'une voix rauque. Est-ce que j'ai bien

entendu 12 kilomètres ?

— Vous avez bien entendu. » La voix d'Hillcrest était rageuse. « Vous vous souvenez du sucre qui avait disparu ? Eh bien, il est retrouvé ! Vos petits amis l'ont versé dans l'essence. Nous sommes complètement paralysés. »

MERCREDI Huit heures du soir – JEUDI Quatre heures de l'après-midi

Ce soir-là, quelques minutes après neuf heures, nous étions déjà repartis. J'avais tout d'abord eu l'intention, en alléguant différentes excuses, en invoquant tous les motifs possibles et imaginables, et même à la rigueur le sabotage du moteur, de rester sur place pendant plusieurs heures ; en tout cas le plus longtemps possible avant que les assassins ne commencent à s'inquiéter, à penser que je laissais traîner volontairement les choses, et ne se décident à intervenir. J'avais prévu qu'au bout d'une heure ou deux, Jackstraw prendrait son fusil – qu'il gardait jour et nuit à l'épaule – et moi mon revolver et que nous garderions tout le monde à vue jusqu'à l'arrivée d'Hillcrest. Si tout s'était bien passé, il nous aurait rejoints vers minuit. Nos tracas auraient trouvé leur terme.

Mais les choses s'étaient mal déroulées, nos problèmes étaient plus difficiles que jamais, le Snow-Cat était en panne, et avec Mahler, maintenant très malade, et Marie LeGarde dans un état de faiblesse extrême, épuisée, je ne pouvais pas me permettre de rester ici plus longtemps. Si j'avais été un homme plus dur, ou plus simplement si je n'avais pas été médecin, j'aurais pu estimer que Mahler et Marie LeGarde étaient des éléments négligeables dans une partie dont l'enjeu, j'en étais certain, était bien plus important que la survie d'une ou de deux personnes. J'aurais pu garder tout le monde à vue – ou les premiers suspects en tout cas – jusqu'au moment où Hillcrest serait arrivé, même s'il avait fallu attendre vingt-quatre heures. Mais l'état de santé de nos malades m'empêchait d'agir ainsi. Une faiblesse, sans doute, mais une faiblesse dont j'étais fier et que je partageais avec Jackstraw, qui avait exactement, le même sentiment que moi.

Je ne doutais absolument pas qu'Hillcrest ne finisse par arriver. Mettre le sucre dans l'essence – je me mordis les lèvres de rage lorsque je me rappelai que c'était moi qui leur avais appris qu'Hillcrest était à court de carburant – ç'avait été très brillant, mais maintenant, pour moi, je m'attendais à tout de la part de tueurs qui ne négligeaient rien, qui savaient se garder contre toutes les éventualités. Malgré sa fureur d'être ainsi retardé, Hillcrest avait estimé qu'il pourrait venir à bout de la situation dans laquelle il se trouvait. L'immense cabine du Snow-Cat comportait un atelier avec tous les outils nécessaires pour se sortir

de n'importe quelle situation, pour venir à bout de toutes les pannes et, déjà, son tractoriste – je n'enviai guère son travail, quoique Hillcrest m'eût dit qu'il travaillait dans un abri de toile chauffé – avait démonté le moteur, nettoyait les pistons, les cylindres et les soupapes du carbone non brûlé dont l'accumulation avait fini par bloquer le puissant moteur. Deux autres membres de l'équipe avaient construit une distillerie de fortune – avec un baril d'essence presque plein branché sur un tuyau métallique enrobé dans de la glace et conduisant à un baril vide. Le point d'ébullition de l'essence, Hillcrest me l'avait expliqué, étant moins élevé que celui du sucre, la vapeur qui se dégagerait du baril plein une fois qu'il serait chauffé, serait de l'essence pure ; elle se condenserait dans le tuyau refroidi par la glace, et on la recueillerait dans le deuxième baril.

Telle était la théorie, en tout cas. Hillcrest ne m'avait pas paru absolument sûr de lui ; il m'avait demandé si je pouvais lui donner des conseils, si nous pouvions l'aider à sortir de ce mauvais pas, mais je lui avais répondu que nous étions absolument impuissants. Or j'avais tort, impardonnable ment tort. J'aurais pu lui être utile, car je savais quelque chose que personne d'autre ne savait, mais, sur le moment, la pensée ne m'en vint pas à l'esprit. Et à cause de cet oubli, rien ne pouvait plus nous éviter la tragédie qui allait se dérouler, ni sauver les vies de ceux qui étaient destinés à bientôt mourir.

Mes pensées étaient noires et amères tandis que notre tracteur grondant, cahotant, ferraillant, poursuivait lentement son interminable route ouest-sud-ouest, dans l'obscurité croissante d'un ciel qui se bouchait. Une sinistre dépression m'écrasait le cœur, une rage froide aussi ; j'étais torturé par ces deux sentiments à la fois. Je sentais instinctivement, qu'un désastre allait bientôt s'abattre sur nous, et tout en sachant qu'il s'agissait sans doute en grande partie d'une réaction psychologique provoquée par le froid, le manque de sommeil, la fatigue et la faim – en même temps qu'une réaction physique au coup que j'avais reçu tout à l'heure sur la tête – je ne pouvais m'en débarrasser. J'étais en rage parce que j'étais impuissant.

J'étais impuissant, incapable d'entreprendre quoi que ce soit pour protéger les innocents qui s'étaient mis sous ma garde ; Mahler malade, Marie LeGarde épuisée, la jeune fille allemande si calme, Margaret Ross avec son visage grave – en premier lieu, j'étais obligé de me l'avouer, venait Margaret Ross – ; j'étais impuissant parce que je savais que les tueurs pouvaient frapper à tout moment, ils pouvaient très bien s'imaginer qu'Hillcrest m'avait déjà appris ce que je devais savoir et que je n'attendais que le moment propice pour les démasquer, les prendre par surprise. D'un autre côté, eux aussi, ils

cherchaient sûrement le bon moment, incapables de deviner exactement ce que je savais, prenant simplement un risque voulu en laissant les choses aller, le tracteur avancer, le but se rapprocher, aussi longtemps que je ne bougerais pas, mais toujours prêts à porter le coup décisif ; et, avant toute autre chose, j'étais impuissant parce que je ne savais toujours pas qui étaient les assassins,

Pour la centième fois, je récapitulai tout ce dont je pouvais me souvenir, tout ce qui s'était passé, tout ce qui avait été dit, essayant d'extirper des tréfonds de ma mémoire la petite phrase, le petit détail qui me donnerait la clef du mystère. Mais, pour la centième fois, je ne trouvai rien.

Sur les dix passagers que nous transportions avec nous, Jackstraw et moi, six, j'en étais certain, étaient au-dessus de tout soupçon. Margaret Ross et Marie LeGardc étaient étrangères à l'affaire. Tout ce que l'on pouvait relever contre Mrs. Dandsby-Gregg et Hélène, c'était que je n'avais aucune preuve décisive de leur innocence, mais je ne m'inquiétais pas à leur sujet ; pour moi, cette preuve était superflue. Les sénateurs américains – des scandales récents l'avaient montré, où ils avaient été accusés de concussion et de vénalité – avaient des faiblesses bien humaines, en premier lieu la cupidité ; mais même en mettant les choses au pire, l'idée d'un sénateur mêlé de si près à des assassinats et à des entreprises criminelles d'une telle envergure me paraissait trop grotesque pour devoir être retenue plus longtemps. Quant à Mahler, ce n'était pas parce qu'il était diabétique qu'il ne pouvait pas être un criminel ; il aurait pu naturellement faire partie de l'équipe de tueurs – il aurait pu imaginer que l'appareil atterrirait dans un endroit où il serait facile de se procurer de l'insuline. Mais c'était un peu trop tiré par les cheveux ; je ne soupçonnais pas sérieusement Mahler. Je ne me souciais que de tueurs en état de recommencer à tuer, à n'importe quel moment ; il n'était pas question d'inclure Mahler dans cette catégorie ; il était réellement à l'article de la mort.

Ce qui ne me laissait que Zagero, Solly Levin, Corazzini et le révérend Smallwood ; le révérend en question était trop vrai pour ne pas être véritable. Ces jours derniers, c'était à peine s'il avait un seul instant lâché sa Bible ; un imposteur peut, dans une certaine mesure, jouer la comédie pour convaincre de son identité, mais se conduire comme Mr. Smallwood l'avait fait dépassait de loin cette mesure ; le soupçonner était simplement ridicule ; c'est du moins ce qu'il me semblait.

J'avais certains motifs de soupçonner Corazzini. Spécialiste de tracteurs, en principe, il n'y connaissait pratiquement rien – mais pour

être honnête, il fallait avouer qu'entre ce Citroën et ses Global il y avait un bon quart de siècle, et un bon quart de siècle de progrès technique. Mais il était le seul passager conscient au moment où j'avais pénétré dans la cabine des passagers. C'était lui aussi qui à notre cabine de l'A.G.I. m'avait posé tant de questions si précises sur les activités d'Hillcrest. C'était lui, je l'avais appris, qui avait aidé Jackstraw et Zagero à sortir les bidons d'essence de la réserve ; il avait donc eu la possibilité d'y verser le sucre. Et puis, j'étais persuadé qu'il pouvait être absolument impitoyable. Mais il y avait un point capital en sa faveur : sa main toujours bandée, souvenir du moment où il avait plongé pour essayer de retenir la radio.

J'avais de bien meilleures raisons de soupçonner Zagero et, par association, Solly Levin. Zagero avait demandé à Margaret Ross à quelle heure serait servi le dîner dans l'avion. Un mauvais point. Solly Levin était la personne la plus proche de la radio au moment de l'accident, et c'était lui qui se trouvait dans la meilleure position pour repousser la glissière. Un autre mauvais point. Zagero avait transporté lui aussi les bidons d'essence. Et, le plus grave de tout, Zagero ne ressemblait pas plus à un boxeur que Solly Levin ne ressemblait à un manager. Comme autre élément négatif, j'avais également la garantie de Margaret Ross que Corazzini n'avait pas quitté son siège dans l'avion. Ce qui cependant n'innocentait pas définitivement Corazzini ; il aurait pu, en effet, avoir un complice. Mais qui ?

C'est à ce moment-là que me vint pour la première fois l'idée terrifiante, paralysante, que, pour la simple raison qu'on avait utilisé deux armes différentes à bord de l'avion, j'avais estimé qu'il n'y avait que deux tueurs. En fait pourquoi n'y en aurait-il pas eu plus : pourquoi pas trois ? pourquoi pas Corazzini, Zagero et Solly Levin associés dans un même complot ? Je réfléchis aux conséquences soulevées par cette hypothèse ; en fin de compte, au bout de quelques minutes, je me trouvai plus égaré, plus impuissant que jamais ; plus anxieux devant la tragédie qui n'allait pas manquer de s'abattre sur nous. J'en vins à me dire que les trois criminels ne travaillaient peut-être pas tous ensemble mais pouvaient bien être du même bord.

Vers trois heures du matin, longeant toujours l'interminable alignement des fanions qui s'étendaient sans fin devant nous dévoilés par le long pinceau des phares, nous sentîmes que le tracteur baissait de régime ; Jackstraw, qui se trouvait au volant à ce moment-là, changea de vitesse ; nous abordions la première rampe des longues montées qui mènent finalement au col tortueux situé presque exactement au milieu de la chaîne des Vindeby Nunataks. Nous aurions pu contourner les Nunataks, mais cela nous aurait fait perdre

une journée entière, peut-être même deux, et comme les 15 kilomètres à travers les collines étaient parfaitement jalonnés, le détour était inutile.

Deux heures plus tard, alors que la pente se faisait plus raide, les chenilles du tracteur commencèrent à déraper et à chasser sur la neige gelée, mais en déchargeant le traîneau aux provisions des bidons d'essence et de presque tout le matériel pour l'entasser dans la cabine, nous réussîmes à faire retrouver son adhérence au tracteur. Mais même ainsi, nous progressions très lentement et avec beaucoup de difficultés. Nous ne pouvions avancer qu'en décrivant des zigzags très larges ; et il nous fallut une bonne heure pour franchir le dernier kilomètre et demi, juste avant l'entrée du col lui-même. Là, nous nous arrê tâmes ; il était un tout petit peu plus de sept heures du matin. Le sentier dans le col était longé par une profonde crevasse qui le suivait sur toute sa longueur, et, quoique sans embûches, la piste était assez dangereuse pour que je décide d'attendre pour l'attaquer les deux ou trois heures de demi-jour que nous aurions vers midi.

Pendant qu'on préparait le petit déjeuner, j'examinai Mahler et Marie LeGarde. La montée régulière de la température – il ne faisait même pas -35° maintenant – ne leur avait servi de rien. Marie LeGarde donnait l'impression de n'avoir pas mangé depuis des semaines ; son visage, couturé de crevasses, boursoufflé de cloques dues aux morsures du froid, était atrocement maigri et ses yeux quelques jours plus tôt brillants de vie, noirs comme le jais, avaient perdu tout leur éclat ; ils étaient gonflés et striés de veinules rouges. Marie LeGarde était restée parfaitement silencieuse pendant les dix dernières heures, tassée dans son coin, aux rares moments où elle avait repris conscience, moments de plus en plus rares, tremblant de tous ses membres et regardant droit devant elle, les yeux fixes, ne voyant rien. Mahler était relativement en meilleur état qu'elle, mais je savais qu'à partir du moment où sa résistance tomberait, il s'effondrerait en quelques heures. Malgré tout ce que nous avons fait pour lui – ou plus exactement ce que Margaret Ross avait fait pour lui – les griffes traîtresses du gel avaient déjà attaqué ses extrémités ; il souffrait d'un rhume très violent – on n'en attrape presque jamais dans l'Arctique, il l'avait sans doute contracté à New York – et ne possédait plus ni l'énergie ni les réserves qui lui auraient permis de lutter contre le gel, contre le rhume et contre les furoncles dont son corps commençait à se couvrir ; les réactions de défense de son organisme étaient annihilées. Il avait du mal à respirer ; son souffle dégageait une forte odeur d'acétone. Il semblait parfaitement éveillé et conscient, en apparence dans un état plus rassurant que Marie LeGarde, mais je savais que le coma diabétique le menaçait d'un moment à l'autre.

À huit heures, Jackstraw et moi, nous nous éloignâmes du tracteur sur la pente et entrâmes en contact avec Hillcrest. Je sentis mon cœur s'arrêter de battre dans ma poitrine lorsqu'il me dit que pendant les douze dernières heures il n'avait réussi à avancer que de 3 kilomètres. Dans le froid terrible où ils se trouvaient – à l'endroit où ils étaient, il faisait environ 15° de moins que là où nous étions – porter un bidon d'essence de 25 litres à son point d'ébullition, en se servant d'un poêle à pétrole, de lampes à souder et des seuls moyens dont ils disposaient, prenait un temps incroyable, le Snow-Cat avalait l'essence récupérée en trente fois moins de temps qu'il n'en fallait pour l'obtenir. Il n'y avait rien de nouveau ; Uplavnik, avec qui ils étaient entrés en contact moins d'une heure plus tôt, n'avait rien d'autre à annoncer. Sans un mot, Jackstraw et moi redémontâmes le poste et retournâmes au tracteur. Jamais la traditionnelle bonne humeur, typiquement esquimau, de Jackstraw ne l'avait aussi complètement abandonné ; il ouvrait à peine la bouche ; il ne souriait pratiquement plus. Pour moi, j'avais le sentiment que notre dernier espoir s'était envolé.

Nous remîmes le tracteur en route à onze heures et prîmes droit sur le col ; j'étais au volant. J'étais le seul à bord du tracteur lui-même. Mahler et Marie LeGarde, enfouis sous une montagne de vêtements, étaient installés sur le traîneau des chiens ; les autres marchaient à pied. Le tracteur était large, le sentier étroit, penchant parfois sur la crevasse ; si les chenilles chassaient de côté, vers la crevasse, tous ceux qui se seraient trouvés à bord auraient été condamnés sans la moindre chance de s'en sortir.

Le début fut facile. Le sentier, large de 3 mètres au maximum, la plupart du temps suivait un rebord assez important pour pouvoir être appelé le fond de la vallée, et nous avançâmes assez rapidement. À midi – j'avais dit à Hillcrest que nous serions en train de franchir le col à ce moment-là et que nous ne pourrions pas l'appeler – nous avions déjà franchi plus de la moitié du parcours et je venais de m'engager dans la section la plus impressionnante, un défilé extrêmement étroit, lorsque je vis Corazzini courir vers moi, en me faisant signe de m'arrêter. Il criait sans doute depuis un bon moment, mais je n'avais rien entendu avec le vacarme du moteur, et, naturellement, je n'avais rien vu puisque tout le monde me suivait et que la largeur de la cabine rendait mon rétroviseur inutilisable.

« Des ennuis, docteur, fit-il rapidement, juste au moment où le moteur s'arrêtait. Quelqu'un est passé par-dessus bord. Venez. Vite !

— Qui ? » Je sautai de mon siège, oubliant complètement le revolver que je gardais tout le temps dans la poche de la portière pour

me protéger contre une attaque par surprise pendant que je conduisais. « Comment est-ce arrivé ?

— C'est la jeune Allemande. »

Nous courions l'un à côté de l'autre ; d'un tournant, je vis à une quarantaine de mètres de moi un petit groupe au bord de la crevasse, absorbé dans la contemplation de quelque chose. « Elle a glissé, elle est tombée, je ne sais pas. Votre ami est descendu la chercher.

— La chercher, Seigneur ! » Je savais que cette crevasse était pratiquement insondable.

J'écartai brutalement Brewster et Levin, me penchai pardessus le rebord sur le gouffre bleu vert, puis retins brusquement ma respiration. Vers la droite, les murailles étincelantes de la crevasse, couvertes jusqu'à 2 ou 3 mètres de profondeur d'une substance cristalline et granuleuse qui faisait penser à du sucre glacé, distantes l'une de l'autre de 2 mètres à 2,50 m, se perdaient dans un abîme obscur et sans fond, s'écartant progressivement pour former une gigantesque caverne dont je ne pouvais imaginer les dimensions réelles. Sur ma gauche, plus directement en dessous de moi, à 7 mètres de profondeur à peu près, les deux murailles étaient reliées l'une à l'autre par un pont de neige et de glace, de 5 mètres de long peut-être, comme on en voyait souvent le long de cette interminable crevasse. Jackstraw était debout sur ce pont, au pied de la falaise, retenant dans le creux de son bras droit une Hélène manifestement inconsciente. Il n'était pas difficile de comprendre comment Jackstraw était arrivé là. Il était homme trop raisonnable pour se hasarder au bord d'une crevasse sans être assuré, et trop expérimenté pour se risquer inconsidérément sur un de ces ponts de neige toujours extrêmement traîtres. Mais lorsque Hélène avait basculé, elle était sûrement mal tombée – en essayant sans doute de protéger sa clavicule – et lorsqu'elle s'était relevée, la tête lui tournant, Jackstraw pour éviter qu'elle ne tombe dans le gouffre avait couru au suicide en sautant à son tour sur le pont pour la retenir. En cette brève seconde où je découvris la scène, je me demandai si, moi, j'aurais eu le courage de le faire. Je ne le crois pas.

« Est-ce que ça va ? hurlai-je.

— Je crois que j'ai le bras gauche cassé, me répondit Jackstraw d'une voix calme. Voudriez-vous faire vite, docteur Mason ? Ce pont est pourri ; je le sens qui cède. »

Son bras cassé, et le pont en train de s'effondrer ! D'où j'étais, je

voiais, en effet, des éclats de glace et de neige poudreuse se détacher de la face inférieure, et tourbillonner dans le vide ! La voix de Jackstraw, son ton parfaitement calme me firent plus d'effet que ne l'aurait pu le cri d'alarme le plus pressant. Mais sur l'instant je me trouvai aux prises avec une panique folle qui me paralysait totalement ; je ne pensais qu'au désastre. Des cordes... mais Jackstraw était incapable de s'amarrer à une corde avec son bras cassé, Hélène en était incapable elle aussi ; tous les deux, ils étaient impuissants, il fallait que quelqu'un aille les rejoindre ; les rejoindre immédiatement. Et tandis que j'avais les yeux fixés sur la crevasse, un gros morceau de névé se détacha du bord du pont et glissa lentement ; il disparut à 80 mètres de profondeur ; nous ne l'entendîmes toucher le fond que bien longtemps après.

Je bondis sur mes pieds et me précipitai vers le traîneau. Comment assurer celui qui descendrait dans la crevasse ? Le rebord n'avait que 3 mètres de large à peine, deux ou trois hommes seulement pourraient retenir la corde, mais avec deux adultes suspendus à elle, où ceux d'en haut pourraient-ils trouver sur la glace lisse la moindre prise leur permettant de ne pas glisser, et à plus forte raison comment hisser ceux d'en bas ? Ils passeraient à leur tour par-dessus bord. Des piolets ? Enfoncer des piolets dans le sol et y fixer la corde ? Mais combien de temps faudrait-il pour enfoncer suffisamment un piolet dans cette glace plus que dure, sans même savoir si à la fin elle ne se fendra pas ou si elle donnerait un ancrage suffisant ? Et, pendant ce temps, le pont continuait à se désagréger sous ces deux personnes qui comptaient sur moi pour sauver leurs vies ? Le tracteur, me dis-je avec désespoir, le tracteur... peut-être ? On pourrait y accrocher n'importe quel poids ; mais le temps que nous ayons détaché le traîneau, que nous l'ayons retiré du chemin, puis que nous ayons fait reculer le tracteur jusqu'au bord de la crevasse sur cette piste traîtresse et dangereuse, les autres seraient déjà morts depuis longtemps.

Je tombai littéralement sur la solution – les quatre gros madriers qui dépassaient au bout du traîneau. Comment avais-je pu ne pas y penser tout de suite ? Je pris un rouleau de corde de nylon, attrapai un madrier – Zagero était déjà en train d'en dégager un autre – et courus à l'endroit de l'accident aussi vite que je le pus. Ce madrier épais de 10 centimètres et long de 4 mètres devait peser plus de 50 kilos, mais la nécessité vous donne une force telle, vous fait découvrir de telles ressources d'énergie, que je dressai mon madrier et le fis basculer à cheval sur la crevasse juste au-dessus de Jackstraw et d'Hélène, comme s'il s'agissait d'un fétu. Quelques secondes plus tard, Zagero avait posé le second madrier à côté du premier. J'enlevai gants de fourrure et moufles, fis un double nœud de chaise à une extrémité

de la corde, passai mes jambes dans les boucles, m'assurai rapidement autour de la poitrine, criai qu'on fasse descendre une autre corde, m'engageai sur les madriers et attachai ma propre corde à mi-chemin de cette passerelle, en me laissant quelque 8 mètres libres, et enfin je filai jusqu'au pont de neige. Je repris pied juste à côté de Jackstraw et d'Hélène.

Je sentis le pont vibrer sous mes pieds lorsque je m'y posai, mais je ne m'attardai pas à penser ; je ne serais arrivé à rien si j'avais pris le temps de réfléchir. Une deuxième corde passa par-dessus le bord de la crevasse et quelques secondes plus tard, je l'avais attachée autour de la taille d'Hélène, si fort que je l'entendis pousser un bref cri de douleur ; mais ce n'était pas le moment de prendre des gants. Et la personne qui au-dessus de nous tenait la corde en main devait être aussi pressée que moi car j'avais à peine fini mon nœud que la corde se tendait.

J'appris plus tard qu'à ce moment-là c'est à Mahler qu'Hélène dut la vie. Le traîneau des chiens qui le transportait ainsi que Marie LeGarde s'était arrêté juste à la hauteur de l'endroit de l'accident ; Mahler avait hurlé à Brewster et à Margaret Ross de venir s'asseoir sur le traîneau et de faire passer la corde à travers les lattes du dessus du traîneau. Ça avait été un risque, mais aussi un succès.

Malgré la glace lisse, ces poids combinés suffirent à empêcher le traîneau de glisser, et à compenser le poids assez léger d'Hélène.

C'est là que je commis mon erreur – la seconde de l'après-midi – sans m'en rendre compte sur le champ. Pour aider ceux qui se trouvaient en haut, je voulus soulever Hélène, mais je me relevai trop soudainement, et la brusque secousse fut trop forte pour le pont d'une solidité bien précaire. J'entendis un grondement inquiétant, sentis le sol céder sous mes pas, lâchai Hélène qui était déjà suspendue en l'air, pris Jackstraw à bras le corps, et sautai de l'autre côté du pont : une fraction de seconde plus tard, l'endroit où nous nous étions trouvés disparaissait et allait s'écraser avec un bruit sourd dans les profondeurs obscures du gouffre. Suspendu à ma corde comme à un balancier ; je me heurtai durement contre l'autre face de la crevasse, serrant Jackstraw de mes deux bras – en entendant sa sourde exclamation de souffrance, je me rappelai soudain son bras cassé – me demandant combien de temps j'arriverais à tenir lorsque ce côté du pont s'écroulerait lui aussi, ce qui allait arriver fatalement puisque la demi-arche était maintenant en porte-à-faux. Miraculeusement, notre section tint bon.

Nous restions tous les deux serrés contre la muraille de glace, sans rien dire, immobiles, osant à peine respirer, lorsque j'entendis au-dessus de moi un cri de douleur. C'était Hélène dont l'épaule blessée avait dû être heurtée au moment où on la faisait passer par-dessus le bord de la crevasse. Toutefois ce qui retint mon attention, ce ne fut pas Hélène, mais au contraire Corazzini ; tout près du bord de la crevasse, il tenait mon revolver à la main.

Je n'avais jamais connu une telle amertume, un tel désespoir, une telle désolation – où pour être franc, une telle peur. La situation que j'avais redoutée par-dessus toute autre chose, à laquelle j'avais essayé d'échapper, c'est-à-dire de nous retrouver Jackstraw et moi, tous les deux, à la merci des tueurs, cette situation était celle dans laquelle nous nous trouvions actuellement. Mais ma terreur se mêlait aussi de rage – rage envers cet homme qui avait tout si bien combiné ; rage contre moi qui m'étais laissé aussi facilement, aussi parfaitement, rouler.

Un enfant aurait deviné comment les choses s'étaient passées. Les ponts de neige avaient donné l'idée de son coup à Corazzini. Il avait suffi de pousser légèrement Hélène Fleming au bon moment – il n'y avait rien de fortuit dans cet accident, cela crevait les yeux ; il était évident que Jackstraw ou moi nous serions forcés de descendre pour attacher la jeune fille à une corde, puisque avec sa clavicule cassée, elle serait incapable de le faire elle-même. J'imagine que Corazzini avait même envisagé la possibilité qu'elle manque le pont ou qu'il s'écroule sous son poids, mais un homme avec un tel palmarès d'assassinats ne devait pas s'en être ému outre mesure – il aurait simplement éprouvé la contrariété de voir son plan compromis, c'était tout. L'un d'entre nous en bas, l'autre en train de diriger les opérations de sauvetage, une petite poussée de plus et tous les problèmes de Corazzini seraient résolus. Pour moi, j'avais tenu mon rôle dans cette mise en scène mieux peut-être encore qu'il n'avait pu l'espérer.

La bouche sèche, la sueur ruisselant dans mes poings crispés, mon cœur battant à coups sourds dans ma poitrine, j'étais en train de me demander comment il allait s'y prendre pour donner le coup de grâce, lorsque je vis le révérend Smallwood s'approcher de lui, les bras tendus et lui disant quelque chose que je ne pus entendre. Un geste courageux de la part du petit homme, mais un geste sans espoir ; je vis Corazzini passer son revolver dans sa main gauche, lui donner un coup très violent du revers de la main puis j'entendis le bruit sourd de la chute d'un corps sur la glace. Corazzini faisait ensuite, je l'imaginais comme si je le voyais, reculer les autres sous la menace de son revolver, et s'avancait en direction des madriers qui enjambaient la

crevasse ; je compris, avec une sorte de douleur sourde, comment il allait se débarrasser de nous. Pourquoi gaspiller deux balles quand il lui suffisait de repousser du pied les deux madriers ? Qu'ils nous écrasent – ensemble ils pesaient bien 100 kilos – qu'ils fassent s'effondrer le reste du pont ou qu'ils nous entraînent simplement dans leur chute avait peu d'intérêt ; ce qui importait, c'était que j'étais attaché à eux par la corde qui me ceinturait ; de toute façon, ils nous emporteraient, Jackstraw et moi, dans leur chute, vers les profondeurs insondables de la crevasse.

Dans un élan de désespoir, je songeai à essayer de prendre le fusil que Jackstraw portait toujours à l'épaule, mais j'abandonnai immédiatement cette pensée. Il m'aurait fallu plusieurs secondes pour le faire. Le fusil ne me servirait pas à grand-chose. En sautant, je pouvais au contraire me trouver à mi-hauteur, de la corde en un instant, et le poids supplémentaire que je représentais rendrait l'opération plus difficile pour Corazzini puisque les madriers seraient bien plus lourds à déplacer ; pendant qu'il s'y emploierait ou tirerait sur moi, quelqu'un d'autre, Zagero par exemple, pourrait l'attaquer par-derrière. De la sorte, il resterait peut-être une vague chance à Jackstraw de s'en sortir vivant. Je pris mon élan avec mes bras, pliai les genoux, mais restai stupidement paralysé dans cette position lorsque je vis une corde passer par-dessus bord, et m'atteindre l'épaule.

Je levai les yeux et je vis Corazzini en train de me sourire.

« Eh alors, vous deux, vous avez l'intention de rester encore longtemps en bas ? »

Il serait inutile de vouloir décrire l'incroyable tourbillon qui déferla en moi pendant la minute et demie qui s'écoula avant que, Jackstraw et moi, nous nous retrouvions en sécurité, incapables de réaliser ce qui nom était arrivé. Mes pensées passèrent de l'espoir à la stupéfaction et à un soulagement intense pour aboutir à la certitude que Corazzini jouait au chat et à la souris avec nous ; toutes ces pensées défilèrent en quelques secondes dans mon esprit. Je ne savais plus que croire ; le soulagement inexprimable, la joie, la réaction purement physique abolissaient toute réflexion consciente. Je tremblais de tous mes membres ; Corazzini s'en aperçut certainement mais fit comme si de rien n'était.

Il s'avança et me tendit le Beretta la crosse en avant.

« Vous devriez mieux veiller sur votre armurerie, docteur : Il y a longtemps que je sais où vous gardez ce revolver. J'imagine qu'il

aurait pu être assez utile à quelqu'un pendant ces dernières minutes.

— Mais... mais pourquoi ?...

— Parce que j'ai un sacré bon job qui m'attend à Glasgow, mon fauteuil de vice-président, fit-il d'une voix sèche. Et j'aimerais pouvoir un jour m'asseoir dans ce fauteuil. »

Sans ajouter un seul mot, il fit demi-tour.

Je le comprenais ; je savais ce qu'il Voulait dire. Je savais que nous lui devions la vie. Corazzini était aussi persuadé que moi que toute cette histoire avait été combinée d'avance. Il n'y avait pas besoin de réfléchir longtemps pour trouver qui en était l'auteur.

Ma première pensée fut pour Jackstraw. Avec son bras cassé il allait me rendre la situation très difficile ; il allait peut-être même me la rendre impossible. Mais lorsque j'eus enlevé son parka, il me suffit d'un seul regard pour me rendre compte, à l'angle que faisait son coude, qu'en fait il ne s'agissait que d'une dislocation du coude. Il ne poussa pas le moindre soupir, et sa tête resta parfaitement impassible, tandis que je forçais l'os à revenir dans sa cavité ; mais le large sourire qui éclaira sa figure lorsque j'eus terminé me montra clairement à quel point il était soulagé.

J'allai trouver Hélène Fleming ; assise sur le bord du traîneau, elle tremblait encore ; Mrs. Dandsby-Gregg et Margaret Ross faisaient tout ce qu'elles pouvaient pour la calmer. Il me vint à l'esprit que c'était sans doute la première fois que Mrs. Dandsby-Gregg essayait de calmer quelqu'un, mais j'eus honte de ma méchanceté dès que je me rendis compte de ce que j'étais en train de penser.

« Il s'en est fallu de peu, ma chère, dis-je à Hélène. Tout va bien maintenant... Avez-vous d'autres os brisés ? » J'essayais de parler sur un ton de plaisanterie, mais je n'étais pas très convaincu...,

« Non, docteur Mason, fit-elle avec un long soupir, en frissonnant. Je ne sais pas comment vous remercier, vous et Mr. Nielsen...

— N'essayez donc pas, lui dis-je. Qui vous a poussée ?

— Quoi ? fit-elle en me regardant avec des yeux fixes.

— Vous m'avez entendu, Hélène. Qui l'a fait ?

— Oui... Oui, c'est vrai, j'ai été poussée, lit-elle, comme à contrecœur. Mais c'était un accident, j'en suis certaine.

— Qui ? insistai-je.

— C'est moi », fit à ce moment Solly Levin. De nervosité, il se tordait les mains. « Comme le dit la jeune femme, c'était un accident, docteur, je pense que j'ai dû trébucher ; on m'a cogné les talons, et...

— Qui vous a cogné les talons ?

— Mais est-ce que je sais ? » Je n'avais fait aucun effort pour cacher mon incrédulité. « Pourquoi aurais-je eu envie de faire une chose pareille ?

— J'aimerais bien que vous me le disiez », fis-je, et je l'abandonnai, ses yeux toujours fixés sur moi. Zagero voulut me couper le chemin, mais je le repoussai brutalement pour aller au tracteur. Sur le traîneau, le révérend Smallwood était assis, en train de se tamponner la bouche. Gorazzini lui faisait ses excuses.

« Je suis désolé, révérend ; je suis vraiment, sincèrement désolé. Je n'ai pas un seul moment pensé que vous étiez un des assassins, mais je ne pouvais pas prendre le moindre risque. Vous me comprenez, Mr. Smallwood ? »

Mr. Smallwood comprenait, et il pardonna en bon chrétien qu'il était. Mais je n'entendis pas la fin de leur dialogue. Je voulais que nous soyons le plus vite possible de l'autre côté de ces Vindeby Nunataks, que nous avancions le plus loin possible avant que l'obscurité ne retombe. Il y avait quelque chose que je devais faire maintenant, je le savais, et sans perdre de temps. Mais je ne voulais pas le faire tant que nous serions encore en train de longer cette maudite crevasse.

Nous passâmes le col sans autre incident. En haut de la longue mais assez douce montée qui menait à la côte du Groenland, avant que le dernier éclat du demi-jour de midi ait disparu, j'arrêtai le tracteur. Je dis quelques mots à Jackstraw, demandai à Margaret Ross de commencer à faire chauffer du bœuf en boîte pour notre déjeuner qui était déjà en retard, mais j'avais à peine vérifié le transfert de Mahler à demi conscient et de Marie LeGarde, dans la cabine du tracteur, que Margaret Ross surgissait à côté de moi, ses grands yeux bruns inquiets.

« Les boîtes, docteur Mason... Le bœuf. Je ne peux pas le trouver.

— Comment ? Le bœuf ? Il ne peut pas être bien loin, Margaret. » C'était la première fois que je l'appelais par son prénom, mais mes pensées étaient orientées sur un unique objet, et ce fût seulement

lorsque j'aperçus un doux sourire sur ses lèvres – si elle était choquée, elle le cachait bien – que je me rendis compte de ce que je venais de dire. Je ne m'en souciai pas, je ne le regrettai pas, car c'était la première fois que je la voyais sourire, et ce sourire la transfigurait complètement – mais je pensai qu'il y avait un temps et un endroit pour les explosions de joie et que le moment et l'endroit étaient particulièrement mal choisis. « Bon ! venez, on va aller regarder. »

Nous regardâmes sans rien trouver. Les boîtes avaient bien disparu. C'était le motif, c'était la raison que j'attendais depuis longtemps ; Jackstraw était à côté de moi, me regardant d'un air moqueur, tandis que nous nous penchions sur le traîneau ; je lui fis un signe de tête.

« Derrière lui », dis-je.

J'allai retrouver les autres qui se trouvaient à l'arrière de la cabine, et m'installai dans une position d'où je pouvais surveiller tout le monde. Surtout Zagero et Solly Levin.

« Bon ! fis-je. Vous avez entendu, nos dernières boîtes de bœuf ont disparu. Elles ne peuvent pas s'être évaporées, quelqu'un les a volées. Ce quelqu'un ferait mieux de me le dire, car j'entends les retrouver. »

Le profond silence qui suivit ne fut interrompu, à intervalles irréguliers, que par le bruit des chiens attachés à leur longe. Personne ne dit rien ; personne ne bougea, pas même pour regarder son voisin.. Le silence se prolongea, interminablement, puis, tous ensemble, brusquement, ils se retournèrent : Jackstraw venait d'armer son fusil, et je pus voir se raidir lentement le dos et les bras de Zagero lorsqu'il se rendit compte que le canon était braqué sur sa propre nuque.

« Ce n'est pas un effet du hasard, Zagero », dis-je d'une voix sinistre. Le temps qu'il se retourne vers moi, j'avais déjà mon automatique à la main. « Ce fusil est braqué dans la bonne direction. Apportez ici votre valise. »

Me regardant droit dans les yeux, il me gratifia d'un qualificatif impossible à reproduire.

« Apportez-la ici », répétais-je. Je braquai mon Beretta sur sa tête. « Croyez-moi, Zagero, je ne sais pas ce qui me retient de vous tuer. »

Il me crut. Il alla chercher sa valise et la jeta à mes pieds.

« Ouvrez-la, fis-je sèchement.

— Elle est fermée à clef.

— Ouvrez-la. »

Il me regarda, sans expression, puis fouilla dans ses poches. Finalement, il s'arrêta et me dit :

« Je ne les trouve pas.

— Je m'y attendais. Jackstraw... » Mais je changeai d'avis ; une seule arme ne suffisait pas pour se garantir contre un tueur tel que Zagero. Je regardai mes passagers l'un après l'autre, puis me décidai. « Mr. Smallwood, peut-être que vous...

— Non, merci », répliqua Mr. Smallwood rapidement. Il tenait toujours un mouchoir contre sa bouche. Et il eut un sourire gêné. « Je n'ai jamais aussi clairement senti, docteur Mason, que je suis essentiellement un homme de paix. Peut-être que Mr. Corazzini... »

Je regardai Corazzini, et il haussa les épaules, l'air indifférent. Je comprenais son manque d'enthousiasme. Il s'était certainement rendu compte que j'avais fait de lui l'un, de mes premiers suspects, et une certaine réserve l'empêchait de faire rapidement preuve de trop d'ardeur. Ce n'était pas le moment d'être délicat. Je lui fis un signe de tête, et il se dirigea vers Zagero.

Il ne laissa rien échapper, mais il ne trouva rien. Au bout de deux minutes, il se recula, me regarda, puis, l'air réfléchi, il se tourna vers Levin. Je lui renouvelai mon signe de tête et il fouilla Solly Levin. Dix secondes plus tard, il avait trouvé un trousseau de clefs et le brandissait en l'air.

« C'est un coup monté ! hurla Solly Levin. C'est un coup monté ! Corazzini les avait certainement dans sa poche, et il les a mises dans la mienne ! Je n'ai jamais eu ces clefs...

— Taisez-vous, ordonnai-je d'un ton tranchant. Ce sont les vôtres, Zagero ? »

Il me fit signe que oui, sans un mot.

« Bon, Corazzini, dis-je. Voyons ce que nous allons trouver. »

La deuxième clef ouvrit la valise de cuir souple. Corazzini fouilla sous les vêtements qui se trouvaient sur le dessus de la valise, et sortit trois boîtes de bœuf en conserve.

« Merci, dis-je. Les rations de choc de notre ami en prévision d'une petite excursion. Miss Ross, notre déjeuner... Dites-moi, Zagero,

pouvez-vous me dire pourquoi je ne vous tue pas immédiatement ?

— Vous avez accumulé les erreurs depuis que je vous connais, dit Zagero d'une voix lente. Mais, mon cher, en ce moment vous faites la plus énorme de toutes. Vous vous imaginez que je pourrais être assez stupide pour m'accuser moi-même de cette façon ? Vous vous imaginez que je pourrais me mettre en vedette...

— Je pense que c'est exactement ce que vous attendiez de moi, dis-je d'une voix fatiguée. Mais je fais des progrès. Encore un petit travail, Corazzini, si cela ne vous fait rien. Attachez leurs chevilles.

— Qu'allez-vous faire ? demanda Zagero d'une voix tendue.

— Ne vous inquiétez pas. Le bourreau pourra toucher son salaire. À partir de maintenant, vous et Levin, vous faites le voyage sur le traîneau, les pieds attachés avec une arme braquée sur vous en permanence... Qu'est-ce qu'il y a, Miss LeGarde ?

— Vous en êtes vraiment sûr, Peter ? » C'était la première fois qu'elle ouvrait la bouche depuis des heures, et je voyais que ce seul effort l'épuisait. « Il n'a pas l'air d'un assassin. » Le ton de sa voix correspondait parfaitement à l'expression consternée qui se lisait sur une demi-douzaine de visages. Consternation ou incrédulité stupéfaite... Zagero n'avait épargné aucun effort pour se rendre populaire.

« Est-ce qu'il y a quelqu'un ici qui en ait l'air ? lui demandai-je. Les meilleurs assassins n'en ont jamais l'apparence. »

Je lui expliquai – à elle et aux autres – ce que je savais, ce dont je me doutais depuis des heures maintenant. Ce qui les ébranla surtout ce furent l'histoire du sucre versé dans l'essence et l'idée qu'Hillcrest, à un moment donné, ne s'était trouvé qu'à quelques heures de nous ; lorsque j'eus terminé mon compte rendu, je vis qu'il ne restait pas plus de doute dans leurs esprits que dans le mien sur la culpabilité de Zagero.

Deux heures plus tard, bien engagés dans la descente, après le col, je m'arrêtai et montai la radio. Nous nous trouvions alors à moins de 150 kilomètres de la côte, pendant une demi-heure, j'essayai d'entrer en contact avec Uplavnik. Je n'y réussis pas, mais je n'y comptais pas. Il n'y avait qu'un seul opérateur responsable de la station radio à la base, et on ne pouvait s'attendre à ce qu'il soit de service vingt-quatre heures sur vingt-quatre ; de toute façon, son signal d'alerte n'était sûrement pas réglé sur la fréquence dont je me servais.

À quatre heures très exactement, j'entrai en contact avec Hillcrest. Cette fois-ci, je n'avais pas pris la peine d'éloigner mon émetteur du tracteur – je parlais en m'appuyant contre la paroi de la cabine – et tous les autres purent entendre chacun des mots que nous prononçâmes, Hillcrest et moi. Mais maintenant cela m'était égal.

La première chose que je fis, naturellement, fut de lui dire que nous avions mis la main sur les coupables. Mais ma voix me paraissait sans enthousiasme. J'aurais dû, j'imagine, faire preuve d'entrain et de joie, mais, à la vérité, ces jours derniers j'en avais trop supporté, psychologiquement aussi bien que physiquement, la fatigue pesait sur moi comme une chape de plomb ; les conséquences de la tension de ces jours derniers commençaient à peser, et j'étais parfaitement conscient que nous étions loin d'être sortis d'affaire. Je ne pensais plus maintenant qu'à sauver Mahler et Marie LeGarde ; cette obsession dominait mon esprit et, pour être franc, je me sentais curieusement déçu aussi car j'avais commencé à éprouver une sympathie sincère pour Zagero, et la révélation de sa personnalité réelle m'avait été plus pénible que je n'aurais voulu l'admettre.

Les réactions d'Hillcrest, il me faut le reconnaître, furent conformes aux prévisions, mais lorsque je lui demandai de combien il avait progressé, son enthousiasme tomba aussitôt. Il était encore presque complètement immobilisé ; il n'avait pour ainsi dire pas avancé. Il n'avait encore rien de tellement important à m'apprendre sur la liste des passagers ou sur ce que transportait l'avion. Il savait seulement que le Triton avait de l'insuline et allait la faire parvenir par avion à Uplavnik. Un navire de débarquement faisait route en ce moment vers Uplavnik à travers une mer encombrée de glaces ; il y arriverait le lendemain soir pour décharger un tracteur, ayant pour mission de venir immédiatement à notre rencontre. Deux avions munis de skis et deux bombardiers de reconnaissance nous avaient cherchés mais n'étaient pas arrivés à nous trouver – nous étions sans doute à ce moment-là en plein dans les Vindeby Nunataks... Il continua à parler, pendant un bon moment, sans que je l'écoute. Je venais, en effet, de me rappeler quelque chose, quelque chose dont j'aurais dû me souvenir bien plus tôt.

« Attendez une minute, lui dis-je. J'ai une idée ! »

Je courus à la cabine du tracteur, et secouai Mahler. Heureusement, il était simplement endormi – à le voir pendant les deux dernières heures, on l'aurait cru à l'agonie.

« Mr. Mahler, dis-je avec précipitation. Vous m'avez bien dit que

vous travailliez pour une compagnie de pétrole ?

— C'est exact, dit-il me regardant d'un air surpris. Pour la Socony Mobil Oil C°, de New Jersey.

— En tant que quoi ? » Il pouvait avoir été mille choses différentes qui n'auraient pas le moindre intérêt pour moi.

« Chimiste dans un laboratoire de recherches. Pourquoi ? »

Je poussai un soupir de soulagement et lui expliquai ce que j'attendais, ce que j'espérais de lui. Lorsque j'eus terminé mon exposé sur la méthode grâce à laquelle Hillcrest pensait pouvoir se dépanner, je lui demandai ce qu'il en pensait.

« Une façon comme une autre de se suicider, dit-il d'une voix lasse. Qu'est-ce qu'il veut faire ? Aller voir les étoiles ? Il suffit d'un point faible dans le bidon qu'il chauffe... et de plus, l'essence a tellement de points d'évaporation différents de -30° à deux fois la température d'ébullition de l'eau – qu'il peut en avoir pour toute la journée à récupérer de quoi remplir un briquet.

— C'est bien ce qui se passe, d'après son explication, fis-je. Peut-il faire autre chose ?

Une seule... laver l'essence. De quelle taille sont ses bidons ?

— Quarante litres.

— Dites-lui d'enlever 8 litres dans un bidon, et de les remplacer par de l'eau. Bien remuer. Qu'il laisse alors reposer pendant dix minutes, et ensuite siphonner les 28 premiers litres. L'essence qu'il obtiendra sera pratiquement pure.

— C'est aussi simple que cela ? » fis-je incrédule. J'imaginais Hillcrest passant une demi-heure pour obtenir un malheureux verre d'essence. « Vous en êtes certain, Mr. Mailler ?

— Cela devrait suffire », assura-t-il. Le simple effort de parler quelques minutes avait été éprouvant, sa voix n'était déjà plus qu'un léger murmure. « Le sucre est insoluble dans l'essence, il se dissout partiellement dans les infimes quantités d'eau qui s'y trouvent et reste en suspension. Mais si vous y mélangez beaucoup d'eau, elle descendra au fond, entraînant le sucre avec elle.

— Si j'étais le comité du Prix Nobel, je vous couronnerais immédiatement, Mr. Mahler, dis-je en me relevant. Si vous avez

d'autres idées à me donner, ne vous gênez pas.

— J'en ai une, fit-il avec un sourire tout en luttant pour arriver à respirer. Votre ami va en avoir pour un certain temps à obtenir l'eau dont il aura besoin. » Il me montra de la tête le traîneau du matériel que l'on voyait à travers l'ouverture de l'écran de toile « Nous avons beaucoup de carburant avec nous. Pourquoi est-ce que nous n'en abandonnons pas pour, le capitaine Hillcrest ? En fait, pourquoi est-ce que vous n'en avez pas laissé hier soir, dès que vous avez appris ses ennuis ? »

Je le regardai dans les yeux un long moment, sans rien dire, puis je me dirigeai lourdement vers la porte.

« Je vais vous dire pourquoi, Mr. Mahler, fis-je d'une voix lente. C'est parce que je suis le plus grand, le plus monstrueux imbécile que la terre ait jamais porté. »

Et je sortis raconter à Hillcrest à quel point j'étais idiot.

JEUDI Quatre heures de l'après-midi – VENDREDI Six heures du soir

Jackstraw, Corazzini et moi, nous nous relayâmes au volant du Citroën pendant toute, la soirée, puis toute la nuit. Le moteur commençait à tourner moins régulièrement, l'échappement avait des résonances tout à fait particulières ; il devenait de plus en plus difficile de passer la deuxième. Mais je ne pouvais pas m'arrêter, je ne l'osais pas. Notre salut dépendait de notre vitesse.

Mahler s'était effondré peu de temps après neuf heures ce soir-là et depuis s'était enfoncé progressivement dans le vrai coma diabétique. J'avais fait tout ce que j'avais pu, tout le monde avait fait ce qui était en son pouvoir, mais ce n'était pas suffisant. Il lui fallait un lit, de la chaleur, des liquides, des stimulants, du sucre, que ce soit sous forme buccale ou en injections. Les stimulants, aussi bien que la chaleur, lui manquaient gravement ; son étroite banquette de bois, cahotante et dure, remplaçait mal un lit, et malgré la soif qui l'oppressait, il avait de plus en plus de mal à garder la neige fondue que nous lui faisions absorber, et je n'avais absolument rien pour lui administrer une injection intraveineuse. Pour les autres occupants de la cabine, c'était horriblement déprimant de le voir, d'entendre sa respiration difficile. Sans insuline, je savais que rien sur terre ne pourrait empêcher la mort de survenir d'ici quelques jours – et dans les conditions où nous nous trouvions, assez vraisemblablement dans peu de jours.

Marie LeGarde, elle aussi, s'affaiblissait à une vitesse alarmante. C'était avec une difficulté toujours plus grande qu'elle arrivait à avaler les plus minimes quantités de nourriture ; elle passait la plus grande partie de son temps dans une sorte de sommeil agité. Après l'avoir vue sur scène, et s'être émerveillé de son dynamisme, il pouvait paraître bizarre qu'elle décline si rapidement. En fait sa vitalité prenait sa source dans son énergie nerveuse, mais elle ne disposait pas de réserves physiques suffisantes pour résister à une situation telle que celle-ci ; il me fallait admettre qu'elle n'était qu'une vieille femme, on ne pouvait l'oublier en voyant sa figure hagarde, tendue, vieillie.

Si soucieux que je fusse de mes malades, Jackstraw l'était encore plus du temps. La température n'avait pas arrêté de monter depuis des heures maintenant, le ululement sinistre du vent qui nous avait

abandonnés pendant plus de deux jours montait à chaque instant en intensité, et au-dessus de nous, le ciel était sombre, lourd de nuages qui passaient très rapidement, des nuages de neige. Juste après minuit, la vitesse du vent, passant le cap des 25 kilomètres à l'heure, recommença à faire voler la poussière de glace.

Je savais ce que Jackstraw craignait, bien que je n'aie jamais eu à y faire face moi-même. J'avais entendu parler des vents du Groenland qui ressemblent aux terribles williwaws de l'Alaska. Lorsque d'énormes masses d'air au centre du plateau ont été refroidies par des températures extrêmement basses, comme ç'avait été le cas pendant les dernières quarante-huit heures, un vent s'élève qui les tait dévaler vers la mer en trombe – il n'y a pas d'autre mot pour cela – n'épargnant rien sur son passage. Animés par le simple poids de l'air glacial, ces vents de pression ou de gravité se réchauffent progressivement sous l'effet de la friction et de la compression qu'ils subissent au cours de leur descente, et ils atteignent la violence destructive d'un ouragan ; rien ne peut leur résister.

Toutes les conditions étaient maintenant réunies pour une des tornades de gravité ; tous les signes y étaient : le froid extrême que nous avons subi si peu de temps auparavant, le vent de plus en plus fort, la température qui montait sans cesse, l'orientation du vent, vers l'océan, et les lourds nuages noirs qui défilaient au-dessus de nos têtes en masquant les étoiles il n'y avait pas à s'y tromper, déclara Jackstraw. Je ne l'avais jamais vu se tromper sur le temps, et lorsque Jackstraw était inquiet, le plus optimiste des optimistes avait raison de s'inquiéter aussi. J'étais inquiet, pour de bon.

Nous conduisions le tracteur aussi vite qu'il voulait bien aller, et sur la légère pente – nous avons déjà changé de direction à ce moment-là, et nous marchions plein sud-ouest vers Uplavnik – nous avançons à une bonne moyenne. Mais à quatre heures du matin, alors qu'à mon avis nous nous trouvions à moins de 100 kilomètres d'Uplavnik, nous nous heurtâmes de front au sastrugi et nous fûmes obligés de ralentir. Le sastrugi, ondulations régulières de la surface gelée, la « tôle ondulée » des pays désertiques, c'est la mort des tracteurs, surtout des vieilles machines telles que notre Citroën. Ce sont les vents rasants qui le provoquent, ils creusent, symétriques comme les vagues sur une estampe marine du XVII^e siècle, ces crêtes dures et ces creux mous ; pour avancer, on est contraint de marcher à la vitesse d'un escargot. Même ainsi, le Citroën et les traîneaux roulaient et piquaient du nez comme un navire par forte houle, les phares, à un moment, pointaient vers l'obscurité toujours plus basse du ciel et, la seconde suivante, découpaient des barres parallèles,

noires et blanches, immédiatement devant les chenilles. Par moments, on rencontrait des zones plates, mais trompeuses car la neige y était molle, qu'elle fût tombée récemment ou qu'elle s'y fût accumulée sous l'effet du vent ; nous étions alors contraints de passer en première pour arriver à rouler.

Un peu avant huit heures du matin, Jackstraw arrêta le Citroën ; le vacarme terrible du puissant moteur s'éteignit pour être remplacé par le hurlement grave et vibrant du vent, d'un vent qui apportait avec lui des rafales de neige et de glace. Jackstraw s'était orienté le côté dans le vent, vers le haut de la colline. Je sautai à terre pour monter un abri de toile amarré à la cabine ; une simple bâche triangulaire imperméable attachée au haut de la cabine, à un des crampons des chenilles et à un piquet planté dans la glace. Nous ne pouvions pas tous manger dans la cabine, et je voulais disposer d'une certaine protection lorsque le moment arriverait d'appeler Hillcrest, à huit heures ; et il était grand temps de soulager un peu Zagero et Levin de leurs tortures. Ils avaient passé toute la nuit sur le traîneau sous la garde constante de Jackstraw et de moi-même ; quoique la température ne fût actuellement que de quelques degrés en dessous de zéro, et qu'ils disparussent sous un amoncellement de vêtements, la nuit avait été très dure pour eux.

Le petit déjeuner, ou ce qui en tenait lieu, nous attendait lorsque le tracteur s'arrêta, mais je n'avais guère d'appétit. Il me semblait avoir oublié définitivement ce que pouvait être le sommeil ; je n'avais pas fermé l'œil depuis presque trois jours ; je vivais dans un état chronique d'épuisement physique et mental ; il me devenait de plus en plus difficile de me concentrer sur les mille et une choses qui réclamaient tout le temps mon attention. Plusieurs fois, je me surpris en train de piquer du nez sur ma tasse de café ; ce ne fut que grâce à un effort inouï de volonté que je réussis à me relever pour m'occuper de la radio. J'allais appeler à la fois Hillcrest et notre base – Hillcrest m'en avait donné hier soir la fréquence. Je décidai d'appeler Hillcrest en premier.

J'obtins le contact sans la moindre difficulté, Hillcrest toutefois ne me recevait que très faiblement. J'en attribuai la raison à notre générateur car, sur le récepteur alimenté par une batterie de 100 ampères-heure, nous entendions très clairement la voix d'Hillcrest. Tous les hommes, à l'exception de Mahler, étaient réunis autour de moi pendant la transmission – ils semblaient éprouver une sorte de réconfort à entendre une autre voix humaine, aussi lointaine et aussi impersonnelle qu'elle fût. Zagero et Levin eux-mêmes n'étaient qu'à deux ou trois mètres, de nous, assis à l'avant du traîneau, leurs pieds

toujours attachés. J'étais assis sur une chaise de toile, le dos appuyé contre l'écran du fond ; Corazzini et Brewster étaient assis à l'arrière de la cabine, les rideaux de toile tirés derrière eux pour empêcher la chaleur de s'échapper de la cabine. Le révérend Smallwood était à côté de moi, tournant la manivelle de la dynamo, et Jackstraw à un ou deux mètres de moi, toujours aussi vigilant, son fusil armé en main.

« Je vous reçois haut et clair », dis-je à Hillcrest. J'avais mes deux mains autour du micro que je tenais aussi près que possible de ma bouche pour essayer de réduire au maximum le bruit de fond provoqué par le vent. « Quelles nouvelles ? » Je passai en écoute, et la voix d'Hillcrest me parvint :

« Formidable ! » Il avait l'air très enthousiaste, très excité. « Mes félicitations à votre conseiller technique. Tout marche à merveille ; nous roulons à tombeau ouvert. Nous sommes en vue des Vindeby Nunataks, nous devrions les avoir passés cet après-midi. »

C'étaient, en effet, d'excellentes nouvelles. Avec un peu de chance, il pouvait nous rejoindre dans la soirée, et nous aurions à la fois le réconfort de sa présence et les ressources techniques qui étaient grandes du Snow-Cat. Jackstraw et moi nous pourrions enfin jouir un peu de ce sommeil dont nous avons tellement besoin... Je réalisais brusquement qu'Hillcrest parlait encore, la voix toujours tendue par une même excitation qu'il contenait difficilement.

« L'amirauté, ou le gouvernement, ceux qui sont au courant, se sont enfin débridés ! Mon vieux, c'est de la dynamite votre affaire, je peux vous le garantir ! Ce que vous avez avec vous, sans le savoir, vous pourriez le vendre dès demain pour un million de livres sterling, en vous adressant au bon endroit. Pas étonnant que le gouvernement ait fait tellement de difficultés pour se mettre à table, pas étonnant qu'ils aient tout de suite compris que l'accident n'en était pas un et qu'ils aient mis sur pied toute cette opération de sauvetage ! Le Triton va prendre ça en charge personnellement... »

Je passai en émission.

« Pour l'amour du Ciel ! m'écriai-je, incapable de me contenir – comme tous ceux qui m'entouraient, je le sentais, et se penchaient en avant pour mieux entendre Hillcrest. – Mais de quoi s'agit-il ? Qu'est-ce que cet avion transportait ? À vous.

— C'est une pièce de guidage pour les fusées à longue portée qui est si révolutionnaire, si nouvelle et si secrète, qu'il n'y a, à ce que j'ai compris, qu'une poignée de savants qui la connaissent aux Etats-Unis.

C'est le seul exemplaire qui en existe ; on l'avait envoyée en Angleterre pour qu'elle soit examinée et étudiée en accord avec les règlements sur la mise en commun des informations concernant les armes atomiques et les fusées. » Hillcrest parlait d'une voix calme, contenue. Après un silence il reprit lentement. « J'ai pu comprendre que les gouvernements intéressés sont prêts à prendre toutes les mesures nécessaires – je dis bien toutes les mesures nécessaires – pour récupérer cette pièce et éviter qu'elle ne tombe entre d'autres mains. »

Il y eut un autre silence, plus long ; Hillcrest, de toute évidence, me laissait le temps de lui répondre, mais je ne savais pas quoi dire. L'importance de cette affaire me laissait muet, incapable de dire quoi que ce soit, j'étais complètement paralysé... Et la voix d'Hillcrest me revint encore une fois :

« Pour vous aider à identifier cette pièce, docteur Mason, voici comment elle se présente : elle est camouflée ; elle ressemble à un poste radio portatif en plastique et en métal, de taille assez grande, avec une courroie de cuir tressé pour le porter à l'épaule. Retrouvez ce poste radio, docteur Mason, et vous... »

Je n'entendis pas la fin de cette phrase. J'étais encore assis là, me demandant vaguement pourquoi ces mots « radio portative » avaient brusquement déclenché une assourdissante sonnette d'alarme dans ma tête – seule mon extrême fatigue physique et mentale peut me servir d'excuse – lorsque Zagero bondit du traîneau, envoyant bouler Jackstraw ; il fit un saut fantastique, les pieds toujours attachés, jusqu'à l'endroit où je me trouvais, puis se précipita sur Corazzini qui, les traits déformés par une expression de rage, venait de descendre de l'arrière de la cabine se retenant d'une main, tandis que de l'autre, il fouillait fébrilement dans son manteau comme pour en sortir quelque chose. Il se rendit compte qu'il ne pouvait y arriver à temps et se jeta de côté, mais Zagero, malgré ses pieds entravés, était un véritable félin, et je compris en cet instant, trop tard hélas, qu'il était véritablement un boxeur de classe mondiale. La rapidité incroyable de ses réflexes et de son bras droit se déplaçant comme un éclair le prouvaient. Corazzini était un gaillard impressionnant, de 1,90 m au moins et de plus de 100 kilos ; il était blindé d'innombrables épaisseurs de vêtements, mais lorsque ce poing animé par cette force incroyable le prit juste en dessous du cœur il tituba lentement contre l'arrière de la cabine, en s'écroulant à terre sans mot dire, les yeux révulsés, pendant que les premiers flocons de neige commençaient à tomber. Jamais je n'avais vu coup de poing d'une telle violence ; c'est une chose que je ne tiens pas à revoir.

Pendant cinq secondes peut-être, personne ne bougea, personne ne dit rien ; tout le monde semblait en transes. On n'entendait qu'un gémissement grave, plaintif, celui du vent sur la glace, qui paraissait bizarrement, presque surnaturellement, puissant. Ce fut moi qui rompis le silence. J'étais toujours assis sur mon siège de toile.

« Corazzini ! dis-je. Corazzini... » Ma voix n'était guère plus qu'un murmure, mais Zagero l'entendit.

« Naturellement, Corazzini, dit-il d'une voix calme. Je le savais depuis longtemps. » Il se baissa, glissa sa main à l'intérieur du manteau de l'homme évanoui, et en sortit un revolver. « Veillez bien sur lui, docteur. Non seulement je n'aime guère savoir notre petit ami en possession de ce genre de jouet, mais de plus j'imagine que le procureur ou le district attorney, ou je ne sais comment il s'appelle chez vous, trouvera que les caractéristiques du canon correspondent parfaitement aux marques qui se trouvent sur certaine balle qui nous intéresse. »

Il me lança l'arme ; machinalement, je la reçus. C'était un pistolet, avec une sorte de curieux cylindre vissé au bout du canon. Un silencieux, pensai-je. Je n'en avais jamais vu. Je ne connaissais pas ce type d'arme d'un aspect très désagréable, et je me dis qu'il serait sûrement plus prudent d'avoir un revolver en main lorsque Corazzini reviendrait à lui. Jackstraw avait déjà pointé son fusil sur l'homme évanoui. Je posai le pistolet à côté de moi et sortis mon Beretta.

« Vous le guettiez, dis-je essayant encore de mettre de l'ordre dans mon esprit. Vous attendiez le bon moment. Comment...

— Est-ce qu'il faut que je vous fasse un dessin, docteur ? » Aucune insolence dans sa voix, plutôt une certaine lassitude. « Je savais que ce n'était pas moi. Je savais que ce n'était pas Solly. C'était forcément Corazzini.

— Oui, je vois. C'était forcément Corazzini. » Je prononçai ces mots automatiquement, presque sans les comprendre. J'avais l'esprit dans un état de confusion total, pas plus clair que celui de Corazzini qui était en train de se redresser difficilement pour s'asseoir. Mais depuis quinze secondes déjà la sonnerie d'alarme s'était remise à carillonner dans ma tête, pas aussi forte mais plus insistante que la première fois, plus urgente ; brutalement, je compris, et je bondis sur mes pieds. « Mais ils sont deux, ils sont deux ! Corazzini avait un complice... » C'est tout ce que je réussis à dire ; un objet métallique me heurta sauvagement le poignet, le Beretta s'envola, et quelque chose de dur s'enfonça dans ma nuque.

« Ne bougez pas, docteur Mason. » Dans cette voix calme, sans inflexion, parfaitement contrôlée, mais d'une puissante autorité, il était impossible de reconnaître celle que j'avais toujours attribuée au révérend Smallwood. « Que personne ne bouge. Nielsen, lâchez ce fusil – immédiatement ! Un mouvement de trop et la tête du docteur Mason saute. »

J'étais incapable de bouger, paralysé par le choc. L'homme à qui appartenait cette voix était prêt à faire ce qu'il disait. J'en étais intimement convaincu. La fermeté glacée de sa voix accentuait en moi le sentiment que la vie d'un homme ne représentait rien pour celui-ci ; ce facteur n'entrait pas en ligne de compte.

« Ça va, Corazzini ? » C'était Smallwood qui parlait encore d'une voix dénuée de toute trace d'intérêt humain pour son complice ; sa seule inquiétude, dans la mesure où on pouvait parler d'inquiétude à son propos, c'était le sort de son équipe ; Corazzini devait continuer à tenir son rôle dans le tandem.

« Ça va », fit Corazzini sans élever la voix. Il était debout maintenant, et l'adresse avec laquelle il se saisit de son arme lorsque Smallwood la lui lança témoigna assez qu'il avait retrouvé toutes ses facultés physiques et mentales. « Je n'ai jamais vu un homme se déplacer aussi vite avec les pieds attachés. Il ne m'aura pas deux fois. Tout le monde dehors, non ?

— Tout le monde dehors », approuva Smallwood. C'était bien lui le chef, aussi ridicule qu'aurait pu paraître cette supposition deux minutes plus tôt ; mais maintenant il n'y avait aucun doute.

« Sautez tous en bas ! » ordonna Corazzini. Le pistolet d'une main, il releva l'écran de toile avec l'autre. « Dépêchons.

— Mahler ne peut pas sauter, protestai-je. Il ne peut pas se déplacer... Il est dans le coma. Il...

— Silence ! m'interrompit Corazzini. Allez, Zagero, remontez et allez le chercher.

— Vous ne pouvez pas le déplacer ! hurlai-je furieux. Vous allez le tuer... » Mais la fin de ma phrase se transforma en gémissement. Smallwood venait de me frapper avec son revolver sur le côté de la figure. Je me retrouvai à quatre pattes dans la neige ; je restai dans cette position pendant quelques secondes, secouant la tête de droite et de gauche pour essayer de lutter contre l'étourdissement et la douleur.

« Corazzini a dit « silence ». Apprenez à écouter. » La voix de Smallwood était neutre, elle donnait froid dans le dos. Il attendit patiemment que le dernier des passagers soit descendu ou ait été descendu de la cabine, puis il nous fit tous aligner sur un rang en face de lui et de Corazzini. Ils avaient tous les deux le dos contre l'écran de toile, tandis que nous étions assez loin du tracteur pour être exposés à la neige qui tombait de plus en plus fort en nous aveuglant mais assez près d'eux pour qu'ils puissent nous surveiller facilement. Tout ce qu'ils faisaient, je commençais à m'en apercevoir, dénonçait la parfaite assurance des professionnels accomplis qui ont depuis longtemps préparé toutes les réponses, toutes les mesures à prendre en face de toutes les situations auxquelles ils peuvent avoir à faire face.

Smallwood me fit signe.

« Vous n'avez pas terminé votre communication radio ; docteur Mason ! Terminez-la. Votre ami Hillcrest doit se demander ce que vous devenez. » Son revolver avança de quelques millimètres dans sa main, juste ce qu'il fallait pour que je me rende compte du geste. « Pour votre propre salut, ne faites rien qui puisse lui donner l'éveil. Ne faites pas le malin. Soyez bref. »

Je fus bref. Je motivai l'interruption du dialogue par une brusque aggravation de l'état de Mahler – c'était assez vrai du reste – je dis que je veillerais sur cette pièce de fusée comme sur mes propres prunelles et m'excusai d'arrêter là le contact, prenant prétexte du cas Mahler qui devait parvenir à Uplavnik le plus vite possible.

« Coupez », me souffla Smallwood à l'oreille. Je lui fis signe que j'avais compris.

« Voilà, c'est tout, capitaine Hillcrest. Nous vous rappellerons à midi. Mayday vous dit au revoir. Mayday, Mayday. »

Je coupai le contact et me retournai, l'air innocent. Mais je n'avais pas fait un pas que Smallwood m'attrapait par l'épaule et me forçait à me retourner. Pour un homme de sa taille, il était d'une force incroyable. Le canon de son pistolet s'enfonça dans mon estomac, me coupant le souffle.

« Mayday » ? docteur Mason, fit-il d'une voix glacée. Qu'est-ce que c'est que Mayday ?

— Notre signal d'identification, naturellement, lui répondis-je.

— Votre signal est G.F.K.

— G.F. K pour l'appel. « Mayday » enfin de transmission.

— Vous mentez ! » Je me demandais comment j'avais jamais pu lui trouver une tête douceuse, affable, incolore. Sa bouche n'était plus qu'une mince ligne dure, ses paupières supérieures des barres horizontales au-dessus d'yeux qui ne bougeaient pas. Des yeux insensibles, d'un bleu clair passé. Des yeux de tueur. « Vous mentez, répéta-t-il.

— Je ne mens pas, dis-je avec colère.

— À cinq vous mourez. » Ses yeux ne quittant pas les miens, la pression de son revolver s'accroissant contre mon corps, il commença : « Un... Deux... Trois...

— Non, je vais vous dire ce que c'est ! » C'était Margaret Ross qui venait de pousser ce cri. « Mayday », c'est le signal international de détresse aérienne, le S.O. S... Il fallait que je le dise, docteur Mason ; il le fallait ! » Sa voix n'était qu'un hoquet haché. « Il allait vous tuer.

— J'allais le faire », confirma Smallwood. De colère ou d'appréhension il n'y avait trace dans sa voix, et j'aurais été incapable de dire ce qu'il ressentait. « Je devrais le faire maintenant. Vous venez de nous faire perdre quatre heures. Mais il se trouve que le courage est l'une des rares vertus que j'admire... Vous êtes un homme extrêmement brave, docteur Mason. Votre courage égale votre... heu... votre manque de perspicacité, dirai-je.

— Vous ne pourrez jamais quitter la calotte glaciaire, Smallwood, dis-je d'une voix assurée. Des avions, des navires sont en chasse. Des milliers d'hommes vous cherchent. Ils vous rattraperont et vous pendront pour les cinq assassinats que vous avez commis.

— Nous verrons », fit-il avec un sourire glacial ; maintenant qu'il avait enlevé ses lunettes à monture d'acier, je voyais que son sourire n'arrivait pas jusqu'à ses yeux ; ils étaient comme avant froids, vides, sans vie, comme un vitrail dans une église sans soleil. « Bon ! Corazzini, la boîte. Docteur Mason, allez chercher une des cartes à l'avant.

— Un instant ! Peut-être pourriez-vous expliquer d'abord...

— Les explications sont pour les enfants. » Une voix calme, sans inflexions. « Je suis pressé, docteur Mason. Apportez-moi cette carte. »

J'allai la chercher, et lorsque je revins, je trouvai Corazzini assis à l'avant du traîneau avec une valise devant lui. Mais ce n'était pas la

radio portative. C'était la valise de Smallwood.

Corazzini fit claquer les serrures, sortit la Bible, la soutane, les posa à côté de lui, puis, soigneusement, sortit une boîte noire qui ressemblait à un enregistreur sur bande ; en fait, à la lumière de sa torche, je distinguai très nettement le mot Grundig. Mais quelques secondes plus tard, je me rendis compte que c'était un magnétophone d'un genre tout à fait spécial que je voyais là.

Il enleva les deux bobines du dessus de l'appareil et les lança dans l'obscurité, le ruban se dévidant comme un long serpent. J'étais convaincu, prêt à parier tout ce qu'on voulait, qu'une personne qui aurait eu assez de méfiance pour passer cette bande l'aurait trouvée parfaitement en accord avec le reste des bagages de Smallwood ; on aurait sûrement entendu du Bach ou quelque chose de ce genre.

Dans le silence le plus parfait, nous regardâmes Corazzini démonter et jeter le dessus factice du magnétophone, mais j'avais eu le temps de remarquer les attaches qui se trouvaient sur sa face intérieure ; on n'aurait su rêver meilleure cachette pour deux revolvers ; maintenant on voyait des boutons et des cadrans gradués qui ne ressemblaient en rien à ceux d'un enregistreur sur bande. Corazzini se redressa, déplia une antenne télescopique, prit un casque d'écoute, tourna deux boutons, et commença à manipuler un cadran, surveillant en même temps un œil magique semblable à ceux des radios modernes. Faiblement, mais très nettement, je distinguai une sorte de pialement régulier qui venait des écouteurs. Un signal qui changeait de volume et de tonalité en même temps que Corazzini tournait son cadran gradué. Lorsqu'il eut trouvé le moment d'intensité maximum du signal, il consulta un compas à alcool intégré dans l'appareil et large de 8 centimètres à peu près. Un moment plus tard, il enlevait le casque et se retournait, apparemment satisfait.

« Très fort, très clair, dit-il à Smallwood. Mais trop de déviation avec ce tracteur. Je reviens dans deux minutes. Votre torche, docteur Mason. »

Il s'éloigna à 50 mètres, emportant son appareil avec lui : c'est avec un net pincement au cœur que je me rendis compte que, comme pour tout le reste, Corazzini en savait certainement plus sur la navigation que je ne pourrais jamais en apprendre. Il revint au bout de peu de temps, consulta une petite table – une table de corrections, certainement – puis se tourna vers Smallwood avec un sourire satisfait.

« C'est bien eux. Aucun doute. Le signal est parfait. Cap 268.

— Bon. »

Que Smallwood ait été soulagé, qu'il ait éprouvé quelque plaisir à ce que venait de lui dire son acolyte, rien n'apparut sur ses traits impassibles. Leur calme glacé, à tous deux, leur façon de tenir compte de tout, leurs précautions systématiques, avaient quelque chose d'inhumain. Maintenant que je savais vraiment à quel genre d'hommes ils appartenaient, il était parfaitement impensable qu'ils se fussent embarqués dans une contrée immense et sans points de repère sans emporter avec eux un moyen quelconque de s'orienter ; et l'appareil que j'avais vu était certainement une sorte de radio-compas alimenté par piles, et même à moi, aussi inexpérimenté que je fusse en ces questions, il sautait aux yeux que Corazzini venait de se repérer sur des signaux continus et orientés émis par un ou plusieurs navires patrouillant la mer ; des chalutiers probablement, ou un autre genre de bateau de pêche à l'allure parfaitement inoffensive... Néanmoins j'essayai d'ébranler cette confiance absolue des deux tueurs en leurs plans.

« Vous sous-estimez le nid de frelons que vous avez excité. Le détroit de Davis et la côte du Groenland grouillent de bateaux et d'avions. Les appareils de reconnaissance du porte-avions suivront chaque embarcation plus grosse qu'une coque de noix. Des chalutiers n'arriveront jamais à passer au travers ; ils n'arriveront même pas à faire 10 kilomètres.

— Ils n'en auront pas besoin, me répondit Corazzini, confirmant implicitement mon hypothèse des chalutiers. Il y a des navires qu'on appelle des sous-marins. Et il y en a un qui attend en ce moment, pas bien loin d'ici.

— N'empêche que...

— Du calme », dit Smallwood d'une voix coupante. Il se tourna vers Corazzini. « Deux cent soixante-huit. Plein ouest, ou presque. Quelle distance ? »

Corazzini haussa les épaules, sans rien répondre ; Smallwood me fit signe.

« Nous allons le trouver. Docteur Mason, indiquez notre position sur cette carte, sans faire d'erreur.

— Vous pouvez aller au diable ! m'écriai-je.

— Je m'y attendais. Mais je ne suis pas aveugle, et malgré vos

tentatives de discrétion je n'ai pu m'empêcher de remarquer votre attachement croissant envers la jeune femme que voici. » Je jetai un rapide Coup d'œil à Margaret et vis une faible rougeur monter sur ses joues pâles ; je détournai rapidement les yeux. « Je vais tuer Miss Ross. »

Je n'en doutai pas un seul instant. Je savais qu'il le ferait sans hésiter. J'indiquai notre position sur la carte ; il en fit chercher une autre, dit à Jackstraw d'y marquer notre position, et compara les deux indications.

« Elles coïncident, fit-il. Heureusement pour vous. » Il étudia un moment la carte, puis se tourna vers Corazzini. « Le fjord Kangalak, au pied du glacier Kangalak. À peu près à...

— Le fjord de Kangalak ! » l'interrompis-je. Ma voix était amère. « Mais pourquoi est-ce que vous n'y avez pas atterri directement ? Tout ceci aurait été inutile !

— Le commandant de l'avion a bien mérité de mourir », répliqua Smallwood. Son sourire était glacé. « Je lui avais donné l'ordre d'atterrir juste au nord de ce fjord où nos... heu... nos amis avaient repéré un emplacement long de 5 kilomètres absolument plat qui aurait permis un atterrissage aussi parfait que la meilleure piste d'Europe ou d'Amérique ; je ne me suis rendu compte qu'il m'avait trompé qu'en regardant l'altimètre quelques secondes à peine avant l'accident. » Il eut un geste d'impatience et se tourna vers Corazzini : « Nous perdons un temps précieux. Dans les 100 kilomètres à peu près, n'est-ce pas ? »

Corazzini jeta un coup d'œil sur la carte :

« Oui, quelque chose dans ce genre.

— Bon, alors allons-y. En route !

— Et vous nous laisserez ici, mourir de faim et de froid... dis-je d'une voix amère.

— Ce qui vous arrive ne m'intéresse plus », répondit Smallwood d'une voix indifférente. En quelques minutes, le changement avait été total ; il était déjà impossible de se souvenir de l'homme de Dieu aimable et discret que nous avions connu. « Mais vous pourriez naturellement être assez stupides pour profiter de la neige et de l'obscurité pour nous suivre ; pour nous tendre une embuscade et nous faire prisonniers. Vous pourriez même y arriver, quoique sans armes.

Nous devons vous immobiliser, tout au moins temporairement.

— Ou définitivement, dit Zagero d'une voix douce.

— Il n'y a que les imbéciles qui tuent au hasard et sans raison. Heureusement – pour vous – il n'est pas nécessaire à mes projets que vous mouriez. Corazzini, allez chercher de la corde au traîneau. N'attachez que leurs pieds. Avec leurs mains engourdis, ils en auront bien pour une heure à parvenir à se libérer ; nous aurons déjà fait un bon bout de chemin. » Il balaya notre groupe d'un geste de son revolver. « Asseyez-vous dans la neige. Tous. »

Il n'y avait rien d'autre à faire que de lui obéir. Nous nous assîmes et regardâmes Corazzini rapporter un rouleau de corde du tracteur. Il se tourna vers Smallwood qui me désigna d'un geste de la tête.

« Commencez par le docteur Mason. »

Corazzini donna son revolver à Smallwood – ils ne prenaient pas le moindre risque, envisageait même que l'un de nous puisse tenter d'arracher son revolver à Corazzini – et s'avança vers moi. Il s'était agenouillé et avait déjà fait deux tours sur mes chevilles lorsque la vérité m'apparut soudain, avec la violence et la brutalité d'un choc physique. D'une poussée rageuse je me débarrassai de Corazzini et me relevai d'un bond.

« Non ! fis-je d'une voix rauque. Non, vous ne m'attacherez pas les pieds, Smallwood !

— Asseyez-vous, Mason ! » Sa voix était dure ; elle claquait comme un fouet, et la faible lueur qui nous venait du tracteur me suffit pour voir le canon de son revolver braqué droit entre mes deux yeux, ferme cou mit le roc. Je n'y prêtai pas la moindre attention.

« Jackstraw ! criai-je. Zagero, Levin, Brewster ! Debout si vous avez envie de vivre ! Il n'a qu'un revolver. S'il tire sur l'un de nous, les autres lui foncent dessus et le désarment. Il ne pourra pas nous avoir tous. Margaret, Hélène, Mrs, Dandsby-Gregg – au premier coup tiré, sauvez-vous dans l'obscurité et restez cachées !

— Vous êtes devenu fou, docteur ? » C'était un Zagero complètement stupéfait qui venait de parler, mais la précipitation, l'accent irrésistible de ma voix l'avaient fait se lever ; il restait là, à demi replié sur lui-même, prêt à bondir, comme une panthère, prêt à sauter sur Smallwood. « Vous voulez qu'on se fasse tous tuer ?

— C'est exactement ce que je cherche à éviter. » Je me sentais le

dos, la nuque, glacés, mais d'un froid qui ne devait rien à l'Arctique ; mes jambes tremblaient. « Il allait nous attacher les pieds et nous laisser là ! Vous y avez cru ? Allons donc ! Pourquoi pensez-vous qu'il nous ait parlé du chalutier, de sa position, et du sous-marin, et de tout le reste ? je vais vous le dire – c'était parce qu'il ne risquait rien ; pour lui, aucun d'entre nous ne pourrait aller répéter ce qu'il avait entendu, » Je crachais les mots comme une rafale d'arme à répétition ; il fallait que j'explique aux autres ce qui se passait avant qu'il ne fût trop tard ; mes yeux en même temps ne quittaient pas le canon du revolver de Smallwood.

« Mais...

— Pas de « mais », interrompis-je, vite ! Smallwood sait qu'Hillcrest va arriver ici dans l'après-midi. Si nous y sommes encore – vivants – la première chose que nous ferons sera de donner à Hillcrest son cap, sa vitesse, sa position approximative, et sa destination. Une heure plus tard, les bombardiers du Triton l'attaqueraient sur le glacier. Nous attacher ? Naturellement... et ensuite Corazzini et lui nous auraient descendus l'un après l'autre, sans mal et sans danger ; nous en aurions été réduits à des sauts de carpe. »

Ils étaient convaincus ; pas l'ombre d'un doute ne subsistait. Je ne pouvais voir l'expression des autres, mais l'infime mouvement du revolver de Smallwood suffit à me le prouver.

« Je vous ai sous-estimé, docteur Mason, » dit-il d'une voix calme. Nulle trace de colère dans sa voix. « Mais il s'en est fallu de peu que vous ne mourriez.

— Cinq minutes de plus ou de moins – quelle importance ? » demandai-je. Smallwood eut un signe de tête, comme pour m'approuver. Il était déjà en train de chercher une autre solution.

« Monstre – monstre inhumain ! hurla le sénateur Brewster d'une voix déformée par la rage ou la terreur, les deux peut-être. Vous étiez prêt à nous attacher comme du bétail pour ensuite nous abattre comme... comme... » Les mots lui manquèrent pendant quelques secondes ; puis il murmura, d'une voix moins forte : « Mais vous devez être fou, Smallwood, complètement fou.

— Il ne l'est pas du tout, fit Zagero avec calme. Ce n'est pas un fou. C'est simplement un animal venimeux. Il y a des moments où il est difficile de faire la différence. On a mis au point la nouvelle petite combinaison, Smallwood ?

— Oui. Comme l’a dit le docteur Mason, nous ne pouvons pas nous débarrasser de vous tous en l’espace de quelques secondes ; et nous ne pourrions pas empêcher un – ou plusieurs – d’entre vous de se cacher, avec la neige et la nuit. » Il désigna d’un geste de la tête le tracteur, remonta son col contre le vent coupant. « Je crois qu’il vaut mieux que vous fassiez un petit bout de chemin avec nous. »

Et nous fîmes bien un petit bout de chemin avec eux, les 50 plus longs kilomètres que j’aie jamais connus de ma vie, qui durèrent neuf interminables heures. Une distance relativement courte, mais en progressant à une vitesse extrêmement lente, à la fois à cause du sastrugi et des sections de plus en plus longues couvertes de neige fraîche ; surtout en fin de compte à cause du temps qui devenait de plus en plus mauvais. Le vent courait déjà à plus de 50 kilomètres à l’heure, enlevant avec lui des nappes aveuglantes de poussière de glace qu’il soulevait du sol ; il soufflait très exactement dans notre dos, mais n’en rendait pas moins la conduite très pénible à la personne qui se trouvait au volant. À tout le monde, à l’exception de Smallwood, ce vent rendit la vie intolérable ; si nous avions eu la température des vingt-quatre heures précédentes aucun de nous, j’en suis sûr, n’aurait survécu à ces 50 kilomètres.

Je m’étais dit qu’avec un des deux tueurs au volant et l’autre installé sur le traîneau des chiens le guidant, nous aurions une chance, aussi infime qu’elle fût, de les neutraliser, ou tout au moins de réussir à nous échapper. Mais Smallwood ne nous laissa pas l’ombre de la plus petite chance d’y parvenir. Corazzini conduisit sans interruption, le casque de son radio-compas aux oreilles, rendant tout autre guidage inutile. Smallwood resta tout le temps assis à l’arrière de la cabine du tracteur, son revolver pointé en permanence vers nous qui nous trouvions tous entassés sur le tracteur du matériel, à trois mètres en arrière ; lorsque la neige se fit trop dense, il arrêta le tracteur, prit le projecteur portatif et l’installa braqué vers l’arrière, ce qui avait pour lui le double avantage de nous rendre visibles malgré la neige, nous empêchant ainsi de sauter du traîneau, et de nous cacher ce qu’il faisait, s’il nous surveillait ou non. Nous étions aveuglés. C’était affolant, exaspérant. Et pour faire mieux encore, pour couper court à toute velléité d’évasion à la faveur d’un tourbillon particulièrement violent, il fit monter Margaret et Hélène dans la cabine avec lui et leur attacha les mains ; elles lui garantiraient notre bonne conduite.

Nous étions donc huit sur ce traîneau, Theodore Mahler et Marie LeGarde allongés au centre, les autres assis de chaque côté d’eux, sur deux rangées de trois. Presque aussitôt après le départ – nous avions tiré une bâche sur nous pour essayer de nous abriter – Jackstraw se

pencha vers moi, et me donna une tape sur l'épaule avec quelque chose qu'il tenait dans sa main. Je tendis la main et pris l'objet.

« Le portefeuille de Corazzini », dit Jackstraw à voix basse. Avec le hurlement de la tempête et le grondement assourdissant du moteur, il aurait pu crier, aussi fort qu'il aurait voulu ; Corazzini et Smallwood ne risquaient absolument pas de l'entendre. « Il est tombé de sa poche quand Zagero l'a mis K.O. Il ne s'en est pas rendu compte. Je me suis assis dessus au moment où Smallwood nous a dit de nous accroupir dans la neige.

J'enlevai mes gants, ouvris le portefeuille et en examinai le contenu à la lumière de la torche que me passa Jackstraw (ceci se passait avant que Smallwood ait installé le projecteur à l'arrière de la cabine).

Le portefeuille nous prouva une fois de plus quels soins méticuleux ces deux hommes avaient apportés à la préparation de leur entreprise ; leurs identités étaient fausses. Je savais que, quel que fût son nom réel, Corazzini ne s'appelait pas Corazzini ; si je ne l'avais pas su, comment aurais-je pu m'en douter en voyant ces initiales « NX. » gravées dans le cuir du portefeuille, les cartes de visite portant « Nicholas Corazzini » au-dessus du nom et de l'adresse de la maison mère des tracteurs Global, dans l'Indiana ; et ces chèques de l'American Express, dans un étui de cuir, déjà-signés dans le coin supérieur gauche ?

Et le portefeuille nous donna, mais trop tard, la clef indirecte mais irréfutable de bien des choses : la raison de l'atterrissage forcé et la raison de l'agression dont j'avais été victime la soirée précédente : je trouvais, en effet, dans la poche destinée aux billets de banque la coupure de journal que j'avais découverte sur le cadavre du colonel Harrison. Je la lus à haute voix, lentement, avec un poignant remords.

L'article était bref. C'était le compte rendu d'un grave accident de chemin de fer qui s'était produit à Elizabeth dans le New Jersey : un train de banlieue s'était précipité du haut d'un pont dans la baie de Newark, des dizaines de voyageurs y avaient trouvé la mort ; tout ceci je le savais déjà. Mais comme je m'en étais rendu compte en jetant un coup d'œil sur cette coupure dans l'avion, il ne s'agissait que d'un article de récapitulation, et le reporter ne s'était pas attardé à répéter des détails sanglants ; c'était sur un tout autre aspect de l'affaire que s'était portée son attention. « On avait des raisons de croire, disait-il, qu'à bord de ce train se trouvait un courrier de l'armée – l'une des 40 victimes transportant avec lui un mécanisme ultra-secret de fusée à longue portée. »

C'était tout ce que racontait cette coupure, mais c'était suffisant, et même plus que suffisant. On n'indiquait pas si on avait retrouvé ou non la pièce de fusée ; on ne laissait même pas entendre s'il fallait établir un rapport entre l'accident et la présence de cette pièce à bord du train. Mais ce n'était pas nécessaire ; la juxtaposition des deux faits suffisait pour amener le lecteur à tirer de lui-même les conclusions. Et au silence qui tomba sur nous lorsque j'eus terminé ma lecture je compris que les autres suivaient exactement la même ligne de raisonnement que moi. Ce fut Jackstraw qui finalement rompit le silence, il avait une voix un peu trop normale.

« Eh bien, au moins nous savons maintenant pourquoi on vous a assommé.

— Assommé ? fit Zagero. Qu'est-ce que...

— Avant-hier, l'interrompis-je, quand je vous ai dit que je m'étais cogné dans un bec de gaz. » Et je lui racontai comment j'avais trouvé, puis perdu, cette coupure de journal.

« Mais est-ce que les choses auraient tellement change si vous aviez lu ce papier ? demanda Zagero. Je veux dire que...

— Mais naturellement que ç'aurait été différent ! » Ma voix était agressive, rude, presque méchante, mais cette méchanceté, c'était vers moi qu'elle se tournait ; vers ma propre stupidité. « Trouver un article de journal au sujet d'un accident survenu dans des circonstances mystérieuses sur le corps d'un homme mort dans un autre accident survenu dans des circonstances aussi mystérieuses, rendrait méfiant n'importe qui. Hillcrest m'apprenant que cet avion transportait quelque chose d'ultra-secret, le rapprochement aurait été encore plus évident, surtout que j'avais trouvé la coupure de journal sur un homme – un officier de l'armée – qui était presque certainement un courrier, le porteur de cette chose mystérieuse. J'aurais démonté, découpé, fouillé, tout ce que j'aurais pu trouver à bord de l'avion qui soit plus gros qu'une boîte d'allumettes ; la radio et le magnétophone y auraient eu droit. Smallwood le savait. Il ne savait pas ce que disait l'article, mais il savait – lui ou Corazzini – qu'il s'agissait d'une coupure. Or, ils ne prennent jamais de risques.

— Vous ne pouviez pas le savoir, dit Levin d'une voix apaisante. Ce n'est pas votre faute...

— Mais bien sûr que c'est ma faute, fis-je d'une voix lasse. C'est ma faute, entièrement. Je ne sais même pas comment je pourrais faire assez d'excuses : à vous, d'abord, Zagero, j'imagine, vous et Solly

Levin, pour vous avoir ligotés...

— Oubliez ça, dit Zagero, brièvement mais cordialement. Nous avons tous gaffé, tous. Tous les faits importants étaient à notre portée aussi – et nous n'avons pas su les utiliser mieux que vous ; peut-être moins bien même. » À la vague lueur de la torche, je le vis qui hochait la tête. « Naturellement, il est toujours facile de comprendre les choses une fois qu'il est trop tard. Facile maintenant de comprendre pourquoi nous avons atterri au milieu de ce désert glacé – le commandant de bord l'a fait exprès ; il devait être au courant, savoir que cette pièce se trouvait à bord ; il a volontairement fait passer la vie de ses passagers au second plan, pour s'écraser au beau milieu de la calotte glaciaire, d'où il devait être impossible à Smallwood d'atteindre la côte.

— Sans savoir que j'étais là, tout prêt à lui rendre service », dis-je amèrement. Je hochai la tête à mon tour. « Tout est évident maintenant, bien trop évident. Si Corazzini s'est blessé la main dans la cabine – ce n'est pas en essayant de rattraper la radio, mais au contraire pour la faire tomber plus vite après avoir repoussé les supports. Il a perdu quand on a tiré au sort pour savoir qui dormirait par terre. C'est lui qui a tout arrangé afin de pouvoir étrangler le second pendant son sommeil.

— Il avait perdu avec le sourire, n'est-ce pas ? » dit Zagero l'air sombre. Puis il eut un bref éclat de rire. « Et vous vous souvenez de l'enterrement du second ? Je me demande ce que nous aurions entendu si nous avions vraiment pris la peine d'écouter le service funèbre de Smallwood.

— Ça m'a complètement échappé, fis-je, sombre. Et dans l'avion je n'ai pas compris non plus votre proposition d'enterrer les morts – si vous aviez été coupable, jamais vous n'auriez émis cette idée c'était un moyen d'examiner les cadavres plus tard – on aurait vu que ces morts n'étaient pas naturelles.

— Cela vous a échappé, dit Zagero en appuyant sur ses mots. Mais qu'est-ce que je dirais de moi ! Moi qui ai fait la proposition, et qui n'ai jamais pensé qu'elle pouvait me couvrir ! » Il eut un ricanement. « Je me fais honte. Je crois que la seule chose que j'ai compris que vous ignoriez c'est que Corazzini a assommé notre Smallwood, sur la route du col, uniquement pour faire tomber votre suspicion sur moi ; mais à ce moment-là, essayer de vous mettre en garde aurait été de la folie pure. »

Un long silence suivit, nous écoutions sans rien dire la mélodie irrégulière de l'échappement qu'apportait ou estompait le vent

toujours plus rageur. Solly Levin prit alors la parole.

« Et l'avion, dit-il. L'incendie... pourquoi ?

— Il y avait assez d'essence à haut indice d'octane dans ses réservoirs pour permettre à Hillcrest de couvrir 3000 kilomètres au moins, expliquai-je. Si Hillcrest était revenu avec ses réservoirs vides à notre cabine, et s'il s'était immédiatement rendu compte qu'on avait versé du sucre dans nôtre réserve, il aurait eu vite fait de siphonner ce qu'il lui fallait dans les réservoirs de l'avion. Donc : plus d'avion. »

Le silence cette fois-ci dura plus longtemps ; et puis Zagero s'éclaircit la gorge, comme une personne qui ne sait pas bien par où aborder ce qu'elle a à dire.

« Puisque le moment semble être aux explications, je crois qu'il faut que j'en donne une moi aussi. » À ma grande stupéfaction, Zagero semblait gêné. « C'est au sujet de ce bizarre personnage que vous avez à votre gauche, docteur, le dénommé Solly Levin. Nous avons eu tout le temps d'en discuter entre nous quand nous étions attachés tous les deux sur le traîneau et...

— Venez-en au fait, dis-je avec impatience.

— Excusez-moi. » Il se pencha dans la direction de Solly Levin. « Est-ce que je dois faire les présentations officielles, papa ? »

Je le regardai fixement, dans le noir.

« J'ai bien entendu...

— Vous avez bien entendu, docteur, dit-il en souriant : c'est papa, en chair et en os. C'est marqué sur mon certificat de naissance et sur tous mes papiers. » Il s'amusait nettement. « Confirmation sur la droite, s'il vous plaît.

— C'est tout à fait vrai, docteur Mason, dit Solly Levin en souriant ; il avait perdu son incroyable accent de New York. Je vais vous expliquer. Je suis propriétaire et directeur général – c'est-à-dire que j'en étais directeur général jusqu'à l'année dernière où j'ai pris ma retraite – d'une usine de matières plastiques, à Trenton, dans le New Jersey, près de Princeton d'où Johny est revenu avec son magnifique accent et pratiquement rien d'autre. Ce n'est pas du reste, je le précise, la faute de Princeton ; Johnny y a passé la plus grande partie de son temps au gymnase, à nourrir ses ambitions – heu – pugilistiques, à ma plus grande désolation puisque je voulais qu'il prenne ma succession à l'usine.

— Mais, coupa Zagero, je suis presque aussi entêté que lui.

— Bien plus que moi, dit le père. Pour finir je lui ai proposé ceci : Je lui donnais deux ans – c'était assez puisqu'il était déjà champion amateur poids lourd – pour faire ses preuves et, si au bout de ces deux années le résultat n'était pas concluant, il prendrait la place qui l'attendait à l'usine. Son premier manager a été aussi déloyal que possible ; Johny l'a littéralement envoyé bouler au bout de la première année. Alors je lui ai succédé. Je venais de prendre ma retraite, j'avais tout le temps qu'il me fallait, j'avais toutes les raisons de veiller à ses intérêts, en dehors du fait qu'il est mon fils – et, franchement, je commençais à me rendre compte qu'il était en train de réussir pour de bon. » Il se tut un moment, et je profitai du silence pour dire :

« C'est Zagero ou Levin ?

— Zagero, répondit l'ex-Solly.

— Pourquoi Levin ?

— Certaines commissions nationales et d'Etat refusent à un boxeur le droit d'avoir un proche parent pour manager ou pour soigneur. Surtout soigneur. Alors j'ai pris un faux nom. C'est une habitude très répandue et sur laquelle on ferme les yeux. Un mensonge assez innocent.

— Pas tellement innocent, dis-je, assez grave. C'est l'une des pires comédies que j'aie jamais vu jouer, et l'une des raisons essentielles pour lesquelles je me suis mis à soupçonner votre fils, et pour lesquelles, par la suite, Corazzini et Smallwood ont pu faire ce qu'ils ont fait. Si vous vous étiez innocentés plus tôt, j'aurais été forcé d'en conclure que c'étaient eux les coupables, même en l'absence d'autre preuve. Mais avec un Solly Levin – je dois vous avouer que j'ai du mal à vous appeler Mr. Zagero – avec un Solly Levin aussi incongru que des cheveux sur la soupe... je ne pouvais m'empêcher de vous conserver sur la liste des suspects. ‘

— Je me suis inspiré d'un mauvais personnage, dit Levin avec un sourire forcé. Johny ne cessait pas de me le reprocher. Je suis sincèrement désolé des complications dont je suis responsable, docteur Mason. Réellement je ne me suis pas rendu compte de la situation que je créais, des dangers qu'il y avait à conserver ma fausse identité – dans la mesure où je parvenais à l'incarner du reste. Je vous prie de m'excuser.

— Il n'y a rien à excuser, dis-je, amer. J'aurais certainement trouvé

une autre façon de ne rien comprendre et de tout gâcher. »

Un petit peu après cinq heures de l'après-midi, Corazzini arrêta le tracteur – mais sans couper le moteur. Il descendit de son poste, alla à l'arrière de la cabine, déplaça le projecteur de côté. Il fut obligé de crier pour arriver à se faire entendre au-dessus du vacarme du moteur et du gémissement sifflant du blizzard qui s'intensifiait de minute en minute.

« Mi-chemin, patron. Cinquante-cinq kilomètres.

— Merci. » Smallwood était invisible pour nous, mais nous pouvions voir l'extrémité de son revolver se découper, menaçant dans le faisceau du projecteur, « Terminus, docteur Mason. Vous descendez tous ici. »

Il n'y avait rien à faire, rien à dire. Raide, engourdi, je descendis à terre, avançai de deux pas dans la direction de Smallwood et m'arrêtai ; le canon du pistolet était braqué droit sur ma poitrine.

« Vous aurez rejoint vos amis dans quelques heures, lui dis-je. Laissez-nous un peu de nourriture, un poêle portatif et une tente. Est-ce trop vous demander ?

— C'est trop !

— Rien ? rien du tout ?

— Vous perdez votre temps, docteur Mason. Vous voir réduit à la mendicité me fend le cœur.

— Le traîneau des chiens alors. Nous ne demandons même pas les chiens. Mais ni Mahler ni Marie LeGarde ne peuvent marcher.

— Vous perdez votre temps. » Il se retourna vers le traîneau aux provisions. « Tout le monde en bas, j'ai dit. Levin, vous m'avez entendu ? En bas j'ai dit !

— Ce sont mes jambes. » Dans la lumière crue du projecteur, nous pouvions très nettement voir des rides de souffrance creusées profondément autour des yeux et de la bouche de Levin, je me demandai depuis combien de temps il endurait sa torture, assis là, sans rien dire. « Je crois qu'elles sont gelées, ou engourdies, ou je ne sais quoi.

— En bas ! répéta Smallwood d'une voix incisive.

— Une minute ! » Levin fit passer une de ses jambes par-dessus le bord du traîneau, les mâchoires crispées de douleur. « Je ne crois pas que je puisse...

— Peut-être qu'une balle dans le mollet vous ferait retrouver la sensibilité ou la souplesse », dit Smallwood d'une voix métallique.

Je n'aurais su dire s'il était sincère ou non. Pour moi, il voulait simplement effrayer – il n'était pas homme à se livrer à la violence par simple plaisir ; je ne pouvais me l'imaginer tuant sans raison. Mais ce ne fut pas l'avis de Zagero. Il s'approcha à moins de deux mètres de Smallwood.

« Ne le touchez pas, Smallwood, fit-il d'une voix menaçante..

— Ah non ? » Le ton avait monté ; Smallwood acceptait le défi ; il ajouta ; « Je pourrais vous éteindre tous les deux comme des chandelles.

— Non ! » fit Zagero, d'une voix basse et terriblement agressive. Un brusque arrêt du vent donna plus d'éclat à ses paroles. « Touchez un cheveu de mon père, Smallwood, et je vous brise la nuque comme une allumette, même si vous me videz tout votre chargeur dans le ventre. » Je le regardai, souple, replié sur lui-même comme un grand félin, les bouts des pieds ancrés dans la neige, les poings serrés, un peu en avant de son corps, prêt au bond décisif qui lui ferait traverser comme un éclair l'espace le séparant encore de son ennemi ; il arriverait à faire ce qu'il avait dit. Et je crois que Smallwood le crut aussi.

« Votre père ? demanda-t-il. Vraiment ? »

Zagero fit signe que oui.

« Bon, dit Smallwood sans manifester la moindre surprise. Portez-le dans la cabine du tracteur, Zagero. Nous allons l'échanger contre l'Allemande. Personne ne s'intéresse à elle. »

Son intention était claire. Je ne comprenais pas quel danger nous pouvions encore représenter pour ces deux hommes, mais Smallwood était homme à se prémunir contre les impossibilités elles-mêmes ; Levin garantirait bien mieux la bonne conduite de Zagero qu'Hélène.

Levin fut à moitié porté à moitié traîné jusqu'à la cabine du tracteur. Avec Corazzini et Smallwood l'arme au poing, toute résistance était parfaitement inutile ; Smallwood nous avait tous à sa merci la plus complète. Il savait que nous étions prêts à beaucoup de choses, que nous aurions été capables de nous jeter sur lui et de lui

arracher son arme dans un moment désespéré ; mais il savait aussi que nous n'irions pas au-devant du suicide alors qu'aucune vie n'était en danger immédiat.

Levin installé à l'intérieur, Smallwood se tourna vers la jeune Allemande assise en face de lui.

« Dehors ! »

Ce fut alors que l'accident arriva, avec la soudaineté et la violence qui caractérisent toujours la tragédie, ou semblent la caractériser lorsqu'on la revoit en souvenir. Je pensai sur le moment qu'Hélène agit comme elle le fit dans un ultime geste de désespoir pour essayer de nous Sauver, mais je découvris plus tard qu'elle avait simplement éprouvé une sorte de colère folle provoquée par la douleur et la souffrance déjà subies, par la torture qu'avait été ce parcours dans la cabine cahotante du tracteur, avec les mains liées et la clavicule cassée.

Alors qu'elle arrivait à la hauteur de Smallwood, elle trébucha ; il avança un bras, soit pour la soutenir soit pour l'écarter, mais avant qu'il ait eu le temps de se rendre compte de ce qui arrivait – s'il y avait une personne dont il n'attendait aucune difficulté, c'était bien Hélène Fleming – elle se mit à ruer sauvagement, le revolver de Smallwood décrivit un arc et alla atterrir dans la neige. Smallwood sauta vers lui avec la rapidité d'un chat – il n'avait du reste pas besoin de se hâter, le grondement d'avertissement de Corazzini réduisant à néant toutes les velléités d'indépendance que nous pourrions avoir – ramassa le revolver, fit demi-tour, le canon braqué sur Hélène, ses yeux plissés pour résister à l'éblouissement du projecteur, les traits transformés en une sorte de grimace sauvage, les lèvres rentrées, remontées sur ses dents. Une fois de plus, je m'étais trompé sur le compte de Smallwood – il était parfaitement capable de tuer sans raison.

« Hélène ! s'écria Mrs. Dandsby-Gregg, qui était la personne la plus proche d'elle, d'une voix suraiguë, une sorte de hurlement. Attention, Hélène ! » Elle plongea en avant pour la repousser, mais je crois que Smallwood ne s'en rendit même pas compte. Il était fou de rage, je le voyais, et rien au monde n'aurait pu l'empêcher de presser la détente. La balle prit Mrs. Dandsby-Gregg en plein dans le dos et elle s'écroula dans la neige fraîche, face contre terre.

La rage de Smallwood s'était éteinte aussi vite qu'elle s'était allumée. On aurait dit que nous avions rêvé. Sans prononcer un seul mot, il fit un signe de tête à Corazzini, sauta à l'arrière de la cabine,

nous couvrant du projecteur et de son revolver ; Corazzini lit monter le moteur en régime, engagea la première et remit la lourde caravane en branle, dans la direction de l'ouest. Petit groupe abandonné, lamentable, serré sur lui-même, nous regardâmes le convoi passer, le tracteur, le traîneau aux provisions, le traîneau aux chiens, et finalement les chiens eux-mêmes, attachés à leur longe.

J'entendis Hélène murmurer quelque chose, je me penchai pour l'écouter, elle disait d'une voix étrange, comme absente : « Hélène. Elle m'a appelée Hélène. » Je la regardai comme si elle était folle, fixai la morte à mes pieds, puis, sans rien voir, reportai mes regards sur le Citroën qui disparaissait au loin, et restai ainsi jusqu'à ce que les lumières et le bruit du tracteur se soient évanouis, aient disparu dans l'immensité sombre et lourde de neige.

VENDREDI Six heures du soir – SAMEDI Midi quinze

L'enfer blanc de cette nuit-là, la torture des » heures dures et amères qui suivirent – Dieu seul sait combien – est un souvenir qui jamais ne s'effacera de ma mémoire.

Combien d'heures avons-nous trébuché, avons-nous titubé sur les traces de ce tracteur, comme des hommes morts ou des hommes ivres – six heures, huit heures, dix heures, qui le sait ? Nous ne le savons pas, nous ne le saurons jamais. Le temps n'existait plus en tant que système de mesure de la durée. Chaque seconde était une longue somme de souffrance : de gel, de marche épuisante où l'esprit était supplicié par nos jambes brûlantes et nos mains glacées ; chaque heure paraissait une éternité. Aucun de nous, j'en suis sûr, ne pensa pouvoir arriver au bout de cette nuit-là.

Les pensées, les émotions de ces heures, je n'ai jamais pu les retrouver après coup. La douleur, oui, j'éprouvai la douleur la plus amère que j'aie jamais connue, une mortification qui me submergea, une condamnation de moi-même pour m'être trompé si longtemps et avec autant de facilité, comme un enfant, pour avoir été impuissant à offrir la moindre résistance, la moindre opposition à l'incroyable génie malfaisant, l'incroyable génie d'entreprise de ce petit homme supérieurement intelligent. Et je pensai à Mrs. Dandsby-Gregg ; à Margaret ligotée qui avait peur et qui regardait Smallwood à la faible lueur du plafonnier, dans cette cabine trébuchante, cahotante. Regardant Smallwood, le revolver à la main. À cette pensée la colère revenait qui supplantait ma souffrance, une haine étourdissante, une furie qui enflammait tout mon être, mais même cette colère n'était pas exclusive ; la terreur l'accompagnait, une terreur entièrement nouvelle, qui submergeait mon cerveau. Oui, c'était bien la frayeur qui me dominait.

Et c'était aussi, je le crois, le sentiment, qui emplissait l'esprit de Zagero. Il n'avait pas prononcé un mot depuis le moment où Mrs. Dandsby-Gregg était morte, il s'était simplement acharné, brutalement, absent à ce qu'il faisait. La tête baissée en avant, il avançait pas après pas, comme un automate. Je me demandai combien de fois il dut regretter la malheureuse exclamation qui avait trahi le

fait que Solly Levin était son père.

Jackstraw était aussi silencieux que nous l'étions tous deux, sans passion, parlant seulement quand c'était nécessaire, ses pensées uniquement concentrées en lui-même, je me demandai s'il me blâmait, mais je ne le crois pas car l'esprit de Jackstraw n'avait pas ce genre de réaction. Je pouvais, au contraire, deviner ce qu'il pensait ; je connaissais son tempérament explosif sous son calme extérieur. Si nous avions eu à faire face à un Smallwood et à un Corazzini sans armes, je ne crois pas que nous aurions pu nous retenir de les tuer de nos mains nues, sans autre forme de procès.

J'imagine aussi que, tous trois, nous étions épuisés comme jamais nous ne l'avions été, gelés, sanglants, assoiffés et plus faibles à chaque instant par manque de nourriture. Je dis que je suppose car la logique et la raison me disent qu'il doit en avoir été ainsi. Mais nous ne le réalîsâmes pas le moins du monde ; pendant cette nuit nous ne fûmes pas nous-mêmes. Nous étions hors de nous-mêmes. Nos corps n'étaient que des machines qui répondaient aux exigences de nos esprits, et nos esprits étaient tellement absorbés par l'anxiété et par la rage qu'il n'y avait de place pour aucune autre pensée. Nous suivions le tracteur. Nous aurions pu, je l'imagine, faire demi-tour, dans l'espoir de rencontrer Hillcrest et son équipe. Je connaissais assez bien Hillcrest pour savoir qu'il comprendrait ceux qui s'étaient emparés de notre tracteur (il n'avait pas le moindre moyen de savoir qui c'était, et pouvait aussi bien penser que Zagero nous avait pris par surprise), que nos ennemis n'oseraient jamais se diriger sur Uplavnik ; mais qu'au contraire ils se dirigeraient sans doute droit sur la côte. Il était par conséquent très vraisemblable que Hillcrest se dirigeât lui aussi droit sur la côte, qu'il roulât vers le fjord de Kangalak car à l'exception d'une baie voisine, c'était la seule ouverture, le seul rendez-vous possible sur plus de 150 kilomètres de côtes bordées par des falaises abruptes. Il pouvait très bien y aller en ligne droite : à bord de son Snow-Cat, il avait un prototype de gyroscope Arma – très compact, entièrement nouveau, qui n'était pas encore vendu dans le commerce – spécialement conçu pour naviguer à terre, et qui s'était révélé d'une exactitude tellement stupéfiante que la navigation sur la calotte glaciaire ne posait plus le moindre problème à Hillcrest.

Mais même s'il se dirigeait directement sur la côte, nos chances de le rencontrer dans ce blizzard étaient nulles, et s'il nous avait croisés sans nous voir, nous aurions été définitivement perdus. Il valait bien mieux marcher nous aussi vers la côte ; un avion ou un navire de patrouille pourraient nous repérer – à supposer naturellement que nous parvenions jusque-là. De plus, je savais que Jackstraw et Zagero

raisonnaient exactement comme moi ; ils étaient animés par une volonté, ridicule peut-être mais toute-puissante, de suivre à tout prix Smallwood et Corazzini jusqu'au moment où nous tomberions raides morts.

À la vérité nous n'aurions guère pu prendre d'autre direction. Lorsque Smallwood nous avait abandonnés, nous étions déjà bien engagés dans la dépression qui se terminait sur le glacier de Kangalak, et c'était un canal d'écoulement parfait pour le vent qui ; descendait du plateau. Déjà puissant quand nous avions été abandonnés, ce vent soufflait maintenant avec la force d'une véritable tornade, et pour la première fois sur la calotte glaciaire du Groenland, j'entendais un vent qui ne soufflait plus avec cette plainte grave et funèbre à laquelle j'étais habitué, mais au contraire, chantait, grinçait comme un ouragan dans la mâture et les cordages supérieurs d'un navire à voiles ; il charriait de la neige et de la glace ; il faisait mal, engourdisait ; il était pratiquement impossible de lutter. Si bien que nous allions dans la seule direction possible : le vent dans le dos.

Notre corps était douloureux. Nous n'étions que trois capables de porter plus que notre propre poids – Zagero, Jackstraw et moi – et nous étions accompagnés de trois personnes incapables de marcher. Mahler était toujours inconscient, toujours dans le coma ; à mon avis, il n'en avait plus pour longtemps. Zagero le porta sur son dos, interminablement, pendant toute la durée de ce cauchemar blanc ; cette abnégation, il la pava au maximum, car lorsque quelques heures plus tard j'examinai ses mains glacées et maintenant inutiles, je compris que. Johny Zagero ne remonterait plus jamais sur un ring. Marie LeGarde avait perdu conscience, elle aussi, et tandis que je trébuchais en la portant dans mes bras, j'avais le sentiment que ce n'était qu'un geste inutile. Jamais elle ne pourrait voir le bout de cette nuit. Hélène aussi s'était écroulée une heure après la disparition du tracteur ; ses faibles forces l'avaient abandonnée ; Jackstraw la portait sur son épaule. Comment tous trois, épuisés, mourant de faim, paralysés comme nous l'étions, sommes-nous arrivés à les porter si longtemps, même avec les nombreuses haltes que nous faisions, je ne peux pas le comprendre. Mais Zagero disposait de sa force extraordinaire, Jackstraw de sa forme physique incomparable, et moi j'étais animé par un sens des responsabilités qui me fit continuer à marcher bien longtemps après que mes jambes et mes bras m'eurent abandonné. Derrière nous, le sénateur Brewster titubait, comme un aveugle, trébuchant, tombant parfois mais se relevant toujours et continuant à avancer courageusement. Pendant ces quelques heures, le sénateur Hoffman Brewster cessa d'être pour moi un sénateur et redevint le vieux colonel du sud des Etats-Unis, non pas un aristocrate

orgueilleux et suffisant mais l'incarnation de cette chevalerie qui a disparu, souvenir d'un temps où la courtoisie et un magnifique courage dans les plus grands périls et dans les situations les plus difficiles étaient si courants qu'on n'y prêtait même pas attention. Bien des fois, pendant cette nuit tragique, il insista avec vigueur pour soulager l'un de nous de son fardeau, et porta sa charge jusqu'à s'écrouler. Malgré son âge, c'était un homme puissant, mais il n'avait plus ni les poumons ni le cœur ni les vaisseaux correspondant à ses muscles, et son désespoir, au fur et à mesure que cette nuit s'écoula, devint de plus en plus profond et de plus en plus pitoyable à voir. Ses yeux injectés de sang étaient presque fermés par l'épuisement. Ses traits étaient creusés d'une souffrance qui rendait sa peau grise, et sa respiration hachée me parvenait nettement aux oreilles par-dessus le hurlement aigu du vent.

Smallwood et Corazzini, quand ils nous avaient laissés, avaient sûrement cru que nous péririons vite, mais ils avaient commis une erreur. Ils avaient oublié Balto. Balto comme toujours courait librement lorsqu'ils nous avaient abandonnés, ils ne l'avaient pas vu ; ils n'avaient pas pensé à lui. Mais Balto, lui, ne nous avait pas oubliés ; il avait dû comprendre qu'il se passait quelque chose d'anormal car pendant toutes ces heures où nous avions roulé prisonniers à bord du traîneau, il ne s'était jamais approché. Mais dès que le tracteur nous avait laissés il était revenu, il avait surgi du sein de la neige aveuglante et s'était mis à nous guider dans notre marche vers le glacier. En tout cas, nous espérions que c'était ce qu'il faisait. Jackstraw déclara qu'il suivait les marques des chenilles du tracteur maintenant invisibles sous la neige soufflée ou fraîche. Zagero, lui, n'était pas tellement rassuré. Une fois, deux fois, cent fois pendant cette nuit je l'entendis qui grognait la même phrase :

« J'espère bien que ce chien sait où il nous emmène. »

Mais oui, Balto savait bien où il nous emmenait.

Plusieurs fois, entre minuit et trois heures – je serais incapable de dire à quel moment exact – le chien s'arrêta brusquement, tendit le cou et lança son long cri de loup, un cri lugubre et funèbre. Puis il parut attendre une réponse... entendit-il quelque chose ? En tout cas nous n'entendîmes rien. Mais il paraissait chaque fois satisfait car chaque fois il changeait légèrement de direction et repartait dans le blizzard. Sur un signe de Jackstraw nous repartions. La dernière fois, au bout de trois minutes, nous tombâmes sur le traîneau des chiens.

Deux des chiens étaient là aussi, pelotonnés sur eux-mêmes à côté

du traîneau, le dos contre le vent, les museaux enfoncés dans le ventre, les longs poils de la queue couvrant leur museau. Presque enterrés dans la neige soufflée, ils étaient assez au chaud ; la fourrure épaisse d'un chien est un isolant si merveilleux, que la neige peut rester indéfiniment sur leur dos sans que la chaleur de leur corps la fasse fondre. Ces deux-là préférèrent la liberté au confort car dès que nous arrivâmes, ils se levèrent et disparurent dans l'obscurité blanche et mouvante, avant que nous ayons le temps de les rattraper. Il ne nous resta que le traîneau.

J'imagine que Smallwood nous considérant trop éloignés pour atteindre ce point, s'était débarrassé des chiens et du traîneau comme d'un fardeau inutile, non sans avoir d'abord détaché les bêtes, et, je le remarquai amèrement, après avoir enlevé la boussole montée sur le traîneau. Il pensait à tout. Pendant un moment, mon admiration pour cet homme remplaça ce qui était devenu mon obsession, qui, au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, prenait de plus en plus de place dans mon esprit, étouffant même les sentiments que j'éprouvais à l'égard de Margaret : ma haine à l'égard de Smallwood brûlait en moi comme une flamme ; j'étais hanté par une idée : ancrer mes doigts dans cette nuque nouvelle et de ne plus jamais là lâcher.

Trois minutes après avoir retrouvé le traîneau, nous avions lié ensemble ce qui restait de courroies de cuir installées à l'avant, et nous avions repris notre chemin, Marie LeGarde, Mahler et Hélène installés sur les minces lattes de bois. Nous étions naturellement obligés de tirer le traîneau nous-mêmes, mais ce n'était plus rien ; pour Jackstraw, pour Zagero et pour moi le soulagement lut indicible. Mais il n'était que provisoire. Nous marchions maintenant sur la surface régulière et lisse du glacier lui-même, mais nous n'avancions pas plus vite que nous ne l'avions fait précédemment. Le vent atteignait son intensité maximum, le blizzard hurlait parallèle au sol, en grands tourbillons qui nous bouchaient complètement les yeux, et nous obligeaient à nous tenir de peur que l'un d'entre nous ne soit emporté ; il aurait été perdu à jamais. Plusieurs fois Theodore Mahler, agité dans son inconscience, tomba du traîneau. Finalement j'obligeai Brewster à s'asseoir, lui aussi, pour le surveiller. Il protesta violemment, mais fut néanmoins heureux de m'obéir.

Je n'ai plus grand souvenir après ce moment-là. J'imagine que j'ai dû sombrer dans une sorte de demi-inconscience, marchant toujours dans mon hébétude, les jambes de plomb, les pieds gelés. Mon premier souvenir conscient après avoir installé Brewster sur le traîneau fut que quelqu'un me secouait l'épaule d'une façon pressante. C'était Jackstraw.

« Arrêtez ! me cria-t-il à l'oreille. Il faut nous arrêter, docteur Mason, jusqu'à ce que le vent tombe. Nous ne pourrions pas nous en sortir autrement. »

Je répondis quelque chose d'incohérent que Jackstraw prit pour une manifestation d'assentiment, car il commença à nous, faire marcher vers le versant de la vallée glaciaire sous le vent ; nous nous arrêtâmes finalement sous un escarpement de neige fraîchement accumulée par le vent au-dessus d'une élévation de terrain. Ce n'était pas l'abri rêvé, mais le vent et le blizzard y étaient nettement moins violents. Nous déchargeâmes nos trois malades du traîneau et nous creusâmes une niche dans l'épaisseur de cet escarpement. C'est juste au moment où j'allais me laisser tomber par terre que je me rendis compte que quelqu'un manquait. Tel fut l'effet du vent, du froid, de l'épuisement sur mon esprit qu'il me fallut vingt bonnes secondes pour me rendre compte que c'était Brewster.

« Seigneur ! criai-je dans l'oreille de Jackstraw. Le sénateur, nous l'avons perdu ! Je vais le chercher ; j'en aurai pour une minute.

— Restez ici ! » La pression de sa main sur mon bras suffit à me faire comprendre qu'il avait l'intention de me faire rester sur place, par la force s'il le fallait. « Vous ne retrouveriez jamais le chemin ! Balto ! Balto ! » Il cria au chien quelques phrases en esquimau, sans signification pour moi, mais le grand chien sibérien parut comprendre car il disparut tout de suite dans la direction que lui indiquait Jackstraw. Il revint au bout de deux minutes.

« Il l'a trouvé ? » demandai-je.

Jackstraw me fit signe que oui.

« Allons le chercher. »

Balto nous conduisit, mais nous ne ramenâmes pas le sénateur avec nous. Nous le laissâmes allongé la face dans la neige, à l'endroit où nous le trouvâmes mort. Le blizzard l'enfouissait déjà sous un linceul blanc ; une heure plus tard, il n'y aurait plus qu'une vague bosse, presque invisible dans une immensité blanche et sans point de repère. Mes mains étaient trop engourdis pour que je puisse l'examiner, mais ce n'était pas nécessaire. Un demi-siècle de nourriture trop riche, d'alcool et d'abus que trahissait bien le teint coloré qu'il avait lorsque je l'avais vu pour la première fois avaient fini par avoir raison de lui. Arrêt du cœur ? thrombose coronaire ? Qui sait ? Mais il était mort en homme.

Combien de temps restâmes-nous là tous les six, avec Balto, serrés les uns contre les autres pour essayer de nous réchauffer, inconscients ou sommeillant à demi, attendant que la tornade et le blizzard aient dépassé leur maximum d'intensité hurlante ? Je ne saurais le dire. Peut-être une demi-heure, peut-être moins. Lorsque je me réveillai, raide et engourdi, je cherchai la torché de Jackstraw. Il était exactement quatre heures du matin. Je regardai les autres. Jackstraw était parfaitement éveillé – j'étais pratiquement sûr qu'il n'avait pas fermé l'œil une seule seconde dans la crainte que l'un d'entre nous ne se laisse sombrer dans le sommeil bienheureux d'où l'on ne sort jamais plus – Zagero, lui, commençait à remuer. Que Zagero, Jackstraw et moi dussions nous en sortir, je n'en doutais pas. Mais le point d'interrogation, c'était Hélène. Dix-sept ans, pas d'endurance, pas d'entraînement, elle avait sans doute une grande faculté de récupération, mais elle semblait avoir perdu tout ressort depuis la mort de sa patronne. Depuis l'assassinat jusqu'au moment où elle s'était écroulée, elle était restée indifférente, figée ; j'imaginai que la mort de Mrs. Dandsby-Gregg l'avait frappée beaucoup plus qu'aucun de nous ne s'en doutait. En dehors des dernières quarante-huit heures, il semblait que Mrs. Dandsby-Gregg ne l'avait guère comblée en fait d'affection ou de chaleur humaine, mais Hélène était jeune et Mrs. Dandsby-Gregg avait été la seule personne étrangère qu'elle ait un peu connue ; elle avait dû la considérer comme son seul point d'attache dans un monde compliqué. Je demandai à Jackstraw de lui masser les mains, et j'allai jeter un coup d'œil sur Mahler et sur Marie LeGarde.

« Ils ne me paraissent pas en très bonne forme, dit Zagero qui les regardait. Quelles sont leurs chances de s'en sortir, docteur ?

— Vraiment, je n'en sais rien, répondis-je d'une voix fatiguée. Je n'en sais rien du tout.

— Ne prenez pas tout cela trop à cœur. Ce n'est pas votre faute. » Zagero eut un geste de la main en direction du désert empli de neige et vers la désolation glacée. « Votre armoire à pharmacie n'est pas tellement bien remplie.

— Non », fis-je avec un vague sourire. Je me tournai vers Mahler. « Penchez-vous et écoutez sa respiration. La fin est proche. Dans des circonstances normales, je lui accorderais deux ou trois heures. Avec Mahler, je ne sais pas. Il a la volonté de vivre, il a du courage, ses convictions... Tout. Mais dans douze heures, il sera mort.

— Et combien de temps me donnez-vous à moi, docteur Mason ? »

Je me tournai brusquement. C'était Marie LeGarde. Sa voix n'était

plus qu'un soupir rauque et très faible ; elle essaya de sourire, mais ce sourire ne fut qu'une pénible grimace, il n'y avait plus aucune flamme dans ses yeux ni dans sa voix.

« Seigneur ! vous êtes réveillée ! » Je me baissai, lui enlevai ses gants, et commençai à masser ses pauvres mains décharnées. « C'est merveilleux, comment vous sentez-vous, Miss LeGarde ?.

— Comment croyez-vous que je me sente ? dit-elle avec un subit éclair de vivacité. N'essayez pas de me mentir, Peter. Pour combien de temps en ai-je ?

— Encore un millier de succès à l'Adelphi. » La torche était tombée dans la neige ; elle nous éclairait, mais je me penchai en avant pour qu'elle ne puisse pas voir mon visage, pas lire mon expression. « Sérieusement, le simple fait que vous vous soyez réveillée est très encourageant. C'est un bon signe.

— J'ai joué une fois le rôle d'une reine qui retrouvait conscience uniquement pour pouvoir prononcer quelques paroles mémorables et qui ensuite mourait. Je ne peux trouver aucune parole mémorable. » J'avais beaucoup de mal à saisir ses paroles. « Vous êtes un affreux menteur, Peter. Y a-t-il encore le moindre espoir pour nous tous ?

— Certainement », mentis-je. N'importe quoi pour changer de sujet, « Dans peu de temps, nous serons sur la côte où nous serons recueillis par un avion ou un bateau ; demain après-midi... je veux dire cet après-midi. Nous n'en sommes plus guère qu'à 35 kilomètres.

— Trente-cinq kilomètres ! s'écria Zagero. Et dans ces conditions ? »

Il porta sa main en éventail contre son oreille, dans un geste parfaitement significatif, comme pour mieux entendre le ululement déchirant du blizzard.

« Cela ne va pas durer, Mr. Zagero, lui dit Jackstraw. Ces williwaws s'éteignent toujours d'eux-mêmes en assez peu de temps. Celui-ci a déjà duré plus que d'habitude et il baisse en ce moment. Demain, nous aurons un temps clair, calme et froid.

— Le froid nous changera », dit Zagero avec conviction. Il regarda par-dessus mon épaule. « La vieille dame a reperdu conscience.

— Oui. » Je m'arrêtai de lui masser les mains et lui remis ses gants. « Regardons un peu vos mains, maintenant, Mr. Zagero, voulez-vous ?

— « Johny » pour vous, docteur. » Il me tendit ses mains puissantes.
« Jolies, n'est-ce pas ? »

Non, elles n'étaient pas jolies ! c'était le plus parfait cas de gel que j'aie jamais vu et j'en avais vu déjà trop pour mon goût, en Corée et ailleurs. Elles étaient blanches et jaunes, mortes. L'épiderme n'était plus qu'une vaste boursoufflure suintante, et par les rares points sensibles que je décelai, je me rendis compte que les dégâts étaient définitifs en bien des endroits.

« Je crois que je n'ai pas fait assez attention à mes gants, dit-il, comme pour s'excuser. Pour vous dire la vérité, il y a une bonne dizaine de kilomètres que je les ai perdus. Je ne m'en suis pas rendu compte sur le moment – j'avais tellement froid que je n'ai rien senti.

— Vous sentez quelque chose maintenant ?

— Ici et là. » Il me faisait signe que oui ou que non selon que je touchais des endroits encore irrigués par le sang ou des endroits morts. Il continua, sur un ton de conversation : « Est-ce que je vais perdre mes mains, docteur ? Est-ce qu'on va m'amputer, je veux dire ?

— Non. » Je secouai la tête de façon très nette. Je ne voyais aucune raison de lui dire que plusieurs de ses doigts étaient radicalement perdus.

— Est-ce que je pourrai encore boxer ? » Le même ton normal, détendu.

« C'est difficile à dire. On ne peut jamais savoir...

— Est-ce que je pourrai boxer ?

— Vous ne boxerez plus jamais. »

Il y eut un long silence, puis il dit d'une voix calme :

« Vous en êtes certain, docteur ? Vous en êtes absolument certain ?

— J'en suis absolument certain, Johny. Aucun médecin d'aucune commission de boxe ne vous laissera jamais monter sur un ring.

— Bon, eh bien, puisque c'est comme ça, c'est comme ça ! Les Consolidated Plastics de Trenton, New Jersey, ont une nouvelle recrue ; ça devenait vraiment trop fatigant cette boxe. » Aucun regret dans sa voix, aucune amertume même, mais cela ne voulait rien dire ; comme moi, il était préoccupé pour le moment par des choses plus

importantes. Il regarda quelques secondes dans l'obscurité, puis se retourna en disant : « Mais qu'est-ce qu'il a donc votre chien, Jackstraw ? »

— Je ne sais pas. Je vais aller voir. » Deux fois pendant cette dernière conversation, Balto avait disparu dans l'obscurité, puis il était revenu au bout de quelques minutes, l'air agité, inquiet. « je n'en ai pas pour longtemps. »

Il se leva :, suivit Balto, et revint au bout de peu de temps :

« Venez donc voir, docteur Mason. »

Ce qu'il y avait à voir se trouvait à moins de cent mètres de nous, sur le versant de la vallée. Jackstraw sortit sa torche et éclaira par terre la glace couverte de neige soufflée. Je me baissai, vis une tache noire et ronde et, à un mètre de là à peu près, une zone plus petite où la neige de surface avait fondu et s'était regelée.

« De l'huile de moteur ou de boîte, et de l'eau de radiateur », fit Jackstraw simplement. Il déplaça le faisceau de sa torche. « Et il y a encore les marques des chenilles.

— Très récentes ? » demandai-je. La neige et les cristaux de glace avaient à peine commencé à effacer les traces.

« Je le crois. Ils sont restés ici longtemps, docteur Mason. Regardez la taille de cette tache d'huile.

— Une panne ? » fis-je. Je ne pouvais pas y croire.

« Ils ont attendu que la tornade se calme... Corazzini n'y voyait certainement plus rien, dit Jackstraw sans hésitation. Si leur moteur s'était arrêté, ils n'auraient jamais été capables de le remettre en route. »

Il avait raison, je le savais. Ni Smallwood ni Corazzini n'avaient fait preuve des moindres talents mécaniques, et j'étais persuadé que c'était réel.

« Peut-être qu'ils étaient encore ici au moment où nous nous sommes arrêtés... Bon Dieu, si nous avions seulement fait cent mètres de plus !

— Ce qui est fait est fait, comme vous dites, docteur Mason. Oui, ils étaient ici à ce moment-là c'est certain.

— Mais pourquoi est-ce que nous n'avons pas entendu le moteur ?

— Impossible avec ce vent.

— Jackstraw ! » Une pensée subite, un éclair d'espoir. « Jackstraw, est-ce que vous avez dormi tout à l'heure ?

— Non.

— Combien de temps nous sommes-nous arrêtés ?

— Une demi-heure, au maximum.

— Et ils étaient encore là, dites-vous ! Mais bon Dieu, ils ne peuvent pas être à plus de deux kilomètres de nous en ce moment ! Le vent tombe, il fait déjà plus froid et nous allons geler sur place si nous restons ici, peut-être qu'ils vont être retardés par des crevasses et... »

J'étais déjà en chemin, glissant, courant, trébuchant, Jackstraw à côté de moi, Balto nous ouvrant la route. Zagero, debout, nous attendait – la jeune Allemande était à côté de lui.

« Hélène ! » Je lui pris les mains. « Comment vous sentez-vous ? :

— Mieux ; bien mieux. » Elle n'avait pas l'air tellement mieux en fait. « Je suis désolée d'avoir été tellement bête, docteur Mason. Je ne sais pas...

— Aucune importance, l'interrompis-je. Vous êtes en état de marcher ? Bon, parfait, parfait. » Je sentais l'espoir renaître en moi, me pousser en avant. J'expliquai rapidement les nouveaux événements à Zagero ; une minute plus tard, Mahler et Marie LeGarde installés sur le traîneau, nous étions en route.

Mais notre espoir fut de brève durée. Nous allions aussi vite que possible, ébauchant même parfois une sorte de course maladroite, terriblement gênés par le traîneau sur la surface inégale du glacier. Il se renversa une fois ; les deux malades culbutèrent durement sur la glace ; après quoi, nous avançâmes plus lentement. Encore un capotage, ou même simplement des cahots trop violents, et ce traîneau ne serait plus qu'un corbillard. De temps en temps, Jackstraw de sa torche faiblissante inspectait les marques des chenilles ; même à mes yeux, pourtant inexpérimentés, il était évident qu'elles étaient de moins en moins nettes et précises ; finalement le moment arriva où nous fûmes contraints d'admettre qu'il fallait arrêter, que nous avions perdu. Nous étions-tellement loin derrière eux, cinq ou six kilomètres au moins, qu'il n'y avait plus la moindre chance de pouvoir les

rejoindre et de les dépasser. Nous ne poursuivions qu'un rêve chimérique, et nous étions en train de nous tuer !

Jackstraw et Zagero furent de mon avis. Nous installâmes Hélène à bord du traîneau pour y surveiller les deux malades, et nous repassâmes chacun une courroie à l'épaule ; nous nous remîmes à progresser lentement, dos courbés, têtes penchées, chacun de nous perdu dans son propre désespoir.

Comme Jackstraw l'avait prédit, la tornade s'était arrêtée d'elle-même. Complètement. Le vent avait disparu ; il n'y avait pas le moindre souffle d'air sur tout le glacier. La neige ne tombait plus, les nuages lourds et bas qui l'avaient apportée s'étaient dispersés ; les étoiles claires brillaient maintenant dans un ciel noir et gelé. Il faisait froid mais le froid maintenant était pour nous comme un vieil ami. À huit heures, ce matin-là, trois heures après avoir quitté notre abri, et avoir franchi quelque dix kilomètres, nous avions un temps idéal pour voyager.

Des conditions atmosphériques idéales, je veux dire – car le terrain lui-même était mauvais, souvent même abominable. Nous étions maintenant bien engagés sur le glacier de Kangalak et il devenait très difficile de progresser. Un glacier prend bien rarement l'aspect d'un fleuve de glace au corps lent et régulier, c'est bien plus souvent une surface chaotique, une masse fissurée et crevassée descendant par une succession de ressauts et de paliers, comme un champ de lave pétrifiée. Le glacier de Kangalak ne faisait pas exception à la règle. Par endroits nous rencontrions des zones plates et régulières mais, la plupart du temps, pour arriver à avancer, nous devions nous porter sur les bords du fleuve où, la vitesse d'avancement du flot étant moins rapide, le sol est moins accidenté. C'était le flanc gauche que nous suivions ; la marche était cependant bien loin d'être facile, souvent entravée par des débris de moraine ; lorsqu'il n'y avait pas de blocs rocheux, nous rencontrions de vastes champs de neige soufflée qu'avait accumulée la nuit dernière le vent sur les côtés du glacier. Ma seule consolation était que si notre marche était difficile, celle du tracteur devait l'être deux fois plus, comme le montraient du reste les traces des chenilles qui changeaient sans cesse de direction.

À quelle distance pouvaient se trouver maintenant Hillcrest et son Snow-Cat ? J'étais à peu près sûr qu'aussitôt passés les Vindeby Nunataks, il avait pris plein ouest ; il avait grandement eu le temps de parvenir à la côte maintenant – même un blizzard comme celui de la nuit dernière, n'empêchait pas d'avancer le Snow-Cat dont le moteur était parfaitement isolé, et dont les chenilles immenses portaient sur la

neige la plus molle et la plus fraîche. Mais même s'il avait suivi le raisonnement que je lui prêtais et s'il s'était dirigé vers la côte comme je l'espérais, Hillcrest pouvait très bien se trouver à 30 kilomètres au nord ou au sud de nous, et peut-être même non seulement au nord ou au sud, mais aussi à une vingtaine de kilomètres en avant – je n'avais pas de carte, mais pour moi la côte devait se trouver à peu près à cette distance de nous. Hillcrest, intelligent et rusé comme il l'était, s'était-il dit qu'une fuite directe des meurtriers sur la côte était trop vraisemblable pour être vraie ? Au contraire, n'avait-il pas décidé de foncer à toute vitesse sur Uplavnik ? n'était-il pas même reparti vers le nord aussitôt après avoir passé le col des Vindeby Nunataks ? S'il avait choisi de faire route vers l'ouest, est-ce qu'il n'avait pas décidé de fouiller méthodiquement le terrain entre les collines et la côte, de faire de larges zigzags jusqu'à l'océan ? S'il en était ainsi, il pouvait se trouver encore à 50 kilomètres en arrière de nous. Il était absolument exaspérant de savoir qu'il se trouvait, de toute façon, à deux ou trois heures de route de l'endroit où nous étions : dépourvus comme nous l'étions de radio et de tout moyen d'entrer en contact avec lui, il aurait aussi bien pu se trouver à plus de 1000 kilomètres de nous, tellement faibles étaient les chances pour les deux petits groupes mobiles que nous formions de se rencontrer au sein de cette uniforme immensité.

Un peu après huit heures, j'arrêtai la marche pour examiner nos deux malades ; un réflexe professionnel, j'imagine, un geste de principe en tout cas. Je ne pouvais absolument rien pour eux en dehors de massages fréquents pour les empêcher de geler. La dyspnée de Mahler sonnait dans nos oreilles comme une sorte de glas ; ses efforts pour respirer consumaient les dernières réserves d'énergie de son corps amaigri et glacé. Dans trois heures, au plus tard, Mahler serait mort. Rien ne pouvait plus le sauver, c'était une folie pure, un effort absolument vain que de continuer à le traîner derrière nous ; il était totalement inconscient et il mourrait tout aussi paisiblement si nous l'abandonnions que si nous continuions à le tirer. C'est ce que je me suis dit par la suite. Car, pour le moment, Mahler était plus qu'une personne humaine pour nous, il était un symbole ; nous abandonnerions Mahler une fois qu'il aurait poussé son dernier soupir douloureux, mais jamais avant.

Marie LeGarde mourait, elle aussi, mais doucement, sans bruit, en paix ! comme une petite bougie presque entièrement consumée. Mourrait-elle la première ? Serait-ce Mahler ? Il était impossible de le dire. La seule chose certaine c'était qu'ils allaient mourir tous les deux pendant cette journée.

La progression devenait de plus en plus difficile moins à cause de la

pente qui était de plus en plus accentuée – maintenant nous étions souvent obligés de retenir le traîneau – que parce que la torche de Jackstraw était morte et que les fissures et les crevasses qui jusqu’ici n’avaient été que de simples inconvénients représentaient maintenant un danger réel. Et c’est à ce moment-là que Balto se révéla précieux, indispensable ; comme Jackstraw l’avait dit au premier jour de notre marche vers le sud, ce grand chien sibérien flairait les crevasses, ouvertes ou masquées, dans le jour comme dans l’obscurité ; il ne commit pas la moindre erreur pendant cette matinée, passant son temps à courir devant nous pour explorer le terrain puis à revenir vers nous pour être sûr que nous empruntions le bon chemin. Malgré tout et malgré lui, nous progressions avec une lenteur désespérante.

Il était un peu plus de huit heures trente, lorsque nous tombâmes sur le traîneau aux provisions ; il était abandonné de biais contre la moraine. Malgré l’obscurité presque totale, il était facile de se rendre compte de ce qui s’était passé. La pente du glacier, sans parler des brusques inclinaisons de sa surface sur la droite ou sur la gauche, avaient fait du lourd traîneau un danger permanent, car, d’après ses traces, nous avions déjà plusieurs fois remarqué qu’il avait brusquement pivoté sur lui-même, dérapant sur la droite ou sur la gauche, décrivant un arc de cercle autour de sa barre d’accouplement, comme pour devancer le tracteur lui-même. De toute évidence, Smallwood et Gorazzini avaient craint – avec juste raison – que le traîneau ne finisse par entraîner l’arrière du tracteur, et ne le couche sur le côté ou, ce qui aurait été encore plus grave, ne le tire à reculons dans une crevasse ; ils l’avaient donc désaccouplé et abandonné.

Il était même étonnant qu’ils ne l’aient pas fait plus tôt. La nourriture et le carburant pouvaient facilement trouver place dans la cabine du tracteur ; à nous, il avait procuré de la place ; eux, il ne faisait que les encombrer. Autant que je pus m’en rendre compte, ils l’avaient abandonné avec tout son chargement – à l’exception de l’émetteur radio – y compris les bâches que nous avions données à Zagero et à Levin le jour où je les avais pris pour les coupables. Nous en enveloppâmes Mahler et Marie LeGarde et continuâmes notre chemin.

Mais cent mètres plus loin, je m’arrêtai si brusquement que le traîneau continuant à glisser, me frappa les jambes et me fit tomber : Je me relevai, riant seul, riant pour la première fois depuis des jours et des jours ; Zagero s’approcha de moi et me regarda de près.

« Qu’est-ce qu’il y a, docteur ? »

J'éclatai de rire à nouveau ; et j'étais juste sur le point d'ouvrir la bouche lorsqu'il me donna une gifle violente.

« Arrêtez ça, docteur, fit-il d'une voix rauque. Ça ne sert à rien.

— Au contraire, ça va nous être très utile, fis-je en me frottant la joue. » Je ne pouvais pas lui en vouloir. « Bon Dieu, et j'ai failli ne pas y penser !

— Penser à quoi ? » Il n'était pas encore convaincu que je n'étais pas devenu subitement fou.

« Allons au traîneau aux provisions et vous verrez ! Smallwood prétend qu'il pense à tout, mais pour une fois il vient de commettre une erreur. Il vient de commettre sa première erreur, et quelle erreur ! Et le temps qui est absolument parfait pour cela ! » Je fis immédiatement demi-tour et me mis à remonter la pente eh courant en direction du traîneau.

De nombreux objets font partie de l'équipement standard des équipes de l'A.G.I., qu'elles soient itinérantes ou à poste fixé, et aucun n'est plus obligatoire que les fusées au magnésium, dont l'usage dans l'Antarctique remonte à plus de vingt-cinq ans – dans la longue nuit polaire, on ne dispose pas d'autre moyen de se repérer mutuellement – et les radio-sondes. Or nous avions avec nous plus de radio-sondes que n'importe quoi d'autre, car il aurait été impossible de mener à bien sans elles toutes les tâches qui nous incombaient sur la calotte : collecter des renseignements sur la densité, la pression, l'humidité, la température de l'air et sa direction dans la haute atmosphère. Ces sondes, toujours emballées avec les tentes, les cordes, les haches, les pelles dont nous n'avions pas eu l'occasion de nous servir pendant ce voyage, consistaient en ballons équipés avec un émetteur radio destiné à envoyer à terre des informations d'une altitude de 30 à 50 000 mètres. Nous avions également des fusées avec radio ; elles étaient larguées des ballons une fois que ceux-ci leur avaient fait dépasser les couches les plus denses de l'atmosphère. À présent, ces rockoons, comme nous les appelions, ne pouvaient m'être d'aucune utilité. Mais les ballons opérant à altitude normale d'utilisation c'est-à-dire 1800 mètres, convenaient par contre admirablement à mes desseins.

La lueur jaunâtre de la torche fut plus que suffisante, des centaines de fois, Jackstraw et moi, nous avions largué de ces ballons. Accoupler un ballon à une bouteille d'hydrogène, le gonfler, débrancher la radio et la remplacer par trois fusées au magnésium avec un allumeur R.D.X., tout cela ne nous prit que quelques minutes. Nous allumâmes les détonateurs, coupâmes l'amarre, et nous avions un deuxième

ballon presque gonflé que le premier n'était pas encore à 200 mètres de hauteur. Et juste au moment où nous étions en train ; de débrancher la radio du troisième ballon, la première fusée, à quelque 1300 mètres d'altitude s'alluma, blanche bouffée scintillante.

C'était parfait, c'était plus que tout ce que j'avais espéré, et la grande tape de joie que me donna Zagero dans le dos me prouva amplement qu'il partageait mes sentiments.

« Docteur Mason, dit-il d'une voix solennelle, je reprends tout ce que j'ai jamais pu vous dire de désagréable. Ceci, docteur Mason, c'est un coup de génie.

— Pas mal, admis-je. À la vérité, si on n'apercevait pas avec cette visibilité idéale, la blancheur dure et éblouissante des fusées à moins de 50 kilomètres, il faudrait être aveugle. » Il fallait naturellement pour cela regarder dans la bonne direction mais Hillcrest avec ses cinq hommes sur le qui-vive, nous cherchant sans arrêt, il y avait vraiment beaucoup de chances pour qu'ils aperçoivent les lueurs.

La seconde fusée prit feu, bien plus haut que la première, au moment où celle-ci s'éteignait, l'idée me vint alors subitement que ces deux feux d'artifice ne pourraient manquer d'être clairement compris par tous les navires qui se trouvaient en mer dans nos parages. Puis je vis Zagero et Jackstraw qui me regardaient et bien qu'il me fût impossible de suivre les expressions de leurs visages en pleine nuit, je compris à leur silence ce qu'ils pensaient tous les deux. Brutalement, je me sentis bien moins fier. Il y avait les plus grandes chances pour que Corazzini et Smallwood – qui ne pouvaient pas être à plus de quelques kilomètres de nous – voient eux aussi ces fusées ; ils sauraient ce qu'elles voulaient dire ; pour eux ce serait le signal que le filet tendu commençait à se resserrer. Ils étaient déjà des tueurs agressifs ; maintenant ils seraient des tueurs inquiets. Ils avaient des otages : Margaret et le père de Johnny Zagero. Mais ces fusées étaient notre seule chance, et essayant de chasser de mon esprit l'image des deux prisonniers, je me retournai pour regarder monter dans le ciel notre troisième ballon, mais je fermai brusquement les yeux : la troisième fusée, soit qu'elle eût un défaut ou que j'eusse mal calculé mon temps, venait de s'allumer à moins de 200 mètres au-dessus de nous : un éclair bleu blanc qui se transforma aussitôt en une flamme orange et claire ; le ballon venait de prendre feu à son tour, les débris en retombèrent lentement vers le sol.

Je fixais ce tableau, les yeux plissés, avec une telle intensité, que quelque chose d'infiniment plus important m'échappa, que Jackstraw

lui, naturellement, repéra tout de suite. Rien ne lui échappait jamais. Sa main se posa sur mon bras, je me retournai et vis sur son visage le plus grand, le plus heureux sourire que je lui aie vu depuis des semaines – dans le noir brillaient ses dents éclatantes puis je me retournai à nouveau pour suivre la direction que m’indiquait son bras tendu, juste à temps pour apercevoir sur l’horizon, très bas, vers le sud-est, à moins de huit kilomètres de nous, la trace rouge et blanche d’une fusée sur la fin de sa course.

Nos sentiments furent indescriptibles – les miens en tout cas. Je n’avais jamais vu de ma vie chose aussi merveilleuse ; ce fut pour moi encore plus fantastique peut-être que l’apparition, vingt minutes plus tard, des puissants faisceaux des phares du ; Snow-Cat, qui surgirent au-dessus d’une montée du plateau, et se dirigèrent vers l’endroit – nous avions rejoint la terre ferme au-dessus du glacier – où nous venions d’allumer la dernière de nos fusées que nous agitions au-dessus de nos têtes au bout d’un mât métallique, comme des déments. Une éternité me parut s’écouler – en réalité dix minutes au maximum sans doute – avant que l’immense Snow-Cat, rouge et jaune, ne s’arrête enfin à côté de nous et que des bras se tendent pour nous aider à atteindre la cabine dont le confort me parut incroyable.

Hillcrest était un grand gaillard puissant, au visage rouge, à la barbe noire, jovial, toujours confiant, d’une vitalité incommensurable, aspect extérieur assez trompeur qui masquait entièrement des qualités intellectuelles et une compétence de premier ordre. Cela me fit du bien, d’être simplement assis là, un verre de cognac à la main, détendu – même si ce n’était que pour un moment – pour la première fois depuis cinq jours, et de rester à le regarder. Mais notre aspect était moins réjouissant pour lui – sous le puissant plafonnier, je voyais nos figures jaunâtres, émaciées, creusées, nos mains sanguinolentes avec des ongles noirs et purulents, et je dois avouer que ce fut un choc pour moi-même – mais il ne dit rien de ses impressions et s’affaira à nous distribuer des remontants, à installer Mahler et Marie LeGarde dans deux couchettes confortables et bourrées de tampons chauffants, à surveiller le coq qui était en train de nous préparer un repas bouillant. Tout cela avant de nous poser la moindre question.

« Bon ! dit-il de sa voix animée. D’abord les bœufs, ensuite la charrue. Où est le Citroën ? J’imagine que cette pièce de fusée est toujours à bord. Mon vieux, vous ne pouvez pas vous imaginer combien de crises cardiaques cette histoire est en train de provoquer.

— Ce n’est pas le plus important », dis-je calmement. Je désignai d’un geste de la tête Theodore Mahler dont la respiration chuintante et

dures s'entendait dans toute la cabine. « Cet homme est en train de mourir.

— Ne vous inquiétez pas », fit Hillcrest avec un grand sourire. Il désigna Joss qui, après la joie des retrouvailles, était retourné à sa radio, dans un coin. « Ce garçon n'a pas quitté son poste depuis vingt-quatre heures, depuis que nous avons reçu votre « Mayday ». » Il le regarda l'air pensif. « Vous avez pris un risque sérieux. Je me demande comment vous avez fait pour ne pas recevoir une balle en retour.

— Il ne s'en est pas fallu de beaucoup... Mais nous parlions de Mahler.

— Oui. Nous sommes restés en contact direct et permanent sur la même longueur d'ondes avec deux navires – le destroyer Wykenham et le porte-avions Triton. Je me doutais que c'était dans cette direction que nos amis allaient se diriger, si bien que le Wykenham est venu s'embusquer dans ce secteur. Il se trouve sur place à proximité de la côte en ce moment. Mais les trous et les chenaux dans la glace ne sont pas assez grands pour que le Triton puisse manœuvrer. Il se trouve donc actuellement à quelque 120 kilomètres d'ici, en eaux libres.

— Cent vingt kilomètres ! » Je ne cherchai à cacher ni le choc ni la déception que me firent ces nouvelles ; je commençais à espérer malgré moi, malgré les apparences, que nous parviendrions à sauver le moribond. « Cent vingt kilomètres !

— Mais vous ne savez pas tout, fit Hillcrest, jovial. Nous sommes à l'époque de l'aviation, figurez-vous. » Il se tourna vers Joss et lui posa une question muette.

« Un chasseur Scimitar vient de décoller. » Joss parlait en voulant avoir l'air de dire la chose la plus banale. « Il vole en ce moment même. Il est maintenant exactement 9 h 33. Nous devons envoyer notre première fusée à 9 h 46 – c'est-à-dire dans treize minutes. Puis deux autres après, à intervalles de trente secondes. À 9 h 48, nous allumons un feu au magnésium à l'endroit où nous voulons qu'ait lieu le parachutage, à une distance minimum de 200 mètres du tracteur. » Joss écouta pendant quelques secondes, puis se retourna avec un sourire : « Ils disent qu'aussitôt le feu allumé nous devons décamper le plus vite possible si nous ne voulons pas attraper une bosse sur la tête.

Je ne savais que dire ; je ne savais où regarder ; ces moments-là sont rares. Je crois que je ne m'étais pas encore vraiment rendu compte de la place qu'avait prise dans nos vies celle de Theodore Mahler, l'importance qu'elle avait pour nous. Hillcrest comprit sans

doute intuitivement les sentiments qui m'agitaient car il prit aussitôt la parole d'une voix parfaitement calme et habituelle.

« Et voilà, mon vieux, comment nous faisons les choses ! Désolé de n'avoir pu monter ce parachutage plus tôt, mais le Triton a refusé de risquer à basse altitude un avion coûteux et un pilote encore plus précieux au-dessus d'un territoire pratiquement inconnu avant d'être absolument sûr que Mahler était encore en vie.

— Ils ont fait tout ce qu'on pouvait exiger d'eux », fis-je. Puis une pensée me vint brutalement à l'esprit : « Ces avions n'ont pas de munitions avec eux normalement en temps de paix, n'est-ce pas ?

— Ne vous inquiétez pas », dit Hillcrest avec un sourire. Il remplit nos assiettes d'une soupe fumante. « On joue sérieusement maintenant. Une escadrille de Scimitars est en état d'alerte depuis minuit, et les mitrailleuses sont chargées... Bon, docteur, à vous de parler ! »

Je lui fis le récit de nos aventures, aussi bref et aussi rapide que possible. Lorsque j'eus fini, il applaudit.

« Huit kilomètres d'avance, dites-vous ? Alors, hop ! on dégringole le glacier et on leur donne la chasse ! » Il se frottait les mains de plaisir. « Nous allons trois fois plus vite qu'eux, et nous avons trois fois plus d'armes qu'eux ! Voilà ce que j'appelle une expédition correctement équipée ! »

Je souris faiblement, par principe, pour répondre à son enthousiasme. Jamais je n'avais eu aussi peu envie de sourire : maintenant que la responsabilité de Mahler ne m'incombait plus – et grâce à cette chaleur et à cette nourriture réconfortante sans doute aussi celle de Marie LeGarde – c'était le sort de Margaret Ross qui m'angoissait, et avec plus de violence que jamais.

« Nous ne dégringolons pas le glacier, nous ne partons pas en chasse, capitaine Hillcrest. En dehors du fait que la surface est épouvantable et que nous n'arriverions certainement pas à avancer plus vite que le Citroën, se lancer en chasse de cette façon serait le meilleur moyen de garantir la mort de Margaret Ross et de Mr. Levin, qui, soit dit en passant, est le père de M. Zagero.

— Quoi ? » C'étaient Hillcrest et Joss qui venaient de pousser cette exclamation en même temps.

« Oui... je vous expliquerai plus tard. Vous avez une carte de la

région ? »

— Bien sûr », dit Hillcrest en m'en tendant une. Comme la plupart des cartes du Groenland, celle-ci ne donnait de détails topographiques que sur une profondeur d'une trentaine de kilomètres à partir de la côte, mais cela me suffisait. Le glacier de Kângalak débouchait de biais dans le fjord du même nom ; il y avait une grande baie profonde au-delà de la pointe sud du fjord, et la côte nord décrivait une longue courbe douce vers le nord.

« Où m'avez-vous dit que se trouvait le destroyers ?

— Le Wykenham ? Je ne sais pas exactement.

— Il est peut-être là, fermant le fjord ? fis-je en indiquant un point avec mon doigt.

— Non, je suis certain qu'il n'est pas là, me répondit-il en hochant la tête. Son commandant m'a dit que la glace était trop dense, qu'il ne pouvait engager son navire dans un des canaux de peur de le voir se refermer sur lui. » Hillcrest eut une grimace de dégoût. « Il doit avoir une coque de papier mâché.

— Il se peut qu'elle ne soit pas beaucoup plus épaisse j'ai servi à bord de destroyers pendant la guerre, je sais ce qui en est. Mais j'imagine que le chalutier dont la coque, elle, est sûrement renforcée, se trouve à l'intérieur du fjord et le sous-marin ne doit pas être bien loin de lui. Regardez, nous ne pouvons rien faire d'autre que ceci. » Je soulignai mes explications sur la carte avec le doigt : « Nous suivons le glacier, à une distance d'un kilomètre et demi. Avec la pente, Smallwood ne pourra pas nous voir, et grâce à son moteur, il ne pourra pas nous entendre. Une fois en bas...

— Qu'est-ce qui pourrait les empêcher d'arrêter leur moteur de temps en temps pour écouter ce qui se passe ? m'interrompit Hillcrest.

— Parce qu'il y aurait de quoi remplir des volumes avec ce que Corazzini et Smallwood ignorent en mécanique. Ils auraient bien trop peur de ne jamais pouvoir redémarrer ; ils ne l'arrêteront jamais... Bon, une fois eh bas, à la racine du promontoire qui sépare le fjord de la baie, vers le sud – à un kilomètre et demi du front du glacier, à peu près – les versants du glacier s'aplanissent pour se confondre avec le plateau, et ceci des deux côtés. Il y aura forcément une moraine ou une barrière quelconque à cet endroit. C'est là que nous nous mettrons en embuscade.

— En embuscade ? fit-il en fronçant les sourcils. Quelle différence entre votre plan et ma poursuite ? En fin de compte, on se battra toujours – et rien ne les empêchera d'appuyer leurs pistolets contre la nuque de Levin et celle de l'hôtesse, et de discuter ensuite.

— Il n'y aura pas de combat, dis-je d'une voix calme. Depuis le début, ils suivent le côté gauche du glacier, et je ne leur vois aucune raison de changer. Ils devraient déboucher à 50 mètres à peine de l'endroit où nous serons ; les tracteurs ne peuvent pas, rouler plus à l'intérieur du glacier. » Je montrai d'un geste le fusil à objectif télescopique 303 rangé dans un coin. « Avec cet outil, Jackstraw peut toucher à cent mètres une cible de dix centimètres. La tête d'un homme à cinquante mètres constitue une cible six fois plus importante. Il descend d'abord Corazzini qui sera sans doute au volant, et ensuite Smallwood lorsqu'il se penchera à l'arrière pour voir ce qui se passe, il réussira certainement. Bon, eh bien, cela me semble au point ?

— Mais, mon vieux, on ne peut pas faire une chose pareille ! » Hillcrest était horrifié. « Sans leur donner la moindre chance, le moindre avertissement ? C'est un assassinat, un assassinat pur et simple !

— Vous voulez que je vous fasse la liste des personnes qu'ils ont tuées ? fis-je avec un signe de tête. Vous n'avez pas idée de ce qu'ils sont, Hillcrest.

— Mais... » Il s'interrompit, puis se tourna vers Jackstraw. « C'est à vous qu'il demande de le faire. Qu'en dites-vous ?

— Ce sera un plaisir pour moi », dit Jackstraw d'une voix calme.

Hillcrest nous regarda un moment les yeux fixes, incapable d'en croire ses oreilles. Il s'imaginait sans doute nous connaître bien tous les deux. Et il nous connaissait vraiment bien, mais il ne savait pas par quoi nous étions passés, il était impossible de le lui faire comprendre. L'atmosphère était pénible, tendue même ; heureusement Joss rompit le silence ; je lui en fus reconnaissant.

« Il est 9 h 43, capitaine. Encore trois minutes.

Bon. » Il était aussi soulagé que moi, je le voyais, de cette interruption. « Barclay, dit-il au cuisinier – le seul de ses hommes à se trouver avec nous, les trois autres avaient déménagé dans le poste de conduite, pour nous faire de la place –, trois fusées Wessex. Alignez-les sur la plate-forme et attendez que je vous donne le signal. J'irai moi-

même allumer le feu de Bengale ; j'en prendrai deux pour être plus sûr. Vous donnez un coup d'avertisseur, Joss, quand le moment sera venu. »

Je l'accompagnai, et tout se passa parfaitement. À la seconde près, aussitôt après que la troisième fusée, bondissant vers le ciel, eut donné naissance à un globe éblouissant de blancheur dans l'obscurité piquée d'étoiles, surgit vers nous, du sud-ouest, comme une sirène hurlante et – tout ceci dans un espace de temps incroyablement bref – une tache imprécise et noire, sans feux de navigation, fendit le ciel à moins de deux cents mètres au-dessus de nos têtes, puis vira plus loin dans l'obscurité, revint vers nous à une vitesse fortement réduite, vira une seconde fois et, avec la stridence toujours plus aiguë de son réacteur poussé à fond, s'éloigna et disparut dans la vague luminescence du sud-est avant que nous ayons seulement pu nous rendre compte que le lâcher avait eu lieu. La confiance du pilote en son largage, le fait qu'il ne fit même pas un autre passage pour vérifier la précision de l'opération en témoignèrent éloquemment ; mais il est vrai que pour un homme habitué aux appontages de nuit sur une piste aussi minuscule pour un avion à réaction que celle d'un porte-avions, cet exercice ne devait guère présenter de difficultés.

Il n'y avait pas un paquet, mais deux ; ils n'étaient pas amarrés à des parachutes mais, au contraire, à de minuscules ancres flottantes qui me parurent freiner bien peu la chute. Ils atterrirent à moins de quarante mètres des feux de Bengale, et si brutalement que, à mon avis, leur contenu devait être hors de service. Mais j'avais sous-estimé l'expérience de l'aviation en ces questions ; l'emballage était si bien réalisé que je trouvais, à l'intérieur, tout parfaitement intact. Il y avait la même chose dans chaque paquet : deux ampoules d'insuline et trois seringues hypodermiques. Le responsable de l'opération n'avait pris aucun risque. Il serait temps plus tard de songer à le remercier ; pour le moment, mes deux paquets sous le bras, je repartis au pas de course vers le Snow-Cat.

Pendant près de deux heures, le conducteur d'Hillcrest poussa l'énorme machine à la vitesse maximum, et malgré la stabilité que lui assuraient ses quatre larges chenilles, la cabine tanguait et roulait de façon effrayante. -Le sol était mauvais, nous étions dans la section crevassée, et pour pouvoir avancer, nous avons été contraints de faire un grand détour qui nous avait éloignés de plus de cinq kilomètres du glacier. Une fois de plus, le grand chien sibérien de Jackstraw avait été inégalable ; courant sans cesse devant nous, il avait indiqué au Snow-Cat la route sûre, mais nécessairement tortueuse et fantaisiste ; heureusement, lorsque l'aube grise du midi polaire commença à

ramper dans le ciel, la progression devint moins difficile.

Pendant ces heures, nous fûmes tous dans un état de tension croissante, d'hypernervosité, d'anxiété terrible. Je passai la première demi-heure, à peu de chose près, à mettre à sac l'armoire à pharmacie du Snow-Cat pour soigner Mahler – un Mahler dont la dyspnée s'apaisait déjà ! – Marie LeGarde, Hélène, Jackstraw et, surtout, les mains de Zagero. Puis, je me livrai aux soins experts et habiles d'Hillcrest ; mais ensuite, il n'y eut plus rien à faire, ni pour moi ni pour les autres, si ce n'est essayer de ne pas penser à ce qui arriverait si le Citroën atteignait le pied du glacier avant nous.

Brusquement, à midi très exactement, le Snow-Cat stoppa. Nous sautâmes en bas pour voir ce qui se passait ; le conducteur attendait des ordres : nous venions de dépasser le dernier escarpement nous séparant du glacier proprement dit.

Malgré le vague demi-jour dans lequel nous baignions, le panorama étalé à nos pieds était stupéfiant de beauté. Vers le nord, le fleuve de glacé descendait sans interruption jusqu'à la côte, semé de remparts et de surplombs de glace, le phénomène bien connu de la Muraille de Chine ; rien ni personne ne pouvait espérer aborder là.

Vers le sud, séparée du fjord par la langue de roche longue d'un kilomètre et demi qui s'avavançait dans l'océan et formait la limite sud du fjord, une large baie cernée d'une côte basse, rocheuse, sans glace, tachetée de blanc par endroits : des amas de neige soufflée venue de la calotte. C'était certainement là qu'aurait lieu le débarquement.

Au centre, entre les basses murailles qui plus loin enserraient le fjord, le glacier du Kangalak lui-même, large en cet endroit d'environ 300 mètres, décrivait dans sa coulée vers l'océan un angle de 30° au moins sur sa droite, à mi-chemin à peu près ; son front dominait d'au moins 50 mètres l'océan encombré de glaces. Sur la première moitié de sa longueur, la surface du glacier, penchait latéralement de droite à gauche, jusqu'à des nunataks, couronnés par des débris de moraine qui ponctuaient la glace dans l'angle décrit par le fleuve gelé ; la surface du glacier lui-même était un véritable cauchemar de crevasses longitudinales et transversales, dont certaines avaient 70 mètres de profondeur et souvent peuplées de séracs – ces arêtes, ou ces aiguilles, qui subsistent dans l'entrebâillement des crevasses. Il était impensable que Smallwood commit la folie d'entraîner le Citroën dans ce secteur ; sans parler des crevasses, la pente de la surface lui ferait perdre toute adhérence.

Au-delà, l'océan, piqueté d'îles, truffé de glace, la mer de Baffin.

Jusqu'à deux kilomètres du rivage, les eaux étaient encombrées de glaces libres – nous n'étions pas encore assez avancés dans la saison pour qu'elles se soudent et prennent les formes fantastiques qu'elles auraient au printemps – sillonnées de chenaux toujours changeants, et ponctuées par endroits de petits icebergs ; des icebergs qui s'étaient probablement détachés de la côte est, avaient dérivé autour du cap Farewell puis étaient repartis vers le nord, à demi perdus, usés, irréels, et leurs contours sans cesse altérés, étouffés, déformés par le brouillard lent et blanchâtre qui rôdait en permanence sur l'eau.

Mais il y avait deux choses réelles sur la mer : deux navires. Celui du sud-ouest, avait l'allure d'un fantôme aux lignes brouillées à travers la brume, il était facile à identifier : on aurait reconnu partout cette silhouette élancée et plate ; c'était un destroyer, ce ne pouvait être que le Wykenham qui s'avavançait lentement, prudemment vers le rivage à travers les eaux encombrées de la baie située sur notre gauche. Spectacle réconfortant, intensément rassurant – c'est ce qu'il aurait dû être en tout cas ; car aussitôt après l'avoir reconnu, je me détournai de lui et l'oubliai presque, complètement absorbé par l'autre navire.

Je ne pouvais le voir entier ; la plus grande partie de sa coque m'était cachée par la pointe extrême du glacier, mais sa passerelle trapue, ses deux mâts et sa proue pointée droit au-dessus de la mer, se profilaient au-dessus des eaux calmes de l'entrée du fjord près de la roche nue, sans glace, qui semblait le friser sur bâbord. Pas de pavillon. C'était un chalutier, sans le moindre doute, et je me dis qu'il avait certainement fallu un chalutier d'un genre tout à fait spécial pour se frayer ce chemin encore visible dans les glaces le long du fjord.

Mon regard fixé sur le chalutier, une fraction de seconde plus tard, je m'emparais avidement des jumelles d'Hillcrest. Un regard me suffit dans le demi-jour grisâtre du midi polaire, j'avais vu ce qu'il fallait. Et j'en avais vu plus que je n'en souhaitais voir. Pendant quelques secondes, je restai pétrifié, espérant entendre le moteur du Citroën ; encore quelques secondes, et je me retrouvais dans la cabine, à côté du poste émetteur.

« Toujours en contact avec le Triton, Joss ? » demandai-je. Il me fit signe que oui ; je continuai : « Dites-leur qu'un groupe d'hommes est en train de se diriger sur la terre, débarqué par le chalutier qui se trouve dans le fjord. Ils sont une douzaine, à peu près. Je donnerais ma main à couper qu'ils sont armés. Dites-leur que je suis sûr qu'ils vont monter sur le glacier.

— Maintenant ?

— Naturellement ! Envoyez ce message immédiatement, et...

— Non, je veux dire, est-ce qu'ils sont en train de prendre pied sur le glacier maintenant ?

— Ils y seront dans dix, quinze minutes – la face du glacier est très raide ; l'ascension est difficile... Demandez au Wykenham d'envoyer lui aussi un groupe à terre. Un groupe d'hommes armés. Et pour l'amour du Ciel, dites-leur que c'est urgent !

— Est-ce qu'ils arriveront à temps, docteur ? » Zagero se trouvait juste derrière moi. « Le temps qu'ils mettent une embarcation à la mer, qu'ils arrivent à la côte, qu'ils doublent la pointe du fjord – au moins un kilomètre, c'est certain – ils en ont bien pour quinze minutes, au minimum.

— Je sais... répondis-je avec irritation, mais en me contenant car Joss était déjà en train de parler dans son micro, de la voix étrangement régulière et calme du radio professionnel. Si vous avez d'autres suggestions...

« Les voilà ! » La tête d'Hillcrest venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte. « Ecoutez ! on l'entend qui débouche du glacier. »

Oui, on pouvait l'entendre. Ce bruit grave de gros moteur, je l'aurais reconnu entre mille. Rapidement, nous quittâmes la dépression entourée de rochers où nous avions garé le tracteur ; nous fîmes une centaine de mètres, Hillcrest, Jackstraw et moi, chacun un fusil en main, et nous allâmes nous cacher derrière un amoncellement de débris rocheux recouverts de glace, juste à la lisière du glacier. D'où nous étions, nous pouvions le surveiller sur toute sa largeur en même temps que sur plusieurs centaines de mètres, vers le haut, jusqu'au virage du fleuve qui nous devenait alors invisible.

Ce n'était pas la peine de nous presser. Le Citroën était encore assez loin, le bruit de son moteur nous étant transmis, comme par écho, par la vallée glaciaire elle-même ; j'eus le temps d'inspecter notre retranchement. Et il me parut heureux. Je misais tout sur l'idée que le Citroën se trouverait toujours sur le même côté du glacier ; et d'après ce que je pouvais voir, il me parut que j'avais toutes les chances d'avoir raison. Le centre tout entier du glacier était composé uniquement d'un infernal réseau de crevasses transversales, longitudinales, diagonales, allant de la simple fissure au gouffre large

de plusieurs mètres, et autant que je pouvais m'en rendre compte, elles se poursuivaient très loin de l'autre côté. Sur notre bord, sur la gauche, près de la moraine, il y avait une zone où le passage serait facile : fissurée de temps en temps seulement, elle avait une trentaine de mètres de large. Trente mètres ! Jackstraw serait incapable de manquer une cible à cette distance, même une cible mobile !

Je le regardai du coin de l'œil, mais ses traits semblaient sculptés dans la glace ; ils étaient parfaitement impassibles. Hillcrest, lui, était agité ; il changeait tout le temps de position ; il était mal à l'aise, je le savais. Cette histoire ne lui plaisait pas. L'idée de tuer quelqu'un de sang-froid lui répugnait. À moi aussi elle répugnait, mais ici il ne s'agissait pas d'un meurtre, mais simplement d'une exécution qui aurait dû avoir lieu depuis longtemps ; nous n'allions pas seulement prendre des vies humaines, nous allions aussi sauver celles de Margaret et de Solly Levin...

Soudain il y eut un claquement brutal, très net malgré le vacarme croissant du Citroën. Jackstraw étendu de tout son long sur la neige, prenait la position du tireur couché. Puis le Citroën entra clairement dans notre champ de vision ; Jackstraw abaissai lentement le canon de son fusil. J'avais joué mais j'avais perdu : le tracteur se trouvait de l'autre côté du glacier, il en suivait la bordure droite aussi près que possible. Au mieux, il passerait à 300 mètres de nous.

SAMEDI Midi quinze – Midi trente

Le Citroën se déplaçait de la façon la plus fantasque qui fût – par moments il ralentissait s'arrêtant presque et la seconde suivante, il bondissait en avant en franchissant vingt à trente mètres d'une seule volée. Nous ne pouvions pas voir la surface du glacier de l'endroit où nous nous trouvions, mais il était évident que le conducteur pour éviter à la fois les buttes et les crevasses empruntait cette allure cahotante. Il progressait lentement ; il n'arriverait pas à notre hauteur avant cinq minutes au moins, de l'autre côté du glacier, à l'endroit où sa surface penchait très nettement vers l'angle extérieur du virage du fleuve de glace.

Tout cela, je l'enregistrai mécaniquement, presque sans y penser. J'étais seulement capable de me dire que Smallwood et Corazzini, encore une fois, nous avaient refaits – il était presque certain, je le voyais maintenant, qu'ils avaient compris le sens des fusées éclairantes lancées par Hillcrest pour guider le Scimitar. Ils avaient aussitôt décidé d'éviter à tout prix ce côté du glacier.

Mais, de toute façon, les raisons de leur conduite n'avaient aucune importance pour nous, ce qui comptait seul, c'était le fait que nous ne pouvions plus arrêter les tueurs, ou tout au moins pas de la façon dont nous l'avions prévu. On pouvait encore, naturellement, intervenir, mais je ne me faisais pas d'illusion : j'étais certain que ce serait au prix de deux otages.

Fébrilement, je cherchai la meilleure conduite à suivre. Nous n'avions pas la moindre chance de pouvoir traverser le glacier et de les rejoindre sans qu'ils nous voient – ils nous auraient reconnus avant même que nous ayons pu faire dix mètres, et automatiquement, ils mettraient en jeu Margaret et Levin. Nous serions paralysés avant d'avoir pu franchir la moitié de la distance qui nous séparait d'eux. Si nous ne faisons rien, si nous les laissons passer, les chances des otages étaient aussi nulles : le chalutier avait certainement un nom ou un numéro – ou les deux – et je ne pouvais imaginer Smallwood permettant à ses prisonniers d'identifier le bateau pour nous raconter ensuite ce qu'ils auraient vu. Surtout avec tous ces navires et tous ces avions qui faisaient le guet dans le détroit de Davis et la mer de Baffin. Pourquoi aurait-il pris le plus petit risque alors qu'il serait si facile de les tuer, mieux encore de les pousser dans une crevasse ou de les faire

basculer du haut du glacier, dans les eaux glacées du fjord, cinquante mètres plus, bas... Et le Citroën était à moins de trois minutes de l'endroit où il serait le plus proche de nous.

« On dirait qu'ils vont réussir à s'en tirer, souffla Hillcrest, comme s'il avait peur que les autres l'entendent ; pourtant, même s'il avait crié de toutes ses forces, Smallwood et Corazzini n'auraient pu percevoir quoi que ce soit.

— Eh bien, c'était ce que vous souhaitiez, non ? lui dis-je, amer.

— Ce que je voulais ! Mais, mon vieux, cette pièce de fusée...

— Je me fous complètement de cette pièce, grommelai-je, les mâchoires crispées. D'ici six mois, d'autres savants auront inventé quelque chose de deux fois mieux et de dix fois plus secret. Ils peuvent la garder, je m'en moque pas mal. »

Hillcrest était choqué mais ne dit rien. Pourtant je n'étais pas le seul de mon avis.

« Bravo, bravo ! » Zagero venait de s'avancer ; avec ses bandages, on aurait dit qu'il avait des gants de boxe blancs. Il parlait d'une voix relativement décontractée mais sa tête était tendue et ses yeux fixés sur l'autre rive du glacier. « Exactement mes sentiments, docteur ! On se fiche de leurs petits jeux de boy-scout ! Il y a mon père dans cette carriole. Et il y a votre jeune, amie.

— Sa jeune amie ? » Hillcrest se retourna, me regarda un long moment sans rien dire, le front plissé, puis il murmura : « Je m'excuse, vieux, je n'avais pas compris. »

Je ne répondis rien et me retournai en entendant des pas derrière moi. C'était Joss, tête nué, sans gants, fou d'excitation.

« Le Wykenham est à l'ancre, s'écria-t-il, haletant. Son...

— Baissez-vous ! Ils vont vous voir !

— Pardon ! » Il se laissa tomber à quatre pattes. « Ils ont mis un canot à moteur à l'eau qui est en train de se diriger vers la terre. Une escadrille de quatre Scimitars a pris l'air. Ils devraient être presque à mi-chemin déjà. Et dans deux minutes, quatre ou cinq bombardiers vont décoller, avec des bombes explosives et incendiaires. Ils sont plus lents, mais...

— Des bombardiers ? fis-je d'une voix rageuse. Des bombardiers ?

Mais où se croient-ils ? En train d'ouvrir le second front ?

— Non, docteur. Ils vont bombarder le chalutier si Smallwood parvient à monter à bord avec ce mécanisme de fusée.

Le bateau ne réussira pas à s'éloigner de cent mètres.

— Mais au diable cette pièce ! Est-ce qu'ils se moquent complètement des vies humaines ? Qu'est-ce qu'il y a, Jackstraw ?

— Des feux, docteur Mason ! » Il me montrait un endroit, au-dessus du fjord ; les hommes du chalutier avaient déjà franchi les deux tiers de la distance, horizontale et verticale, qui les séparait du pied du glacier. « Ils sont en train de faire des signaux, je pense. »

Je vis tout de suite ce dont il parlait. Une lumière isolée mais puissante ; elle clignotait irrégulièrement, je la regardai pendant quelques moments, puis Joss dit :

« C'est du morse, mais ce n'est pas le nôtre, docteur,

— Pas beaucoup de chances qu'ils parlent anglais pour nous faire plaisir », dis-je sèchement. J'essayais d'être calme, de cacher autant que possible la terreur, le désespoir qui envahissaient mon esprit ; lorsque je rouvris la bouche, j'avais retrouvé une voix étonnamment normale. « Ils avertissent nos amis Smallwood et Corazzini. Si nous pouvons voir les hommes du chalutier, il est vraisemblable qu'ils nous voient eux aussi. Mais le problème, c'est de savoir si Smallwood et Corazzini les comprennent. »

Cinq secondes plus tard, je connaissais la réponse à cette question, sous la forme du grondement infernal venant de l'autre côté du glacier. Corazzini – Hillcrest à travers ses jumelles avait vu que c'était lui qui conduisait – avait parfaitement compris le danger, il abandonnait toute prudence, et poussait le moteur à son régime maximum. Un sentiment d'extrême urgence devait l'animer, presque de la folie : aucun homme sain d'esprit n'aurait osé assumer les risques invraisemblables qu'il prenait à conduire le tracteur sur cette glace crevassée, où le coefficient d'adhérence entre la surface en pente et les chenilles était pratiquement nul.

Peut-être aussi qu'il ne se rendait absolument pas compte des dangers qu'il était en train de courir.

Quelques secondes plus tard, j'étais convaincu qu'il ne s'en rendait pas compte. Tout d'abord, j'étais incapable de m'imaginer Smallwood ou Corazzini cédant à la panique sous la pression des événements,

aussi graves fussent-ils. Deuxièmement, il n'était absolument pas indispensable pour eux de prendre ces risques ; ils auraient eu au moins autant de chances de s'en sortir vivants et en possession de la pièce s'ils avaient arrêté le tracteur en continuant leur chemin à pied, leurs armes braquées sur les otages. Ou plutôt... Mais comment savoir ?

J'essayai, désespérément, d'imaginer ce qui pouvait se passer dans leurs cerveaux de criminels endurcis. Quelles intentions nous prêtaient-ils ? S'imaginaient-ils que nous pensions comme eux, que cette pièce passait avant tout, que les vies humaines ne comptaient pas à côté d'elle, et que nous étions prêts à les sacrifier sans calculer ? Se représentaient-ils bien les qualités de tireur de Jackstraw ? Est-ce qu'ils ne pensaient pas que nous allions leur tirer dessus dès qu'ils auraient mis le pied sur la glace, sans nous soucier des otages ? Ou au contraire comprenaient-ils mieux que je ne le croyais ce qui pouvait se dérouler dans des esprits plus normaux que les leurs ?

Mais en même temps que toutes ces pensées tourbillonnaient dans mon esprit, je cherchais à agir immédiatement. Si nous les laissions descendre encore avec le tracteur, ou bien ils se tueraient ou bien si, par miracle, ils arrivaient en bas sans dommage ils tueraient les otages. Si nous les arrêtons tout de suite, il y avait une vague chance de pouvoir sauver Margaret et Levin, tout au moins dans l'immédiat ; c'étaient, en effet, les deux seuls atouts de Smallwood et de Corazzini ; ils les garderaient dans leur manche aussi longtemps qu'ils le pourraient car ils représentaient leur seule chance de salut. Il fallait que je joue tout sur l'idée qu'ils se refuseraient à les tuer dès maintenant, encore à un kilomètre et demi du pied du glacier. Mais la dernière fois que j'avais parié, j'avais perdu.

« Est-ce que vous pouvez arrêter le tracteur ? » demandai-je à Jackstraw, d'une voix neutre.

Il fit signe que oui, les yeux braqués sur moi ; je lui répondis d'un autre signe de tête.

« Mais vous ne pouvez pas faire cela ! » s'écria Zagero d'une voix pressante. Pour la première fois il avait oublié son accent traînant et distingué. « Ils vont les tuer, ils vont les tuer ! Mon Dieu, Mason, si vous êtes vraiment pincé pour cette petite...

— Taisez-vous ! » fis-je brutalement. J'attrapai un rouleau de corde et mon fusil : « Si jamais vous vous imaginez qu'ils vont laisser votre père s'en sortir vivant, vous vous faites des idées. »

Une seconde plus tard, je courais déjà en direction des crevasses ; je plongeai automatiquement lorsque la première balle de 303 siffla au-dessus de mes oreilles, à quelques mètres à peine sur ma droite, allant s'écraser contre l'avant du tracteur avec un bruit métallique si puissant qu'on aurait dit une masse d'acier maniée par un géant. Mais le Citroën continua.

Je sautai au-dessus d'une étroite crevasse, glissai, retrouvai mon équilibre, jetai un coup d'œil derrière moi, je vis Hillcrest, Joss, Zagero et deux hommes d'Hillcrest en train de me suivre, et je repartis aussitôt en courant, suivant un itinéraire sinueux, tortueux, à travers les fissures, les crevasses et les buttes de glace. Que faisait là Zagero, me demandai-je en colère ? Sans armes, les deux mains inutilisables, incapable de tenir un fusil, il n'était qu'une entrave ; à quoi pourrait bien servir un homme avec des mains dans cet état ? J'allais bientôt découvrir ce qu'un homme avec des mains dans cet état était capable de faire...

Nous coupions droit à travers le glacier, nous dirigeant sur le lieu où le tracteur devait déboucher si Jackstraw n'arrivait pas à le stopper ; Jackstraw tirait bien au-dessus de nos têtes maintenant, mais nous entendions toujours le déchirement aigu de chaque balle suivi par le « clang » métallique du choc contre le moteur. Chaque balle faisait mouche. Mais ce Citroën était étonnamment résistant.

Nous avions déjà franchi la moitié du chemin, lorsque nous entendîmes le changement de vitesse, puis le chant si reconnaissable du moteur en retenue. Corazzini – je le voyais très nettement maintenant sans jumelles – devait commencer à sentir le tracteur lui échapper sur cette pente toujours plus accentuée ; il se servait du frein moteur. Et tout d'un coup, alors que nous n'étions plus qu'à cent mètres de lui, après une pause plus longue que la fusillade – Jackstraw ayant dû sans doute changer de chargeur – la sixième balle perça comme les autres le capot, mais cette fois-là, le moteur se tut brusquement, comme si on venait de couper le contact.

Le tracteur s'arrêta lui aussi. Sur cette pente très raide, c'était surprenant, c'était bien la dernière chose à laquelle je m'attendais, mais le fait était là. Non seulement il s'était arrêté, mais il l'avait fait exprès. Il n'y avait pas à se tromper sur le grincement caractéristique des freins usés.

Et puis je compris la raison de cet arrêt. On s'agitait furieusement dans la cabine du tracteur et une fois que nous fûmes un peu plus près – progression désespérément lente, avec des douzaines de crevasses à

franchir et encore plus à contourner – nous vîmes ce qui se passait. Corazzini et Solly Levin étaient en train de se battre sauvagement, et, d'où nous étions, à trente ou quarante mètres, il semblait, aussi impensable que cela parût, que Solly Levin avait l'avantage. Il avait bondi sur Corazzini au volant, et lui martelait la figure de son crâne chauve ; Corazzini, dans la cabine étroite, était incapable de faire usage de sa redoutable force physique, bien supérieure à celle de son adversaire.

Puis, brusquement, la porte du conducteur s'ouvrit – nous voyions nettement ce qui se passait, car nous nous trouvions plus bas que l'endroit où le tracteur s'était arrêté, nous remontions vers lui, presque de face – et les deux hommes basculèrent dehors en continuant à se battre. Je vis pourquoi Levin avait attaqué à coups de tête – ses deux mains étaient attachées derrière son dos. Ç'avait été un geste désespéré de sa part que d'attaquer Corazzini. Le temps que nous arrivions jusqu'à lui, Corazzini avait sorti son automatique et tiré à bout portant sur un Solly Levin allongé sur le dos, impuissant, mais toujours en ; train d'essayer, avec le même courage, de faire une clef aux jambes de son ennemi. J'arrivai une fraction de seconde trop tard ; au moment même où je percutais dans Corazzini et envoyais son automatique glisser loin sur la glace, je savais qu'il était trop tard. Avant même que le revolver de Corazzini n'ait basculé dans la première crevasse, de Solly Levin il ne restait plus qu'un corps recroquevillé et taché de sang. Et puis, je me sentis poussé de côté, et Johnny Zagero était là, fixant l'homme mort, à ses pieds, son père. Pendant un temps qui me sembla une éternité, mais qui en fait ne dura sûrement pas plus de trois secondes, il resta sur placé, figé, puis se tourna vers Corazzini, le visage dénué de toute expression.

C'est peut-être un éclair de terreur, le pressentiment que son dernier moment était venu, que je vis alors dans les yeux de Corazzini, mais je ne pourrais en jurer car son brusque mouvement de tête, sa fuite vers l'amoncellement rocheux de la moraine, tout cela se passa extraordinairement vite. Mais aussi rapide que fut Corazzini, Zagero le fut encore plus ; il le rejoignit avant qu'il ait eu le temps de franchir quatre mètres, et ils culbutèrent accrochés l'un à l'autre, cognant, luttant, se battant dans le silence farouche d'adversaires qui savent que le perdant laissera sa vie dans le combat qu'il est en train de mener.

« Lâchez cette arme ! » Je fis demi-tour sur moi-même en entendant cette voix, mais je ne vis d'abord que le visage pâle et tendu de Margaret Ross, ses grands yeux bruns obscurcis par la terreur. Involontairement, je relevai le canon de mon fusil.

« Lâchez-le ! » Smallwood parlait d'une voix sèche, haineuse. On apercevait à peine un coin de sa tête dépassant, derrière l'épaule de Margaret, dans l'entrebâillement de l'écran de toile qui fermait la cabine du tracteur. Il était entièrement masqué par le corps de la jeune femme – et c'était bien typique de son esprit glacé, rusé, calculateur, d'avoir attendu que nous ayons été absorbés par quelque chose avant de faire son apparition. « Et votre camarade aussi. Vite ! »

J'hésitai et jetai un regard à Hillcrest – le seul autre homme armé – pour essayer de voir ce qu'il faisait ; je me retournais lorsqu'il y eut un brusque « plop », accompagné d'un cri de douleur. Margaret avait la main crispée sur son bras gauche, juste au-dessus du coude.

« Vite, j'ai dit ! La prochaine balle est pour son épaule ! » Sa voix était calme, vibrante de menace, et ses traits implacables. Je ne doutai pas une seule seconde qu'il ne fût prêt à faire ce qu'il venait de dire ; et nos deux fusils, à Hillcrest et à moi, tombèrent sur la glace exactement en même temps.

« Donnez-leur un coup de pied pour les envoyer dans cette crevasse. »

Nous obéîmes, et nous nous retrouvâmes complètement impuissants devant le combat furieux qui se poursuivait sur la glace. Ni l'un ni l'autre n'avait réussi à se remettre debout, la glace était trop glissante pour qu'ils pussent s'y maintenir ; ils n'arrêtaient pas de rouler l'un sur l'autre. Tous les deux étaient des hommes très puissants, mais Zagero était très gravement handicapé par sa terrible nuit de marche, par l'état épouvantable de ses mains, par les bandages serrés et très épais qui les enveloppaient, l'empêchant de tenir ou d'accrocher Corazzini et amortissant chacun de ses coups. Pourtant, l'issue du combat ne faisait pas de doute : ces mains mutilées, dont j'avais dit que plus jamais elles ne pourraient combattre, étaient, purement et simplement en train de tuer Corazzini. Je repensai à l'incroyable coup de poing qu'avait administré la veille Zagero à Corazzini, et j'eus un fugitif sentiment de pitié pour ce dernier. Mais je me rappelai que Corazzini était *l'alter ego* de Smallwood, et : que Smallwood était prêt à tuer Margaret avec aussi peu d'hésitation que pour tuer une mouche, puis je regardai le cadavre à mes pieds, et ce soupçon d'attendrissement s'évanouit.

Smallwood, les yeux secs, les traits dépourvus d'expression comme d'habitude, avait son revolver braqué sur eux en permanence, guettant l'instant où ils rompraient le contact pour pouvoir-tuer Zagero sans risque. Mais en ce moment, Zagero, sous Corazzini, tenait celui-ci dans

le creux de son bras et lui pilonnait la tête d'une série de coups meurtriers très rapides dont chacun arrachait un grognement de douleur à Corazzini dont la peau était blanche comme la neige. Finalement, dans un dernier élan de panique, ou de terreur, Corazzini réussit à se dégager, et se précipita non pas vers Smallwood qui représentait pourtant le salut pour lui, mais l'illusoire abri de la moraine, qu'il ne devait plus jamais quitter. Zagero, vif comme un félin, bondit à quelques centimètres derrière lui, si rapide que la balle de Smallwood le manqua largement.

« Appelez votre ami Nielsen. » Smallwood devait avoir deviné ce qui se passait derrière les rochers, car sa voix se fit brutalement rauque, pressante. Il jeta un rapide coup d'œil dans la direction de Jackstraw – Jackstraw avec deux des hommes d'Hillcrest, traversait le glacier à une vitesse folle ; il n'était plus qu'à 50 mètres de nous. « Son fusil, dans une crevasse. Vite !

— Jackstraw ! » J'avais la voix rauque, cassée. « Jetez votre fusil ! Il a son revolver braqué sur Miss Ross, il va la tuer. » Jackstraw s'arrêta brusquement, glissa sur la glace, parut hésiter un moment, mais à mon deuxième appel, calmement, résolument, il jeta son fusil dans une crevasse, puis s'avança lentement dans notre direction. Et ce fut à ce moment qu'Hillcrest me saisit le bras.

« Il bouge, Mason ! Il est vivant ! » Il me montrait du doigt Levin qui, en effet, venait de bouger légèrement. L'idée ne m'était pas venue de l'examiner, il m'avait paru ridicule de penser qu'un professionnel comme Corazzini aurait pu manquer un coup à bout portant ; mais soudain, me moquant de ce que pourrait faire Smallwood, je me laissai tomber à genoux et me baissai vers Levin. Hillcrest avait raison. Solly Levin respirait, lentement, à petits coups, mais il respirait ; j'examinai un moment la mince ligne rouge qui allait de sa tempe à l'arrière de son crâne. Et je me relevai.

« Egratigné ; un choc sans doute, c'est tout. » Involontairement, je jetai un regard dans la direction de la moraine. « Mais il est trop tard maintenant pour Corazzini. »

Je n'avais pas besoin de le voir. Cette bataille invisible qui s'était déroulée derrière les rochers avait été menée avec une aveugle férocité de bêtes sauvages, avec une rage silencieuse bien plus impressionnante, bien plus terrifiante qu'auraient pu l'être tous les hurlements et tous les cris du monde ; et au moment même où Smallwood sautait à bas de la cabine du tracteur, Margaret Ross lui servant toujours de bouclier, au moment même où il commençait à la

pousser en direction de la moraine, un hurlement insensé, suraigu, désespéré, nous paralysa tous, y compris Smallwood. Puis nous entendîmes un long gémissement d'agonie, qui fut coupé aussi soudainement qu'il avait commencé. Et puis, il n'y eut plus ni hurlement, ni gémissement, ni bruit de pieds raclant la glace, ni de souffles coupés, ni de heurts ni de bruits de coups de poings donnés avec l'énergie du désespoir. Plus rien, que le silence, un silence seulement rompu par des coups sourds, une sorte de martèlement, comme un piétinement.

Smallwood qui s'était repris arrivait aux rochers lorsque Zagero émergea de l'autre côté, se dirigeant droit sur lui. Smallwood s'écarta, et, le couvrant de son revolver, le laissa passer. Zagero nous rejoignit, la figure marquée, coupée, griffée, ses mains pendant de chaque côté de son corps, les extrémités de deux bandes rouges traînant maintenant par terre derrière lui comme des rubans.

« Terminé ? demandai-je.

— Terminé.

— Bon ! dis-je, avec conviction. Votre père est vivant, Johny. Une blessure superficielle ; c'est tout. »

Le visage fatigué de Johny révéla l'incrédulité d'abord, puis une joie profonde, débordante ; il alla s'agenouiller à côté de Solly Levin, et je vis Smallwood viser Zagero de son revolver.

« Ne faites pas cela, Smallwood ! criai-je. Vous n'auriez plus que quatre balles. »

Ses yeux se portèrent sur moi, des yeux glacés, des yeux de tueur, puis il comprit soudain ce que je venais de lui dire, son expression se modifia et il eut un bref signe de tête comme pour approuver ma suggestion. Il se tourna vers Jackstraw, l'homme le plus proche de lui, et il lui dit : « Apportez-moi ma radio. »

Jackstraw alla dans la cabine ; pendant qu'il cherchait l'appareil, Zagero se redressa lentement.

« On dirait que j'ai été un peu vite », murmura-t-il. Il se tourna vers les rochers, mais sans le moindre regret dans les yeux ; seulement de l'indifférence. « J'ai une demi-douzaine de témoins. Vous avez tous vu... Ça va être votre tour, Smallwood.

Corazzini était un imbécile, dit Smallwood d'une voix méprisante. Je ne le regretterai pas. » L'insensibilité de cet homme était

proprement incroyable. « Laissez simplement la radio là, Nielsen, et allez retrouver vos amis, pendant que je rejoins les miens. » Il eut un signe de tête en direction du glacier. « Seraient-ils passés inaperçus à vos yeux ? » Ils étaient passés inaperçus à nos yeux. Mais il ne fallut pas longtemps pour se rendre compte de la situation ; le premier homme du commando envoyé par le chalutier et qui avait débarqué juste au pied du glacier était maintenant visible. Quelques secondes plus tard, ils avaient tous apparu en haut, une demi-douzaine d'hommes qui courant, glissant, tombant, se relevant, progressaient de toute la vitesse dont ils étaient capables dans notre direction.

« Mon... heu... mon comité de réception, dit Smallwood en se permettant l'ombre d'un sourire. Vous restez ici pendant que Miss Ross et moi allons les rejoindre. Ne bougez pas. J'ai la jeune femme avec moi. » La victoire, la victoire totale, absolue était à lui, et pourtant sa voix aussi bien que ses traits étaient à nouveau complètement dépourvus d'expression, ils n'exprimaient pas l'ombre d'un sentiment.

Il se baissa pour prendre la radio, puis se retourna et regarda le ciel.

J'avais entendu, moi aussi, et je savais ce que c'était avant même que Smallwood ne le comprenne ; c'était un facteur qu'il n'avait absolument pas prévu. Mais ce n'était pas la peine de lui mettre les points sur les i, juste quelques secondes après le premier hurlement aigu des réacteurs, 4 chasseurs Scimitars surgissaient du sud, passaient au-dessus de nous, à peine à 100 mètres d'altitude, rompaient leur formation, revenaient presque aussitôt, à vitesse réduite, décrivant un cercle étroit au-dessus du fond du fjord. Je n'aime pas les avions et je hais le bruit des réacteurs. Mais de ma vie, jamais je n'avais vu spectacle aussi merveilleux, entendu vacarme aussi harmonieux.

« Des chasseurs à réaction, Smallwood, m'écriai-je avec enthousiasme. Des chasseurs à réaction envoyés par un porte-avions. Nous les avions alertés par radio. » Il fixait les chasseurs en train de décrire leur cercle dans le ciel, ses lèvres minces se retroussaient sur ses dents, et je continuai, d'une voix plus douce : « Ils ont l'ordre de tuer toute personne essayant de descendre du glacier toute personne entre autres qui porterait avec elle une valise ou un poste radio. » Je mentais naturellement, mais Smallwood ne pouvait pas en faire la preuve ; la simple présence de ces avions lui était une totale confirmation de ce que je lui disais.

« Ils n'oseraient pas, dit-il lentement. Ils tueraient la jeune femme

en même temps que moi.

— Pauvre imbécile ! m'écriai-je, méprisant. Non seulement, dans cette affaire, la vie d'une personne n'a pas la moindre importance – vous devriez le savoir mieux que personne, Smallwood ; – mais ces avions ont l'ordre de tirer sur deux, personnes descendant le glacier. Avec tous les vêtements qu'elle porte, il est impossible, de là-haut, de distinguer Miss Ross d'un homme. Ils s'imagineront qu'il s'agit de Corazzini et de vous, et ils vous tireront comme des lapins. »

Je savais que Smallwood me croyait, qu'il me croyait sans la moindre réserve. Mais il avait du courage, je ne pouvais le nier, et la merveilleuse mécanique de son cerveau échafaudait déjà de nouvelles combinaisons.

« Nous ne sommes pas pressés », dit-il d'une voix confiante. Il avait retrouvé tout son équilibre. « Ils peuvent tourner en rond aussi longtemps qu'ils le voudront, ils peuvent envoyer d'autres avions relayer ceux-ci, cela n'a pas la moindre importance. Tant que je suis ici avec vous, ils ne me toucheront pas. Dans une heure à peu près, il fera noir ; rien ne s'opposera à ce que je vous quitte. En attendant, messieurs, restez près de moi ; je ne pense pas que vous ayez envie de sacrifier aussi légèrement la vie de Miss Ross.

— Ne l'écoutez pas, fit Margaret d'une voix désespérée.

... presque un sanglot ; ses traits étaient crispés. Allez-vous-en ! je vous en supplie, allez-vous-en, tous ! Je sais qu'il me tuera forcément. Qu'il le fasse maintenant et tout sera terminé. » Elle enfouit sa figure dans ses mains. « Ça m'est complètement égal maintenant ! complètement égal !

— Mais moi, ça ne m'est pas égal », dis-je d'une voix dure. C'était inutile de chercher des paroles douces ou consolantes. « Ça n'est égal à aucun de nous. Ne faites pas l'enfant. Tout se terminera bien, vous verrez.

— Voilà qui s'appelle parler en homme, approuva Smallwood. Mais ma chère, si j'étais vous, je ne ferais pas tellement attention à la dernière partie de son discours.

— Pourquoi n'abandonnez-vous pas, Smallwood ? » lui demandai-je d'une voix calme. Je n'avais ni l'intention ni l'espoir de parvenir à convaincre ce fanatique, j'essayais simplement de gagner du temps. Je venais, en effet, d'apercevoir quelque chose qui me faisait bondir le cœur : sur la droite du glacier, de l'endroit même où nous avions

tendu notre embuscade, venaient d'apparaître une douzaine d'hommes qui marchaient en file indienne. « Des bombardiers ont déjà décollé de ce porte-avions, et vous pouvez me croire, leurs soutes sont pleines. Ils ont des bombes explosives et des bombes incendiaires. Et vous savez ce qu'ils vont en faire, Smallwood ? »

Ils étaient en kaki ; c'était la troupe envoyée, par le Wykenham, ils n'étaient pas en bleu marine. Ils faisaient presque certainement partie des commandos de la marine, à moins qu'il n'y ait eu à bord du destroyer des représentants d'autres corps puisqu'il était en manœuvres combinées. Ils étaient armés jusqu'aux dents et ils avaient dans la démarche ce je ne sais quoi qui trahit les hommes entraînés, avertis, qui savent parfaitement ce qu'ils ont l'intention de faire. Leur officier de tête, je le remarquai, ne s'était pas amusé à prendre avec lui le pistolet qu'emportent traditionnellement les chefs de corps de débarquement dans la marine ; il portait sous son bras gauche une mitrailleuse dont il maintenait le canon de la main gauche. Trois de ses hommes avaient aussi des mitrailleuses ; les autres, des fusils.

« Ils ont pour tâche de veiller à ce que vous ne quittiez pas ce glacier vivant, Smallwood, continuai-je. Ou, tout au moins, que vous ne sortiez pas vivant du fjord. Ni vous ni aucun de vos amis – ni aucun des hommes qui se trouvent à bord du chalutier, dans le fjord ! »

Qu'ils avançaient lentement ! Ils avaient certainement avec eux un tueur d'élite capable de descendre Smallwood au premier coup d'où ils étaient – sur le moment, la pensée ne me vint même pas qu'une balle de fusil aurait traversé de part en part Smallwood et la jeune fille en même temps. Si je pouvais continuer, à accaparer son attention pendant trente secondes encore, si aucun des autres qui se trouvaient près de moi ne trahissait quoi que ce soit...

« Ils vont couler ce chalutier, Smallwood », me dépêchai-je d'enchaîner. Les hommes sur le glacier nous faisaient maintenant de grands gestes des bras, ils criaient pour nous avertir de leur arrivée ; et ils avaient beau être encore à un kilomètre de nous, leurs voix portaient terriblement. Il fallait que je couvre le bruit de leurs cris, il fallait que Smallwood garde les yeux fixés sur moi. « Ils vont bombarder directement le chalutier, avec vous et ce bon dieu de mécanisme ! À quoi bon... »

Mais il était trop tard. Smallwood avait entendu les cris avant même que je n'eusse recommencé à parler ; il regarda en arrière pour voir ce qui se passait, vit la direction dans laquelle pointaient les bras, là-bas, jeta un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, puis se

retourna vers moi, les traits déformés par une grimace de rage, son calme monolithique enfin ébranlé.

« Qui sont-ils ? demanda-t-il d'une voix pressante. Qu'est-ce qu'ils viennent faire ? Vite ! ou la jeune fille meurt !

— C'est un commando envoyé par le destroyer qui se trouve dans la baie d'à côté, dis-je d'une voix calme. C'est la fin, Smallwood. Peut-être que vous passerez tout de même devant un tribunal.

— Je vais tuer la jeune femme ! fit-il d'une voix sauvage.

— Ils vous tueront, ils ont pour mission de récupérer cette pièce à tout prix. Ce n'est plus un jeu, Smallwood. Donnez-moi votre revolver. »

Il se mit à jurer, à blasphémer, comme jamais je ne l'avais entendu faire, bondit en direction du tracteur, poussant Margaret devant lui en nous couvrant tous de son revolver. Je compris ce qu'il allait faire, ce qu'allait être son dernier essai, sa dernière tentative, et je me précipitai vers la porte du poste de conduite.

« Vous êtes fou ! » Ma voix n'était qu'un hurlement. « Vous allez vous tuer, vous allez tuer la jeune femme... »

Son revolver cracha sans bruit, je sentis une brûlure me déchirer le haut du bras, et je m'écroulai sur la glace au moment même où Smallwood lâchait les freins. Immédiatement la lourde machine se mit en branle ; les chenilles meurtrières passèrent à quelques centimètres de ma tête ; Jackstraw avait bondi et m'avait tiré en arrière ; sans lui, j'étais écrasé. Une seconde plus tard, j'étais debout, je courais à la poursuite du Citroën, Jackstraw sur mes talons. J'imagine que ma blessure juste en dessous de l'épaule était très douloureuse, mais pour dire la vérité, je ne sentais rien.

Le tracteur, dont l'adhérence sur cette glace lisse était pratiquement nulle, accéléra avec une rapidité inquiétante, il nous eut vite distancés. Au début, nous eûmes l'impression que Smallwood essayait de contrôler sa course, mais j'eus vite fait de voir que tout effort en ce sens était parfaitement inutile ; ce n'étaient plus que cinq tonnes d'acier prises de folie, dérapant d'un côté, puis de l'autre, faisant un demi-cercle complet sur lui-même, puis repartant en marche arrière à une vitesse terrifiante, suivant la pente de la surface de la rive de droite, où nous étions tout à l'heure, vers les enchevêtrements de nunataks qui marquaient l'angle gauche du virage du glacier.

Comment réussit-il à échapper à toutes ces crevasses – il en passa plusieurs de front, grâce à la portée de ses chenilles ; comment réussit-il à dépasser toutes les buttes qui parsemaient le glacier, je ne le saurai jamais ; toujours est-il qu'il y parvint, à une vitesse qui augmentait toujours, les chenilles grinçant à vous déchirer les oreilles, écorchant la glace irrégulière tout au long de cette course insensée. Mais je ne saurai jamais non plus comment Jackstraw et moi nous sommes tirés vivants de notre galopade folle, éperdue, à la poursuite du tracteur, avec les risques invraisemblables que nous prîmes, incapables de nous arrêter, sautant par-dessus des crevasses dont la simple vue nous aurait fait frémir en temps normal, en suivant d'autres à quelques centimètres du bord, oubliant qu'il aurait suffi de déraper à peine pour se tuer.

Nous étions à 200 mètres au moins derrière le tracteur lorsque, à moins de 50 mètres du changement d'orientation du glacier, il se heurta à un monticule de glace, pivota plusieurs fois sur lui-même et, enfin, avec une violence à faire frémir, entra l'arrière le premier, dans le plus gros des nunataks – une butte rocheuse de plus de 15 mètres de haut, qui marquait le sommet de l'angle décrit par le glacier. Nous étions encore à cent mètres du lieu de l'accident lorsque nous vîmes Smallwood, visiblement à moitié étourdi, sortir en titubant de la cabine de pilotage, la radio à la main, suivi par la jeune femme. Qu'elle se soit jetée sur lui ou qu'elle ait simplement trébuché, il fut impossible de le dire, mais toujours est-il qu'ils glissèrent et tombèrent tous les deux ; et une seconde plus tard, tous les deux avaient disparu de la surface du glacier.

Nous étions encore à cinquante mètres de là, essayant désespérément de ralentir, quand nous entendîmes le crépitement brutal de mitrailleuses d'aviation ; on aurait dit que le bruit était au-dessus de nos têtes ; je me jetai à plat ventre, non pas pour éviter les balles mais pour parvenir à m'arrêter avant la crevasse, près du nunatak, je savais que Margaret et Smallwood étaient forcément tombés dans la crevasse. J'aperçus dans le ciel deux Scimitars qui passaient en rase-mottes au-dessus du glacier, les bouches de leurs mitrailleuses crachant des traînées rouges. Pendant un moment, roulant, culbutant sur moi-même sans arriver à m'arrêter, je ne vis plus rien ; puis je revis en bas du glacier des balles explosives qui dressaient une barrière infranchissable sur toute sa largeur, et soixante ou soixante-dix mètres plus bas, les hommes du chalutier couchés par terre, la tête enfouie entre les bras, pour éviter les éclats sifflant tout autour d'eux. Et en ce bref instant, j'eus aussi le temps d'apercevoir un troisième Scimitar qui, piquant du nord, prenait position, derrière les deux précédents, pour les relayer. Ils n'essayaient nullement de

toucher les hommes du chalutier ; ils avaient de toute évidence de très strictes instructions leur enjoignant d'éviter dans toute la mesure du possible une effusion de sang qui aurait été parfaitement inutile ; nous n'allions pas avoir le moindre ennui de la part de ces hommes. Ils pourraient repartir avec leur chalutier, indemnes ; du moment que la pièce de fusée leur avait échappé, ils nous étaient complètement indifférents.

Malade d'angoisse, fou de terreur, dix mètres devant Jackstraw, j'atteignis la crevasse au pied du nunatak – une fissure large d'un mètre au plus, entre la glace et la roche – je me penchai par-dessus bord et faillis alors m'évanouir de soulagement et de joie ; cette crevasse qui se rétrécissait progressivement et n'avait qu'une soixantaine de centimètres de large au fond, se terminait cinq mètres plus bas par un seuil rocheux usé, poli par le frottement de la glace depuis des milliers d'années.

Margaret et Smallwood étaient là, debout, tremblants, je le vis, mais indemnes semblait-il – n'étant pas tombés de très haut ils avaient sans doute pu freiner leur descente en se mettant en opposition contre les deux faces de la crevasse. Smallwood, les lèvres serrées, me fixait, son revolver braqué sur la tempe de Margaret.

« Une corde, Mason, fit-il d'une voix nette. Lancez-moi une corde. Cette crevasse se ferme – la glace avance ! » La glace bougeait, je le savais. Tous les glaciers se déplacent, et certains d'entre eux, sur cette côte ouest du Groenland, à une vitesse énorme – le grand glacier Upervinik, plus au nord, avançait de presque 1,50 m à l'heure. Et comme pour confirmer ce qu'il venait de dire, le sol sous mes pieds gronda, trembla, et je me sentis avancer de plusieurs centimètres.

« Vite ! » L'incomparable maîtrise nerveuse de Smallwood ne l'avait pas abandonné, sa voix était pressante mais parfaitement calme, ses lèvres étaient serrées mais sa tête impassible. « Dépêchez-vous ou je la tue ! »

Je savais qu'il ne plaisantait pas.

« Très bien », fis-je calmement. Je me sentais l'esprit extraordinairement clair ; je savais que la vie de Margaret ne tenait qu'à un fil de plus en plus ténu, et pourtant jamais de ma vie je ne m'étais senti aussi maître de moi, aussi détaché. Je défis la corde enroulée autour de mes épaules en lui disant ; la voilà.

— Il leva les deux bras pour l'attraper, je fis un pas en avant, jambes raides et bras collés au corps, je lui tombai dessus de toute la

hauteur de la Crevasse. Il me vit arriver ; comme une pierre, mais gêné par la corde et l'étroitesse de la crevasse, il fut incapable de m'éviter complètement. Je le pris sur l'épaule et sur le bras, et nous nous écrasâmes tous les deux ensemble sur la roche.

Il était, je l'ai déjà dit, d'une force fantastique pour sa taille, mais il n'eut pas l'ombre d'une chance. Pour être franc, il était à moitié étourdi par le choc qu'il venait de recevoir, mais ce handicap chez lui était plus que compensé par mon état de faiblesse, et par le sang que j'avais perdu par la blessure de mon épaule. Je nouai mes deux mains autour de son cou sec, et malgré ses coups de pied, ses coups de pouce dans mes yeux, ses coups de poings sur ma tête découverte, je serrai ce cou et cognai cette tête contre la paroi de glace blanche striée de bleu jusqu'au moment où je le sentis devenir mou, glisser entre mes mains. Et il était temps de remonter : le mur de glace n'était plus qu'à une soixantaine de centimètres du rocher nu.

J'étais seul maintenant dans la crevasse avec Smallwood. Hillcrest et ses hommes avaient descendu Jackstraw qui avait assuré Margaret avec une corde ; ensuite, on les avait remontés tous les deux ; j'aurais juré ne m'être battu avec Smallwood qu'une dizaine de secondes, et pourtant on me dit plus tard que nous avons lutté comme des déments pendant trois ou quatre minutes. C'est bien possible ; je suis incapable de m'en souvenir, mon détachement intérieur m'isolait de l'événement.

Mon premier souvenir réel, c'est la voix de Jackstraw rapide, pressante, et le choc d'une corde tombant sur mon épaule.

« Vite, docteur Mason ! Elle va se fermer complètement d'une minute à l'autre !

— Passez-moi d'abord une autre corde, répondis-je en montrant la radio à mes pieds. On s'est donné trop de mal, on en a trop fait pour cette chose pour la laisser là maintenant. »

Vingt secondes plus tard, alors que j'émergeais à la surface, la muraille de glace progressait de quelques centimètres encore, toujours plus près du rocher ; et au même moment, la voix de Smallwood nous parvint une fois encore. Il était à quatre pattes, sur les mains et sur les genoux, regardant, sans pouvoir y croire, à moitié abruti, les murailles de glace qui se refermaient sur lui.

« Lancez-moi une corde ! » La mort n'était qu'à quelques secondes de lui, et pourtant sa voix était parfaitement contrôlée et ses traits n'étaient toujours qu'un masque sans expression. « Lancez-moi une

corde ! »

Je revis la trace de sang que Smallwood avait laissée derrière lui : le commandant de l'avion mort, les trois membres de l'équipage morts, le colonel Harrison, Brewster, Mrs. Dandsby-Gregg, morts, je revis combien Marie LeGarde et Mahler avaient frôlé la mort de près ; je revis combien de fois il avait menacé de mort la jeune femme qui, en ce moment même, tremblait au creux de mon bras. Je pensai à tout cela, puis je regardai Jackstraw qui tenait une corde sur son bras, et je vis sur sa figure l'implacable et sinistre résolution que je sentais en moi. Jackstraw s'avança jusqu'au bord de la crevasse, brandit le rouleau haut au-dessus de sa tête, le lança de toutes ses forces sur l'homme accroupi en bas et se recula sans dire un mot.

Nous fîmes demi-tour, Jackstraw et moi, Margaret entre nous deux qui l'aidions à marcher, vers l'officier commandant le détachement envoyé par le navire de guerre et, au moment où nous commencions à remonter le glacier, nous sentîmes le sol tout entier trembler sous nos pieds en même temps qu'un million de tonnes de glace glissaient un peu plus bas, en direction du fjord de Kangalak.